L'HORTICULTEUR FRANÇAIS

DE MIL HUIT CENT CINQUANTE ET UN

147

IMPRIMERIE HORTICOLE DE J.-B. GROS
RUE DES NOYERS, 74.

L'HORTICULTEUR FRANÇAIS

DE MIL HUIT CENT CINQUANTE ET UN

JOURNAL

DES AMATEURS ET DES INTÉRÊTS HORTICOLES

RÉDIGÉ PAR

F. HERINCQ

ATTACHÉ AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DE PARIS

Collaborateur du *Manuel des Plantes*, des figures du *Bon Jardinier*,
ex-collaborateur de la *Revue horticole*, etc.



PARIS

BUREAU DU JOURNAL

11, rue Guy-Labrosse

—

M DCCC LII



Chorisanthera atrosanguinea.

Gérard del. Visto sculp.

CHORISANTHERA ATROSANGUINEA.

(PLANCHE 1.)

Étymologie. Du grec *chôris*, séparé, et *anthos*, fleur, d'où le nom de *Anthera*, Anthère, appliqué au petit corps qui termine le filet de l'étamine et qui contient le pollen : ce nom fait allusion aux anthères qui sont libres, et non soudées entre elles comme dans le genre *Conradia*.

Famille des *Gesnériacées* de Nées, et de la *Didynamie angiospermie* de Linné.

DESCRIPTION. Plante vivace herbacée poilue sur toutes les parties, pouvant atteindre 50 à 60 centimètres de hauteur. Ses tiges cylindriques d'un vert pâle, quelquefois d'un rouge brun dans la partie supérieure, sont couvertes de nombreux et épais poils courts formant une sorte de velouté visqueux ; elles naissent de souches souterraines écailleuses ou sortes de tubercules allongés semblables à de petites pommes de terre, ayant la forme d'un jeune cône de pin, à écailles très-épaisses et charnues. Les feuilles sont opposées ou verticillées par trois, pétiolées ovales aiguës, dentelées, gauffrées, d'un vert clair en dessus, plus pâle et fortement nervées en dessous, très-velues sur les deux faces, par des poils blancs glanduleux courts et visqueux. A l'aisselle des feuilles naissent, en février jusqu'au mois d'août, d'élégantes fleurs rouge carminé, disposées ordinairement par 4-6, sur des pédoncules velus plus longs que les pétioles, et portant, au point de réunion des pédicelles, deux petites bractées ovales. Le calice est profondément quinqué-partit ou divisé en cinq folioles lancéolées, allongées, aiguës, poilues-glanduleuses, à trois nervures. La corolle est tubuleuse poilue, insérée obliquement sur le calice, à cinq lobes arrondis presque égaux, à tube contracté au-dessus de la base. Les étamines, au nombre de quatre, et presque de même longueur, sont insérées exactement à la base du tube de la corolle ; les filets sont arqués ; les anthères, qui apparaissent à peine en dehors de la corolle, sont distinctes, et s'ouvrent par une fente longitudinale. L'ovaire est soudé inférieurement avec le tube du calice ; sa partie supérieure poilue forme un cône qui s'aminci en un style filiforme saillant, parsemé de quelques poils, et terminé par un stigmate capité ovoïde. Cet ovaire est entouré d'un disque très-mince, mais il présente cinq points plus saillants, qui déterminent la figure pentagonale. Le fruit est une capsule à une seule loge, dans laquelle les nombreuses graines sont fixées sur deux placentas pariétaux.

SYNONYMIE. Cette jolie plante, qui croît dans le royaume de Quito (Amérique équinoxiale), à 2,630 mètres au-dessus du niveau de la mer, a été introduite dans le commerce, il y a quelques années, sous le nom de *Chorisanthera atrosanguinea;* mais MM. Bonpland et de Humboldt, qui en ont fait la découverte les premiers, lui avaient donné le nom de *Gesneria ulmifolia,* qu'on aurait dû garder; car cette plante n'appartient pas au genre *Chorisanthera* que Don a créé pour une petite plante sous-frutescente à feuilles alternes, et dont le port est tout différent. En effet, l'espèce que nous figurons a les feuilles verticillées ou opposées, et ressemble beaucoup au *Gesneria elongata* qui fait partie aujourd'hui du nouveau genre *Moussonia.* Ce n'est pas cependant un *Moussonia*, car les espèces de ce genre ont les étamines didynames et les anthères soudées par paires, tandis que, dans notre plante, les étamines sont de même longueur, et les anthères parfaitement libres. A quel genre pourrait-elle donc appartenir? C'est ce que le progrès de la botanique ne permet plus de décider. Il y a quelques années on aurait pu dire avec assurance: elle appartient au genre *Gesneria;* aujourd'hui on ne peut que dire: c'est une plante de la famille des Gesnériacées, — et on appelle cela du progrès!... Enfin, que ce soit ou non un *Chorisanthera*, les horticulteurs et amateurs feront bien de conserver et de s'en tenir à ce nom. Ce ne sera pas faire de la science, il est vrai, mais au moins ils pourront s'entendre, et c'est quelque chose.

CULTURE. Le *Chorisanthera atrosanguinea* est une belle plante rustique de serre tempérée; il lui faut de 10 à 15 degrés de chaleur pendant sa végétation. On devra le planter en terre de bruyère substantielle, mais sableuse; la multiplication est facile par boutures faites en décembre et janvier. Les fleurs très-élégantes, et d'un beau rouge écarlate, commencent à se montrer vers la fin de février, et la floraison se continue jusque vers le mois d'août.

F. H.

Dahlia nouveaux.

A la dernière exposition de la Société nationale de la Seine, nous avions trouvé dans le lot de M. Laloy, horticulteur à Rueil (Seine-et-Oise), trois nouvelles variétés de *Dahlia* dont les fleurs étaient d'une rare perfection. Mais comme nous l'avons déjà dit, pour nous, la beauté de ces plantes ne réside pas seulement dans la forme des fleurs; il faut qu'elles y joignent la tenue et une luxueuse floraison. Aussi, avant de nous prononcer, sur le mérite de ces gains, nous avons voulu les voir



Annica Bricogne pinx.

Framboisier des quatre saisons à gros fruits blancs.

N. Rémond imp. r. des Noyers 63. Paris

sur pied, et maintenant nous n'hésitons pas à les recommander aux amateurs.

C'est d'abord le ***Dahlia Louis-Napoléon***, plante très-vigoureuse, qui peut atteindre 1 m. 50 à 2 m. de hauteur. Les fleurs sont d'un beau rose violacé, mais pourpre écarlate à la base des pétales ou ligules qui sont en cornet et à revers d'un violet pâle. Ces pétales, parfaitement imbriqués, forment de grosses fleurs (capitules des botanistes), de 9 à 10 cent. de largeur, bien bombées, et portées par de gros et solides pédoncules qui les sortent de la masse d'un feuillage ample et du plus beau vert.

Puis la ***Reine d'or***, variété qui élève, à 1 m. ou 1 m. 35, de nombreuses fleurs d'un beau jaune d'or, très-bien faites, bombées, imbriquées, larges de 9 cent. environ, portées par un pédoncule droit dressé, très-ferme et long ; le revers des pétales est très-finement marqué de nervures violacées.

Enfin le ***Dahlia madame Laloy***, est une ravissante plante très-florifère, haute de 1 m. au plus, et dont les pédoncules, fermes, gros et dressés, portent de gracieuses fleurs bombées, admirablement et régulièrement imbriquées, d'un carné violacé, plus ou moins largement veinées de violet au revers des pétales.

Ces trois magnifiques *Dahlia* ont été, du reste, couronnés d'un premier prix aux expositions d'horticulture de Paris, en septembre 1851.

F. H.

RUBUS IDOEUS. LIN.

RONCE FRAMBOISIÈRE ou FRAMBOISIER.

VARIÉTÉ DES QUATRE SAISONS A GROS FRUITS BLANCS (PL. 2).

Etymologie. De *Rub*, mot celtique qui signifie rouge ; allusion à la couleur du fruit.

Famille des *Rosacées* de Jussieu, de la tribu des Dryadées ; *Icosandrie polygynie* de Linné.

Caractères génériques. Les ronces sont généralement des arbrisseaux le plus souvent sarmenteux et armés d'aiguillons, à feuilles alternes, simples ou composées de trois ou un plus grand nombre de folioles ; les stipules sont adhérentes au pétiole commun. Les fleurs sont ordinairement disposées en panicules ou en corymbes à l'aisselle des feuilles ou au sommet des rameaux. Le calice est aplati, persistant, à cinq divisions étoilées ; les cinq pétales sont insérés, avec les nombreuses étamines, sur le calice. Au centre se

trouvent plusieurs ovaires implantés sur un réceptacle convexe : chacun de ces ovaires porte un style filiforme presque terminal qui est surmonté d'un stigmate simple ou un peu globuleux. Tous les ovaires se transforment, à la maturité, en autant de petites drupes très-succulentes plus ou moins adhérentes entre elles, et qui se séparent facilement du réceptacle conique sur lequel elles sont fixées. — Ce fruit, qui, au premier abord, ressemble beaucoup à une fraise, en diffère notablement lorsqu'on l'examine avec attention. Dans la fraise, en effet, on mange le réceptacle, et les petits pepins secs et jaunes, qui s'apperçoivent à la surface, sont les véritables fruits surmontés encore du style. Dans la framboise, on rejette au contraire le réceptacle, ce petit cône allongé et fibreux qui s'enlève avec le calice lorsqu'on épluche ces fruits ; la partie qu'on mange est formée de la réunion des fruits dont le péricarpe, au lieu d'être sec comme dans la fraise, est succulent et sucré.

Caractères spécifiques. Le Framboisier est un arbrisseau pouvant atteindre de 1 m. 50 à 2 mètres de hauteur, à tiges dressées, droites, blanchâtres, armées de très-petits aiguillons peu piquants. Les feuilles sont alternes, composées de 3 à 5 folioles ovales, assez grandes, gauffrées, d'un vert gai en dessus, blanchâtres et légèrement duveteuses en dessous, irrégulièrement dentées sur les bords ; le pétiole commun est presque dépourvu d'aiguillons. Les fleurs sont blanches, disposées en petits bouquets sur des pédoncules grêles, velus, un peu rameux, munis de quelques petits aiguillons épars. — Cette plante croît naturellement dans les endroits montueux et pierreux des contrées méridionales de l'Europe, dans les Hautes et Basses-Alpes, etc. Le fruit est de couleur rougeâtre, un peu pubescent.

VARIÉTÉ. Le *Framboisier des Quatre Saisons à gros fruits blancs* (planche 2), est un arbrisseau très-vigoureux, très-rameux, à tiges et rameaux d'un vert-clair, hérissés de quelques petits aiguillons en hameçons. Les feuilles sont très-rapprochées et composées de 3 ou 5 grandes folioles sessiles gauffrées, vertes et glabres en dessus, blanches et duveteuses en dessous, à nervures d'un vert pâle un peu jaunâtre, la médiane hérissée, de même que le pétiole, de quelques pointes plus ou moins épineuses ; la foliole terminale très-grande, est largement cordiforme aigue ou brièvement acuminée, inégalement dentelée ; les latérales sont ovales à base inégale arrondie non échancrée. A l'aisselle des feuilles supérieures naissent des rameaux fructifères munis ou non de petites feuilles simples ou trifoliolées, mais toujours chargés de nombreux et gros fruits d'un blanc jaunâtre transparent, que le pinceau le plus exercé ne peut rendre sur le papier. Quant à la qualité, cette *framboise* est un peu moins parfumée que la *rouge*; c'est néanmoins une bonne acquisition sous le rapport de la production, car nous avons vu, au mois de septembre, cette variété produire de gros et nombreux fruits ; elle est très-franchement remontante.

M. Graindorge, qui en a fait la découverte, il y a quelques années, dans un jardin bourgeois, en a cédé toute l'édition à M. Jacquin aîné, marchand grainier, quai de la Mégisserie à Paris. F. H.

HISTORIQUE ET CULTURE. Le Framboisier est cultivé dans les jardins depuis les temps les plus reculés ; mais il ne paraît pas avoir

été l'objet d'une culture soignée, par les anciens, comme l'ont été par exemple les Poiriers, les Pruniers et autres arbres à fruits. Pline, en parlant de la Framboise, ne fait aucune mention de variétés; et, à une époque plus rapprochée, sous le règne de Dagobert Ier, de ce bon roi qui, par distraction, mettait souvent sa culotte à l'envers, on ne possédait en France que la Framboise rouge. Ce n'est que vers la fin du XVIe siècle, sous Henri IV, qu'apparut la variété à *fruits blancs,* non moins agréables que les framboises rouges, et qui semblent même avoir un parfum plus délicieux et plus parfumé. Jusqu'au milieu du siècle dernier on ne connaissait encore qu'une seule variété de framboise à fruits rouges, quoi qu'à vrai dire, il y en avait déjà, à cette époque, réellement trois, que les cultivateurs de Bagnolet distinguaient au moment de la récolte, en: — *Framboise Dé,* — *Framboise noire,* — *Framboise Royale;* ces trois variétés ont complétement disparues aujourd'hui. Vers 1820, apparut une nouvelle framboise, qui fut, pour les habitants de Bagnolet, petit village près Paris, une véritable pomme de discorde. Le cultivateur qui l'avait introduit dans cette commune, prétendait en être le seul propriétaire; il s'en suivit des procès de toutes sortes, puis enfin la mort d'un des malheureux habitants du pays qui se suicida de désespoir. On lui donna alors les noms de *Framboise Noire, Framboise Papier,* et *Framboise Tue-Homme.* Malgré sa célébrité, elle ne tarda pas à être mise à la réforme pour faire place à la *Framboise de Gambon,* du nom d'un cultivateur qui l'introduisit le premier à Bagnolet, en 1825: la plante est très-rustique, et le fruit très-parfumé. C'est vers le même temps que M. L. Noisette fit connaître sa framboise à *gros fruit couleur de chair.* Un peu plus tard apparut la variété du Chili à *fruits jaunes,* appelée aussi *Gambon blanche,* et enfin, dans ces derniers temps, la *Framboise de Falstoff,* importée d'Angleterre par M. Jamain (Jean-Laurent).

Quant à la race dite des *Quatre Saisons,* il y a environ une trentaine d'années qu'on cultivait la *Framboise des Alpes;* comme elle produisait peu, sa culture a été presque généralement abandonnée depuis l'introduction de la *Queen Victoria* par M. Armand Gontier.

Depuis ce moment on voit surgir de tous côtés des *Framboisiers remontants.* Mais il faut le dire, beaucoup d'horticulteurs ne comprennent pas, ou ne veulent pas comprendre, ce que c'est qu'un Framboisier remontant, car nous les voyons, avec peine, donner comme tel au public trop crédule, des variétés qui ne possèdent réellement pas cette précieuse qualité. J'en suis certainement fâché pour mes confrères qui se trouvent dans l'un de ces deux cas, mais, dans l'intérêt général, je me crois

obligé de faire connaître ce que c'est qu'un framboisier remontant.

Dans certaines années, presque tous les framboisiers donnent des fruits à l'automne; mais ces années sont rares, les fruits petits et la récolte peu abondante. Dans les variétés très-franches, il naît souvent, de la souche, des pousses vigoureuses qui se chargent de fruits du bas en haut; — je dois dire en passant, que ces pousses donnent les meilleurs fruits, et pendant plus longtemps. — Quelques personnes voyant un assez bon nombre de ces magnifiques *rameaux* se développer à plusieurs pieds, ne manquent pas d'attribuer à ces plants la qualité de remonter, et leur appliquent aussitôt le nom de *Framboisier des Quatre-Saisons!* Je dis rameaux, car nous autres cultivateurs, nous appelons ainsi, à tort ou à raison, ces longs et vigoureux scions qui se développent au printemps, et qui ont toute l'apparence extérieure des tiges, mais qui n'en ont cependant pas la durée, puisqu'ils meurent aussitôt après avoir donné leurs fruits, c'est-à-dire pendant l'hiver qui suit leur première et unique fructification d'automne : ils ne sont pas par conséquent *remontants*. Une plantation de framboisier, dont toute la touffe serait ainsi formée de pareilles tiges, ressemblerait assez, au printemps, à un champ de jeunes asperges, et l'amateur serait obligé d'attendre l'automne, pour manger les fruits de ces prétendus framboisiers remontants.

Le vrai *Framboisier des Quatre-Saisons* donne aussi de ces rameaux de souches ou de pieds; mais ces brins, qui se développent en été, produisent des fruits à l'automne, ne meurent pas ensuite pendant l'hiver; car au printemps suivant, après avoir été taillés, ils développent des rameaux latéraux qui se chargent de fruits pour l'été.

Pour obtenir, des *Framboisiers des Quatre-Saisons*, une abondante récolte et de beaux fruits, il faut les replanter au moins tous les quatre ou cinq ans dans une autre partie du jardin, car cet arbrisseau est très-vorace, épuise facilement le sol, et il finit par donner des fruits petits et peu nombreux. En fumant bien cependant le terrain, on peut replanter moins souvent et obtenir encore de belles framboises.

On cultive les framboisiers en planches ou pépinières en les plantant à 70 cent. ou 1 mètre de distance les uns des autres, suivant la nature et la richesse du sol; plus le terrain sera riche, plus les pieds seront écartés, à cause du grand développement que prennent les rameaux. La plantation a lieu durant tout l'hiver; mais mieux à l'automne qu'au printemps. Pendant les premières années de la plantation on peut cultiver, entre chaque ligne et sur les ados, des fraisiers, des choux Milan, etc.

On laboure en hiver, ou mieux on retire la terre entre les pieds de

framboisiers pour la reporter sur les ados, de manière que l'air pénètre plus facilement et plus profondément le sol. Au mois de mars on rechausse les pieds de framboisiers avec la terre des ados, de sorte que les racines se trouvent toujours dans un sol bien meuble et bien aéré. En même temps qu'on déchausse ou qu'on laboure on doit enlever les rameaux de souches qui sont desséchés, les rameaux latéraux qui ont porté fruits, et enfin les tiges trop allongées.

On taille suivant la force des sujets, de 70 cent. à 1 mètre de hauteur ; il est préférable de faire cette opération lorsque les gelées ne sont plus à craindre. Dans les grandes sécheresses on se trouve bien de faire des bassins autour de chaque touffe, et de les remplir avec du fumier, qui sert d'engrais d'abord, puis qui empêche la trop grande évaporation de l'eau du sol ; lorsqu'on est ensuite obligé d'arroser, la terre ne se trouve pas aussi battue, et on évite, par là, cette croûte superficielle qui nuit à la pénétration de l'air.

Denis GRAINDORGE,
Cultivateur à Bagnolet (Seine).

Poirier greffé sur franc.

Avec le Poirier écussonné sur coignassier, il est très-difficile et très-rare de trouver un terrain où il puisse donner une belle végétation et avoir une existence assez longue pour se prêter aux exigences des principes de la forme pyramidale. Le Poirier greffé sur franc se prête facilement à ces combinaisons et donne, dans presque tous les terrains, une belle et luxuriante végétation ; il est d'une durée peu commune, presque infinie, et très-productif, même dans les mauvaises terres.

On est généralement prévenu contre cet arbre ; on hésite, on s'abstient même de le planter ; on se plaint qu'il est trop lent à se mettre à fruit. C'est une illusion, car je puis prouver, — et j'en ai chez moi des exemples frappants, — qu'un Poirier greffé sur franc peut être en rapport aussitôt qu'un autre greffé sur coignassier, ou qu'il se mettra à fruit un an ou deux ans, au plus, après ce dernier.

J'ai dans mon jardin des palmettes de Poiriers greffés sur franc de trois ans de plantation et qui, à cette époque, avaient deux ans de greffe ; elles ont donné des fruits cette année, et sont couvertes de lambourdes qui font présager une abondante récolte pour l'année prochaine. On peut dire qu'il ne dépend que d'une main habile de mettre à fruit, la deuxième ou troisième année de sa plantation, un sujet qui, à cette époque, n'aurait que deux ans d'écusson.

Il suffit, pour cela, de lui donner une taille allongée, afin que les yeux,

dont les branches latérales sont couvertes, ne puissent se développer en bourgeons à bois et qu'ils se présentent avec le caractère de dards et de brindilles.

S'il arrivait, malgré cette taille raisonnée, qu'une trop grande vigueur de végétation occasionne le développement d'un œil latéral en rameau gourmand, il faudrait le pincer dès qu'il aurait 4 ou 5 cent., et réitérer, au besoin, ces pincements au fur et à mesure de son développement. La torsion et un palissage incliné sur les branches charpentières, pourront aussi être employés avec succès sur les bourgeons qu'un premier pincement n'aurait pu réprimer ; enfin on ne laissera végéter qu'un seul bourgeon en supprimant toutes les bifurcations, résultat ordinaire de l'opération du pincement.

Ces moyens, que je n'indique que sommairement, tout en donnant aux arbres une forme gracieuse et régulière, les rendent d'une fertilité et d'une durée peu communes.

CROUX,
Pépiniériste à la Saussaye.

Maladie de la Vigne.

A M. HÉRINCQ, RÉDACTEUR DE L'*Horticulteur français*.

Versailles, le 6 décembre 1851.

Monsieur,

Connaissant l'intérêt que vous portez à l'horticulture, et étant à même d'apprécier les services que vous rendez, par le journal que vous publiez, je m'empresse de porter à votre connaissance un nouveau moyen de détruire l'*Oidium tuckeri*, qui cause tant de ravage sur nos vignes, afin que vous lui donniez toute la publicité possible.

Une commission de la Société d'horticulture du département de Seine-et-Oise, dont j'ai l'honneur d'être membre, a été chargée d'examiner et de faire un rapport sur des expériences faites par M. Grison, jardinier au potager de Versailles, pour combattre et détruire la maladie de la vigne. Ce traitement très-économique, très-facile, et n'ayant aucun des inconvénients du soufrage, consiste tout simplement à mouiller à l'aide d'une seringue, à l'usage des serres, toutes les parties des treilles, avec de l'eau chargée d'hydro-sulfate de chaux, dont voici la composition et la préparation.

Pour faire cette mixtion, M. Grison emploie *une demi-livre* de fleur de soufre, et *un volume égal en grosseur* de chaux fraîchement éteinte. Il fait de ces deux matières un mastic assez épais, sur lequel il verse

ensuite trois litres d'eau, fait bouillir le tout dans une marmite en fonte ou en terre vernie pendant dix minutes environ, en ayant soin de bien remuer. Puis il laisse éclaircir et tire à clair cette eau ou *hydro-sulfate de chaux*, qui peut se conserver deux ou trois mois en bouteille.

Lorsqu'on a une treille malade, on verse un litre de cette préparation dans cent litres d'eau pure, on remue fortement pour bien mêler, puis, avec une seringue ou une petite pompe, on asperge la vigne ; avec cent litres d'eau on peut mouiller 150 mètres superficiels d'espalier.

Il y a, comme vous voyez, une très-grande économie sur la fleur de soufre seule, qui était un des meilleurs procédés connus jusqu'à ce jour. En effet, avec 15 centimes de fleur de soufre, on fait trois litres d'*hydro-sulfate de chaux*, ce qui donne ensuite, par le mélange, trois cents litres d'eau assez saturée de chaux et de soufre pour détruire le champignon. Quant à la valeur de la chaux, elle coûte si peu de chose, qu'il serait difficile de la faire entrer en compte.

Sous le rapport de l'emploi, ce traitement offre plus de facilité que la saupoudration de la fleur de soufre, seulement il est nécessaire de répéter l'opération deux ou trois fois. Les vignes de M. Grison ont été opérées trois fois dans l'année ; mais l'habile chef du potager de Versailles pense qu'en opérant avant la fleuraison, et une seconde fois lorsque le raisin est noué, ces deux opérations suffiraient pour détruire le champignon ; on ne ferait une troisième opération qu'autant que l'*Oïdium* reparaîtrait, ce qu'il faudra observer attentivement, car il est beaucoup plus facile de le détruire à sa naissance.

Agréez, Monsieur, etc.

TRUFFAUT FILS,
Horticulteur à Versailles.

De l'effet de la chaux sur les plantes malades par le BLANC.

Le hasard rend souvent d'imminents services à l'horticulture ; par lui, on arrive à des découvertes d'une grande importance, que certains hommes, il est vrai, ne manquent pas d'attribuer à leur travail persévérant, à des études infinies, et qui leur ont fait passer la plus belle partie de leur existence, relégué dans un morne et sombre cabinet. Je pourrais dire comme ces hommes, que c'est à force d'étude, de travail et de nombreuses expériences, que je suis arrivé à guérir mes Pensées, mes Rosiers et beaucoup de plantes qui étaient atteintes par le blanc cryptogamique ; mais à quoi bon..... Et puis, ce que j'ai découvert par hasard, d'autres l'ont peut-être déjà trouvé avant moi, et publié comme une chose

due à leur haute intelligence ; j'aurais donc mauvaise grâce de m'en attribuer le mérite ; je me bornerai par conséquent à rapporter les faits.

Au mois de juillet dernier, je conduisais dans le fond de ma pépinière des démolitions de mur qui contenaient beaucoup de chaux. En répandant ces débris avec une pelle, la poussière de chaux vint naturellement retomber sur quelques pieds de Pensées qui bordaient les allées, et qui étaient entièrement couverts par le blanc cryptogamique ; au bout de quelque temps, je fus étonné de voir mes Pensées redevenues parfaitement vertes, et sans aucune trace de champignons. Je pensai alors que ce pouvait être la poussière de chaux qui avait agi, et je me mis aussitôt à l'expérimenter. J'avais de la chaux fondue depuis un an pour blanchir ma maison, je la broyai, et après avoir arrosé mes Pensées et quelques Rosiers *géant des Batailles* qui étaient tout blancs, je répandis sur ces plantes malades la poussière de chaux ; huit ou quinze jours après, les pieds ainsi chaulés avaient repris une nouvelle vigueur ; le blanc était disparu ; d'autres pieds qui n'ont pas subi le traitement, sont restés chétifs et avec le blanc jusqu'à la fin de septembre.

CONSTANT NIVELET,
Jardinier à Corbeny.

Les Cactus de M. Milianges.

Tout le monde connait ce charmant village ayant nom Ville-d'Avray, situé à quelques kilomètres de Paris, non loin de la ligne de fer qui conduit à Versailles, et où se trouvent de délicieuses maisons de campagne, que les âmes désœuvrées de la capitale admirent toutes les fois qu'un ciel pur ou serein leur permet de franchir les limites des promenades ordinaires des habitants de notre grande cité ; tout le monde connait cela Mais ce que beaucoup de gens ignorent, c'est qu'une de ces ravissantes villas possède une petite serre, de 18 mètres de longueur, dont le mur de fond, haut de 5 mètres, sous verre, est exactement tapissé par 6 pieds de *Cactus speciosissimus* qui ont produit, cette année, plus de 3,000 de leurs éclatantes fleurs rouges, aux longues et nombreuses étamines dorées. Rien ne saurait rendre le grandiose de cette étonnante floraison, où 800 fleurs se sont trouvées ouvertes à la fois.

Ces *Cactus*, âgés de quatre à neuf ans, sont plantés dans une bâche, le long du mur, en terre à oranger dans laquelle la terre franche domine. La fleuraison a commencé le 5 juin dernier. Le 20, 800 fleurs épanouies garnissaient le mur de la serre ; le 30, ces 6 pieds avaient produit 2,047 fleurs ; le 6 juillet, le chiffre s'élevait à 2,535, et une grande quantité de

boutons restaient encore à épanouir. Ces fleurs, dont un grand nombre mesurait jusqu'à 19 centimètres de diamètre, conservaient leur forme et leur fraîcheur de quatre-vingts à quatre-vingt-dix heures, ou environ quatre jours.

L'habile jardinier qui a formé cet espalier et obtenu un aussi beau résultat, est M. Millanges, ancien garçon jardinier de la maison Wilmorin et compagnie, homme intelligent et pénétré d'un saint amour pour le culte de nos deux aimables déesses. Nous sommes heureux de pouvoir lui rendre ici ce bien juste témoignage de notre admiration, et nous espérons que les sociétés d'horticulture, qui encouragent le travail, ne manqueront pas de lui accorder une récompense qui nous paraît si bien méritée.

F. H.

Culture du Champignon de couche. (Agaricus edulis).

La culture du Champignon n'est pas nouvelle, car il y a tantôt deux siècles qu'on s'en est occupé pour la première fois. Il est vrai que les moyens employés, à cette première époque, étaient beaucoup moins prompts que ceux d'aujourd'hui. Nous trouvons, en effet, dans les auteurs anciens, que cette culture consistait à préparer une couche de fumier, et à attendre ensuite patiemment que les Champignons vinssent y croître naturellement. Le procédé, comme en voit, était aussi simple que peu ingénieux. Ce n'est guère que depuis une cinquantaine d'années que cette culture a acquis un certain degré d'importance, et depuis elle a pris un grand développement aux environs de la capitale; mais il faut reconnaître néanmoins que si Paris est copieusement approvisionné de ce délicieux *agaric*, il n'en est pas de même des villes de province et des villages, où souvent il est impossible d'en trouver un seul maniveau. Il convient donc d'en étendre davantage la culture; c'est cé que nous allons essayer de faire en décrivant, aussi succinctement que possible, les différentes opérations auxquelles elle donne lieu.

Toute personne placée à proximité d'une carrière abandonnée, ou possédant une cave bien saine, sans courants d'air, doit les mettre à profit, car dans la culture à l'air libre on est assujetti à bien des mécomptes; il est très-difficile de parer aux intempéries des saisons, qui sont les gelées en hiver, et les orages en été. Aussi ne peut-on entreprendre cette culture en plein air, avec quelques chances de succès, que depuis le mois de septembre jusqu'en avril.

Dans la culture du Champignon on doit distinguer trois opérations

principales : 1° la préparation du fumier ; 2° la confection des meules ou couches ; 3° le goptage et la conduite des meules.

1° *Préparation du fumier.* — Il faut se procurer de bon fumier de cheval ; celui qui a le plus séjourné sous les animaux, qui contient davantage de crotin, et par conséquent des matières azotées et ammoniacales est le meilleur ; s'il est trop nouveau on le laissera reposer en tas pendant quinze jours ou trois semaines, puis on le déposera, sur un terrain plat bien uni et battu, en carré de longueur et de largeur indéterminé, mais sur une épaisseur de 1 mètre 25 cent. Ce carré de fumier doit être fortement piétiné et rendu le plus uni possible, afin qu'il n'ait pas plus d'épaisseur dans un endroit que dans un autre. Avec une fourche en fer on prépare le fumier, par lit, en ayant soin de le débarrasser de tous les corps étrangers et des longues pailles qui ne valent rien. Lorsque le tas est arrivé à la hauteur indiquée, on le mouille fortement, surtout si le temps est sec, avec un arrosoir dont la pomme est percée de trous assez fins ; le but de cet arrosement est de faire développer la fermentation au sein du fumier. On le laisse ainsi pendant huit ou dix jours, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il fermente. Alors on détruit le tas de fumier pour le reconstruire de nouveau, soit à côté, soit sur le même emplacement, mais en ayant le soin de bien faire le mélange, de manière à ce que les fumiers qui étaient sur les bords, et ceux qui auraient éprouvés moins de fermentation, se trouvent cette fois dans le milieu du carré. On laissera ensuite reposer cette couche pendant huit ou dix jours, après quoi le fumier devra être fait, c'est-à-dire bon à mettre en meules. Dans cet état il doit être lié, bien onctueux, sans être ni trop ni pas assez humide, court et avoir une teinte un peu noire.

Toute personne qui voudra cultiver des champignons devra s'attacher à ne former sa meule qu'au moment où le fumier aura acquis tous les caractères que nous venons de mentionner ; elle devra aussi éviter de tomber dans l'un des deux excès cités plus haut (sécheresse et humidité), sans quoi il n'y aurait aucune chance de réussite. Là, en effet, est toute la science du champignoniste, et plus d'un, à son début, a vu s'évanouir toutes ses espérances, pour avoir trop ou trop peu mouillé son fumier. Un fumier qui n'a pas été assez arrosé peut être ramené au point convenable en le mouillant un peu ; mais pour celui qui a été inondé, il est devenu trop froid et ne peut plus être employé à cet usage ; l'opération est manquée ; il faut alors préparer un autre fumier.

2° *Formation des meules ou couches.* La meule se dresse à la main. On prend à cet effet le fumier qu'on place devant soi, et l'on continue en

allant à reculons jusqu'à la fin de la meule, qui doit avoir une largeur de 65 centimètres à la base, sur une hauteur à peu près égale, mais finissant en dos d'âne, ce qui fait qu'elle n'a pas plus de 8 à 10 centimètres à la partie supérieure. La meule ainsi dressée, on doit aplatir fortement les côtés avec une pelle en bois, afin de les raffermir, et on les unira avec un râteau pour enlever les longues pailles qui dépasseraient, de manière à rendre la meule le plus nette possible. On procède à l'introduction du blanc quand la fermentation de la couche est parvenue de 12 à 15 degrés; au-dessus de cette température il y aurait à craindre les coups de feu.

C'est cette opération qu'on appelle *larder*. On sait généralement que le blanc de champignon n'est autre chose que ces filaments blanchâtres qui se développent dans le fumier, et qui sont les germes reproducteurs de la plante. Le meilleur blanc est celui qu'on retire d'une meule au moment où commencent à paraître les premiers champignons; c'est à ce moment que les marchands démolissent la meule pour en prendre le blanc qui s'y trouve. Mais pour l'amateur qui n'a besoin que d'une certaine quantité de blanc, il lui suffira d'en détruire seulement une des extrémités jusqu'à ce qu'il ait ramassé la quantité nécessaire pour larder les meules qu'il se propose d'établir par la suite. Le fumier sur lequel se trouve le blanc, étant ainsi extrait de la couche, on le laisse sécher à l'ombre pour le placer ensuite dans un grenier ou sous un hangar, à l'abri de l'humidité. Le blanc conservé de cette manière peut encore être employé au bout de 8 à 10 ans; on peut donc, par cette raison, en faire une ample provision lorsqu'on est à même d'en avoir du bon.

Le blanc mis en contact avec le nouveau fumier, ne tarde pas à s'étendre et à pénétrer entièrement la meule. Voici comment on doit pratiquer: on casse avec les doigts une petite galette de fumier couvert de blanc et de la largeur d'environ 10 centimètres; on l'introduit dans le corps de la meule en le glissant avec la main, de manière à ce qu'elle soit à fleur du fumier qu'on rabat par dessus. On dispose ces galettes, qu'on appelle *mises*, en terme de jardinier, à 30 centimètres les unes des autres, et en lignes. La première ligne doit être distante du sol d'environ 10 centimètres, le deuxième rang, dont les mises devront alterner avec celles du premier, sera placé à 20 centimètres au-dessus de celui-ci, et ainsi de suite. Cette opération faite, on place sur la meule une couverture de litière sèche, de l'épaisseur de 10 centimètres; mais cette couverture, qu'on appelle *chemise*, n'est nécessaire que pour garantir les couches établies en plein air, celles qui sont dans les caves n'en ont pas besoin. Au bout de huit à douze jous le blanc doit être pris; on s'en assure en

visitant la place où les mises ont été introduites, à la teinte bleuâtre que prend le nouveau fumier, et aux filaments blanchâtres dont il est garni. Si le blanc ne s'était pas développé, il faudrait recommencer à larder avec du nouveau blanc, qu'on placerait, cette fois, dans l'intervalle des premières mises, en s'assurant, d'abord, si le fumier de la meule ne serait pas trop chaud, et n'aurait pas brûlé le premier blanc. Dans ce cas il faudrait attendre quelques jours que la chaleur soit tombée.

Aussitôt qu'on s'apperçoit que le blanc est bien pris, il conviendra de gopter la meule.

(A continuer.)

LOUESSE,

De la maison Dosin-Louesse, grainier, quai de la Mégisserie, Paris.

Éléments de botanique appliqués à l'horticulture.

Ainsi que nous le disions dans notre prospectus : « la science du jardinage ne consiste pas à mettre des herbes en terre, ou à couper indistinctement des branches, etc. ; elle consiste surtout dans la connaissance intime des végétaux, de leur organisation et de leurs développements, connaissance sans laquelle il est impossible de comprendre et de raisonner les diverses opérations du jardinage. » Nous devons donc commencer, avant d'entreprender l'étude de ces différentes opérations, par donner un résumé très-simple des principes de botanique.

Il ne suffit pas de savoir que la plante se compose de *racines* qui s'enfoncent dans la terre ; d'une tige qui se dirige vers le ciel, et que les lames vertes, dont elle est garnie, s'appellent *feuilles* ou *bractées*, suivant qu'elles se trouvent plus rapprochées des fleurs et qu'elles changent de forme ; — que les fleurs présentent ordinairement des petites feuilles vertes appelées *sépales*, qui forment, par leur ensemble, le *calice*; qu'en dedans de ces sépales se trouvent d'autres feuilles ornées des couleurs les plus brillantes, et qu'on est convenu de nommer *pétales*, dont la réunion constitue la *corolle*: que ces organes foliacés protégent des petites baguettes, surmontées chacune d'un corps allongé (anthères), rempli de poussière (pollen), et auxquelles on a donné le nom d'*étamines* ; et qu'enfin le centre de la fleur est occupé par une sorte de colonne nommée *pistil*, dont la partie inférieure, renflée et contenant les rudiments des graines, est dit *ovaire*, le filet qui le surmonte, *style*, et le sommet de ce filet généralement épaissi, *stygmate*. Connaître seulement ainsi ces organes, peut convenir aux personnes qui veulent simplement apprendre le nom des plantes ; mais pour celles qui étudient l'art de les cultiver, il faut des connaissances plus précises sur la composition de ces organes, et

sur les fonctions qu'ils sont appelés à remplir pendant l'existence de l'*être* qu'ils concourent à former. Je dis l'être, parce que, en effet, la plante n'est pas un corps brut, constitué, comme les pierres, par l'agglomération de molécules similaires et solides ; elle ressemble, à beaucoup d'égards, à l'animal. Comme lui, nous la voyons naître d'un germe, qui est la graine ; se nourrir de substance qu'elle puise par des bouches ou racines ; se développer ensuite et reproduire d'autres individus semblables à elle, à une époque marquée de sa vie ; puis subir l'inévitable dépérissement qu'amène le temps destructeur, et mourir, enfin, soit par accidents, soit après avoir comblé la mesure de temps qui lui a été départie par la nature.

La plante, comme on le voit, ne diffère donc pas aussi essentiellement de l'animal, qu'on serait tenté de le croire, en voyant, dans une garenne, le lapin qui broute le serpolet, fuir à l'approche du chasseur diligent, et éviter par là le plomb meurtrier qui lui fait pousser quelques cris plaintifs, lorsqu'il en est atteint, — signe non équivoque de sa sensibilité, — tandis que la pauvre plante, fixée au sol, est obligée de supporter les goûts de l'animal, et se laisse brouter, mutiler, sans faire entendre le moindre gémissement ! Mais cette différence évidente, saisissable lorsqu'on considère deux individus parfaitement développés, disparaît bientôt si l'étude comparative se porte sur ces êtres inférieurs des deux règnes, qui habitent le fond des mers, et que les savants les plus érudits, transportent du règne animal au règne végétal, et *vice versâ*. C'est qu'en effet, dans l'état actuel de la science, il est fort difficile d'établir une ligne de séparation entre les animaux et les végétaux ; mais ceci nous importe peu, car je ne suppose pas qu'il entre dans la pensée, d'un de mes lecteurs, de vouloir *cultiver* ou *élever* ces singulières plantes marines dites *zoosporées*, dont le germe, en sortant du sein de sa mère, s'amuse à naviguer pendant quelques secondes, avant de se fixer au rocher sur lequel il doit vivre et mourir. Nous définirons par conséquent la plante, abstraction faite de ces individus litigieux, et nous dirons : « *Le végétal est un être vivant, organisé, qui naît, se développe, se nourrit, se reproduit et meurt, mais il ne sent pas et ne peut se mouvoir volontairement.*

Organes élémentaires. — *Cellules ; tissu cellulaire.* Toutes les plantes n'ont pas la même composition anatomique. Les unes, comme les *Protococcus*, sont formées d'un simple petit sac ou vessie microscopique, que la bulle d'eau de savon, obtenue au bout d'un chalumeau de paille, représente avec assez d'exactitude, mais dans des proportions gigantesques. C'est ce *sac* que les botanistes nomment *cellule* ou *utricule*. Les cellules

ont une paroi très-mince, transparente, très-perméable, sur laquelle on aperçoit quelquefois des sortes de trous, lignes ou réseau. La forme est primitivement globuleuse, comme la bulle d'eau de savon, ou plus ou moins allongée. Mais les cellules ne sont pas toujours isolées, comme dans les *Protococcus* (1); ici c'est un cas exceptionnel. Elles sont tantôt placées et réunies les unes au bout des autres, forment ces sortes de fils verts et très-délicats, qu'on rencontre sur les parois des tonneaux à eau placés dans les jardins, que les savants nomment *Conferve*, et le vulgaire *mousse d'eau*. D'autres fois, et c'est le cas le plus commun, une infinité de ces petites cellules sont groupées et collées les unes contre les autres, sur tous sens; elles forment alors cette masse molle et spongieuse qu'on appelle le *tissu cellulaire;* telle est la chair des champignons, la moelle de sureau, la chair de la pomme, etc. Mais on doit comprendre que ces cellules, serrées ainsi les unes contre les autres, perdent la forme globuleuse qu'elles avaient étant isolées; qu'elles en prennent une autre qui se rapprochera plus ou moins du cube, de la colonne prismatique, ou du dodécaèdre, suivant le degré de pression, et qu'alors, la coupe d'une masse cellulaire, vue au microscope, laissera voir une infinité de petites cavités ou cellules qui seront ou carrées ou hexagonales, comme les alvéoles ou trous d'abeilles. Il ne faudrait pas croire, cependant, que ces cavités cellulaires ont la régularité géométrique des alvéoles d'abeilles; on en aurait une idée bien fausse; on se trouvera plus dans le vrai, en comparant le tissu cellulaire à la mie d'un pain à café. — Telle est, en effet, la masse cellulaire des plantes : partie molle, composée de petites cavités de forme et de grandeur variables, circonscrites par des parois minces, transparentes, perméables, distendues à peu près dans tous les sens; c'est-à-dire qu'il n'y a pas un sens suivant lequel les cellules s'allongent plus fréquemment que dans un autre. Ce tissu cellulaire est le siége d'un travail incessant; c'est par suite de la formation de nouvelles cellules, qui s'interposent entre les anciennes, que la plante prend du développement : que la tige s'allonge, que les bourgeons, les feuilles et les fleurs se forment. Tous ces organes, au moment où ils commencent, ne sont que de petits mamelons composés de cellules; ce n'est qu'un peu plus tard qu'on voit apparaître une autre forme de petits sacs allongés qu'on appelle fibres et vaisseaux. (*A continuer.*) F. H.

(1) Plantes très-curieuses par la simplicité de leur structure, et qui forment ces plaques sanguinolentes qu'on rencontre sur les murs et les pavés des endroits humides.

Paris. — J.-B. GROS, Imprimeur horticole, rue des Noyers, 74.



Arctotis breviscapa.

ARCTOTIS BREVISCAPA. THUNBERG.

ARCTOTIS A HAMPE COURTE. (PL. III.)

Étymologie : Du grec *Arctos*, ours, et *Ous*, oreilles : par allusion aux fruits qui sont hérissés de poils.

Famille : *Composées ;* tribu des *radiées* de Tournefort, et *corymbifères* de Jussieu. *Syngénésie* de Linné.

Caractères génériques. Ce genre a été créé par Gaertner, pour des plantes qui ont quelques rapports avec les Soucis et les *Gorteria*. Il comprend des herbes dont l'aspect est très-agréable. Les unes présentent des tiges garnies de feuilles ; dans d'autres c'est un rhizome, ou tige souterraine, qui émet des feuilles molles, étalées, sur le sol, en forme de rosette, et des hampes ou tiges nues qui sont terminées par un *capitule* improprement appelé fleur. Ce capitule est une agglomération de petites fleurs implantées sur la partie élargie de la tige, qu'on nomme *réceptacle*, et enveloppées par plusieurs rangées d'écailles qui forment, par leur ensemble, un involucre ou calice commun. Ces petites fleurs sont de deux sortes dans les *Arctotis*. Les extérieures, qui forment les rayons, présentent une languette nommée ligule et un ovaire surmonté d'un style ; elles n'ont pas d'étamines. Les intérieures, celles qui constituent le disque, ont une corolle en tube, bordée de 5 dents au sommet. La plupart sont dépourvues de style, de sorte que tous les ovaires ne se transforment pas en fruits ; il n'y a généralement que ceux de la partie extérieure qui arrivent à cet état. Ces différentes fleurs qui sont ainsi groupées et insérées sur un réceptacle marqué d'alvéoles à bords frangés, se trouvent enveloppées par un involucre campanulé qui est composé de plusieurs rangées d'écailles distinctes : les extérieures petites, presque foliacées ; les intérieures plus longues, sont arrondies, s ; rieuses et membraneuses au sommet. Les fruits, nommés akènes par les savants, simplement graines par ceux qui ne le sont pas, ont une forme ovale et présentent, sur une de leur face, 3 ailes, dont 2 latérales entières ou dentées se trouvent placés sur les bords et en suivent les sinuosités ; celle du milieu est droite et plus étroite. Au sommet du fruit on aperçoit deux rangées de très-petites écailles nommées paillettes, souvent contournées en spirales.

Caractères spécifiques. L'*Arctotis breviscapa* est une plante vivace à racines fibreuses grêles. Toutes ses feuilles sont radicales, étalées sur le sol, vertes et pleines en dessus, duveteuses en dessous, oblongues ou lancéolées, plus ou moins profondément incisées et dentées sur les bords. La hampe, qui porte un simple capitule (fleur), est ordinairement plus courte que les feuilles, d'où le nom de *breviscapa*. Elle est hérissée de quelques poils longs et mous un peu noirâtres. Les ligules, ou rayons des capitules, sont d'un beau jaune orange en dessus, et marquées d'une bandelette noirâtre vers la base, formant une sorte de couronne autour du disque ; le dessous est d'une teinte purpurine et bordée de jaune vif ; les fleurs du disque sont de couleur noirâtre, et laissent voir des anthères d'une belle couleur jaune d'or.

SYNONYMIE. Thunberg, qui découvrit cette plante, lui donna le nom de *Arctotis breviscapa*. Jacquin, non pas notre honorable confrère de la maison Jacquin et Cie, grainier à Paris, mais Jacquin le botaniste

autrichien, lui appliqua la gracieuse épithète de *speciosa*, à cause de sa beauté. Sprengel, qui a beaucoup étudié la botanique dans les livres, lui trouvant de la ressemblance avec l'*Arctotis acaulis* de Linné, la rapporta à cette espèce dans son *Systema vegetabilium*, publié en 1826; enfin l'illustre Decandolle, dans son *Prodromus*, ne la considère que comme une simple variété d'un *Arctotis leptorhiza*.

HISTORIQUE ET CULTURE. Le Cap de Bonne-Espérance, patrie de la Vénus hottentote, est aussi celle de la charmante plante que nous figurons dans ce numéro. Sans prétendre à un succès aussi complet que la Vénus susdite, l'*Arctotis breviscapa* peut compter sur un certain degré de popularité dans le monde horticole. Les élégants petits soleils qui s'ouvrent chaque matin pour nous laisser admirer son disque noirâtre entouré par des rayons du plus bel orangé, sur lequel se dessine un anneau circulaire de couleur brune, sont autant de petits astres, qui seront recherchés, par les heureux mortels de la terre, pour embellir le devant des massifs de leur parterre exposés au levant ou au midi. Croissant naturellement sur ces immenses montagnes du cap, qui s'abaissent vers la mer en formant des terrasses successives, dirigées à peu près de l'est à l'ouest, et exposées par conséquent au sud, l'*Arctotis breviscapa* peut braver le soleil le plus ardent de notre climat; il demande une bonne terre franche-meuble et bien amendée, des arrosements fréquents et copieux pendant l'été. Si l'*Arctotis breviscapa* est vivace, comme nous le pensons, bien qu'on le cultive comme annuel ou bisannuel, on devra le relever aux approches des froids, le rentrer en orangerie ou châssis froids, et l'arroser très-peu en hiver, afin de ne pas trop le contrarier dans ses habitudes. On ne doit pas oublier que le cap est inondé par les pluies depuis le mois de mai jusqu'au mois d'août, tandis qu'il en est privé durant tout l'été, où un vent sec, qui souffle du sud-est, produit des effets presque aussi pernicieux que les vents du *sirocco* de Naples.

On peut faire trois semis successifs de cet *Arctotis*. Le premier, vers le mois de février, sur une couche chaude ; on repique le plant sur une autre couche pour le mettre ensuite en place aussitôt que les gelées ne sont plus à craindre ; c'est celui qu'on doit préférer. Le second peut être fait vers la mi-mars, sur couche tiède, pour repiquer ensuite en pleine terre. Enfin le troisième du 10 au 20 avril, à l'air libre, sur une planche terreautée. Tous ces semis produisent des plantes qui fleurissent également bien ; mais le premier seulement a produit des plantes qui ont donné des graines mûres.



Annica Bricogne pinx. *Vitte sc.*

Œillets remontants variés.

N. Rémond impr. r. des Noyers 41, Paris

Nous pensons que cette plante, cultivée et traitée à la manière des *Mimulus* et *Ipomopsis*, etc., c'est-à-dire repiquée en pot et hivernée sous châssis froids, fleurira plus tôt au printemps, et donnera une plus grande quantité de ses jolies fleurs.

Nous avons vu et fait peindre l'*Arctotis breviscapa* chez un amateur zélé et très-distingué, M. Domage, qui en tenait les graines de la maison Bossin-Louesse et Cie, grainiers, quai de la Mégisserie, 28, à Paris.

F. H.

DIANTHUS CARYOPHYLLEUS. LINNÉ.

ŒILLET DES JARDINS.

VARIÉTÉS REMONTANTES. (PL. IV.)

Étymologie. Du grec *Dios*, Jupiter; et *anthos*, fleur.

Famille des *Caryophyllées* de Jussieu; *Décandrie-monogynie* de Linné.

Caractères génériques. On désigne, en botanique, sous le nom de Dianthus, des plantes dont les tiges sont cylindriques, articulées, et garnies de feuilles opposées, allongées, étroites, dépourvues de stipules; leurs fleurs présentent un calice tubuleux à cinq dents, entouré à sa base de plusieurs écailles imbriquées qui simulent un second calice. La corolle, dans les fleurs simples, est composée de cinq pétales munis d'un long onglet; dix étamines sont insérées au-dessous de l'ovaire qui est surmonté de deux styles. Le fruit est une capsule à une seule loge, qui s'ouvre par le sommet.

Caractères spécifiques. L'Œillet des jardins est une plante vivace dont la tige est couchée inférieurement, redressée dans sa partie inférieure, haute de 70 c. à 1 mètre, rameuse, glabre et glauque; ses feuilles linéaires-allongées, sont embrassantes, creusées en gouttières. Les fleurs naissent au sommet des rameaux; dans l'espèce type elles sont composées de cinq pétales d'un rouge ponceau, denticulées à leur sommet qui est tronqué.

Variétés. Cette plante, qui croît naturellement dans les lieux pierreux des provinces méridionales, a produit, par la culture, de nombreuses variétés dont les fleurs, variées à l'infini, ont toujours été le plus délicieux ornement des jardins français.

Mais ce n'était pas assez, pour l'horticulteur, de changer les teintes et les panachures des fleurs; il entreprit de modifier la nature même de la plante, et il y arriva. On possède actuellement des œillets remontants qui produisent des fleurs pendant toute la durée de l'année, lorsqu'on veut se donner la peine de les protéger et de les abriter pendant l'hiver, dans une pièce bien éclairée et où il ne gèle pas. Les trois variétés que nous figurons, planche IV, appartiennent à cette nouvelle race; elles ont été dessinées à la fin d'octobre, chez M. Lévêque, horticulteur, boulevard de l'Hôpital, 134, et aujourd'hui, 20 janvier, nous avons encore sous les yeux des fleurs qui proviennent des mêmes individus.

Le nombre des variétés, dans cette nouvelle catégorie, dépasse déjà le chiffre de 80; mais il y en a au moins la moitié, qui devra, par la suite, être retranchée, à mesure qu'ils fleuriront. Celles que nous avons vu fleurir jusqu'à présent, et qui méritent

d'être recommandées, sont les suivantes : *Atis*, panaché de rouge, fig. 1 ; *Belle Zora* violacé, fig. 2 ; *Triomphe de Lyon*, blanc carné panaché de rose lilacé, fig. 3 ; *Cerise perpétuel* (de Bondoux), rouge cerise uniforme ; *Madame Misson*, très-joli, rose tendre, etc. Toutes les fois que nous ferons connaissance avec les fleurs des autres variétés, nous donnerons les noms de celles qui doivent être préférées.

HISTORIQUE. Il est difficile de connaître l'époque de la découverte des Œillets ; nous ne trouvons rien dans les ouvrages des anciens qui annonce qu'on les connût de leur temps.

Lorsque Matthioli publia ses commentaires sur les livres de Dioscoride, en 1558, l'Œillet était déjà très-répandu et très-estimé en Europe, tant par sa beauté et l'excellence de son odeur que par la variété de ses couleurs. On en possédait, à cette époque, de couleur vermeille, des pourpre foncé, des blancs, de couleur chair, etc., et il était généralement préféré à la rose, dont on ne cultivait alors que 3 ou 4 variétés.

En France, cette culture prit un nouvel essor sous le règne de Louis XIII, surtout depuis que le grand Condé, *se faisant jardinier pour trouver le bonheur*, se mit à cultiver des Œillets sur ses fenêtres, pendant sa captivité dans le donjon de Vincennes, sous la minorité de Louis XIV. Pour ne pas déroger au caractère français, tout le monde se fit alors jardinier pour imiter Condé, et, naturellement, ce fut l'Œillet qu'on cultiva. Les jardiniers du temps, en hommes qui entendaient parfaitement la culture des plantes et des *pistoles*, profitèrent de cette belle passion, et se mirent à créer une telle quantité de variétés, que, dans un *Nouveau traité des Œillets*, publié chez le libraire Charles de Sercy, en 1676, l'auteur donne une liste, par couleur, des 318 plus belles variétés nouvelles, c'est-à-dire introduites depuis six ou sept ans. Cette liste comprend : 138 violets, 71 rouges, 33 incarnats, 25 de couleur de rose, 6 blancs, 36 piquetés, 9 tricolores, quadricolores et quincolores. Mais l'auteur anonyme fait observer que le nombre en est beaucoup plus grand ; qu'il croit suffisant de donner au public les noms de celles qu'il connaît comme les plus belles. « Ce sont, dit-il, pour la plus grande partie, des Œillets de Flandre, et élevés dans la Picardie, qui sont les pays les plus fertiles en beaux Œillets. » On peut donc supposer que le commerce pouvait en livrer au moins le double, car on connaissait déjà à cette époque le moyen de faire des nouvelles variétés avec des variétés anciennes.

« Sur les noms des Œillets, dit le même auteur, je me sens obligé de m'écrier contre ceux qui en changent les noms, et qui abusent par ce moyen de la facilité des véritables curieux, qui, faisant profession d'une vérité inviolable, s'imaginent rencontrer de nouveaux Œillets, sous de

beaux noms, qui sont pourtant les mêmes qu'ils ont vu fleurir chez eux; en quoi ils sont injustement abusés, en faisant recherche d'une fleur qu'ils possèdent. C'est ainsi qu'on a changé le nom de l'Œillet *Prince d'Épinay* en celui de *Dupe Philippe, Saint Félix*, celui de l'*Incarnat Laubinoy* en celui de *Beau Daumon*, etc.

Que nos grands oncles viennent donc, après cela, nous vanter les vertus et la probité des hommes de leur temps. Ils ont beau dire, l'homme a toujours été ce qu'il est aujourd'hui, et, malgré les efforts des cultivateurs de l'espèce humaine, il sera toujours ce qu'il a été. On peut modifier la nature et le caractère d'un Œillet, mais vouloir changer la nature et le caractère de l'homme, et surtout d'un Français, c'est quelque chose qui ressemble considérablement à de la folie. Aussi n'entreprendrons-nous jamais une pareille tâche; c'est déjà bien assez de chercher à entretenir cette douce et innocente passion des fleurs, qui se déclare quelquefois dans son cœur, lorsque, par une de ces belles matinées, etc., etc. Quoi qu'il en soit de la nature et du caractère de l'homme, il est un fait certain, c'est qu'au commencement du XIXe siècle, il y avait des gens qui abusaient cruellement de la facilité des véritables curieux, et qui vendaient des plantes anciennes pour des nouvelles, exactement comme aujourd'hui. Il n'y a donc rien de changé sous ce rapport : des dupeurs et des dupés, ou des trompeurs et des trompés, voilà, en deux mots, ce que sera toujours la société. Ceci dit en passant, et sans blesser personne, nous revenons à nos Œillets.

La vogue qui s'était attachée à l'Œillet pendant le règne de Louis XIV, se sépara de lui presque en même temps que le grand Condé; c'était naturel; l'illustre jardinier n'était plus, l'Œillet n'avait plus raison d'être. La vogue porta donc ses regards capricieux sur les Renoncules, les Jacinthes, etc., et le malheureux Œillet, abandonné à lui-même, fut bientôt expulsé du jardin français; on trouvait bien encore quelques petites collections chez les florimanes passionnés, mais seulement comme pour en perpétuer le souvenir. Le pauvre proscrit, errant à l'aventure, trouva un asile assuré sous le ciel nuageux de l'Angleterre, pays essentiellement hospitalier, où sa culture a toujours été très-répandue et considérée comme de bon ton et de bonne compagnie.

Dans son exil, qui dura près d'un siècle, l'Œillet ne fit aucun progrès. Lorsque le *caprice*, qui lui avait conservé quelques souvenirs, obtint de son inconstante cousine la *mode* de le rappeler en France, on le retrouva ce qu'il était au moment où nos pères l'avaient banni. Néanmoins, il fut accueilli avec joie, et toutes les fenêtres se garnirent, non pas de

lampions, mais de l'infortuné Œillet, qui rentrait dans sa première patrie.

De son côté, le *goût*, qui, autrefois, s'était montré d'une extrême sévérité à l'égard de l'Œillet, voulant aider le *caprice* dans son œuvre de vulgarisation, toléra, dans les collections des amateurs modernes, une infinité de variétés qui avaient toujours été exclues des anciennes collections, et le nombre s'éleva bientôt à plus de 300. Cependant la *préférence*, cet autre personnage qui exerce aussi une certaine influence sur la destinée des choses d'ici-bas, se porta sur les Œillets dits *flamands*, variétés à fleurs semi-doubles, de grandeur moyenne, et dont les pétales, à bords parfaitement entiers et retroussés avec élégance, portent, sur un fond pur, blanc ou rose, des lignes longitudinales d'une ou plusieurs couleurs nettes et bien tranchées; mais, par suite de cette sévérité, le nombre des Œillets flamands resta toujours très-restreint. Tel était l'état de la culture de l'Œillet, lorsque, il y a cinq ou six ans, M. Étienne Armand, horticulteur à Écully, près Lyon, annonça une nouvelle race qui devait opérer une révolution radicale dans le genre Œillet; c'était la race remontante, obtenue par un amateur de Lyon, dont le nom nous est inconnu. Mais, chose assez bizarre, ce nouvel Œillet ne souleva aucune clameur; au contraire, les amateurs et les horticulteurs honnêtes, tant de fois victimes de leur trop grande confiance, crurent à une nouvelle duperie, et restèrent calmes devant les provocations de ces nouveaux gains. Pourtant ils prononçaient tous, avec un sourire de satisfaction sur les lèvres, ces deux mots magiques : *Œillet remontant!* mais, à peine les avaient-ils prononcés, qu'un sourire d'incrédulité venait remplacer le premier, et qu'il s'échappait de leur poitrine oppressée, un gros soupir qui se traduisait par ces mots : Pourquoi ai-je été tant de fois trompé!... Il arriva donc que les *Œillets Lyonnais*, au lieu d'être acclamés par la population horticole, furent reçus avec une certaine indifférence qui ressemblait fort à du mépris, et que personne n'en acheta. Tel devait être, en effet, le résultat de toutes les indélicatesses de quelques vendeurs : « Chat échaudé craint l'eau froide. » et, naturellement, l'amateur de fleurs, abusé, et craignant toujours de l'être, est devenu plus incrédule que saint Thomas; car, aujourd'hui, en voyant il doute souvent encore.

Il a fallu près de cinq années pour faire tomber le doute qui s'était élevé au sujet des Œillets remontants. C'est chez M. Chauvière, horticulteur, rue de la Roquette, que nous vîmes, il y a trois ans, les 4 ou 5 premières variétés obtenues à Lyon; elles étaient réellement remontantes. Depuis cette époque, MM. Bondoux, Lévêque, Verdier fils, Margottin,

Chantin et beaucoup d'autres horticulteurs de Paris, se sont occupés de cette culture; des semis ont été faits, et il en est sorti plusieurs nouvelles variétés, dont le chiffre s'élève déjà à plus de 80. C'est aller un peu trop vite en besogne. On devrait savoir se contenter du quart; l'horticulture française n'aurait pas moins de mérite à inscrire dans ses Annales cette conquête de 20 *Œillets remontants*, conquête d'autant plus précieuse, qu'elle nous permet d'offrir, pendant toute l'année, aux dames anglaises ce que leurs jardiniers, si *habiles*, n'ont pas eu le talent de leur procurer.

F. H.

Passiflore Gontier.

Cette nouvelle variété a été obtenue d'un nombreux semis fait par M. Gontier fils, horticulteur au grand Montrouge. Elle est très-florifère, odorante, et ressemble, par sa végétation et la couleur de ses fleurs, à la *Passiflore Decaisne*, que nous avons fait connaître l'année dernière. Mais ses fleurs sont plus grandes, plus belles, et très-remarquables par la double couronne des longs filets staminoïdes très-nombreux, serrés, d'un beau violet bleuâtre, plus bleus que dans la Passiflore Decaisne, marqués de larges anneaux blancs à la base, élégamment et très-finement tiquetés de blanc bleuâtre dans la partie supérieure, et terminés par une petite pointe blanche. — C'est une belle et très-distincte variété. F. H.

Phlox Deuil de la comtesse de Marnes.

Nous avons vu l'été dernier, dans l'établissement d'un jeune et intelligent horticulteur, M. Lierval, rue Andreine, 18, à Passy, près Paris, une remarquable variété de Phlox qu'il a obtenue dans un semis de *Phlox decussata*. Elle se distingue par la vigueur de ses tiges, hautes de 50 centim. environ, et qui se divisent en nombreux rameaux latéraux atteignant à peu près la grosseur de la tige principale. Ces rameaux sont terminés par une panicule gigantesque de fleurs de grandeur moyenne, d'un blanc légèrement violacé, transparentes, et comme enduite d'un espèce de vernis qui lui donne une apparence de cire. Le centre ou l'œil de la corolle est largement bordé de violet très-foncé qui en rehausse singulièrement l'éclat; Mais ce qui ajoute encore au mérite de ce nouveau Phlox, c'est le développement de nouveaux rameaux florifères à la base de chaque panicule; rameaux qui, se succédant ainsi pendant plus de deux mois, prolongent considérablement la brillante floraison. C'est réellement une plante tout à fait hors ligne, bien supérieure à toutes celles qu'on a obtenues jusqu'ici.

Nous espérons la voir bientôt dans tous les jardins, où chacun alors pourra admirer ses brillantes qualités. M. Lierval est en mesure de la livrer aux amateurs, qui voudront bien échanger avec lui autant de pièces de 6 francs qu'ils désirent en posséder de pieds. F. H.

Des Graminées ornementales.

Comme plantes d'ornement, les Graminées commencent à attirer l'attention des floriculteurs. Oubliées, négligées, méconnues même pendant longtemps, puisque le *Bon Jardinier* ne cite toujours que les *Phalaris arundinacea, Arundo donax* et sa variété, *Stipa pennata*, on en voit chaque jour quelques-unes qui, extirpées de la verte prairie et des profondeurs des bois, viennent prendre place au milieu de nos plus jolies fleurs de parterres. Sans nous arrêter à ces nombreux *gramen*, qui entrent dans la composition des pelouses et des tapis de verdure, genre de décoration indispensable aujourd'hui à tout jardin d'agrément, tel petit qu'il soit, nous parlerons seulement des espèces qu'on laisse croître librement pour jouir du gracieux effet du feuillage de quelques-unes, et de l'élégance des panicules florales de quelques autres.

Aux *Phalaris* et *Arundo* à feuilles panachées, qui peuvent être placées en tête des Graminées à feuilles ornementales, nous ajouterons le *Festuca glauca*, très-propre pour bordure, et dont les feuilles fines, d'un vert eau de mer, sont persistantes; l'*Elymus arenarius*, qui a aussi le nom de *glaucus*, forme de belles et grosses touffes de verdure cendrée, qui seraient admirablement placées sur le bords des pièces d'eau. Avec le *Panicum latifolium* on peut faire d'élégants petits buissons larges et bien touffus, pour occuper le premier ou deuxième plan d'un massif d'arbres; il atteint de 30 à 50 centimètres de hauteur. Un *Bambou*, le *Bambusa nigra*, paraît vouloir aussi nous venir en aide pour rompre la monotonie des massifs d'arbres dicotylédonés. Nous en avons vu un pied en pleine terre dans l'École de Botanique du Jardin des Plantes de Paris, protégé simplement par une faible épaisseur de litière d'où s'élance plusieurs tiges très-rameuses et hautes de 2 mètres environ; les feuilles n'ont nullement souffert des froids de cet hiver.

Parmi les espèces qui méritent d'être citées pour l'élégance et la coquetterie de leurs panicules florales; ce sont : *Lagurus ovatus*, dont les touffes, hautes de 10 à 20 centimètres, sont couronnées par de nombreux et jolis épis denses, ovales et dressés; *Lamarckia aurea* qui ne s'élève pas plus haut que la précédente, mais beaucoup plus élégant à cause

de ses petits épillets d'un beau jaune d'or qui sont disposés en épis lâches très-gracieux ; les *Briza major, media, minor* et *gracilis*, avec leurs charmants épillets blancs, verts ou rouge brun, suspendus à de longs et grêles pédoncules. Il n'est rien de plus ravissant que des touffes d'*Eragrostis elegans*, d'*Agrostis* ou *Aira pulchella* et *capillaris*, d'où s'élèvent de nombreuses et fines tiges où sont attachés des milliers de petits épis presque microscopiques qui se trouvent doucereusement agités par les moindres zéphirs. Enfin, les *Avena sterilis, Uniola latifolia*, le *Pennisetum longistylum* et le *stipa pennata*, dont les longues arêtes plumeuses rappellent si bien les plumes légères du marabout. Telles sont les espèces qui, jusqu'à présent, sont employées dans les jardins.

Mais, outre leur mérite comme plantes de parterre, ces Graminées ont encore le précieux avantage de faire de très-jolis bouquets à la main, soit seules, soit ajoutées à d'autres fleurs ; elles se conservent très-longtemps dans des vases. Quelques panicules de Graminées placées dans un bouquet, est d'un effet on ne peut plus gracieux. Avec certaines espèces, séchées à l'ombre, on fait des bouquets qu'on peut placer dans les appartements, et qui sont recherchés par beaucoup de monde. Les fleuristes se servent souvent de ces fleurs pour les bouquets d'hiver et la coiffure des dames, et j'ai vu, à Londres, chez plusieurs marchands des galeries de l'*Ovent-Garden*, des panicules de Graminées teintes de diverses nuances qui trouvent leur emploi dans la confection des bouquets ou l'ornementation des jolies *Ladies*. Je ne sache pas qu'à Paris on s'en soit encore servi de cette façon ; nul doute cependant que, dans les mains de nos habiles fleuristes, cet article ne trouve aussi une heureuse application. Car je dois le répéter, rien n'est plus élégant, plus gracieux, que ces panicules de graminées teintes en rouge, en vert et de toute autre nuance.

Ces plantes ont une culture des plus faciles ; elles demandent généralement peu de soin, soit qu'on les cultive en bordures, en touffes ou en massifs. On sème les espèces annuelles, en mars ou avril, sur une terre très-meuble, en recouvrant les graines d'une légère couche de terreau bien consommé. Pour certaines espèces qui ont les graines très-fines, comme les *Aira* et *Eragrostis*, il convient de les semer en pots remplis de terreau pur ou mélangé de terre franche, et les recouvrir très-peu. On pourra placer ses pots dans un endroit abrité, ou à mi-soleil, ou sous châssis ombragés, pour activer la germination, et la terre devra être tenue dans un état de douce moiteur. Lorsque le plant est suffisamment fort, on divise la motte en autant de parties qu'il y a de pieds, et on plante en

place ou en pépinière. Quelques arrosements pendant le cours de la végétation sont nécessaires pour entretenir ces plantes dans un bon état de santé.

Les espèces vivaces ont l'avantage de pouvoir être multipliées par les semis et par la séparation des touffes ; opération qu'il convient toujours mieux de faire à l'automne qu'au printemps.

Pour l'entretien et la propreté des jardins, on doit rabattre les Graminées vivaces, lorsque les graines ont été ramassées ; il suffit pour cela de couper, ras de ter. e, toutes les tiges, et d'enlever les feuilles desséchées.

LOUESSE.

De la multiplication des Primevères.

On a beau dire, mais la science sert à quelque chose. Si je n'avais pas une lueur de botanique, je n'aurais pas trouvé le moyen de multiplier rapidement ces jolies Primevères qu'on aime tant à voir fleurir, parce que d'abord il y en a dont les fleurs sont charmantes, et qu'ensuite elle nous annonce, comme le rossignol, le retour du beau temps. J'aime donc les Primevères, et je m'adonne avec délice au doux plaisir de les cultiver. Ces chères petites plantes viennent admirablement bien lorsqu'on les place à l'ombre exposées au nord, et que leurs fibreuses racines plongent dans une bonne terre meuble, un peu franche, mélangée d'un peu de terreau. On voit alors apparaître, au printemps, la plus ravissante floraison. Mais ceci ne suffit pas. La crainte de voir disparaître de sa collection l'unique pied d'une belle variété qu'on possède, agite sans cesse le sommeil et procure le plus affreux cauchemar. C'est pour me débarrasser des visites fatigantes de ce personnage nocturne, que je mis, un beau matin, toutes mes connaissances botaniques en réquisition, et bien m'en prit ; depuis quelques jours je dors comme une marmotte qui n'a pas mal au pied. O ! vous, mes chers confrères, qui craignez qu'un voleur aux pieds légers ou aux mains habiles, vienne vous ravir les plus ravissantes de vos Primevères, suivez mes conseils, ils ne sont pas difficiles à suivre, et vous pourrez ensuite demander la suppression des gendarmes et des gardes-champêtres ; car, tous les voleurs des 86 départements de la France, voire même de nos colonies, ne suffiront plus pour vous enlever tous vos enfants chéris. Voici le procédé en deux mots.

Enlevez d'abord toutes les feuilles sèches ou pourries qui peuvent se trouver aux pieds de vos plantes ; coupez ensuite toutes celles qui sont vertes un peu au dessus du collet ; buttez légèrement la base du petit tron-

çon qui vous restera après cette suppression de feuilles ; laissez agir la nature, et bientôt, par suite du refoulement de la sève, vous verrez paraître tout autour du pied-mère une infinité de petites pousses qui prendront de la force, en même temps que des racines. Quand elles seront assez grosses pour supporter le sevrage, vous les séparerez avec précaution, vous les replanterez, et si le cœur vous en dit, vous recommencerez sur elle la même opération. Au bout de quelque temps, si vous ne pratiquez pas cet axiome : *tout pour moi, le reste pour les autres*, il vous sera facile de gratifier, de vos aimables élèves, tous vos amis et connaissances, qui me sauront gré, je l'espère, de vous avoir fait part de mon heureuse découverte.

DENIS GRAINDORGE.

Culture du Champignon de couche. (AGARICUS EDULIS).

(SUITE.)

3° *Du goptage et conduite des meules.* — On nomme goptage une opération qui consiste à recouvrir la meule d'une couche de terre ; le choix de cette terre est indifférent, pourvu qu'elle soit meuble. Dans les carrières, on se sert de la terre du sol, qui n'est qu'un gravier fin ou poussière de calcaire. On le crible et on le mélange avec de la terre plus végétale. Après avoir enlevé les chemises qui recouvrent la meule, on applique cette terre en la lançant, sur toute la surface de la couche, sur une épaisseur de deux à trois centimètres. Lorsque la meule est ainsi recouverte, on affermit la terre avec le dos d'une pelle, on bassine ensuite pour attacher la terre, et on remet les chemises. Dans les endroits où plusieurs couches ont été construites et où par conséquent la température se trouve plus élevée, on commence à voir naître les premiers champignons huit à quinze jours après cette opération. Pour en faire la récolte, on découvre la meule, au fur et à mesure, devant soi ; on détache les champignons qui naissent toujours en plus grande abondance au début qu'à la fin ; on remplit les creux ou vides avec de la terre semblable à celle qui a servi pour gopter la couche, et l'on bassine ensuite légèrement. On replace la couverture ou chemise, pour recommencer l'opération un peu plus loin. La récolte doit se faire tous les trois ou quatre jours, et tous les deux jours dans les endroits où la température est plus élevée. Une meule bien établie produit pendant trois ou quatre mois environ.

Variétés de Champignons. — On distingue plusieurs variétés de Champignons de couche. Les plus recherchés sont les blancs à pédon-

cules gros et courts; ceux qui sont gris, quoique plus fermes et de meilleure qualité, le sont moins pour la vente des marchés.

Maladies. — Les Champignons sont sujets à plusieurs maladies, surtout lors qu'ils sont cultivés dans un endroit obscur. Une des plus communes, — qui a pour cause une trop grande chaleur et la privation d'air, — est celle appelée la *mole ;* cette maladie empêche le développement normal du Champignon, qui, par suite, prend une forme bizarre et ressemble à un rocher. Quoique dans cet état il ait conservé l'odeur et la couleur de champignon, il n'est plus mangeable. Lorsqu'on voit une meule ne produire que des *moles,* il faut se hâter de la détruire et rejeter le fumier qui aura servi à la confectionner.

La grande humidité fait aussi naître des taches qui se développent sur le Champignon ; c'est ce qu'on appelle la rouille.

Les Champignons sont sujets à dégénérer. Pour les renouveler, on prend du blanc qui croît naturellement sur les tas de fumier exposés à l'air et qui ont séjourné dans la campagne ; on nomme ce blanc : *blanc vierge.*

Conservation. — Les Champignons peuvent se conserver de plusieurs façons les plus généralement employées sont les suivantes. On les nettoye d'abord, puis on les enfile avec une ficelle, et on les fait sécher en les suspendant dans un endroit sec et aéré. Lorsqu'ils sont arrivés à un état complet de dessication, on les conserve dans des boites à l'abri de l'humidité; ils reviennent facilement lorsqu'on les fait tremper dans de l'eau tiède.

Un autre procédé consiste à les faire blanchir à l'eau bouillante, dans laquelle on a eu soin d'ajouter un citron, et on les met ensuite dans des bocaux qu'on remplit d'huile d'olive.

Depuis quelques années, il se fait un grand commerce de Champignons ainsi conservés, qu'on expédie dans les départements et surtout à l'étranger. Nous devons, toutefois, faire observer que ces Champignons ne sont jamais aussi agréables à manger que les Champignons frais. Ce moyen de conservation n'est bon à employer que quand on a une trop grande quantité de Champignons à la fois, ou lorsqu'on ne veut pas faire des couches aussi souvent.

Autres espèces comestibles. — Beaucoup de Champignons indigènes sont également bons à manger ; plusieurs espèces sont même préférables pour la qualité au Champignon de couche, telles sont : l'Oronge vraie, le Bolet, la Morille, la Truffe, etc. ; mais comme, pour ces diverses sortes, les méprises sont souvent fatales, on doit, lorsqu'on ne possède

pas une connaissance approfondie des Champignons, ne donner sa confiance qu'à celui de couche qui est le seul qu'on puisse faire croître par des moyens artificiels. M. le docteur Letellier, à Saint-Leu-Taverny, a publié, il y a quelques années, un travail fort intéressant sur cette partie de la cryptogamie. Ce volume, publié dans des vues philanthropiques et d'humanité, devra être consulté chaque fois qu'on récoltera des Champignons dans les campagnes.

LOUESSE,

De la maison Bossin-Louesse, grainier, quai de la Mégisserie. Paris.

De la taille des arbres fruitiers.

La taille, dit un auteur très-ancien, est le chef-d'œuvre du jardinage; mais c'est un art très-difficile, en ce que c'est l'esprit qui agit plutôt que la main. En effet, le raisonnement et l'expérience font plus vite un bon tailleur d'arbres que tous les préceptes qu'on rencontre dans les livres d'horticulture, écrits souvent par des hommes qui n'ont jamais manié la serpette. En écrivant ces quelques mots, nous n'avons pas la prétention de faire un cours raisonné sur la taille des arbres fruitiers; nous voulons seulement venir en aide aux amateurs peu exercés dans l'art de tailler, soit par des conseils, soit par le récit des faits qui sont résultés de nos propres observations et de notre expérience. Dans notre opinion, établir des règles sur la taille, c'est vouloir entraver la marche et le développement de cette branche si importante de l'horticulture; le climat, l'exposition, la nature des sols, etc., changent tellement les conditions et la nature d'un arbre, qu'une opération, qui sera excellente ici, produira souvent les plus mauvais résultats dans une autre localité. Nous le répétons donc, dans l'opération de la taille, le discernement et la réflexion sont les meilleurs guides à suivre. Avant de prendre la serpette, il faut raisonner avec la nature, sur le corps et les mœurs de l'arbre, sur le nombre, la forme et la qualité des branches, leur arrangement sur le tronc, et surtout sur les *effets de la taille précédente;* car, celui qui coupe une branche à 2 ou 3 yeux, parce que son livre le lui indique, et qui ne se rend pas compte ensuite de l'effet de cette coupe, celui-là, nous le craignons bien, ne fera jamais de bonne besogne, et il est probable que, toutes les fois qu'il voudra tailler, ce sera le livre d'une main et la serpette de l'autre.

Lorsqu'on veut acquérir quelques connaissances en cet art, on doit suivre une tout autre marche; il faut d'abord se bien pénétrer que les plantes, comme les animaux, ne travaillent naturellement que pour leur

accroissement et la conservation de leur espèce, et qu'un arbre ne prépare ses branches fruitières (qui mettent ordinairement trois ans à acquérir leur développement) que vers la fin de la végétation de chaque année, alors que la sève n'est plus aussi abondante et que son mouvement ascensionnel est devenu moins rapide. C'est donc sur la sève que doit se porter toute l'attention de l'homme qui veut former un arbre fruitier; commençons, par conséquent, par en étudier la marche et les effets.

La sève est, comme chacun sait, le liquide puisé dans la terre par les racines, et qui, après avoir subi quelques modifications, parcourt tout le végétal pour y porter la vie. Très-abondante au printemps, elle remplit tous les grands tubes qui se trouvent dans la partie ligneuse des plantes, se porte précipitamment du tronc vers l'extrémité des branches, et d'autant plus rapidement, que ces branches ont une direction plus perpendiculaire. L'œil terminal recevant une abondante nourriture, se développe, s'allonge en bourgeon à bois et absorbe toute la sève au préjudice des yeux latéraux. Quelquefois, cependant, la sève, arrivant trop abondamment à l'extrémité du bourgeon ou rameau en voie de formation, ne peut pas être absorbée entièrement par l'œil terminal; elle se trouve, dans ce cas, arrêtée, ou du moins son mouvement ascensionnel devient plus lent, elle est refluée alors latéralement par le tissu cellulaire qui avoisine les vaisseaux séveux, jusqu'aux yeux situés à l'aisselle des feuilles, et qui, recevant par là un certain degré d'humidité, se développent aussitôt en bourgeons qu'on nomme *bourgeons anticipés*.

Telle est la marche ordinaire et naturelle de la sève et ses effets. Les yeux latéraux ne se développent donc que par suite d'un refoulement ou d'un détournement de la sève, et leur croissance est en raison de la quantité de fluide nourricier qu'ils reçoivent. Si, à ces principes de physiologie végétale, nous ajoutons quelques observations pratiques, à savoir: que les productions fruitières ne se trouvent que sur les branches faibles, parce que, là, les yeux ne reçoivent pas assez de sève pour se développer en bourgeons à bois; que les arbres vigoureux poussent plus en bois qu'en rameaux à fruits, tandis qu'au contraire les arbres faibles et languissants se couvrent de ses productions fruitières et poussent peu de bois; que les arbres plantés dans un bon terrain, où ils trouvent une abondante nourriture, forment plus de bois que d'autres de même espèce et du même âge, mais plantés dans un sol sec et léger, etc. On pourra, avec un peu de raisonnement, arriver à bien conduire un arbre, à régler la marche de la sève et à la répartir de manière à forcer les yeux à se tourner en bourgeons à bois ou à fruit, suivant le besoin.

La taille a donc pour but de retrancher, avec un instrument tranchant, la serpette, préférablement au sécateur, toutes les branches inutiles, qui, par leur grand nombre, épuiseraient rapidement un arbre, pour ne conserver que les parties nécessaires au besoin de la végétation, à la forme de l'individu et à sa fécondité.

On peut tailler depuis la chute des feuilles jusqu'au moment du développement de l'œil, c'est-à-dire depuis la fin d'octobre jusqu'au mois de mars. Mais avant d'entreprendre une opération comme celle de la taille, il est nécessaire de bien connaître les diverses branches que présente un arbre fruitier ; nous allons essayer de les définir.

Bourgeons à bois. Les botanistes entendent, par *bourgeons*, tous ces petits corps plus ou moins ovoïdes placés à l'aisselle des feuilles ou au sommet des rameaux, et que, dans le langage ordinaire, on appelle *yeux*. Dans le jardinage, le mot *bourgeon* a une toute autre application. Les arboriculteurs nomment *bourgeons à bois*, les pousses de l'année, les plus fortes, qui naissent sur les rameaux, et qui deviennent eux-mêmes rameaux lorsque leur croissance est arrêtée, c'est-à-dire que l'œil terminal est formé ; ce sont par conséquent les rameaux en voie de formation.

Les *rameaux,* aussi appelés *branches à bois,* figure 1, sont destinés à former la charpente de l'arbre, ils sont gros, comparativement aux autres productions ligneuses, un peu flexibles, accompagnés à leur base de deux petits yeux, souvent à peine visible, et qu'on nomme *sous-yeux*. Les yeux latéraux, ou de côté, sont plus ou moins allongés et aussi plus ou moins distants, selon les variétés : ceux de la partie inférieure des rameaux sont généralement aplatis ; les supérieurs sont plus gros. L'œil terminal est ordinairement à bois ; quelquefois, cependant, il est à fleurs, comme on peut le rencontrer dans les Poiriers Bon Chrétien d'été ou Gracioli, l'Épargne, la Madeleine, les Doyennés, la Duchesse d'Angoulême, etc.

Lorsque, par suite d'un oubli, à l'époque du pincement, un de ces rameaux s'est développé sur une branche, et qu'il n'est pas nécessaire à la formation de la charpente, qu'il gêne et nuit à la régularité de l'arbre, il faut, dans la crainte qu'il prenne plus d'empatement à sa base, chose qui serait très-nuisible aux branches fruitières, le rabattre sur cet empatement, mais de manière à ne pas éborgner les sous-yeux, qui pourront devenir d'excellentes branches à fruits ; c'est ce que la Quintinie appelle tailler à l'épaisseur d'un écu.

En laissant un rameau de Poirier se développer naturellement sans être taillé, l'œil terminal et les yeux qui l'avoisinent se développeraient en bour-

geons à bois ; les yeux suivant se transformeraient en *brindilles*, au-dessous de celles-ci naîtraient les *dards*, après eux les *rosettes* de feuilles, et enfin les yeux les plus rapprochés de la base resteraient stationnaire par suite de leur éloignement du siége de la sève, qui afflue toujours dans la partie supérieure des branches, et, si le rameau restait longtemps abandonné ainsi à lui-même, ces yeux finiraient par s'annuler, et cette partie de la charpente se trouverait dénudée. Il faut donc rabattre tous les rameaux, de manière à provoquer le développement de tous les yeux.

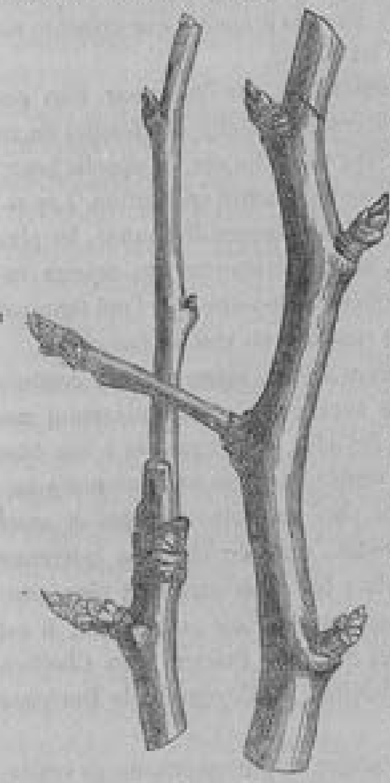


Fig. 2. Fig. 1.

Brindilles. On nomme Brindilles, des branches allongées grêles très-flexibles ; elles sont terminées par un œil à bois ou à fleurs, suivant l'espèce où l'âge de l'arbre. On en distingue de deux sortes : celles qui naissent sur un rameau non taillé et dont l'écorce est parfaitement lisse à la base, sont dites *Brindilles naturelles ;* celles qu'on appelle *Brindilles accidentelles* proviennent d'un œil qui était pour devenir bouton à fleurs, mais qu'un refoulement de sève a fait partir à bois ; on les reconnait facilement par les rides qui se trouvent à leur base ; c'est une brindille accidentelle que représente la figure 2. — Lorsqu'une brindille est trop longue et trop grêle pour supporter convenablement le poids des fruits, on la raccourcit à la longueur de plusieurs yeux, selon la vigueur du sujet, *en les cassant ;* la cassure se cicatrisant plus difficilement qu'une amputation nette, la sève reste stationnaire plus longtemps, et détermine les yeux à se former plus promptement à fleurs, surtout lorsqu'on fait cette opération au moment où la sève commence à se ralentir.

(*A continuer*). F. H.

Paris. — J.-B. GROS, Imprimeur horticole, rue des Noyers, 74.



Annica Bricogne pinx.

Erythrina Bidwillii

ERYTHRINA BIDWILLII, Lindley.

ERYTHRINA DE BIDWILL (pl. v.)

Étymologie : du grec *Erythros*, rouge : à cause de la couleur des fleurs.

Famille des *Légumineuses-Papilionacées* de Jussieu ; et de la *Diadelphie décandrie* de Linné.

Caractères génériques. *Erythrina* est un nom de genre qui s'applique à des arbres et arbrisseaux exotiques, dont les feuilles sont alternes et composées, ordinairement, de trois folioles assez semblables à celles des *haricots*. Les fleurs, qui naissent à l'aisselle des feuilles ou qui sont disposées en grappes terminales, offrent un calice tubuleux court, à bord presque tronqué ou à deux lobes inégaux ; une corolle dont l'étendard très long, est droit ou redressée ; deux ailes et une carène très petites, à peine saillantes en dehors du calice. Sur les dix étamines de la longeur de l'étendard, neuf sont réunies par les filets en une engaîne qui enveloppe l'ovaire, et qui est couronnée par des anthères en forme de fer de flèche ; la dixième est libre et isolée, placée du côté de l'étendard. A l'ovaire qui s'amincit en un style presque aussi long que les étamines, et terminé par un stigmate simple, succède une gousse comme celle d'un haricot, mais de couleur brune en séchant, à une seule loge, renflée aux endroits des graines qui sont généralement d'un rouge plus ou moins brillant.

DESCRIPTION. L'*Erythrina Bidwillii* (pl. V), est un arbuste qui peut atteindre 1 mètre de hauteur et plus. Ses tiges partent de la souche et se divisent en rameaux assez longs armés de quelques piquants ; leur direction presque horizontale donne à cette espèce un port tout particulier et très-élégant. Les feuilles sont composées de trois folioles glabres, mais armées de deux ou trois aiguillons crochus sur la nervure médiane et le pétiole commun. La partie supérieure des rameaux est garnie d'éclatantes fleurs d'un beau rouge carminé un peu violacé, réunies par trois, et formant, par l'ensemble, de magnifiques grappes terminales, longues souvent de plus de 40 centimètres. Le calice est à deux lèvres de couleur brun rougeâtre foncé, à peu près comme les jeunes pousses des tiges ; l'étendard est obtus au sommet, long de 5 centimètres, à peine redressé ; les étamines ont les filets rouge violet dans la partie supérieure.

HISTORIQUE. L'*Erythrina Bidwillii* est encore une de ces productions singulières, résultat, dit-on, de la fécondation artificielle et croisée de deux espèces. Il aurait pour mère, l'*E. herbacea ;* le père serait le *Cristagalli.* Cette union nous paraît un peu forcée. Du reste, la plante que nous avons vu fleurir au Muséum de Paris, et qui portait le nom de *Bidwillii*, ne possède exactement rien de l'*E. Cristagalli.*

Les fleurs ont la couleur et la forme de celles de l'*E. herbacea*, disposées, comme dans cette dernière espèce, en grappes terminales dépourvues de feuilles ; seulement elles sont beaucoup plus grandes et plus belles. Il est vrai de dire, aussi, que la plante, d'après laquelle a été fait notre dessin, diffère beaucoup de la figure donnée dans le *Botanical Register*, par M. Lindley. Cette figure représente un bout de rameau, muni, jusqu'à son extrémité, de grandes feuilles à l'aisselle desquelles naissent trois fleurs d'un beau rouge vif, avec l'étendard redressé. Il y a là, en effet, un petit air d'*Erythrina Cristagalli ;* mais ce pourrait bien être aussi un faux air, ajouté au dessin pour appuyer la théorie de l'hybridation, et pour donner à la plante une plus grande importance, quoique, cependant, elle n'ait pas besoin d'une pareille recommandation. La figure que nous en donnons est très-imparfaite, car elle ne reproduit pas l'effet de cette admirable touffe que nous avons vue, et dont les nombreux rameaux étaient terminés par une longue grappe de jolies fleurs rouges.

C'est une belle acquisition pour l'horticulture. Quoique introduite depuis 1846 dans les collections anglaises, elle ne se trouve encore annoncée, en France, que dans le catalogue de M. Pelé, rue de l'Ourcine, 81, à Paris, et dans celui de M. Miellez, à Esquermes-les-Lille (Nord).

CULTURE. Cette espèce n'est pas plus difficile que ses congénères. On en obtient de très-belles touffes, garnies de nombreuses et éclatantes fleurs, en la livrant en pleine terre, vers la mi-mai, en terre substantielle. On la relève au moment des premiers froids pour la planter dans de grands pots, qu'on place dans un endroit où la gelée ne pénètre pas, et en lui faisant observer la plus grande asbtinence, quant aux arrosements, pendant les mois d'hiver. Comme ses tiges sont ligneuses, on doit les rabattre pour obtenir une plus grande quantité de rameaux vigoureux et florifères. La multiplication est très-facile par boutures faites avec les extrémités herbacées et tendres des jeunes pousses, et placées sous cloches hermétiquement calfeutrées ; lorsqu'elles sont prises, on les habitue graduellement à supporter une température moins élevée. Les semis doivent se faire aussi sur couche chaude et sous cloches, afin d'activer le ramollissement des téguments des graines qui sont très-durs. Le jeune plant est repiqué dans des pots et placé, pendant l'hiver, en serre froide ou dans la partie saine d'une orangerie, où il est traité à la manière des plantes adultes, c'est-à-dire, exactement privé d'eau, car la moindre humidité ferait fondre la jeune souche. F. H.

Chrysanthèmes nouveaux.

M. Pelé, horticulteur, rue de Lourcine, 81, à Paris, met, cette année, dans le commerce, trente nouvelles variétés de Chrysanthèmes, parmi lesquelles nous en avons distingué quelques-unes d'un très-grand mérite.

Dans la variété à *grandes fleurs*, ce sont : 1° *Poudre d'or*, de couleur jaune clair au centre, rouge à la circonférence ; 2° *Triomphe du Nord*, rouge passant au saumon ; 3° *Alcibiade*, rouge cramoisi ; 4° *Christophe Colomb*, violet rougeâtre à ligules pointées de jaune d'or ; les capitules sont globuleux comme dans *Pie IX*, mais le coloris est plus tendre ; 5° *Madame de Thury*, blanc avec une légère nuance de rose ; 6° *Lingot d'or*, capitules composés de larges ligules d'un beau jaune clair et brillant. La nouvelle race, c'est-à-dire celle à *fleurs de moyenne grandeur*, a produit quelques beaux gains, comme : 7° *M. Merlieux*, jaun d'or ; 8° *Jacques*, chamois doré avec le dessous des ligules rouge cuivré, 9° *Cedo-Nulli*, variété très-florifère, à capitule blanc avec le bout des ligules bordé de rose ; 10° *Cocardeau*, pourpre ; 11° *Étincelle*, lilas clair un peu violacé en dehors, jaune clair au centre ; 12° *Constance*, lilas rosé en dessus, lie de vin au-dessous. Les variétés *pompons* sont : 13° *la Parisienne*, lilas clair un peu rosé ; 14° *Madame Rousselon*, à ligules blanches à la base, roses dans la partie supérieure ; 15° *Drine-Drine*, d'un beau jaune pur ; 16° *la Vapeur*, jaune paille ; 17° *Poiteau*, à ligules enroulés d'un jaune nankin ; 18° *la Vestale*, blanc pur, etc.

D'un autre côté, M. Ferrand, jardinier-chef du jardin d'expérience de l'horticulteur provençal, a cédé à M. Bélot-Defougères, horticulteur à Moulins (Allier), une série de variétés de choix qui méritent une place dans les collections ; elles appartiennent toutes à la race des *Pompons*. Les plus remarquables nous ont paru être : *Souvenir de Claudine, Trianon, général Carrelet, Rosine, Perle d'automne, Bélot-Defougères, Étoile du matin, Louis Chaix, Madame Chauvière, Berryer, Souvenir de Roquancourt*, etc.

Phlox vicomtesse de Belleval. (MÉZARD).

Cette nouvelle variété a été obtenue par M. Mézard, d'un semis de *decussata*, de la série des *Phlox* Lierval. Son feuillage, qui est très-large, accompagne admirablement de grandes et belles fleurs d'un blanc légèrement rosé, avec l'œil d'un beau carmin vif et le tube un peu violacé ; elles sont disposées en grosses ombelles bien touffues. C'est une plante qui

peut figurer au premier rang dans les collections. M. Mézard, horticulteur à Puteaux (Seine), rue Saint-Denis, nº 13, la met au commerce ce mois-ci.

Bignonia Reveili.

Le jardin botanique de Lyon a obtenu cette belle espèce d'un envoi de graines de l'Ile Maurice et de Madagascar ; mais il est évident qu'elle est cultivée dans ces deux pays, et que sa véritable patrie est le Brésil. Elle est longuement sarmenteuse ; sa tige a l'écorce subéreuse ; les rameaux sont lisses et un peu anguleux ; les feuilles opposées à 2 folioles ovales obtuses entières ondulées fermes et luisantes en dessus, et le pétiole commun se prolonge en vrille. De juin à juillet apparaissent de grandes fleurs disposées par 4 à 6 en grappes axillaires ; elles ont une corolle à tube long de 7 centimètres, d'un jaune citron velouté un peu teinté de couleur cerise, s'élargissant graduellement vers le limbe qui est d'un beau rouge cerise, large de 7 centimètres et découpé en cinq grands lobes étalés obovales, échancrés au sommet.

Le directeur du Jardin botanique de Lyon, désirant concourir, autant qu'il est en son pouvoir, au progrès de l'horticulture française, a fait multiplier cette belle plante ; il peut déjà disposer de plusieurs individus enracinés.

Le *Bignonia Reveili* est de serre chaude, et doit être planté en pleine terre de bruyère dans une bâche d'où ses rameaux pourront s'élever et courir sur les barres et traverses de la serre. On la multiplie par marcottes, et par boutures étouffées. M. Hamon, chef des cultures du Jardin de Lyon, pense qu'on pourra la propager par la greffe en fente, et que, par ce procédé, on obtiendrait une floraison plus rapide.

Plantes nouvelles ou peu connues, introduites ou obtenues dans les serres et jardins d'Europe.

Pelargonium. Le *Journal d'horticulture pratique de la Belgique*, figure 3 variétés nouvelles obtenues par M. de Jonghe, de Bruxelles. *La Perle* est un gain de 1850 obtenu d'une graine récoltée sur la variété *Cassandrea*. Le bouquet floral est composé de cinq fleurs grandes à pétales bien arrondis, dont les inférieurs sont d'un blanc incarnat, et les supérieurs, également fond blanc, sont couverts, en grande partie, de larges macules portant à leur extrémité une auréole couleur feu, terminée au limbe par un liseré blanc. — *Apollon* est encore un gain de

1850 obtenu du Wappers. Ces fleurs, réunies par 5 ou 6, sont de grandeur variable; les pétales sont ronds; les inférieurs à fond blanc légèrement rosé; les supérieurs couverts de macules compactes d'un brun rougeâtre, encadrés par le large liseré marginal d'un blanc veiné. — *Ondine* est une variété anglaise mise dans le commerce vers la fin de 1850. Ses fleurs sont grandes, à cœur blanc et à pétales arrondis, dont trois inférieurs rosés présentent chacun une macule rouge vers la base; les deux supérieurs sont d'une belle couleur brun rougeâtre au centre, et rouge incarnat sur les bords.

Mimulus. Parmi les nombreuses variétés de ce beau genre, le même journal cite comme étant les plus distinguées et les plus nouvelles : *Giganteus, Beauty, Coolii, Langii, Lateritius, Lowerii, purpureus-maculatus;* et dans les anciennes qui se sont maintenues dans les cultures, par suite de leur mérite : *Cœruleus, Criterion, Arlequin, Hector, Prince de Galles, Rubinus.*

Metternichia principis. Les botanistes du temps présent ont tellement *simplifié* les classifications du temps passé, qu'ils ne sont pas parfaitement sûrs, aujourd'hui, de la place que doit occuper, dans les classifications naturelles, le genre *Metternichia.* Endlicher lui *suppose* (!) des affinités avec les *Solanacées,* car il le classe à la suite de cette famille après ce titre : *Genus dubium.* Pour lever toutes les difficultés, nous en ferons le type de la famille des *Metternichiées!* il en vaut bien la peine. C'est un bel arbuste du Brésil, qui s'élève ordinairement jusqu'à 8 mètres; mais il fleurit dès qu'il atteint 1 mètre et demi à 2 mètres. L'année dernière, au mois de novembre, quelques individus, hauts de 80 à 90 centimètres, ont montré, dans les serres de M. Jonghe, leurs jolies fleurs d'un blanc pur, d'une odeur peu prononcée, mais très-agréable. C'est une excellente acquisition pour les serres tempérées et aussi pour les marchands de bouquets à la main, et autres parures naturelles de bals.

Philadelphus Satsumi. Joli arbrisseau à feuilles caduques et à fleurs d'un blanc pur contenant de nombreuses étamines. Il forme de magnifiques buissons d'un feuillage foncé, sur lequel ressort parfaitement les fleurs blanches. Introduit par M. Siébold, du Japon, cette nouvelle espèce parait rustique et devoir supporter les hivers de notre climat; elle fleurit en juin et juillet.

F. H.

Culture des Œillets remontants.

L'Œillet, que tout le monde connait, et que chacun admire, se trouve à peu près dans tous les jardins; mais il n'est pas toujours facile de le con-

server en bonne santé, car il arrive souvent, dans le courant des mois de février et mars, de la neige, des pluies et du soleil, qui mettent la végétation en mouvement, et, s'il arrive ensuite quelques mauvais jours, une moisissure se développe sur les pousses tendres, et font périr presque entièrement le pied d'Œillet. Les variétés remontantes sont moins sujettes à cette moisissure, parce que les tiges sont presque toutes dressées, et ne forment pas des touffes herbacées, couchées et diffuses comme l'Œillet des fleuristes. Il a, de plus, le précieux avantage de se multiplier par boutures avec la plus grande facilité, ce qui dispense du marcottage, opération longue et ennuyeuse pour celui qui ne possède que quelques poteries, comme il arrive dans les villes. Dans cette position, il est alors impossible de faire des marcottes, ou bien, lorsqu'on réussit à en faire quelques-unes à l'aide d'un procédé ingénieux, on arrive à avoir, au bout d'une année, quelques chétifs brins d'Œillets, qui donnent deux ou trois fleurs plus chétives encore. Avec l'Œillet remontant, on aura en sa possession une véritable Californie... de fleurs, si l'on veut procéder comme je vais l'enseigner.

D'abord, il faut se procurer par un moyen aussi honnête que possible, un ou plusieurs pieds d'Œillets remontants. Lorsqu'on en est devenu possesseur et qu'ils sont bien ramifiés, au lieu de les marcotter, on sépare tout simplement des jeunes rameaux, qu'on coupe en plusieurs morceaux, depuis 5 jusqu'à 10 centimètres de longueur, en ayant soin de faire a coupe dans un nœud ou œil; on remplit ensuite des petits pots à boutures, ou d'autres à leur défaut, avec de la terre de bruyère criblée ou de la bonne terre fine mélangée avec du terreau bien consommé; on plante dans chaque pot, suivant sa grandeur, une ou plusieurs boutures en les piquant naturellement dans la terre, mais en ayant soin de ne les enfoncer qu'à 1 centimètre ou 1 centimètre et demi. Ainsi piquées, on appuie un peu tout autour, on arrose, et on veille ensuite à ce que la terre soit toujours un peu humide. Au bout d'un mois ou six semaines, on visitera les potées de boutures, et toutes celles qui paraîtront parfaitement prises seront séparées et plantées dans des pots de grandeur variable suivant la force du sujet; on en pincera l'extrémité pour les faire ramifier, et trois ou quatre mois après, les jeunes plants obtenus ainsi de boutures donneront leurs premières fleurs, qui seront remplacées par une succession d'autres et continuellement jusqu'à la mort des plantes.

Les personnes qui n'ont ni jardin, ni serres, peuvent cultiver ces Œillets en pots, et les rentrer, pendant l'hiver, dans une chambre bien éclairée et saine, quoique cependant ils supportent très-bien les froids secs,

mais ils craignent l'humidité. On doit éviter de les placer dans une pièce trop échauffée, et surtout de les approcher trop près du foyer des appartements; les boutons jaunissent et tombent sans s'ouvrir. Les propriétaires de jardins peuvent avoir ces mêmes Œillets en pleine terre, et cultivés en pots pour les rentrer sous châssis ou en serre pendant l'hiver, afin d'en avoir des fleurs de très-bonne heure au printemps; car les pieds qui restent à l'air libre, ne végètent pas beaucoup dans la saison des frimas. Lorsqu'on possède des cloches, on peut en couvrir ses boutures qui reprennent, dans ce cas, plus rapidement. L'Œillet remontant deviendra aussi un ornement très-agréable pour les serres et les jardins d'hiver. On peut l'élever en palissade, et le former de différentes manières, suivant la place qui lui sera destinée. En un mot, ces nouvelles variétés sont appelées à jouer un grand rôle dans la floriculture; autant pour l'ornement des jardins et des serres que pour la confection des bouquets de fêtes et des bals d'hiver.

Quant aux autres soins de culture, ils consistent à maintenir la terre des pots dans un état constant de fraicheur; mais sans trop d'humidité, et de rempoter ces plantes tous les ans, en ayant la précaution de ne pas trop toucher aux racines. Lorsqu'un pied d'Œillet en pot a l'air de souffrir et végète faiblement, il convient de le planter immédiatement en pleine terre, et de supprimer pendant quelque temps tous les bourgeons à fleurs à mesure qu'ils commencent à se former. La plante reprend beaucoup de force et peut ensuite être replacée en pot.

DENIS GRAINDORGE,
Cultivateur à Bagnolet (Seine).

Multiplication des Yucca.

Yucca sont des sortes d'arbustes de l'Amérique septentrionale, dont les feuilles longues, raides, un peu épaisses et pointues, sont réunies en bouquet au sommet d'une tige souvent très-courte; ce qui donne à ces plantes un aspect d'*Agave*. Leurs fleurs blanches à pétales épais, ont la forme d'une tulipe; mais elles sont pendantes et rassemblées en très-grand nombre (200 à 250) sur une hampe rameuse paniculée d'un très-bel effet.

Les principales espèces sont, pour la pleine terre : les *Y. gloriósa, glaucescens, filamentosa* et quelques variétés à feuilles panachées; les *Y. aloefolia, pendula, Draconis, flaccida* sont d'orangerie. M. Mathieu fils, horticulteur rue de Buffon, en possède une belle collection.

Ces plantes, sous le rapport de la culture, ne sont pas difficiles. Une

terre ordinaire, dans laquelle on ajoute un peu de sable jaune, leur convient parfaitement, et, l'hiver, on les garantit de la gelée et du verglas par une couverture de feuilles.

Quant à la multiplication, autrefois on attendait que la nature fit naître, du pied, des œilletons enracinés qu'on s'empressait de séparer; les *Yucca* étaient alors assez rares dans les jardins. Aujourd'hui on les multiplie rapidement et avec la plus grande facilité; mais il faut en sacrifier un pied déjà assez âgé et qui possède une bonne souche souterraine. On coupe tout simplement la tige raz de terre, au printemps, lorsque la sève est en mouvement, et bientôt on voit naître une infinité de petits rejetons. A mesure qu'ils apparaissent et avant même qu'ils aient pris racines, on les enlève, à l'aide d'un instrument tranchant, avec un talon, c'est-à-dire avec une partie de la souche, et on les enterre dans des petits pots remplis de terre bien meuble mélangée de sable; en peu de temps, ils forment de jeunes et vigoureux *Yucca*. Si, pour enlever ces œilletons, on a été contraint d'arracher la souche, on la replace en terre sans autres précautions que de la couvrir assez pour empêcher l'air de la dessécher, et elle contitue à produire de nouveaux rejetons. On répète cette opération jusqu'à son complet épuisement; mais avant d'en arriver à cet état, elle aura fourni de nombreux sujets. F. H.

ULLUCUS TUBEROSUS, Lozano.

ULLUCO (pl. vi).

Étymologie : de *Ulluco*, nom vulgaire péruvien.

Famille des *Chénopodées* de Jussieu, et de la *Pentandrie monogynie* de Linné.

Caractères génériques. On donne le nom générique d'*Ullucus* à des plantes herbacées dont les tiges charnues sont garnies de feuilles épaisses alternes, entières, à l'aisselle desquelles naissent des fleurs jaunes disposées en épis ou grappes simples. Chaque fleur présente un calice à six sépales mous subulés, accompagné de bractées qui simulent un calicule; il n'y a point de corolle; les étamines sont soudées entre elles et avec le calice; l'ovaire est surmonté d'un style assez court, un peu épaissi au sommet où se trouve le stigmate. Le fruit est une petite baie ovoïde.

DESCRIPTION. L'*Ulluco* est une plante vivace qui produit de charmants tubercules jaunes comme la Pomme de terre, ainsi qu'on peut le voir d'après notre dessin. Les tiges sont succulentes, longues de 70 centimètres à 1 mètre, couchées, à peine rameuses, glabres, anguleuses, rougeâtres, marbrées ou rayées de jaune pâle; elles portent des feuilles longuement pétiolées en forme de cœur, aigues, fortement nervées. Les



Pieté del. et sc.

Ullucus tuberosus.

N. Rémond impr. r. des Noyers 63 Paris

fleurs sont très insignifiantes, jaunes, petites, disposées en épis à l'aisselle des feuilles.

SYNONIMIE et **NOMS VULGAIRES**. *Ullucus tuberosus*, LOZANO; *Melloca-tuberosa*, LINDLEY; *Melloca Peruviana*, MOQUIN; *Basella tuberosa* HUMB. et BONPLAND; *Ulluco; Mellosa; Oca-Quina*, des Péruviens.

HISTORIQUE. — Lorsque le philanthrope Parmantier proposa la pomme de terre pour l'alimentation de l'homme, il eut à supporter bien des injures de la part de ses concitoyens qui trouvaient leur dignité compromise; ils se croyaient insultés de ce qu'on leur offrait un mets qui, jusqu'alors, avait été exclusivement réservé à un animal que les anglais appellent *hog*, et que les Lorrains élevaient pour confectionner leurs délicieux jambons. Aussi le pauvre Parmantier fût-il traité de vilain drôle, et l'histoire rapporte, que quelques individus, chargés sans doute de défendre la dignité du genre humain, lui firent sentir, sur les épaules, la douce mollesse de leurs bâtons noueux. C'est souvent ainsi que se manifeste la reconnaissance chez les peuples civilisés. Malgré ce peu de succès dans sa première tentative, Parmantier n'en persista pas moins dans son idée philanthropique, et, après quelques scènes de bastonnades, dans la plaine de Grenelle, il eut la satisfaction de voir manger sa pomme de terre, et par l'homme et par l'individu le plus immonde du règne animal.

Aujourd'hui ce tubercule est d'une telle utilité, que, depuis sa maladie, chacun s'occupe de lui trouver un succédané, et les gouvernements, les sociétés d'agriculture etc., s'associant à la crainte puérile des populations, font fouiller les quatre coins du globe pour découvrir un légume quelconque, capable de satisfaire aux exigences des estomacs habitués à ce genre d'aliment.

L'*Ulluco*, que nous avons fait peindre, pour mieux attirer l'attention des amateurs, est sans contredit le moins avantageux. Il donne quelques tubercules d'une très-belle apparence, mais d'un volume très-borné. On a essayé aussi de tirer partie des tiges et des feuilles préparées en épinards; le tout est d'un goût détestable, quelle qu'en soit la préparation culinaire; et, si la pomme de terre, nos épinards indigènes, disparaissaient un beau matin de nos cultures, emportés par les fameux *botrytis* ou les *acarus*, plus ou moins microscopiques, il nous serait très-pénible d'être obligé de recourir à de pareils succédanés. Pour donner une idée bien juste de cette plante, il convient de faire usage d'une expression, peu scientifique sans doute, mais qui précise parfaitement sa valeur; nous voulons dire que

l'*Ulluco* est une *mauvaise drogue!!* qu'il faut renvoyer au plus vite dans le pays des Incas, où il n'est pas meilleur. Ce serait se bercer d'un vain espoir que d'espérer en modifier les qualités par la culture : c'est un aliment détestable dans son pays natal; il ne sera jamais autre chose dans le nôtre. Débarrassons-en donc nos jardins, et surtout, fermons-lui la porte de nos cuisines. F. H.

Remarques sur les Pommes de terre hâtives.

Depuis bientôt huit ans que la Pomme de terre est atteinte de la maladie, combien de commentaires n'a-t-on pas fait, combien de savants mémoires n'ont-ils pas été présentés aux Académies des sciences, sociétés d'agriculture et d'horticulture! Qu'est-il sorti de toute cette belle prose académique? Rien, rien, rien! le mal est toujours là, prêt à sévir sur ce précieux tubercule; tous les moyens proposés pour arrêter ce terrible fléau sont restés sans effet. On avait conseillé d'introduire, de l'étranger, des nouvelles variétés; il en est arrivé alors de tous les pays; la maladie ne les a pas épargnés, et cette introduction n'a fait qu'embarrasser et retarder le cultivateur sur les moyens de préserver ses cultures. En effet, la plupart de ces nouvelles variétés étaient annoncées comme exemptes du mal, on se fiait à ces annonces, et le cultivateur trop confiant, s'abandonnait à cette douce illusion; il faisait lui-même des semis qui ne lui procurait que des variétés très-ordinaires, et il perdait ainsi son temps et son argent. Sans doute, il est bon de semer des pommes de terre, car il peut sortir de ces semis des variétés précieuses qui dédommageront bien certainement le semeur de sa perte de temps; mais dans l'état actuel des choses, il eut été préférable, ce me semble, d'observer attentivement l'époque où le mal s'emparait de la pomme de terre, et de diriger ensuite ces plantations de manière à obtenir la maturité des tubercules avant son apparition. C'est ce qu'on a fait dans ces derniers temps, et c'est par suite de cette observation qu'on a recommandé la culture des variétés hâtives, qui seules, jusqu'à présent, sont exemptes de la maladie.

Mais, si les pommes de terre hâtives ne sont pas attaquées par les *botrytis* ou par les *acarus*, par suite de leur végétation précoce, elles ont le grave inconvénient de pousser dans les magasins, lorsqu'arrive les mois d'avril ou mai, de perdre une partie de leur qualité nutritive, de devenir par là impropre aux besoins de la cuisine, et de faire défaut pendant les deux ou trois mois de l'année où il y a le moins de légumes dans les caves et sur les marchés. Il faut, dès lors, pour en avoir de bonnes, recourir aux nouvelles, qui, à cette époque, sont encore très-petites, en

petit nombre dans chaque touffe; il faut donc en arracher une grande quantité, et sans être fort en arithmétique, on peut calculer que la perte est considérable; et encore ici nous comptons sur le beau temps, car s'il arrive quelques petites gelées qui retarde la végétation, l'arrachage des jeunes pommes de terre se trouve reculé vers le mois de juin. Avec la pomme de terre hâtive, on n'est pas préservé de ces affreuses calamités nommées *disettes*, qui se sont toujours montrées vers la fin des hivers ou au commencement des printemps, et les populations laborieuses ne trouvent pas, en elle, cette abondante nourriture que fournit, à toutes les époques de l'année, les pommes de terre tardives. Il convient donc de ne pas repousser avec dédain ces dernières, mais, au contraire, de persévérer dans leur culture, en cherchant le moyen de les garantir de la maladie. Je crois qu'il serait facile d'y parvenir, en choisissant bien les variétés, et en les plantant aussitôt que les hâtives, c'est-à-dire dès que les fortes gelées ne sont plus à craindre, et au plus tard vers la mi-mars. Les quelques petits froids qui pourraient arriver après la plantation, ne nuiraient aucunement à ces espèces; ils en retarderaient peut-être un peu la végétation, mais ils n'empêcheraient pas la maturité d'avoir lieu avant les pluies d'août, qui ont toujours anéanti les récoltes de pommes de terre d'hiver, plantées dans les mois de mai et juin.

Quant aux variétés qu'on doit préférer, le nombre n'est pas considérable. Les hâtives sont : la *Marjolaine* ou *Marjolin* ou *Quarantaine*, ou encore *Kidney;* la *Comice d'Amiens*, qui est aussi hâtive que la précédente. L'ancienne *Vitelotte hâtive* et la *ronde jaune* sont abandonnées; mais, en revanche, M. Auguste Broutard, chef des cultures de la maison Jacquin aîné, m'a fait voir un beau gain qu'il a obtenu de ses semis, et pour lequel la *Société nationale d'horticulture de la Seine* lui a délivré une médaille.

Les variétés tardives qui conviennent préférablement à nos localités sont les suivantes :

Ségonsac,	jaune ronde,	première qualité.
Shaw,	jaune ronde,	*id.*
Pousse-tout-debout,	chair clair,	deuxième qualité.
Bâtarde,	rouge longue,	deuxième qualité.
Vitelotte,	rouge longue,	première qualité.
Vitelotte,	jaune longue,	*id.* peu connue.
Violette,	ronde,	*id.*
Hollande,	rouge longue et plate,	*id.* peu connue.
Hollande,	jaune longue et plate,	*id.*

Cette dernière a beaucoup de rapport avec la *Marjolin;* elle produit considérablement ; j'ai vu des cultivateurs qui l'avaient semé de bonne heure, en récolter 432 litres à l'are, et tous les tubercules très-sains.

DENIS GRAINDORGE.

De la taille des Arbres fruitiers.

(SUITE DES POIRIERS ; *Voir page 29*.)

Dards. Les dards (fig. 1, *a*) sont des branches très-variables dans leur longueur (de 3 à 10 centimètres), raides et durs sous la serpette, formant un angle presque droit avec le rameau sur lequel ils naissent ; quelquefois ils sont terminés par un bouton à fleurs, mais le plus souvent, par un œil pointu d'un aspect épineux. Cet œil acquiert chaque année un plus grand nombre de feuilles, s'arrondit et finit par donner naissance à un bouquet de fleurs ; on ne doit donc pas le tailler. Cependant, lorsque, sur un rameau, une grande partie des yeux se sont développés en dards, et que l'œil sur lequel on pourrait établir la taille est trop éloigné, on rabat un des dards sur son empatement en conservant les sous-yeux qui se trouvent toujours à sa base, et, à la pousse, lorsque les deux yeux se développent, on conserve, pour le prolongement de la charpente, celui qu'on croit le mieux placé ; on pince l'autre pour éviter une perte de sève qui se porte en totalité sur le bourgeon conservé. En taillant sur un dard, on aurait une charpente trop défectueuse ; car, souvent, les yeux latéraux sont assez éloignés de la base. La petite branche *a* de la figure 1, page 29, est un dard ; on voit sur l'empatement un des sous-yeux.

Rosettes. Tous les yeux qui se trouvent sur un rameau peuvent devenir boutons à fleurs, si, par la taille, ou une tout autre cause, on ne les force pas à se développer ; mais ils ne passent ordinairement de cet état à celui de production fruitière qu'au bout de 2 ou 3 ans. Chaque année, il naît, tout autour des yeux, un plus grand nombre de feuilles qui appellent la sève pour fortifier le bouton central ; elles forment une sorte de couronne qu'on désigne par le nom de *rosette.* Lorsque ce bouton, qui s'est de plus en plus arrondi, est entouré de 5 à 7 feuilles, il ne tarde pas à s'épanouir, et, si la rosette est composée de 7 feuilles, on peut répondre de l'épanouissement d'un bouton à fleur pour l'année suivante. Il faut donc respecter toutes ces rosettes, c'est-à-dire n'en supprimer aucune dans l'opération de la taille.

Bourses. Après l'épanouissement du bouton central des rosettes, soit qu'il ait donné des fruits ou seulement des fleurs, la partie inférieure

charnue, qui persiste, a reçu le nom de bourse. Comme elle était garnie de feuilles, et qu'à l'aisselle de chacune il y a toujours un œil, il est très-utile de conserver ces bourses, car tous ces yeux donnent naissance à de nouvelles productions fruitières, comme on le voit dans la figure 3. Seu-

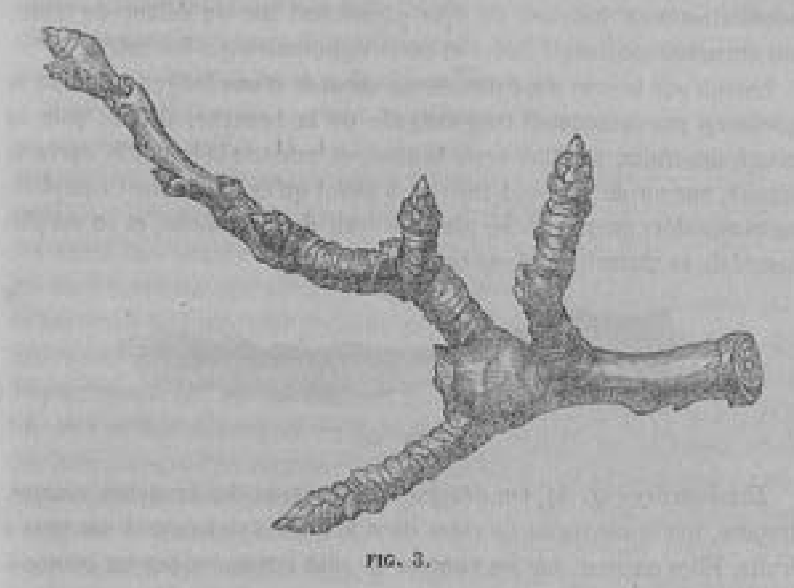


FIG. 3.

lement, à l'époque de la taille, on doit rafraîchir, avec la serpette, l'extrémité charnue de la bourse où était attaché le fruit, en ayant bien soin de ne pas endommager les yeux qui se trouvent dans les petites rides; sans cette précaution, il pourrait en résulter la pourriture de cette partie, ou bien la plaie se cicatriserait mal, ce qui serait très-nuisible au développement des yeux latents; pour la même raison, il faut, en cueillant les fruits, éviter de la déchirer ou d'en enlever une trop grande portion.

Mais, si le frugaliste éprouve une certaine émotion à la vue d'un poirier chargé de fruits, quelque défectueux que soit l'arbre, il n'en est pas toujours de même du vrai amateur d'arboriculture, qui préfère souvent la forme d'un arbre aux produits qu'il peut donner. Pour lui, c'est autant une affaire d'ornement qu'une affaire de gourmandise, car il tient avant tout à la régularité parfaite d'une pyramide ou d'une palmette. On pourra, dans ce dernier cas, se servir d'une bourse, qui serait bien placée sur le corps d'un arbre, pour en obtenir une branche charpentière. Quelques arboriculteurs prétendent, que la bourse étant un renflement charnu et cellulaire, ne peut produire que des fruits. C'est une erreur; nous avons

vu maintes fois des bourgeons à bois sortir des bourses, et dans le carré fruitier du Jardin des Plantes de Paris, qui est si habilement dirigé par M. Cappe, on peut voir un *Beurré d'Anjou*, sur lequel on a obtenu, de ces *renflements charnus*, ONZE BRANCHES CHARPENTIÈRES, qui étaient nécessaires pour boucher un vide occasionné par un défaut de taille; ces branches sont aussi belles et aussi vigoureuses que les autres.

Lorsqu'une bourse s'est formée au sommet d'une longue brindille et quelle est par conséquent trop éloignée de la branche, il faut, pour la sûreté des fruits, sacrifier cette bourse, et rabattre la brindille, après la récolte, sur un de ses yeux inférieurs avant qu'ils ne se soient complètement annulés; on rapproche par là le fruit de la branche, et on est plus assuré de sa maturité et de sa beauté.



FIG. 4.

Lambourdes (fig. 4). On désigne sous ce nom des branches courtes, trapues, toutes couvertes de rides dans lesquelles se trouvent des yeux à fruits. Elles naissent sur les bourses et sont terminées par un bouton à fleurs qui, souvent, épanouit au bout de 2 ans. Ce sont des productions essentiellement fruitières et très-fertiles qu'il ne faut pas tailler. On peut, comme avec les bourses, obtenir, en les taillant, des branches charpentières. A cet effet, on laisse épanouir le bouton terminal, et on supprime les fleurs en laissant le pédoncule pour favoriser l'organisation et le développement de l'œil à bois qui se trouve toujours à sa base.

Les *Branches chiffonnes ou folles* sont des branches plus faibles que les brindilles et qui ne peuvent nourrir leurs fruits. Elles sont grêles, contournées, souvent chargées de bourgeons et plus particulièrement à leur extrémité. On doit les supprimer; mais, en cas de besoin, on peut en obtenir de bonnes branches en les taillant à 2 yeux.

Branches adventives ou *gourmandes*. Ces branches sont des bourgeons à bois qui naissent sur les branches charpentières et sur la tige, là où on ne les attendait pas. Elles proviennent d'yeux ou sous-yeux qui ne se sont pas développés, lorsque la tige ou les branches charpentières n'étaient encore que rameaux, et qui ont conservé leur vitalité. Elles se développent ordinairement sur la tige, à la suite de suppressions de quelques membres de la charpente ou d'une mutilation de l'arbre. Ces

branches doivent être supprimées, à moins qu'on ait un vide à remplir ou à remplacer une branche charpentière épuisée. Lorsqu'on veut rajeunir ou reformer un arbre, on supprime toute la charpente, et alors naissent, sur le tronc, des bourgeons adventifs avec lesquels on établit sa nouvelle charpente ; ces rameaux, dans ce cas, doivent être taillés et traités comme les rameaux qui terminent les branches charpentières, c'est-à-dire suivant la force et la vigueur du sujet

Bourgeons anticipés ou *faux bourgeons*. On ne rencontre guère ces bourgeons que sur les arbres vigoureux. Ce sont les yeux des bourgeons à bois qui se développent avant le temps, c'est-à-dire dans l'année même du développement de ce bourgeon. Ces *bourgeons anticipés* auraient dû être pincés vers la fin de la saison, parce que l'excès de sève, qui les a fait partir, aurait profité aux yeux de la base du bourgeons à bois et aux yeux latéraux dont ils sont garnis, et qui, par suite de cette opération, se seraient plus rapidement transformés en boutons à fruits. Lorsqu'on n'a pas un bon œil pour asseoir la taille du rameau, que tous les yeux se sont développés en *bourgeons anticipés*, on rabat sur un de ces bourgeons, qu'on taille sur son empatement ; au printemps il en sort deux sous-yeux ; on en supprime alors un, et l'autre donne naissance au bourgeon de prolongement. Les arbres qui produisent de pareils bourgeons doivent être taillés longs, et toutes les fois que ces bourgeons anticipés se développeront, on les arrêtera dans leur allongement par le pincement; ce sera une année de gagnée.

Conclusions. La taille ayant pour but de retrancher toutes les branches nuisibles ou superflues qui épuisent inutilement un arbre ; de donner aux arbres une belle forme, et de leur faire produire de bons et beaux fruits, il faut, lorsqu'on prend un sujet de poirier dans sa jeunesse, commencer par lui former un axe ou *flèche*, sur laquelle on provoque le développement des yeux pour constituer des branches latérales qui prennent le nom de *branches charpentières*. Quand les yeux de la flèche, sur lesquels on comptait pour former les charpentes, ne se sont pas développés ou qu'on craint qu'ils ne se développent pas, on pratique, au-dessus, une incision qui entaille un peu le bois ; la sève arrêtée, à cet endroit, détermine son évolution. A la première taille, on rabat la flèche de 50 à 60 centimètres au-dessus de la greffe, et les branches latérales de 5 à 10 centimètres, suivant la vigueur du sujet ; mais, si ces branches étaient défectueuses ou mal disposées, il ne faudrait pas hésiter à les rabattre sur leur empatement, et de faire, de l'arbre, ce qu'on appelle un véritable manche à balai ; on obtient alors d'autres bourgeons mieux placés ou mieux

nourris. On doit éviter la confusion de ces branches et les espacer assez pour qu'elles ne se gênent pas mutuellement, et aussi pour permettre à l'air de circuler facilement lorsque l'arbre aura acquis un certain développement. Soit palmettes, soit quenouilles, ces branches charpentières doivent être simples. Chaque année on détermine leur élongation en taillant sur un bon œil le rameau terminal; on fait de même pour la flèche. Quant à la longueur de cette taille, nous le répétons, elle est toujours subordonnée à la force de la végétation du sujet.

Dans un arbre formé, les branches charpentières ne doivent porter, dans toute leur longueur, que des productions fruitières; c'est-à-dire rosettes, dards, brindilles, lambourds et bourses. Tout bourgeon à bois doit être supprimé; il ne faut conserver que le terminal sur lequel on taille pour obtenir le bourgeon de prolongement qui, en outre, appelle la sève dans la partie supérieure, et porte ainsi la vie dans toutes les productions fruitières, car une branche qui n'est pas terminée par un rameau de feuilles, finit toujours par périr; il faut dans ce cas provoquer le développement d'un œil latent, en revenant sur la dernière taille, c'est-à-dire, en retaillant le dernier rameau de prolongement sur son empatement, s'il ne porte pas des traces de cicatrices d'anciennes feuilles où se trouve un œil endormi.

Pour la *taille et la conduite du Pommier*, ce qui vient d'être dit s'applique parfaitement à cet arbre.

Quant aux arbres à noyaux, nous regrettons que l'espace nous manque pour en dire quelques mots; mais on ne peut tout faire à la fois, et, comme le temps et la végétation marchent avec une rapidité désespérante, nous sommes contraints de remettre l'exposé de la taille de ces arbres à la saison prochaine; car continuer le mois prochain, ce serait de la moutarde après, ou avant le diner. F. H.

Cours de taille.

M. **CROUX**, horticulteur-pomologiste à la Ferme de la Saussaye, à Villejuif (Seine), a ouvert son cours pratique, public et gratuit, le 15 février dernier, de 1 heure à 5 heures, et le continuera successivement les dimanche et vendredi de chaque semaine jusqu'au 28 de mois. Il le tiendra dans son jardin fruitier-école, et enseignera la plantation et la taille des arbres fruitiers sous toutes les formes.

Paris. — J.-B. GROS, imprimeur horticole, rue des Noyers, 74.



Jasminum nudiflorum.

JASMINUM NUDIFLORUM (LINDLEY).

JASMIN NUDIFLORE. (PL. VII.)

Étymologie : Ce nom vient de l'arabe *ysmyn*, corruption du mot grec *osmé*, qui veut dire odeur.

Famille des *Jasminées*, de Jussieu ; *Diandrie monogynie* de Linné.

Caractères génériques. Tous les *Jasmins* sont des arbrisseaux à tiges plus ou moins sarmenteuses, qui portent des feuilles généralement opposées et composées de trois ou d'un plus grand nombre de folioles. Les fleurs, qui naissent au sommet des rameaux ou à l'aisselle des feuilles, ont un calice à cinq dents ou plus : une corolle dont le limbe est découpé en un nombre variable de lobes obliques ; mais elles présentent toujours deux étamines qui sont renfermées dans le tube de la corolle. Le fruit est une sorte de baie à deux loges, contenant chacune une graine.

Description spécifique. Le *Jasminum nudiflorum* est un arbuste dont le port rappelle celui du Genêt d'Espagne ; il est ramifié dès la base, et ses rameaux sont grêles, allongés, diffus, tétragones, d'un vert olive foncé, un peu arqués vers le sol, dépourvus de feuilles pendant tout le temps de la floraison ; d'où le nom spécifique de *nudiflorum*. Les tiges anciennes sont obscurément tétragones, à écorce cendrée roussâtre dépourvue de lenticelles. Les feuilles sont opposées et composées de trois folioles ovales ou elliptiques, sessiles au sommet d'un pétiole commun long de 2 centimètres environ ; elles tombent de très-bonne heure à l'automne.

Vers le mois de janvier les rameaux se couvrent, sur toute leur longueur, de nombreuses fleurs d'un beau jaune citron et qui rappellent celles du *Linum flavum*. Solitaires dans chaque bourgeon floral, ces fleurs sont portées par un pédicelle court, garni de quatre à six bractées lancéolées très-petites, vertes. Le calice, dont le tube est très-court, se trouve divisé en six ou sept dents allongées, linéaires, lancéolées, qui se confondent avec les bractées du pédicelle. La corolle présente un long tube couronné par un limbe divisé, jusqu'à sa base, en six, sept et huit lobes obovales, obtus, étalés, un peu rongés sur les bords ; dans le tube se trouvent renfermées les deux étamines à anthères oblongues mucronées ; un ovaire presque globuleux, surmonté d'un style filiforme, qui montre quelquefois son stigmate capité à l'entrée ou en dehors de la gorge de la corolle.

CULTURE. Cet arbrisseau, originaire du nord de la Chine, est en honneur auprès des Chinois qui le cultivent abondamment dans leurs jardins ; ils le greffent sur d'autres espèces plus communes, à la hauteur de 30 à 35 centimètres, ce qui ajoute encore à l'effet ornemental.

Depuis près de quatre ans que cette charmante plante vit parmi nous en pleine terre, importée en Europe par M. Fortune, et exposée à toutes les intempéries de nos hivers, elle ne semble pas s'en décourager ; au contraire : c'est au moment des plus grands froids, vers le milieu de janvier, qu'elle se pare de ses nombreuses et ravissantes fleurs jaunes. C'est une acquisition d'autant plus précieuse que le nombre de plantes qui fleurissent à cette époque est encore très-restreint. La multiplication

est très-facile : de greffe, de boutures de racines ou de rameaux en pleine terre, ou, ce qui vaut encore mieux de couchage. Pour le sol, notre nouveau jasmin n'est pas plus délicat que les anciens ; tout lui convient.

Nous pouvons donc prédire à ce délicieux chinois transporté, un beau succès sur le sol de notre patrie. Conduit avec goût et pincé avec discernement, on en peut faire de jolis petits buissons touffus, qui trouveront de nombreux acheteurs sur les marchés. Louis Neumann.

HISTORIQUE. Par suite de la multiplicité des végétaux auxquels on a donné le nom de Jasmin, il est très-difficile de savoir si les anciens ont connu quelques-uns de ces arbustes que nous appelons aujourd'hui *Jasmins*.

Dioscoride, physicien grec, qui écrivait, au commencement de l'ère chrétienne, sur les propriétés des plantes et des animaux, parle bien d'un *onguent-jasmin*, que les Perses employaient dans leurs festins, pour embaumer l'air de leurs salles à manger, et qui semble indiquer qu'à cette époque reculée on connaissait déjà au moins une espèce de ces agréables arbrisseaux ; mais, l'illustre auteur du livre sur *les vertus des simples et médicaments appropriés à chaque partie du corps*, mentionne un certain jasmin à fleurs bleues, qui nous donne à douter de l'identité de son *Jasmin blanc* pour faire l'onguent des Perses, avec un de ceux que nous cultivons actuellement. Nous sommes d'autant plus autorisés à émettre un doute à ce sujet, que Sérapion le jeune, — auteur arabe, qui écrivait à une époque (xe siècle) où son pays n'était pas encore arrivé à ce degré de civilisation, voisin de la sauvagerie, — en traitant du *Jasmin*, ne cite ni Dioscoride, ni Galien. Ce fait prouverait assez que ces auteurs ne le connaissaient pas ; car Sérapion, qui a réuni tout ce que les médecins grecs et arabes avaient écrit sur les plantes avant lui, n'aurait pas manqué d'en faire mention.

Ce que l'auteur grec désigne par le mot de *jasmé* ou *iasmé* ou *iosmé*, corruption de *osmé* (odeur), doit être rapporté aux giroflées et quarantaines : « des fleurs de *Violier blanc*, dit Mathioli, auteur italien du XVIe siècle, qui a commenté les livres de Dioscoride, les Perses composaient leur onguent odorant qu'ils appelaient *Jasminum ;* » et comme violier, il figure la giroflée jaune et une espèce de quarantaine à fleurs simples. On peut donc assurer que les Grecs, qui ont pénétré dans l'Inde, n'en ont pas rapporté le *Jasmin*, et qu'il a été inconnu d'eux. Quant aux Romains, ils n'ont pas dû le connaître d'avantage.

Ce n'est que vers le IXe siècle qu'on voit les Arabes cultiver le *Jasmin Sambac*, espèce à fleurs blanches très-odorantes, qui a produit, par la

culture, quatre variétés, dont une à grandes fleurs doubles, dénommée *Jasmin du grand duc de Toscane;* cet arbuste appartient aux Indes ; sous notre climat, on le cultive en serre chaude sous le nom de JASMIN d'Arabie. En Europe, c'est en 1548 qu'on a vu apparaître le premier *Jasmin :* JASMIN BLANC ou COMMUN (*Jasminum officinale*), originairede l'Inde, mais qui, cependant, brave les hivers du nord de la France; par ses longues tiges qui poussent souvent de 3 à 4 mètres par an, il est propre à garnir les tonnelles. Le JASMIN D'ESPAGNE ou de CATALOGNE (*Jasm. grandiflorum*) est aussi d'origine indienne; il croît spontanément à Malabar et dans quelques autres contrées des Indes, mais non en Espagne comme semble l'indiquer son nom. Il y a été introduit d'abord; c'est de là qu'il s'est répandu ensuite dans le reste de l'Europe, vers 1613. Cette espèce est plus délicate que le J. blanc; dans le nord de la France, il faut la rentrer dans l'orangerie; elle s'en distingue par ses fleurs plus grandes, blanches nuancées de rouge en dehors, et par ses rameaux moins longs qui forment par leur ensemble un petit arbrisseau de 70 centimètres à un mètre de hauteur. — C'est environ une vingtaine d'années plus tard qu'apparut, à son tour, le J. JONQUILLE (*J. odoratissimum*), dont les fleurs d'un beau jaune ont une odeur très-agréable analogue à celle de la JONQUILLE (*Narcissus jonquilla*). Sa patrie est un peu partout; on le rencontre aux îles Canaries et de Madère, au cap de Bonne-Espérance et jusque dans l'Inde. Il vient très-bien en pleine terre dans le midi ; mais dans le centre et surtout dans le nord de la France, il faut le cultiver en pot ou en caisse afin de pouvoir le rentrer en orangerie.— Sous le nom de J. D'ITALIE (*J. humile*), on cultive depuis la même époque une autre espèce à fleurs jaunes peu odorantes, qui passe pour être d'Italie; mais elle est des îles Canaries; on peut la cultiver en pleine terre; cependant les tiges périssent dans les hivers rigoureux; il faut donc, pour avoir la ressource de les recéper rez-de-terre, et obtenir de nouveaux scions, en couvrir le bas avec des feuilles sèches ou de la litière. Le J. DES AÇORES (*J. azoricum*) est cultivé depuis 1724 seulement; il s'élève de 1 mètre à 1 mètre 50 au plus, et se couvre de fleurs blanches qui exhalent une odeur suave.

Le J. JAUNE (*J. fruticans*) croît dans les buissons et collines du midi de la France; ses fleurs jaunes, qui sont odorantes dans les contrées chaudes, deviennent tout à fait inodores dans les contrées froides. En 1812, la floriculture s'est enrichie du *J. revolutum,* espèce indienne sarmenteuse, à fleurs jaunes odorantes et qui supporte assez bien quelques degrés de froid ; elle semble être acquise à la pleine terre. Enfin, depuis

1820, le *J. heterophyllum*, à fleurs jaunes, a pris possession dans nos serres avec beaucoup d'autres espèces assez insignifiantes, comme les *Mauritianum*, *pubescens*, *gracile*, etc.

La dernière acquisition, et la plus importante, est le *J. nudiflorum*, qui a été envoyé du nord de la Chine en Angleterre par M. Fortune, en 1845; nous en devons l'introduction en France à M. Louis Neumann, qui en apporta en 1848, du jardin de Kew, un pied pour le Jardin des Plantes de Paris, où il est en pleine terre depuis cette époque. Telles sont les espèces les plus intéressantes du genre Jasmin.

Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, on trouve encore dans le commerce beaucoup de plantes que l'ignorance a baptisées de ce nom, et qui n'ont pas la moindre ressemblance avec les vrais Jasmins. Ces fausses appellations sont trop nombreuses pour que nous puissions les signaler toutes ici; nous en mentionnons seulement quelques-unes qui suffiront pour montrer jusqu'où peut aller l'erreur.

On comprend que le nom de *Jasmin d'Arabie* a pu être donné au *J. Sambac*, quoiqu'il soit de l'Inde; cultivé pendant longtemps en Arabie, d'où il a été sans doute importé, on a pu croire qu'il en était originaire; de même pour le *J. d'Espagne*, etc.; l'erreur n'est pas grande, puisque ce sont de véritables Jasmins. Mais on commence à être étonné de voir appliquer le nom de *Jasmin d'Afrique*, au *Spielmannia africana* et au *Lycium afrum*, qui n'appartiennent même pas à la même famille. L'étonnement redouble d'*intensité* lorsqu'on apprend que le JASMIN D'AMÉRIQUE est le Gayac; le JASMIN EN ARBRE, ET INDIEN, le Frangipanier (*Plumiera rubra*); JASMIN BATARD, le Seringa (*Philadelphus coronarius*; JASMIN BLEU, la *Clematis viorna*; JASMIN DU CAP et J. FLEURI, le *Genipa florida*; JASMIN DE CRÈTE, une Épine-vinette (*Berberis cretica*); JASMIN ÉPINEUX, le *Gmelina coromandeliana*; J. A FEUILLES DE LAURIER, le *Cestrum vespertinum*; J. A FEUILLES DE MÉLISSE, le *Lantana camara*; J. A FEUILLES DE MYRTE, le *Chiococca racemosa*, arbuste de la famille des Rubiacées; J. INODORE, le *Psychotria herbacea*, de la même famille; J. JAUNE, le Genipalier (*Genipa americana*), idem; J. ODORANT, J. ODORANT DE LA VIRGINIE et DE LA CAROLINE, le *Gelsemium nitidum*, de la famille des Apocynées; J. DE PERSE, le Lilas de Perse; J. DES INDES, le *Barleria prionitis* et un *Ixora*; J. ROUGE, la Belle de nuit et le *Plumiera rubra*; J. ROUGE DE L'INDE, l'*Ipomæa quamoclit*; J. DE VIRGINIE, le *Bignonia* ou *Tecoma radicans*; J. VENIMEUX, le *Cestrum venenatum*, etc., etc.

F. H.



Chabal Dussurgey pinx.

Pensées variées.

N. Rémond impr. r. des Noyers 63 Paris

VIOLA ALTAICA (VARIETATES.)

PENSÉES ANGLAISES VARIÉES. (PL. VIII.)

Étymologie : *Viola* est le nom qui a été donné par les Latins, à cause de la couleur violette des fleurs.

Famille des *Violariées* de Jussieu : *Pentandrie monogynie* ou *Syngénésie monogamie* de Linné.

Caractères génériques. Les plantes de ce genre sont herbacées, rarement ligneuses, à feuilles alternes munies de stipules libres ; à fleurs irrégulières polypétales, dont le calice est composé de cinq sépales prolongés à la base, et la corolle à cinq pétales inégaux, munie d'un éperon. Les cinq étamines ont leurs anthères soudées entre elles par une membrane ; les filets sont distincts, et deux sont munis d'une petite corne qui s'insinue dans l'éperon de la corolle. Un ovaire à une seule loge occupe le centre de la fleur ; il est surmonté d'un style qui se trouve terminé par un stigmate aigu ou dilaté en godet. Le fruit est une capsule qui s'ouvre en trois valves, sur le milieu desquelles sont attachées les graines.

Caractères spécifiques. La *Viola Altaica*, qui a donné naissance à ces larges et belles *Pensées dites anglaises*, est une plante vivace, à tiges herbacées, couvertes de feuilles ovales, crénelées, un peu épaisses, munies de grandes stipules profondément découpées et à découpures dentelées. Les fleurs sont solitaires au sommet de longs pédicelles qui partent de l'aisselle des feuilles. Les pétales sont arrondis, un peu ondulés sur les bords, et plus larges que longs.

VARIÉTÉS. Pour les personnes qui n'ont pas le sentiment des affinités botaniques, il paraîtra sans doute bizarre de voir la Pensée affublée du nom de Violette. Pourtant Violette et Pensée se marient parfaitement ensemble par la forme de leurs fleurs ; la différence est dans la couleur et l'odeur seulement ; il est par conséquent assez naturelle que les botanistes les réunissent sous la même dénomination générique. Donc, dans ce que vulgairement on appelle *Pensée*, les savants en distinguent trois espèces sous le nom de Viola.

La *petite Pensée* ou *Pensée sauvage*, qui croît en liberté et qu'on rencontre partout en Europe, est la *Viola arvensis* ou *Viola tricolor*, ainsi nommée à cause des couleurs jaune, blanche et pourpre de sa corolle, qui est très-petite et des plus insignifiantes. Mais, par la culture, on est arrivé à lui donner une forme plus élégante : sa corolle s'est agrandie ; ses couleurs ont pris un velouté et une délicatesse de ton qui la rendirent méconnaissable : c'est alors qu'elle reçut des botanistes le nom de *Viola hortensis* et de *Viola grandiflora*. Ainsi améliorée, cette race produisit, par la suite, de nombreuses variétés qui ont été recherchées jusqu'au moment où l'horticulture russe nous envoya, en 1805, sous le

nom de *Viola altaica*, une grande Pensée jaune, originaire des monts Altaïques, et de laquelle les Anglais obtinrent quelques variétés qu'on baptisa du nom un peu trop exclusif de *Pensées anglaises;* car, si cette plante est arrivée à ce degré de rare perfection qui l'élève au rang de plante de collection, il convient de reconnaître que les horticulteurs français y sont bien pour quelque chose. Les quatre variétés figurées dans ce numéro le démontrent suffisamment. Nous n'avons pas été les chercher en Angleterre; elles ont été dessinées d'après nature sur des individus pris au hasard, dans un semis de l'année dernière, chez M. Bondoux, horticulteur, rue de Lourcine, nº 151. Nous aurions sans doute pu trouver, sur le sol de la nouvelle Bretagne, des formes plus arrondies; mais cette forme, suivant nous, n'est pas la plus parfaite; elle a quelque chose de trop compassé; les proportions sont rompues et la gracieuse irrégularité complétement détruite. Cette forme circulaire et aplatie, que les Anglais recherchent actuellement, rend la fleur guindée, raide; on la croirait sortie de l'emporte-pièce d'une fleuriste artificielle. Il est vrai que les Anglais n'affectionnent ce genre de Pensées que parce qu'elles sont très-rares; et chacun sait que tout le goût des chers enfants d'Albion gît dans ce mot : c'est rare!... donc c'est beau. Pour l'amateur du *vrai* beau, ce qui constitue réellement le mérite d'une Pensée, c'est l'ampleur de la fleur; la disposition des pétales bien arrondis sur leurs bords; la richesse et la bonne distribution des couleurs; et surtout la régularité du masque, c'est-à-dire des macules rayonnantes qui se trouvent autour de l'œil à la base du pétale inférieur et des deux pétales latéraux; il n'y a pas de belle Pensée possible sans ce masque; le reste est tout à fait arbitraire. Les variétés les plus recherchées sont à fond blanc avec un masque de couleur bien tranchée; celles à fond jaune ou violet le sont moins.

CULTURE. La culture modifie tellement les formes et le coloris des Pensées, qu'il est impossible de reproduire les variétés par la graine, et que, par la bouture même, on ne les conserve pas toujours avec une rigoureuse exactitude. Il devient donc difficile d'en conserver une collection. Le plus simple est de s'en former une nouvelle chaque année, en semant des graines prises sur des individus de premier choix, cultivés séparément, et dans un endroit assez éloigné des plantations de Pensées vulgaires, pour que le pollen de ces dernières n'apporte aucun trouble dans l'acte si important de la fécondation des ovules.

Il faut aux Pensées une bonne terre de jardin, mêlée de terreau parfaitement consommé. Pour obtenir de beaux plants, on doit faire les semis dans un mélange de terre de jardin et terre de bruyère passée ensuite au

tamis. On peut semer en mars et en avril, soit en pépinière, soit en place, mais on obtient de plus beaux résultats en semant au mois de septembre, en pépinière ou dans des terrines recouvertes d'un verre, ou mieux encore, dans un coffre qu'on recouvre simplement d'un panneau vitré et d'une toile ou d'un autre abri, qui intercepte également les rayons du soleil; avec un arrosoir on bassine légèrement la terre pour la maintenir dans un état constant de douce moiteur. Aussitôt que le plant est assez fort pour supporter le repiquage, on le met en pot ou en place, et pendant l'hiver on le protége des gelées et des verglas en le couvrant d'un châssis ou d'une bonne épaisseur de litière bien sèche.

Les Pensées n'aiment pas le grand soleil et veulent néanmoins beaucoup d'air; dans les endroits resserrés, elles jaunissent et prennent souvent le blanc; l'exposition du nord est la meilleure. Il faut éviter de les trop arroser; un léger bassinage suffit pour entretenir leur végétation; trop d'humidité leur est souvent mortel. Lorsqu'on veut conserver au sol un peu de fraîcheur, on couvre toute la plate-bande d'un léger pailli et non d'une épaisse couche de bouse de vache à chaque touffe, comme on le voit chez quelques particuliers.

Quant à la multiplication par boutures, nous ne la conseillons pas aux amateurs; elle offre trop de difficultés et d'embarras. On peut bouturer pendant tout l'été. On détache du pied-mère une branche, en faisant la coupe au-dessous d'une feuille, et on la prépare comme les boutures ordinaires. Dès qu'elle commence à pousser, on en pince l'extrémité; des rameaux se développent à chaque aisselle de feuilles, on les pince également. En un mot, pour conserver les boutures de l'année jusqu'à l'année suivante, il faut empêcher la floraison; on y arrive en les pinçant. Quand une bouture a donné plusieurs rameaux, on peut la repiquer dans une plate-bande exposée à l'ombre; pendant le jour on la couvre d'une cloche qu'on enlève le soir. Pour l'hiver, on place un châssis sur la plate- bande; on ne le retire que lorsque les gelées ne sont plus à craindre. Alors on laisse fleurir les plantes mères, et dans le courant de l'été on en prend un nouveau jet qui n'a pas fleuri, on le bouture de même, et ainsi de suite chaque année. F. H.

Choix de Dahlia nouveaux.

En parcourant les catalogues d'horticulture, on est effrayé de l'énorme quantité de Dahlia qui se sont produits cette année. Plus de *deux cents variétés nouvelles* seront livrées pour la première fois au commerce, au

commencement du mois de mai prochain, au prix de 5 francs l'une; avec un billet de 1,000 francs, l'amateur pourra se procurer la douce satisfaction d'étudier le mérite de toutes ces nouveautés, et d'éclairer ensuite ses concitoyens sur la valeur de chacune d'elles. Quant à nous, nous indiquerons aux amateurs quelques bonnes variétés de 1851, qui, outre leur mérite naturel, ont celui de ne coûter que 1 franc ou 1 fr. 50 au plus la pièce.

En voici la liste par couleur :

Blanc pur : Kant; Mme Guénot; Mme Breffort.
Blanc rosé : Mlle Lecomte; Mme Kulman.
Blanc violacé : Mme Récamier; Périnette; Rachel.
Jaune clair : Lutea perfecta; Klopstock; Eldorado.
Jaune foncé : M. Transon; Caroline; Prince Masséna; Georges Glenny.
Jaune buffle : Guttenberg; Héroïne; l'Arche d'alliance.
Orange : Colonel Espivant; Hercule; Mont d'or; Pomone.
Ecarlate clair : Mme Soutif; Faust.
Ecarlate foncé : M. Bossin; Quirinus.
Rouge clair : Le Triomphant; l'Admiration des amateurs.
Cramoisi pâle ou rosé : Henrich Beyrens; Beauté de Marsans; Souvenir de Soutif; Henriette Gobert.
Cramoisi foncé : Pirolle; Black-Prince.
Cramoisi noirâtre (presque noir) : Negro; Toussaint-l'Ouverture.
Rose : Elisabeth; Triomphe-d'Espalais; Bérénice; Mme Vincent; M. Desprez; Petite-Coquette.
Lilas clair : Favorite (de Duflot); Queen of Lilacs; M. Loreilleux.
Lilas foncé ou violacé : A. Richard; Magnificent.
Pourpre : Béranger; Frédéric Jérôme; Herder.
Pourpre nuancé : M. Seldon; Princesse Marie; Premier Consul.

Panachés et Œillets :

Fond blanc, bordé violet : Gellert. — *Bordé lilas :* Gluck. — *Bordé rose :* Hébé. — *Bordé pourpre :* Mme Thomann.
Fond blanc strié ou tigré (Œillets), *rose carminé :* Coquette de Bourges, Gloire de Marconnelle; Proserpine; Talisman.
— *pointé rouge :* Deutsche Furstinn. — *Pointé violet :* La Reine de Choisy.
Fond jaune bordé rose : Ambiorin. — *Bordé rouge :* Colonel Borgard; Général Ruffin. — *Bordé pourpre :* Prince de Nassau.

Fond jaune, à pointes blanches : Mme Andréa. — *Roses :* Mme Bresson.
— *strié ou granité rouge plus ou moins foncé* (Œillets) : Jean Paul ; Hanemann ; Gracilis ; Mme Maës ; Louise Marie.
Fond rose, marbré ou strié (Œillets) *écarlate :* Galathée. — *Cramoisi :* La Rosière ; Mauricaud ; Belle de Peck.
— *à pointes blanches :* Fiorella ; M. Hautin.
— *bordé carmin noirâtre :* Brydel ou Bregdel.
— *à pointes blanches :* Princesse Hélène ; Etoile de Savigny.
Fond rouge, à pointes jaunes : Eugène Lierval.
— *bordé blanc :* Ruckert.
Fond cramoisi pointé blanc : Basquine ; Forget me not.
Fond écarlate à pointes blanches : Reine Pomaré ; Vulcain ; Approbation.
Fond lilas bordé pourpre : Beauty of Kent. — *Bordé blanc :* Mathisson.
Fond pourpre pointé blanc : Mme Rose.

F. H.

Aperçu de l'exposition horticole de la Société centrale de France.

Le 25 du mois dernier, à dix heures du matin, les portes de la galerie du midi du Palais du Luxembourg s'ouvraient à de nombreux visiteurs impatients de connaître les richesses florales du mois de mars. Désireux de donner, à nos lecteurs, un aperçu de cette exposition, dans ce numéro sans en retarder la publication, nous nous sommes mêlés à ce bon public du premier jour et nous avons trouvé, comme lui, des Camellias, Azalées, Rhododendron, Cinéraires, Jacinthes, Roses, Cyclamen, quelques plantes de serres et... du chocolat ! !

Les Camellias occupaient le premier rang dans cette exposition printanière : MM. Paillet, Rémont, Margottin, Modeste Guérin, y avaient apporté un beau choix de variétés, que nous analyserons dans le prochain numéro. A côté de leurs nombreuses collections se trouvaient trois petits individus, serrés l'un contre l'autre, comme honteux de se trouver au milieu d'une aussi nombreuse et éblouissante compagnie. Ce petit lot, appartenant à un jeune et passionné amateur, M. Léon Le Guay, et composé de trois nouvelles et charmantes variétés : *Aulica, Grandis* et *Belle Jeannette,* a reçu une mention honorable. La collection de M. Paillet a remporté la médaille d'or ; celle de M. Rémond, une grande médaille d'argent ; le lot de M. Margottin, horticulteur, et Loyre, amateur, une médaille d'argent, deuxième module.

La collection d'Azalées de M. Michel n'a rien perdu de sa splendeur et

de sa richesse; elle a été couronnée de la médaille d'or des dames patronnesses; celle de M. Martine a eu un deuxième prix; une pareille récompense a été accordée à M. Mathieu fils, pour un *Azalea liliflora alba* haut de 2 mètres environ, et dont la cime, qui mesurait au moins 5 mètres de circonférence, était émaillée de nombreuses fleurs blanches.

Le genre *Rhododendron* offrait quelques belles variétés; les semis de M. Malet, jardinier de M. Odier, au Plessis-Piquet, se faisaient remarquer par la belle forme de leurs fleurs et de leurs nouveaux coloris. Ces nouveautés, qui sont de pleine terre, ont été couronnées d'une médaille d'argent grand module. Les autres lots exposés, appartenaient à M. Paillet (médaille d'argent 2e module), M. Joly (id.), Modeste-Guérin (id.). Deux magnifiques exemplaires de M. Martine ont remporté un 2e prix.

Parmi les Cinéraires qui semblent vouloir renaître et se régénérer, nous aurons à en citer plusieurs remarquables, sous le rapport du coloris, de la forme et de la multiplicité des fleurs. Des médailles 2e module ont été données à MM. Domage, amateur; Dufoy, horticulteur; et mention à M. Martine.

Les Jacinthes de MM. Barbot, Jacquin aîné, Thibaut-Prudent, étaient très-belles, mais on pourrait leur reprocher de n'être pas assez variées. Des médailles 2e module ont été accordées à MM. Barbot et Jacquin aîné.

Les roses! Quels mots élogieux pourrions-nous adresser à MM. Fontaine, Hyp. Jamain et Marest, pour les surprenantes collections de rosiers fleuris qu'ils ont exposés. Plus de 200 variétés de toutes les sections, parmi lesquelles beaucoup de nouveautés de l'année dernière, étalaient déjà leurs fleurs parfumées. C'est une brillante victoire remportée sur la nature, et qui a valu à M. Fontaine une médaille grand module; à MM. Jamain et Marest chacun une médaille 2e module. Mais nous devons le dire, et nos lecteurs le reconnaîtront avec nous, MM. les jurés auraient pu se montrer plus généreux.

Enfin les jolis *Cyclamen* de M. Fournier (médaille 2e module). Les Pensées de MM. Duval et Crochot; les élégantes Bruyères de M. Michel complétaient l'effet ornemental de cette exposition.

La nombreuse collection de Palmiers, Cactées et plantes diverses de serres de M. Chantin; celles de MM. Pescatore, Chauvière, Gontier fils, etc., donnaient à cette exhibition un grand intérêt, car elles contenaient des espèces rares, que l'exiguïté de cet article et le peu de temps que nous avons eu pour les examiner, ne nous permettent pas de signaler aujourd'hui.

En résumé, cette exposition était parfaitement ordonnée. Ces massifs

de fleurs produisaient beaucoup d'effet; ils étaient un peu rouges, peut-être; mais la vivacité de cette couleur sur le vert sombre des Camellias, faisait ressortir avantageusement les bocaux de Pastilles et les tablettes de *Chocolat*, qui ont trouvé place dans cette exposition de fleurs et dans la répartition des récompenses ; le jury appréciant, en effet, les éminentes qualités de cette production de la Canne à sucre et du Cacao, et reconnaissant, en outre, les avantages incontestables de son application dans diverses opérations horticoles, lui a décerné une *médaille d'argent* grand module!

C'est pousser par trop loin la complaisance, ou bien on a voulu se moquer des horticulteurs. En tous cas, c'est singulièrement encourager le travail, l'introduction des végétaux nouveaux et la publication des petits livre d'horticulture à bon marché. F. HÉRINCQ.

Culture lucrative des Artichauts.

Pendant longtemps on a considéré, et beaucoup de gens considèrent encore, la culture des artichauts comme une affaire de luxe dans les jardins ; on croit aussi que cette bonne production végétale, n'est et ne peut être admise que sur la table des personnes riches. Il peut en être ainsi dans les départements, mais dans les grands centres de population elle est consommée en majeure partie par la nombreuse classe ouvrière. Durant toute la saison de ce fruit légumier, les marchands les crient dans les rues de Paris depuis l'aurore, jusqu'après le coucher du soleil, en les annonçant et en les désignant par la *tendresse*, la *verduresse ;* dont la traduction littérale de ces mots veut dire qu'ils sont fraîchement coupés et apportés le matin même au marché, d'où ils viennent d'être achetés. Ceux du lendemain et jours suivants, sont vendus cuits par des femmes qui les promènent sur des éventaires, à cinq ou dix centimes la pièce, selon leur grosseur. Les ouvriers, en général, font de l'artichaut une consommation assez grande et journalière, par la raison peut-être qu'il est plus facile à préparer. Ce sont eux qui en absorbent le plus ; car on sait qu'à cette époque de l'année les gens de la classe aisée sont ordinairement à la campagne. Ce fruit convient à presque tout le monde, et pourrait être servi tous les jours, par suite des diverses préparations culinaires auxquelles on l'a soumis et qui permettent d'en faire un mets différent. Cuit, on le mange à la sauce blanche, à la vinaigrette, à la barigoule, en friture, à la sauce, mayonnaise, au jus, etc., etc. ; en hiver on ajoute dans les ragouts, comme accessoires, les fonds d'artichauts séchés au four.

L'artichaut n'est pas délicat comme culture ; il demande une terre

forte, profonde, perméable ou sablonneuse, mais toujours un peu fraîche. Dans les terrains qui retiennent l'eau, les racines pourrissent facilement. Pour les conserver pendant l'hiver, on commence par couper les feuilles en novembre, à une hauteur de 25 à 30 centimètres; on les butte ensuite avec la terre du sol, que l'on réunit en cône autour du pied, en ayant soin de ne pas en mettre sur le cœur de la plante; lorsque les froids arrivent, on couvre le carré de fumier mélangé de feuilles de chêne, de platane ou de châtaignier; et, pendant les grandes gelées, tous les matins, quand il fait beau, on enlève la couverture qui est placée au faîte du cône, où se trouve alors l'artichaut, et tous les soirs on recouvre cette partie, pour que les pluies froides, les verglas et la neige ne pénètrent pas dans le cœur de la plante. En couvrant et en découvrant, on devra avoir la précaution de ne pas marcher sur les artichauts, dont les feuilles sont gelées, pour éviter la pourriture, qui se communiquerait bientôt après à l'intérieur, et qui finirait peut-être par détruire ou gêner considérablement les pieds au printemps suivant. Cette culture est celle usitée par presque tous les jardiniers, et tout le monde la connaît, à peu d'exceptions près. Bourgeoisement parlant, c'est la plus commode et la plus répandue; on plante les artichauts en quinconce à la distance de 80 centimètres environ, en tous sens, vers la fin d'avril. Nous recommandons la surveillance la plus active sur les mulots et les taupes qui sont très-friands des racines pendant l'hiver.

Quoique nous soyons parfaitement convaincus de la généralité de cette culture et de son succès, à peu près certain, dans une partie des jardins de la France, nous devons faire connaître aux lecteurs de l'*Horticulteur français*, une méthode peu connue, qui est en usage à Senlis chez beaucoup de cultivateurs d'artichauts. Chacun y puisera ce qu'il croira utile à ses intérêts.

M. Doublet, jardinier à Senlis, à la bonté duquel nous devons ces renseignements, cultive les artichauts d'une manière permanente dans le même sol. Sa méthode consiste à planter, en tous sens, la première année, au printemps dans un terrain nu, des artichauts à la distance de 1 mètre les uns des autres; entre chaque pied, il plante des choux de Milan gros. M. Doublet arrache, vers la fin de novembre ou dans le courant de décembre, une rangée d'artichauts entre deux, de manière que ses lignes se trouvent espacées à la distance de 2 mètres; il enlève alors au milieu à peu près un mètre de largeur et à la profondeur de 1 ou 2 fers de bêche, la terre qu'il jette à droite et à gauche des rangs conservés, afin de butter les artichauts restants qui doivent passer l'hiver.

Il les couvre ensuite de paille et de feuilles ; il les laisse dans cet état jusque dans les mois de mars et d'avril, époque à laquelle il débarrasse les artichauts de tout ce qui les environnait ; il remplace la rangée qu'il avait supprimée à l'automne par une nouvelle plantation de printemps, et, au mois de décembre, il arrache la ligne qui se trouve avoir de 19 a 20 mois de plantation, dont la terre sert à butter la nouvelle ligne, selon la manière indiquée plus haut.

Ce procédé a pour but de rendre permanente pour ainsi dire la culture des artichauts dans un terrain à leur convenance, et de faire produire de beaux fruits qui sont en même temps plus nombreux sur le pied. Cependant on ne pourra employer cette méthode que dans des terres perméables et fraîches. Si on la mettait en pratique dans des terres trop fortes, argileuses ou autres, on aurait l'inconvénient de l'eau, qui remplirait les fossés et qui pourrait, dans les fortes gelées, détruire les plantations d'artichauts. Nous avons vu, à Senlis, un terrain planté en artichaut depuis plus de 60 ans sans interruption, par ce procédé trop peu connu. Par suite d'une culture bien entendue, comme celle que nous venons de décrire, le produit d'un hectare d'artichaut est considérable. Nous avons calculé, avec M. Doublet, que chaque pied rendait 25 centimes à son propriétaire, en moyenne ; or, comme les artichauts sont plantés à 1 mètre, et qu'il y à 10,000 mètres à l'hectare. Le produit en recette est de. . . . . 2,500 fr.

En ajoutant le produit de la vente de 10,000 choux à 5 centimes la pièce. 500

Total. . . . 3,000

Le loyer de la terre, la main d'œuvre et les frais de transport pour venir vendre les artichauts et les choux à la halle de Paris, sont en raison de l'éloignement de la capitale, et du rayon d'approvisionnement des grandes villes.

A Rouen, la culture des artichauts diffère essentiellement des deux précédentes. Celle que nous allons citer est employée depuis longtemps par M. Démarest-Fremont, à l'extrême obligeance duquel nous devons les renseignements qui suivent.

La culture, assez généralement adoptée par les jardiniers de Rouen, pour les artichauts, est de renouveler les plants tous les ans. On les plante, comme partout, au printemps, par œilletons que les horticulteurs rouennais nomment aussi radons. On les espace de 60 centimètres, et l'on place entre chaque rang, trois lignes de petit oignon grelot ou des salades, ou enfin on y sème des radis rouges de pleine terre.

Quelque temps après on récolte le radis, les salades ou les oignons, et dans le même espace qui devient vacant, on y met des choux de Milan. On est dans l'habitude d'arracher les artichauts chaque année à l'automne, on les met en jauge, dans les caves et celliers pour leur faire passer l'hiver; au printemps suivant on en détache les œilletons ou radons que l'on plante de la manière et pour l'usage dont nous parlons ci-dessus.

M. Rouffia, maître de pension à Paris, qui s'occupe passionnément d'agriculture et d'horticulture, nous fait connaître, que dans la principale récolte des mois d'avril et de mai, les jardiniers de Perpignan, emploient une méthode bien simple pour faire grossir les pommes d'artichaut. Aussitôt, dit-il, qu'elles ont atteint une certaine dimension et qu'elles se sont suffisamment élevées sur leurs pédoncules, les jardiniers placent à trois ou quatre travers de doigt, par en bas, une cheville en roseau de cinq à six centimètres qui traverse le pédoncule. Ils plient ensuite les feuilles supérieures de la plante pour les faire tomber sur l'artichaut qui, se trouvant privé du soleil, s'attendrit et grossit en même temps. Nous connaissons plusieurs amateurs des environs de Paris, qui pratiquent ce moyen dont ils obtiennent un succès complet. Nous engageons à l'essayer.

BOSSIN.

Lettre sur un essai de culture du *Psoralea esculenta* Picquotiane.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre du 20 courant, par laquelle vous me demandez des renseignements précis sur la végétation du *Psoralea*, depuis son introduction en France.

Vous me parlez ensuite de votre surprise sur ce qu'il n'y a point eu de rapport fait à la *Société centrale d'agriculture*, sur le résultat de la végétation de cette plante dans le courant de l'été dernier.

J'avoue, Monsieur, que la demande que vous me faites est assez sérieuse, puisqu'elle embrasse les vicissitudes de cette plante chez nous Cependant, malgré la question complexe que vous m'adressez, vous me faites comprendre le besoin de répondre catégoriquement à votre estimable lettre.

Quand je suis rentré à Paris, en décembre 1848, de la mission que m'avait confiée M. le ministre de l'agriculture et du commerce, je rapportais six caisses pouvant contenir ensemble *cent vingt* plants de *Psoralea esculenta* (Picquotiane) que je déposai au ministère.

Peu de jours après, le 6 janvier suivant, j'appris que, par ordre de l'administration, ces caisses avaient été envoyées à l'Institut agronomique de Versailles, dont était directeur alors M. Massey.

Étant allé, le 1er mars 1849, visiter la plantation que je pensais avoir été faite à ciel ouvert pour recevoir plus aisément l'influence de notre température, je fus surpris, attristé même, de trouver ces plants dans des serres dont la température moyenne, à midi, s'élevait à 23 degrés centigrades. Ces plants, mis dans de très-petits pots, au nombre de *quatre vingt-sept,* étaient en pleine végétation; la tige présentait une sorte de hampe de la grosseur du cylindre d'une plume d'oie; toutes les tiges étaient herbacées, grêles, non ramifiées comme je les avais vues dans les contrées du Haut-Mississipi; beaucoup de ces plants avaient de 15 à 20 centimètres de hauteur, quand d'autres se développaient de 40 à 50. Désirant connaître l'état des racines, je fis dépoter plusieurs de ces plants en ma présence; il me fut aisé de reconnaître, à la première inspection, que la plante entière était étiolée par la même surexcitation; je remarquai encore un fait qui avait dû nuire à sa végétation : les longues racines, pivotantes par leur nature, avaient été recourbées sur elles-mêmes à la base du pot : phénomène que je n'avais pas observé dans sa végétation normale aux prairies du Nouveau Continent.

Vous comprendrez aisément que cette plante plus boréale que tropicale se trouvait en presque totalité compromise, ainsi soumise depuis plus de deux mois à une température aussi élevée.

Par cet examen, il semblait évident que cette méprise était un obstacle à tout progrès, qu'il eût sans doute été facile d'obtenir dans un essai d'acclimatation plus convenablement dirigé. Je pus croire encore que cette température anormale devait compromettre la floraison; or, il n'y avait plus rien à obtenir de la graine que ces *quatre vingt-sept* plants auraient pu produire la première année comme les années suivantes. Ayant appris, dans le temps, que le surplus des plants, provenant de l'expédition, avait été fractionné entre divers établissements, je fis choix du terrain d'expérience de la Société d'horticulture au jardin du Luxembourg, pour étudier le développement que cette nouvelle plante pouvait prendre sur notre sol; observations que j'ai consignées dans un mémoire que j'ai adressé à cette Société au mois de décembre 1850.

Mon projet était de continuer mes recherches au printemps de 1851; mais les quelques spécimens sur lesquels j'avais porté mon attention l'année précédente n'ont pas reparu; ont-ils reçu une autre destination? je l'ignore encore.

Malgré ce nouvel et fâcheux incident, je dois vous dire que M. Pepin, directeur de l'école botanique du Muséum d'histoire naturelle, avait obtenu l'été dernier de la graine bien élaborée. J'aurais été très-satisfait d'apprendre et de vous transmettre le résultat de la végétation de cette plante en Pologne, où, m'a-t-on dit, elle a été expédiée par s̹stème d'échange ou de négoce ; mais j'ignore encore par qui cette entreprise a été faite.

Il me reste maintenant à vous informer que je vais très-prochainement mettre à exécution un projet, qui, avec l'aide du temps, pourra devenir, en d'autres climats de l'Europe et de l'Asie, utile à l'humanité. On sait maintenant combien est précieuse cette plante, qui sert de pain aux Aborigènes qui peuplent les prairies au delà de l'Atlantique. Ne peut-elle pas trouver une nouvelle patrie dans les steppes de la Russie méridionale et y devenir de la même utilité aux hommes de ces régions variées? Dans les vastes steppes de l'Euxin, de la Bessarabie, à travers tant d'autres plaines désertes que rien ne limite, enfin des rives du Dniéper aux confins de la Chine, partout, en un mot, dans ces contrées, on trouve un sol noir, léger, argileux, semblable a celui des hautes régions du Mississipi, et un climat qui présente un phénomène commun aux déserts de la Russie et de l'Amérique : en été, chaleur tropicale, en hiver, neige épaisse et froid arctique.

Ce but philanthropique peut très-aisément recevoir son exécution, ou par une simple volonté du monarque ou émaner d'une haute notabilité de ce vaste empire.

Il ne faut pas être agriculteur pour faire fructifier cette idée humanitaire ; les bergers, les nouveaux colons grecs, allemands, et les caravanes, qui habitent ou parcourent ces vastes solitudes, peuvent seuls confier à la terre ce secours providentiel. Eh ! qui sait, si après ce baptême des steppes, cette plante ne reviendra pas un jour plus riche encore dans nos régions tempérées? Sa richesse farineuse, privée de tout principe délétère, doit porter le philanthrope, de tout pays, à tenter par tout moyen à la voir se multiplier sur notre vieux continent.

Comptez Monsieur, etc. LAMARE-PICQUOT.

Cours élémentaire de Culture maraîchère.

Publié sous le patronage de la *Société nationale d'horticulture de la Seine,* par M. COURTOIS-GÉRARD, et vendu au profit de la Caisse de secours, fondée par la Société. Prix : 50 cent.

Paris. — J.-B. GROS, imprimeur horticole, rue des Noyers, 74.



Annica Bricogne pinx. Visto sc.

Billbergia thyrsoidea

BILLBERGIA THYRSOIDEA (MARTIUS).

BILLBERGIA A FLEURS EN THYRSE. (PL. IX.)

Étymologie. Dédié à Billberg, botaniste suédois.

Famille des *Broméliacées* de Jussieu; *Hexandrie monogynie* de Linnée.

Caractères génériques. — Les *Billbergia* se distinguent des autres plantes de la famille des Broméliacées, par le calice supère à trois divisions; une corolle à trois pétales beaucoup plus longs que le calice, enroulés au sommet, et écailleux à leur base; six étamines insérées à la base des pétales; un ovaire infère, surmonté d'un style filiforme, couronné par trois stigmates linéaires enroulés.

Descriptions spécifiques.—Le *B. thyrsoidea* est une plante à feuilles dressées, larges de 5 à 7 centim., concaves, ou formant la coutière dans toute leur étendue, longues de 30 à 40 centim., obtuses avec un *acumen* au sommet, bordées de très-fines épines de couleur fauve, et qui disparaissent quelquefois, couvertes en dessous d'une mince pellicule écailleuse. Du centre de ce bouquet de feuilles, naît une hampe dressée, couverte d'une sorte de duvet pulvérulent, et pouvant s'élever à 30 centim. et plus; elle est garnie de grandes bractées lancéolées roses, un peu duveteuses, longues de 6 à 8 centim. sur 12 à 20 millim. de largeur. Les fleurs sont disposées au sommet de la hampe en un épi long de 12 à 15 centim., sur 10 à 12 de diam. Elles présentent un calice à trois sépales dressés oblongs, obtus roses, longs de 16 à 20 millim., et larges de 4 à 6; trois pétales écarlates étalés supérieurement, avec l'extrémité un peu dilatée et d'un beau violet bleuâtre, mesurant de 4 à 5 centim. de longueur sur 6 millim. de largeur. Les étamines au nombre de six sont un peu plus courtes que les pétales, l'ovaire est oblong, presque pentagône, surmonté d'un style dépassant un peu les étamines, et qui est couronné par un stigmate ondulé violacé.

HISTORIQUE. Cette magnifique plante, par l'éclat de ses bractées et des nombreuses fleurs qui terminent sa hampe, est une des plus belles espèces du genre *Billbergia*. Elle a quelques rapports avec le *B. pyramidalis*, mais elle en diffère, d'abord par sa stature moins colossale, puis par ses feuilles dressées plus larges et plus courtes, arrondies au sommet, où elles sont munies d'une petite pointe; enfin par l'épi florale plus ample et garni de bractées roses : dans le *pyramidalis*, ces bractées sont écarlates.

Le *B. thyrsoidea* a été découvert par M. Martius, botaniste allemand, sur les rochers des environs de Rio-Janeiro, au Brésil. Introduite depuis plusieurs années vivante dans les cultures européennes, elle vient de fleurir pour la première fois dans différentes serres : en Angleterre, en Belgique, et à Paris, dans l'établissement horticole de M. Chantin, boulevard des Gobelins, 24, où nous l'avons fait peindre, et dans celui de MM. Thibault et Keteléer, rue de Charonne, 148.

CULTURE. La culture générale de ce beau genre de plantes, toutes

originaires de l'Amérique méridionale, quoique demandant certaines précautions, n'est pas excessivement difficile. Il serait presque inutile de rappeler qu'elles demandent la serre chaude ; mais il convient de dire que presque tous les *Billbergia* veulent une forte chaleur pendant leur période de végétation, et une atmosphère plus tempérée durant la saison de repos. Quelques auteurs rapportent qu'ils sont très-recherchés, comme plantes d'ornement, par les Américains, qui les suspendent dans leurs jardins, avec un fil de fer, soit aux arbres, soit aux balustrades et aux balcons ; quelquefois même ils les accrochent purement et simplement à un clou, dans l'intérieur de leurs habitations ; et, malgré des conditions si peu favorables, non-seulement ils vivent, mais encore ils y fleurissent, et répandent dans l'air leur doux et agréable parfum. Ces simples détails nous montrent suffisamment que les *Broméliacées*, en général, ne sont pas difficiles à nourrir et à élever. Néanmoins, il n'en faudrait pas conclure qu'on peut les cultiver de même ici ; il nous manque cette humidité atmosphérique du climat brésilien. Il nous faut donc une serre bien chauffée, et dont l'air, tenu très-humide, pourra fournir les éléments nécessaires à la végétation de la plupart des espèces épiphytes ; mais pour quelques-unes, d'une nature gourmande, comme les *Ananas*, les *Billbergia* et la majeure partie des *Achmœa*, qui demandent une nourriture plus substantielle que celle que l'air peut fournir, il convient de leur donner une terre en rapport avec leur degré de voracité. En Angleterre, on les cultive en terre franche très-riche en débris de racines et en silice, à laquelle on ajoute du bon terreau de feuilles. En France, on obtient des résultats aussi bons en employant la terre de bruyère tourbeuse, grossièrement concassée, que l'on mélange avec du terreau de feuilles, et du sable de bruyère, lorsque la terre n'en contient pas assez. Avec ce compost et un bon drainage de tessons, en faisant usage de pots ayant déjà servi, mais qu'on a eu soin de laver, on obtient de très-belles plantes qui fleurissent admirablement. Il est, en outre, une précaution à prendre pour arriver à cette complète réussite : — c'est de renverser assez souvent les pots, afin de ne pas laisser croupir l'eau qui se dépose à l'aisselle des feuilles, et qui finirait par faire pourrir les plantes.

Durant toute la période de repos, on doit laisser tomber la température, et faire disparaître l'humidité de l'atmosphère, afin que les plantes ne soient pas excitées à pousser ; il faut veiller aussi, pendant cette période, sur les insectes, qui causent de graves dégâts ; on vérifie, à cet effet, les plantes le plus souvent possible.

Comme la plus grande partie des *Broméliacées*, l'espèce qui fait l'objet

de cette note pourrait bien vivre suspendu sur une vieille souche d'arbre, en ayant soin de mettre un peu de mousse ou de terre autour de ses racines ; mais nous conseillons la culture en pot, c'est encore la meilleure et la plus ordinaire

Louis NEUMANN,
Au Jardin des Plantes de Paris.

Cytisus pilosus.

Sous le nom de *Cytisus pilosus*, dont je ne garantis pas l'exactitude, les horticulteurs désignent un petit arbrisseau appartenant à la famille des légumineuses, et qui a les rameaux fortement anguleux, garnis de feuilles entières, oblongues-lancéolées, sessiles ou presque sessiles, glabres sur la face supérieure, couvertes de nombreux poils très-courts et serrés à la face inférieure. Ces feuilles sont appliquées sur les rameaux lors de leur premier développement ; plus tard, elles s'en écartent et forment avec lui un angle droit. Le calice est à cinq sépales, et poilu ; la corolle est à cinq pétales d'un beau jaune et recouverts extérieurement de poils très-courts et serrés, comme le reste de la plante, ce qui donne un aspect blanchâtre, et justifie, jusqu'à un certain point, le nom de *Cytisus pilosus*.

Ce charmant arbrisseau qui, pendant tout le mois d'avril, se couvre de nombreuses fleurs, n'est pas aussi répandu qu'il le mérite. Introduit dans le commerce depuis plusieurs années, il est encore aujourd'hui à peine connu de quelques amateurs. Cependant c'est une plante très-rustique, qui ne craint aucunement le froid. On le multiplie par la greffe en fente, que l'on pratique en mars, à différentes hauteurs, sur le *Cytisus laburnum ;* ses rameaux, qui poussent alors horizontalement, se couvrent de fleurs et retombent en formant un délicieux parasol.

Il est vraiment à regretter que cette espèce soit aussi peu répandue. Cultivée en pots, elle figurerait avec avantage sur le marché, où ses nombreuses fleurs jaunes effaceraient beaucoup d'autres fleurs pâles et produiraient parmi elles un effet charmant. M. Paillet, est presque encore aujourd'hui le seul horticulteur qui la cultive. Peut-être cet abandon est-il dû à sa couleur, que beaucoup de personnes n'aiment pas ? C'est jaune !... cela est vrai, mais en est-ce moins beau ? N'est-ce pas, au contraire, la couleur qui produit le plus d'effet et orne le mieux nos jardins ? Beaucoup d'*Azalea pontica* ont des fleurs jaunes, et cependant quoi de plus beau lorsqu'au printemps elles viennent parer nos parterres, en se mélangeant avec les Rhododendron qui font ressortir leur coloris ? Que ne donnerait-on pas pour posséder une belle Pivoine en arbre à fleurs

jaunes? En vérité, nous sommes parfois plus sévères pour les mots que pour les choses mêmes ; il est des gens qui se croiraient offensés si certain nom leur était appliqué, tandis qu'ils seraient très-indifférents si la chose leur arrivait. Ne donnons donc pas aux mots plus d'importance qu'il ne convient d'en donner. Sachons profiter des choses, quelle qu'en soit la couleur ; ne les rejetons seulement qu'autant que nous n'en pourrons tirer aucun parti, et alors le *Cytisus pilosus* trouvera place dans nos jardins.

CARRIÈRE,

Au Jardin des Plantes de Paris.

Plantes nouvelles obtenues dans le département de Maine-et-Loire

Des quatre-vingt-six départements de la France, celui qui a fourni le plus de plantes nouvelles en 1851, c'est assurément le *Maine-et-Loire*, ayant pour chef-lieu Angers, siége d'un comice horticole présidé par M. Millet. Le dernier bulletin de ce comice contient les actes de naissance de quatre cent cinquante-huit enfants de Flore et cinq de Pomone.

Roses. Les roses nouvelles sont au nombre de vingt-neuf, dont vingt-sept sorties des cultures de M. Robert, successeur de M. Vibert. Doit-on le féliciter d'une pareille dotation? nous ne le croyons pas. En produisant et en offrant chaque année une aussi prodigieuse quantité de nouveautés en Roses, on finira par détruire l'intérêt qui se rattache à ce beau genre. Les variétés vraiment méritantes perdront de leur valeur ; on les négligera, ou elles resteront inaperçues ou inconnues. L'intérêt de l'horticulteur même en sera gravement compromis ; car l'amateur ne pouvant s'approvisionner de toutes les nouveautés qui lui seront présentées, sera très-embarrassé pour faire un choix ; il prendra souvent au hasard ; et si ce personnage ne lui est pas favorable, il fera acquisition de plantes inférieures, qui parleront peu en faveur du vendeur, et, *chat échaudé, craint... n'importe quel liquide :* — le reste se devine. — Nous engageons les horticulteurs en général à faire moins de variétés, et à ne mettre au commerce que celles d'un mérite incontestable. Il y a pour eux avantage : un amateur pourra acheter deux ou trois nouvelles variétés qu'un horticulteur lui proposera ; mais si le même lui en présente vingt-sept, il n'en achètera aucune, non pas par lésinerie ; mais parce que vingt-sept formes nouvelles, dans un même semis, et pour un genre qui en compte déjà plus de deux mille, donneront à réfléchir.

Les deux autres variétés appartiennent : *Perpétuelle de Mille pieds*, à M. Goubault, horticulteur à Mille-pieds, et *Princesse Chipetouzikof*, à M. Guinoyseau-Flon, horticulteur, à Angers. Il n'y a aucun inconvé-

nient, sans doute, pour une princesse, de porter le nom de *Chipetouzikof*, mais il peut y en avoir pour une rose; du moins, nous le craignons. Le nom est souvent pour beaucoup dans le succès d'une chose, et surtout dans celui d'une fleur. Un nom doux à prononcer et élégant à la fois, captive plus facilement l'attention et l'intérêt, que celui qui nécessite des tours de force de mâchoire, pour souvent en dénaturer la prononciation. Flore ne doit, ou ne devrait admettre, sur ses tablettes, que des noms euphoniques comme le sien. Nous soumettons cette idée, qui n'est pas neuve, à MM. les horticulteurs.

Œillets. M. Guinoyseau-Flon cultive les Œillets avec autant de succès que les roses; on pourrait même dire avec plus! Cent sept variétés obtenues par lui, forment, dit-on, une collection des plus remarquables; ce sont toutes des fantaisies: les unes à fond blanc sont au nombre de soixante-douze; d'autres à fond jaune, s'élèvent au chiffre de trente-trois; la couleur ardoisée en compte sept, et le *violet* deux.

M. Déniau, horticulteur à Angers, de son côté, en a obtenu quatorze variétés; dont deux à fond de diverses couleurs, cinq à fond jaune et sept à fond blanc.

M. l'abbé Chesnel, à l'évêché d'Angers, est un amateur distingué qui occupe ses loisirs à la culture des Œillets. Dans des semis faits sur une grande échelle, il obtient tous les ans quelques beaux gains. Les bulletins du comice horticole de Maine-et-Loire en citent quatre variétés, obtenues l'année dernière, et qui ne laissent rien à désirer sous le rapport de la beauté.

Total des Œillets offerts en 1851 par ce département: cent vingt-cinq.

Petunia. M. Héry, horticulteur, rue Saumuroise, Angers, s'occupe avec soin et intelligence de la culture du genre Petunia. Parmi les nombreuses variétés nouvelles de semis, on cite particulièrement la *Belle Étoile*, la *Reine*, *Pagoda*, *Amena*, *Indigoflora*, *Halte-là*, etc.

Epiphyllum adonis est une variété nouvelle de cactées de M. Héry, et d'une remarquable beauté. Ses fleurs, d'un beau rouge, sont teintées de couleur orange sur la partie moyenne et longitudinale des pétales.

Pelargonium fortunatum. C'est M. Goisnard, horticulteur à la Pyramide, qui est l'obtenteur de ce nouveau gain, dont les fleurs très-belles, sont des plus remontantes: les pétales supérieurs sont d'un rouge foncé qui encadre et forme bordure autour d'une large macule noirâtre; les pétales inférieurs sont d'un beau rouge.

Verveine. M. Guinoyseau-Flon s'est montré plus sévère à l'endroit des Verveines qu'à celui des œillets. Ce n'est pas un reproche que nous

lui adressons, au contraire. *Fortunator*, la seule variété de ce genre, est une bonne fortune, paraîtrait-il, pour les amateurs. Ses fleurs sont très-belles et grandes, en ombelles droites et très-fournies, d'un beau rouge carminé, plus foncé au centre de la corolle ; l'œil est violet.

Auricules anglaises. M. Courtiller, conseiller à la Cour d'appel d'Angers, a créé récemment une précieuse collection de 300 variétés de ces plantes, au moyen de graines reçues directement d'Angleterre. Elles présentent exactement les caractères réguliers et la forme gracieuse des variétés obtenues en Angleterre.

Fruits. Pomone n'est pas oubliée. M. Denis, jardinier à Beaugé, lui a offert une poire nouvelle : la *Poire magnifique de Beaugé*. M. Audusson (Alexis), trois autres variétés non encore baptisées ; et M. le curé de Saint-Lambert, la *Pêche de Saint-Lambert*, fruit tardif, et mûrissant en septembre, vers la Saint-Lambert, d'où son nom. F. H.

Culture de la Reine-Marguerite.

On a beau dire : « la culture de la Reine-Marguerite est simple et facile ; toutes les terres, toutes les expositions lui conviennent, etc. ; » c'est possible, pour les hommes de l'art ; mais pour les amateurs qui veulent obtenir des fleurs, comme celles que MM. Malingre, Truffaut et Fontaine nous montrent chaque année aux expositions automnales d'horticulture, c'est moins simple qu'on le dit. Nous avons été témoin, au mois de septembre dernier, de la déception et de l'abattement de quelques amateurs, en voyant les beaux lots des horticulteurs cités ; nous en avons vu d'autres, au contraire, qui se livraient à des emportements outrés contre la mauvaise foi des marchands grainiers et des horticulteurs qui les trompaient sur la qualité des graines ; voilà bien les hommes de notre époque. Ils sont d'une ignorance crasse ; mais parce qu'ils sont possesseurs d'un petit coin de terre transformé en jardin, ou bien qu'ils sont membres d'une société d'horticulture quelconque, ils se croient capables de tout, même de faire pousser des Reines-Marguerites, comme celui qui en a inventé la culture ; et, au lieu de s'incliner respectueusement devant leur incapacité quand ils échouent, ils crient bien vite, au voleur ! au voleur ! pour cacher leur honte et leur ignorance ; comme si on était déshonoré de ne pas savoir parfaitement la culture d'une plante. O Vanité ! comme tu rends l'homme stupide et injuste... Mais qu'y pouvons-nous ? rien ! que de lui indiquer comment on cultive la Reine-Marguerite, en le prévenant, toutefois, que pour arriver au même résultat

que ces habiles horticulteurs, il faut se livrer presque exclusivement à la culture de cette plante pendant trois ou quatre ans, pour l'étudier dans ses plus petits détails, et en connaître bien les mœurs et les habitudes. Ceci dit, voici comment on doit procéder :

D'abord il est urgent d'avoir de bonnes graines, puis, du 15 mars à la fin d'avril, on les sème, pas trop dru, soit sur une couche tiède, soit à froid, en pleine terre ; mais alors le terrain doit être bien défoncé, très-meuble et même tamisé. Pour activer la germination, on peut les couvrir d'une cloche ou d'un châssis qu'on aura soin d'enlever dès que le plant paraîtra hors de terre, pour éviter l'étiolement ; cependant, si la température n'était pas encore à ce moment très-favorable à la végétation, on devra se borner à donner le plus d'air possible sans découvrir entièrement. C'est à partir de ce moment que les plants de Reine Marguerite exigent toute l'attention du cultivateur ; car, à peine sortis de terre, ils deviennent la proie d'insectes destructeurs, et surtout d'une petite araignée, qui causent les plus affreux ravages : *guerre à mort* donc à ces petits ravageurs.

Il est bon de bassiner ce jeune plant afin qu'il ne durcisse pas tróp vite ; c'est un point très-important. Si le semis a été fait *dru*, on doit le repiquer de très-bonne heure, quand il a deux à trois feuilles ; si au contraire le semis est clair, on peut attendre, pour le repiquage, que le plant ait développé sa cinquième ou sixième feuille ; mais nous ferons remarquer, néanmoins, qu'il y a toujours avantage de repiquer le plant très-jeune, et ceci, pour toute espèce de plante. Pour les Reines-Marguerites cette condition est des plus importantes ; le port et le beau développement des plantes dépendent de cette première opération. Pour en obtenir de beaux pieds et de belles fleurs, le repiquage doit être fait en pépinière dans une plate-bande, exclusivement consacrée à cette plante, et non le mélanger avec d'autres ; il faut que la terre soit profondément défoncée et très-meuble pour faciliter le développement du jeune chevelu, et que les pieds soient distancés les uns des autres de 25 à 30 centimètres, et même plus, si le terrain le permet. La plate-bande étant ensuite paillée, on bassine pour faciliter la reprise.

Dans les premiers jours de juin, on relève les Reines-Marguerites en mottes pour les mettre en place, et on arrose ensuite comme pour toutes les plantes nouvellement livrées à la terre. Les arrosements ne doivent pas être trop fréquents ; ils ne font, dans ce cas, que tasser fortement la terre de dessus et former une croûte qui empêche la pénétration de l'air jusqu'aux racines ; on doit donc les faire préférablement très-

copieux pour les répéter le moins possible. Pendant le cours de la végétation, on donnera de fréquents binages et on veillera à mettre des petits tuteurs pour maintenir dressées toutes les branches. Vers l'époque de la floraison, c'est-à-dire au moment où commencent à se former les boutons à fleurs, on doit arroser plus copieusement et plus souvent, en ajoutant tous les cinq ou six jours, si cela est possible, un engrais aux eaux d'arrosement ; car, c'est à cette époque que toutes les plantes ont le plus besoin de nourriture.

Lorsqu'on veut avoir de bonnes graines, on doit les prendre sur des pieds dont les fleurs étaient entièrement composées de larges et longues languettes, et jamais sur des capitules tuyautés. Pour faciliter leur maturation, on enlève toutes les languettes au moment où elles commencent à se flétrir et à se détacher des ovaires ; ceux-ci n'étant pas recouverts par tous ces débris humides et plus ou moins décomposés de pétales, reçoivent directement l'action de l'air et de la lumière ; ils murissent avec plus de facilité et prennent un plus beau développement.

Jusqu'à présent, on n'a pas encore pu fixer rigoureusement les différentes variétés de Reines-Marguerites; cependant, les graines reproduisent toujours un plus ou moins grand nombre de pieds des types. La blanche est la plus constante; viennent ensuite la rose et ce qu'on est convenu d'appeler la bleue. F. H.

Culture du Lys ou Croix de Saint-Jacques.

Cette plante est assez rebelle à la culture, et est parfois très-avare de ses jolies et grandes fleurs d'un rouge très-foncé. M. Andry, secrétaire général de la Société nationale de la Seine, nous fait connaître, par une note insérée dans les Bulletins de cette Société, un procédé très-simple pour en obtenir une brillante floraison.

A l'automne, dès que les oignons ont terminé leur végétation, on les rentre en serre froide où ils doivent être à peu près complétement privé d'eau. Vers la fin de novembre, les feuilles étant entièrement fanées, on arrache les oignons en secouant toute la terre que peuvent retenir les racines encore fraîches et on les place, à sec, sur les tablettes d'une serre, jusqu'au mois de juillet suivant. A cette époque, on replante les oignons en pots remplis de terre de bruyère, en ayant soin de laisser sortir le collet de quelques centimètres ; en plaçant ensuite ces plantations à une bonne exposition, les oignons ne tardent pas à entrer en végétation et à montrer des boutons qui, en s'ouvrant, font voir le brillant éclat de la corolle.

Cette plantation, quoique tardive, n'altère en rien les oignons qui restent fermes, bien portants et donnent de nombreux cayeux.

Cette culture, du reste, est parfaitement d'accord avec la manière d'être de la plante. Originaire du cap de Bonne-Espérance, elle reçoit pendant le temps de sa végétation, d'abondants arrosements par suite des nombreuses pluies qui inondent certaines parties de ce pays, puis elle se trouve dans un état de siccité complète par l'affreuse sécheresse qui succède à ce quasi déluge et par le soleil ardent qui fait disparaître toute trace de végétation. Ce mode de culture employé par M. Andry, pour le Lys Saint-Jacques, peut donc être également mis en pratique pour toutes les plantes bulbeuses du cap de Bonne-Espérance. F. H.

Culture et préparation culinaire de la Tomate.

La Tomate est, comme chacun sait, le fruit d'une plante de la famille des Solanées, et qui a pour nom botanique *Lycopersicum esculentum* ou *Solanum Lycopersicum*. D'origine mexicaine, elle a été introduite en Europe vers la fin du seizième siècle, où, depuis, elle est cultivée à cause de ses fruits rafraîchissants, avec lesquels on fait d'excellentes préparations culinaires, aussi saines qu'agréables, fort estimées dans certaines parties de la France, surtout dans le Roussillon, où on en fait une consommation considérable. Les Tomates entrent dans tous les ragoûts; on les mange crues en salade, après les avoir coupées par morceaux et en avoir retiré les graines; frites à la poêle et farcies comme les aubergines, elles sont bonnes et appétissantes; mais il faut, avant, les partager en deux et en extraire la graine.

A Perpignan, et presque dans tout le Roussillon, on fait de la Tomate une conserve à laquelle on donne, dans ce pays, le nom de confiture; cette préparation est précieuse et se conserve deux et même trois ans. Elle entre dans toutes les sauces qui ont de la couleur, et à la place du mauvais oignon rôti dont les cuisinières de Paris se servent pour donner une légère teinte foncée au bouillon. Pour ce dernier usage, on fait dissoudre un morceau de cette confiture dans un peu de bouillon, et, lorsque la soupe est trempée, ou que le potage, quel qu'il soit, va être servi, on y met la quantité suffisante de ce jus, qui donne non-seulement une belle couleur au bouillon, mais encore un très-bon goût. Le même procédé est employé pour les sauces.

Voici comment les Roussillonnais font la confiture de Tomates. Ils prennent de 25 à 50 livres de ces fruits bien mûrs, ou une plus forte

quantité, suivant les besoins de la consommation. On les lave l'un après l'autre, et, après avoir coupé les queues et les feuilles qui pourraient y être encore attachées, on les coupe en deux ou trois morceaux sans en retirer ni les graines ni la peau, en les jetant au fur et à mesure dans une chaudière bien propre ; on les fait ensuite bouillir pendant deux heures au moins. Après cette opération, il est procédé au décantage, c'est-à-dire que ce jus est passé dans un récipient nommé *tinette*, au travers d'une toile forte ni trop claire ni trop serrée. Avec une cuiller en bois, on presse d'abord la matière qui reste sur la toile, puis, avec les deux mains, on exprime fortement le résidu, qui n'est autre chose que la peau et les graines. Lorsque ce premier travail est terminé, la chaudière est replacée sur le feu pour faire bouillir une seconde fois le jus, et assez longtemps pour obtenir une réduction considérable ; pendant cette seconde cuisson, on remue souvent, comme pendant la première, avec une spatule en bois, pour empêcher la partie du fond de brûler. On reconnaît facilement que le jus est assez cuit, en en plaçant un peu sur un papier blanc : la couleur et la consistance l'indiquent suffisamment.

Le degré de cuisson reconnu, le jus est vidé successivement dans de petites assiettes de terre de la profondeur de 3 centim., pour faire refroidir. Le lendemain matin, ces assiettes sont placées dans un endroit bien exposé au midi, pour que le soleil les touche tout le jour si c'est possible ; aussitôt que le soleil s'en éloigne, on les rentre. Au bout de trois ou quatre jours, si la confiture est assez sèche du dessus, les assiettes sont retournées sur des feuilles de papier blanc placées sur des planches, afin que ce qui est dessous se trouve exposé, à son tour, au soleil et puisse y sécher. Il serait moins pénible, je crois, et moins long, d'obtenir la dessication de cette confiture par le moyen d'un four dont la chaleur serait de 28 à 30 degrés.

La dessication complète étant obtenue, il ne reste plus qu'à envelopper dans du papier les pains, et à les mettre dans des boites, qu'on dépose dans un endroit bien sec. Lorsque cette confiture est bien faite, elle se conserve parfaitement ; on peut la faire alors tous les deux ans ; mais elle ne peut convenablement réussir que dans le mois d'août, alors que le soleil est fort et que les Tomates sont abondantes et bien pourvues de suc et de pulpe.

Il est un autre procédé moins coûteux et moins pénible, et que voici : Après avoir lavé et coupé vos Tomates, vous en déposez les morceaux dans un récipient en bois : c'est de rigueur ; vous les laissez à découvert dans un endroit sain, à l'abri de la poussière et des mouches pendant

neuf jours, pour en amener la fermentation ; vous les remuez dix à douze fois par jour avec une cuiller en bois ; au bout de ce temps, vous passez cette matière à travers un tamis de crin. Cette opération terminée, le jus qu'on en a obtenu est placé dans un torchon de toile assez claire, qu'on suspend au-dessus d'un plat ou d'un baquet pour recevoir l'eau qui en découlera. Trois jours après, la matière qui sera restée dans le torchon sera la confiture de Tomate : vous la mettez alors dans des flacons ou bouteilles blanches dont l'orifice sera assez ouverte. Ces bouteilles étant pleines, vous couvrez le contenu d'un travers de doigt d'huile d'olive ou de bon beurre fondu ; vous les bouchez ensuite et les placez dans un endroit convenable où vous pourrez les trouver au besoin.

Il est certainement très-utile de savoir comment on peut manger les Tomates ; mais, pour en faire des confitures et autres préparations, il faut savoir où et comment on peut se procurer ces fruits. A Paris, le consommateur trouvera sur les marchés de quoi satisfaire son goût : les maraîchers lui en fourniront autant qu'il en pourra faire cuire. Il n'en est pas de même dans certaines provinces, où cette plante est presque inconnue. Il me reste donc à traiter de sa culture.

Je recommanderai d'abord aux jardiniers et marchands grainiers, de se procurer leurs graines dans des pays méridionaux, parce que les fruits dégénèrent sensiblement sous le climat de Paris. C'est pendant le mois de février et première quinzaine de mars qu'on doit semer sur couche les graines de Tomate. On en repique le plant, lorsqu'il a de 5 à 6 centimètres de haut, sur couche, ou dans une plate-bande de bonne terre-meuble et bien terreautée, le long d'un mur exposé au midi. Au bout de quinze jours ou trois semaines, on doit déplacer ce plant et mettre chaque pied en place dans le jardin ; on lui donne un tuteur pour maintenir les tiges, dont on supprime les rameaux, moins un ou deux, aussitôt qu'elles atteignent une longueur de 30 à 40 centimètres ; les rameaux réservés sont attachés au tuteur. Quand les plantes commencent à fleurir, on pince les rameaux principaux pour faire développer les yeux inférieurs, qui produisent les meilleurs rameaux à fruits. Mais, pour avoir de belles et bonnes Tomates, il faut en supprimer une certaine quantité et effeuiller chaque touffe, pour que le fruit soit plus facilement frappé par le soleil. ROUFFIA.

Conduite des Arbres fruitiers.

DU PINCEMENT DU POIRIER (*Eboutage ou ébouquetage des anciens*).

Le *pincement* consiste à couper, avec les ongles, l'extrémité des jeunes

pousses, qu'on désigne en arboriculture sous le nom de *bourgeons*. Cette opération très-importante, lorsqu'elle est pratiquée avec discernement, n'est pas chose nouvelle, comme semble le croire certains praticiens qui en veulent doter notre siècle. Laquintinie, sous Louis XIV, en a fait l'application pour le Poirier et surtout le Pêcher; il la recommande comme complément indispensable de la bonne direction des Arbres fruitiers. Ce qui fait croire à la nouveauté de ce procédé, c'est que nos pères, qui l'appliquaient plus ou moins bien, et n'en obtenaient pas toujours, par cela même, de bien grands avantages, l'abandonnèrent peu à peu, et, comme pour toutes choses abandonnées, le manteau de l'oubli ne tarda pas à en cacher jusqu'à la moindre trace. Qui sait si la récente application du pincement ne serait pas due à l'examen des ravages causés par les *lisettes*, *coupe-bourgeon*, qui, dans certaines années et dans certaines localités, détruisent l'extrémité des bourgeons? Quelle qu'en soit la cause, les arboriculteurs modernes s'en sont occupés sérieusement, et les résultats qu'on en obtient aujourd'hui sont des plus satisfaisants; il suffit pour juger de son utilité de comparer un arbre non pincé avec un arbre qui l'aura été par un praticien habile; on reconnaîtra bien vite que sans pincement, il n'y a pas de beaux arbres possibles.

Mais, nous le répétons, pour obtenir des résultats satisfaisants, il faut que le pincement soit fait avec discernement; car autrement, il est plus nuisible qu'utile.

Il convient donc de se bien pénétrer que le *pincement* a pour but: 1° de répartir également la sève dans toutes les parties d'un arbre, en l'empêchant de se porter avec trop de force dans les bourgeons les plus favorisés par leur position, soit, par exemple, ceux qui se développent en-dessus des branches charpentières ou dans la partie supérieure des dernières sections, c'est-à-dire sur les rameaux sur lesquels la dernière taille a été établie; 2° d'abréger les travaux de la taille en dirigeant par cette opération estivale tous les bourgeons latéraux de la charpente et de la flèche, de manière qu'il ne reste pour la taille que le rameau de prolongement qu'on rabat plus ou moins long, suivant l'état et la vigueur des sujets; 3° d'entretenir la santé et la beauté des arbres, et d'obtenir des fruits de meilleures qualités, par suite du dégagement de l'intérieur de la charpente, où l'air circule plus librement et où la lumière pénètre avec plus de facilité.

Pour obtenir ce résultat, voici comment il faut opérer:

Le pincement doit être sévère sur les bourgeons latéraux, des dernières sections, qui se trouvent au-dessous et les plus rapprochés du bourgeon

terminal, et qui prennent ordinairement un grand développement au préjudice de ce dernier. C'est pour protéger ce bourgeon terminal ou de prolongement, et les productions fruitières qui garnissent la charpente dans toute sa longueur, qu'il faut pincer les bourgeons placés au-dessous de lui (1 à 3), aussitôt qu'ils ont de 4 à 5 feuilles, en n'en laissant que 2 ou 3 seulement.

Il arrive quelquefois qu'un bourgeon pincé ainsi sévèrement ne repousse plus, quelle que soit d'ailleurs la vigueur ou la débilité de l'arbre. Cet inconvénient n'est pas grave dans les branches charpentières formées ; mais il n'en est pas de même pour les bourgeons qui se développent sur le prolongement de la flèche. Il faut ménager ceux qu'on destine à former les nouvelles branches charpentières, et ne les pincer, ou pour mieux dire *ébouter*, que quand ils ont atteint de 20 à 25 cent.; pour les autres qui se développent dans leur voisinage, ils doivent être opérés à 2 ou 3 feuilles, comme ceux des branches charpentières, placés au-dessous du bourgeon de prolongement. Quant à celui-ci, il doit se développer librement.

Mais les bourgeons ne naissent pas seulement sur la dernière section, autrement dit sur les jeunes rameaux d'une année. Il s'en développe aussi sur les sections précédentes; ceux-là, lorsqu'ils tendent à gourmander, doivent être pincés de 20 à 25 cent. de longueur.

Dans les arbres d'une végétation vigoureuse, le bourgeon pincé reproduit souvent de nouvelles pousses; on les laisse croître à 8 ou 10 feuilles, puis on supprime l'extrémité seulement. En les pinçant plus sévèrement, c'est-à-dire plus près de leur base, ce serait s'exposer à faire développer encore les bourgeons inférieurs, ce qui ferait confusion, ou pour employer l'expression consacrée : *tête de saule*.

On peut donc résumer les principes du pincement, pour le poirier, à ceci : pincer à 2 ou 3 yeux, seulement les 2 ou 3 bourgeons latéraux qui se trouvent au-dessous du bourgeon de prolongement et dans le voisinage des bourgeons destinés à former une nouvelle branche charpentière; pincer tous les autres, lorsqu'ils auront donné naissance à 8 ou 10 feuilles; l'opération, comme on voit, est facile; en la pratiquant ainsi, les bons résultats sont incontestables.

ÉMILE CAPPE.

Cours pratique de la taille du Pêcher, par M. Lepère.

M. Alexis Lepère, de Montreuil, continue, comme les années passées, d'enseigner (1) la taille du Pêcher, ainsi que l'*ébourgeonnement* et le

(1) Tous les jeudis et dimanches à Montreuil, et les mercredis à Paris, au débarcadère du chemin de fer d'Orléans ; ce cours durera jusqu'à la récolte des fruits.

pincement, complément indispensable de la direction de tous arbres fruitiers.

Après avoir traité de la taille pendant les mois de mars et avril, il est arrivé à ces deux dernières opérations; nous croyons être agréable, à quelques-uns de nos lecteurs, en leur donnant un résumé des principes de M. Lepère, que nous avons puisé à ses utiles leçons.

ÉBOURGEONNEMENT. On entend par ébourgeonnement la suppression complète des bourgeons ou faux bourgeons inutiles ou nuisibles à la bonne tenue d'un arbre. Il a pour but de concentrer la sève et de favoriser le développement des bourgeons qui doivent former la charpente ou produire des fruits. On commence cette opération dès qu'on peut reconnaître les bourgeons inutiles ; c'est ordinairement vers le commencement de mai, alors que ces bourgeons ont atteint à peine 2 centimètres de longueur.

Le Pêcher développe, généralement, sur les branches à bois qu'on vient de tailler, deux ou trois bourgeons d'un même point, qui correspond à l'aisselle des feuilles de l'année précédente. Lorsqu'il y en a trois, il faut supprimer d'abord celui du milieu, et ne conserver des deux autres que le mieux placé pour être palissé ; c'est ce bourgeon qui, l'année suivante, pourra devenir une branche à fruit. Ceci s'entend seulement pour les bourgeons latéraux ; pour le terminal, qui doit prolonger une charpente, c'est au contraire celui du milieu qu'il faut conserver comme ayant plus de vigueur. L'ébourgeonnement sur les rameaux de prolongement doit être fait préférablement avec la pointe de la serpette ; on doit agir avec soin et discernement ; éviter les vides aussi bien que la confusion.

Lorsqu'une petite branche fruitière n'a pas noué ses fruits, elle devient inutile ; si ses yeux se sont ouverts en bourgeons dans toute sa longueur, on la rabat, dans ce cas, avec le sécateur, au-dessus du deuxième ou troisième bourgeon inférieur ; on ne conservera ainsi que ceux qui, l'année suivante, deviendront branches à fruits. Dans les branches qui ont noué leurs fruits, les bourgeons qui s'y développent ne sont pas tous nécessaires ; on n'en doit conserver qu'un seul au-dessus des fruits, pour appeler la sève, et les deux ou trois de la base, sur lesquels on rabat aussitôt la récolte faite.

PINCEMENT. L'ébourgeonnement étant fait avec discernement, le pincement devient une opération très-simple et facile. Il n'y a pas d'époque fixe pour cette opération. On peut commencer en même temps que l'ébourgeonnement, pour les bourgeons terminaux des petites branches fruitières garnies de fruits. Comme ces branches, qui ne produisent

qu'une fois, sont ensuite rabattues sur les yeux ou bourgeons inférieurs, et que le bourgeon conservé au sommet, pour appeler la sève destinée à nourrir les fruits, n'est qu'accessoire, on peut le pincer de très-bonne heure, à trois, quatre feuilles, sans s'occuper des faux bourgeons qui pourront naître par la suite et qu'on supprime s'ils font trop confusion.

Il faut raisonner davantage avec les autres bourgeons, et notamment avec ceux destinés à devenir branches à fruits. Les bourgeons qui prennent plus vite un grand développement doivent être pincés lorsqu'ils ont atteint de 8 à 10 centimètres de longueur; on rogne seulement la pointe. Ceux, au contraire, d'une constitution et d'un développement plus faible ne le seront point, ou ils le seront lorsqu'ils atteindront une longueur de 30, 35 et même 40 centimètres. Pincer trop court, on fait développer tous les yeux en faux bourgeons; pincer trop long, on risque de perdre les yeux inférieurs qui, quelquefois, s'annulent complétement et qui forcent d'allonger la taille. Un bourgeon pincé doit être immédiatement palissé.

Lorsque des faux bourgeons ou bourgeons anticipés se développent sur le bourgeon de prolongement, on les laisse croître jusqu'à la longueur de 15 à 20 centimètres; alors, on les pince au-dessus de leur deuxième à leur sixième feuille, suivant la vigueur de leur végétation; les plus forts, plus longs, pour conserver le sous-œil de la base qui, en se développant, pourra constituer une petite branche à fruits, et même le bourgeon destiné à prolonger, l'année suivante, le rameau terminal de la branche charpentière.

Dans les bourgeons qui garnissent l'arête et qui deviennent, l'année suivante, petites branches à fruits, il arrive ordinairement, après le pincement, que les yeux supérieurs se développent en faux bourgeons. Lorsqu'il n'y en a qu'un, et qu'il prend trop de vigueur, on le pince; lorsqu'il y en a plusieurs, on rabat, par une taille en vert, au-dessus du faux bourgeon inférieur; et, si ce faux bourgeon conservé tentait à s'emporter encore, on modérerait sa végétation par un pincement assez long, pour ne pas faire développer les yeux inférieurs, surtout ceux de la base ou de remplacement.

Le pincement, comme l'ébourgeonnement, ne peut pas et ne doit même pas se faire tout d'un coup, comme le pratique certains jardiniers; ces opérations doivent suivre la marche de la végétation. On ébourgeonne toutes les fois que des bourgeons inutiles apparaissent; on pince, toutes les fois que des bourgeons veulent gourmander, c'est-à-dire prendre trop de développement. L'idée qui doit constamment accompagner l'opérateur,

c'est la conservation des yeux de remplacement, c'est-à-dire les deux ou trois yeux de la base de chaque bourgeon, sur lesquels on doit asseoir la prochaine taille. F. H.

BIBLIOGRAPHIE.

Pratique raisonnée de la taille du Pêcher, par M. ALEXIS LEPÈRE. Cet excellent ouvrage en est à sa troisième édition. Le mérite et la réputation justement acquise de l'auteur nous dispensent de toute éloge. Nous dirons seulement que cette nouvelle édition a, — non pas été revue, corrigée et considérablement augmentée ; c'est un lieu commun trop usé ; personne n'y croit plus ; — mais, qu'elle a éprouvé des changements, que les observations et les découvertes récentes de l'auteur ont rendus nécessaires. De plus, voulant donner une preuve de sa vive reconnaissance au public horticole qui a su apprécier son travail, M. Lepère a ajouté la description de la forme en U, et de celle en lyre, dont il donne la figure sur une grande planche admirablement gravée par M. Visto.

Nous ne devons pas oublier que le Ministre de l'Agriculture et du Commerce, qui a su apprécier la valeur de cet ouvrage, et les éminents services rendus par l'auteur, a décerné à M. Lepère une grande médaille d'or.

Pratique raisonnée de la Taille des Arbres fruitiers et de la Vigne, par M. COSSONET, *cultivateur à Longpont* (*Seine-et-Oise*). M. Cossonet est un de nos plus habiles praticiens, qui dirige depuis plus de trente ans les Arbres fruitiers sous toutes les formes, espaliers, contre-espaliers, treilles, etc.; son ouvrage est l'exposé simple, des résultats qu'il a obtenus dans cette branche importante de l'horticulture.

Les *21 planches* qui accompagnent le texte, représentent l'arbre depuis sa sortie de la pépinière, jusqu'à son entière formation, soit en pyramide, soit en espalier : palmette simple, double, renversée, etc. Dix-sept sont consacrées à la formation des Poiriers sous diverses formes ; une au pêcher, et trois à la vigne.

Cet ouvrage, qui ne compte cependant que 104 pages d'impression, et 21 planches doubles intercallées dans le texte, est, nous osons le dire, le plus complet et le plus pratique qui ait été publié jusqu'à ce jour. Comme M. Alexis Lepère, M. Cossonet continuera son cours à Longpont, tous les dimanches, jusqu'au mois de septembre.

Paris. — J.-B. GROS, imprimeur horticole, rue des Noyers, 74.



Dielytra spectabilis.

DIELYTRA SPECTABILIS.

FUMETERRE A GROSSES FLEURS. (PL. X.)

Étymologie. Du grec *dis*, deux ; et *elytron*, gaîne : allusion au deux pétales extérieurs.

Famille des *Papavéracées* pour quelques auteurs, *et* des *Fumariacées* pour quelques autres : *Diadelphie hexandrie* de Linné.

Caractères génériques.— Ce genre, qui a été formé aux dépens du genre *Fumaria*, comprend des plantes vivaces herbacées à feuilles radicales ou caulinaires, découpées en un grand nombre de segments ou lanières plus ou moins étroites. Les fleurs sont grandes et disposées en grappes simples ; elles présentent un calice à deux sépales très-petits et étroits ; une corolle à quatre pétales, dont deux extérieurs renflés et bossus à la base, et deux intérieurs plats, munis au sommet d'appendices, de forme bizarre, qui enveloppent six étamines hypogynes réunies par les filets en deux phalanges opposées aux deux pétales extérieurs. L'ovaire est à une seule loge ; le style qui le surmonte est simple, persistant, terminé par un stigmate à deux lobes. Le fruit est une capsule siliqueuse qui renferme plusieurs graines aplaties lenticulaires, munies d'un petit bec.

Description spécifique. — Le *Dielytra spectabilis* est une très-belle plante qui forme des touffes hautes de 50 à 80 centimètres et d'un aspect des plus agréables. Ses tiges, dressées, sont garnies de quelques rameaux rares et axillaires, articulés, de couleur vert jaunâtre, tiquetées et marbrées de bistre. Les feuilles sont très-grandes, pétiolées, à pétiole rameux, et dont chaque ramification porte de larges segments divisés en lobes pointus. Huit à douze très-grandes fleurs, d'un beau rose pourpré, sont suspendues à un prolongement des rameaux dirigé horizontalement, et disposées en grappe longue terminale unilatérale du plus gracieux effet. La forme de ces fleurs et celles des différentes parties qui les composent donnent à la plante un intérêt tout particulier. L'homme indifférent à toutes les beautés de la création s'arrête malgré lui, et machinalement, pour contempler cette forme bizarre de la corolle, unique dans la nature, et qui, par conséquent, ne peut être comparée à aucune des innombrables choses sorties de la main de Dieu ou de celle des hommes.

Mais ces deux pétales extérieurs, longs de 3 centimètres, très-larges, creux et ventrus à la base, terminés au sommet en un petit bec qui s'écarte et se redresse au moment de la floraison, abritent des formes bien plus curieuses encore. Ce sont d'abord les deux pétales intérieurs, plats, allongés, et de couleur blanc rosé, qui portent chacun une sorte de spatule appliquée l'une contre l'autre, et munie, sur le dos, d'une élégante crête ou aile arrondie, qui simule admirablement le tissu d'une étoffe gazeuse. Puis, lorsque la pointe d'un indiscret bistouri a écarté ce rideau, qui cachait *Vénus et l'Amour*, on ne peut retenir un petit cri d'admiration en apercevant une élégante arcade formée par six filets d'étamines rubanés, d'un blanc rosé, et disposé par trois de chaque côté de l'ovaire. Ces filets, en partant du réceptacle, se dirigent d'abord horizontalement jusqu'au quart de leur longueur ; là, ils se redressent, puis se rapprochent obliquement du pistil, se soudent ensemble autour de lui pour former un cintre que l'ovaire, allongé cylindrique, paraît soutenir. Au-dessus de ce cintre, s'élève un petit panache droit composé du style autour duquel sont rangés les six filets staminaux filiformes, redevenus distincts et portant chacun leur anthère, d'où s'échappe un pollen jaune d'or très-brillant.

HISTORIQUE. Le *Dielytra spectabilis* est une bonne vieille connaissance de l'introducteur de la Reine-Marguerite, du révérend P. d'Incarville, qui la rencontra un jour aux alentours de Pékin ; il y a de cela environ cent vingt ans. La plante ne fut point introduite vivante par lui ; il n'en fit parvenir qu'un échantillon sec qui se trouve dans l'herbier du célèbre botaniste français, Antoine Laurent de Jussieu. Ce n'est que vers 1810 qu'on en vit quelques pieds en Angleterre et en France; mais, à cette époque, tous les esprits étaient tellement dirigés vers les plaines de Mars, que le *Dielytra spectabilis* passa inaperçu dans celles de Flore, pour ne revenir s'y fixer que quarante années plus tard. En effet, il y a tout au plus deux ou trois ans que nous avons vu reparaître cette charmante fumeterre, que chacun considéra et considère encore comme une nouvelle importation.

Linné qui, le premier, la baptisa — dans ses *Amœnitates academicæ*, publiées à Leipsick, en 1749 — du nom de *Fumaria spectabilis*, l'indique comme un enfant naturel de la Sibérie. Nos recherches, à ce sujet, n'ont pu nous faire découvrir, dans tous les herbiers de Paris, un seul échantillon de cette provenance ; tous ceux que nous avons trouvé sont d'origine chinoise. L'illustre réformateur de la science a fait ici erreur, évidemment. Pourquoi, après tout, ne se tromperait-il pas tout comme un autre; la preuve, du reste, qu'il peut se tromper, c'est que les savants modernes prétendent qu'il a mal nommé cette plante.

Persoon veut que ce soit le *Corydalis spectabilis;* le grand Decandolle la nomme *Diclytra spectabilis*. Quelques botanistes du jour, trouvant dans le mot de Decandolle une erreur typographique, l'ont rectifié en celui de *Dielytra spectabilis*. Un certain savant du nom de Bernhardi, en fait le *Dicentra spectabilis ;* et MM. Siébold et Zuccarini la désigne par l'épithète de *Eucapnos spectabilis*. A ces six noms nous pouvons ajouter, d'après M. Fortune, et pour compléter la nomenclature, que les Chinois l'appellent *Hong-pak-Moutan-wha*, ce qui veut dire, à ce qu'il parait, *Fleur de Moutan rouge et blanche*. Si c'est là la véritable appellation chinoise du *Dielytra*, il faut alors avouer que les botanistes du Céleste-Empire ne sont pas forts, car nous ne voyons pas ce qu'il a de commun avec la *Pivoine moutan;* mais il est vrai qu'en Chine on regarde les choses avec des yeux qui ne sont pas français. Quoiqu'il en soit de la manière de voir de ces illustres producteurs du thé, le *Dielytra spectabilis* est une plante pour laquelle les mandarins se sont épris d'une telle passion, qu'ils la cultivent avec vanité dans les petits jardins féeriques qui avoisinent leur demeure.



Franciscea confertiflora.

M. Fortune, qui en est le dernier introducteur en Europe, l'a trouvée dans l'île de Chusan, croissant dans les rochers avec le *Weigelia rosea*; il ne l'a jamais rencontrée, dit-il, dans les parties méridionales de la Chine. F. H.

CULTURE. Le *D. spectabilis* est une excellente acquisition pour nos jardins. Il est rustique et passe parfaitement l'hiver à l'air libre, comme les *D. formosa* et *eximia*, en couvrant seulement les touffes avec de la litière ou mieux avec des feuilles sèches pour les garantir des fortes gelées et de l'humidité.

Cette plante se multiplie de plusieurs manières, soit par les graines qu'elle produit, soit par éclats ou par boutures en herbacée; cette dernière est préférable aux autres, en ce qu'on obtient plus promptement de forts sujets. Pour cela on choisit le rameau le plus fort, on fait, à l'aide du greffoir, la coupe oblique en sifflet d'une longueur de 10 millimètres environ, on place cette bouture dans un godet de 3 centimètres de diamètre, rempli de terre de bruyère tamisée, et on ne l'enterre que jusqu'à la hauteur du collet, puis on place sur une couche tiède tous les godets que l'on recouvre d'une cloche; on aura soin de la tenir ombrée jusqu'à la reprise de la plante.

Le moment le plus favorable à la multiplication de cette jolie plante est l'époque où elle défleurit (quoiqu'on en fasse en tout temps lorsqu'elle est poussée), ce qui arrive ordinairement vers la fin de mai ou commencement de juin. Pendant l'hiver, on aura soin de les tenir sous châssis, et au printemps suivant on pourra les livrer à la pleine terre sans inconvénient. Cette plante se plaît beaucoup mieux en terre de bruyère que dans d'autres, et exige l'ombre ou au moins à mi-ombre. On la trouve chez presque tous les horticulteurs; pour 1 et 2 francs on peut en avoir un pied . . . . très petit!

UTINET,
Au Jardin des Plantes de Paris.

FRANCISCEA CONFERTIFLORA. (POHL.)

FRANCISCEA A FLEURS SERRÉES. (PL. XI.)

Etymologie. Dédié à l'empereur François d'Autriche.

Famille des *Scrophularinées* de Jussieu; et de la *Didynamie angiospermie* de Linné.

Caractères génériques. — Les *Franciscea*, que certains auteurs ont débaptisés pour

les réunir aux *Brunsfelsia*, sont des arbrisseaux du Brésil, à feuilles alternes et à fleurs de couleur changeante; souvent d'abord bleue, passant ensuite au violet, pour arriver, par une dégradation insensible, au blanc plus ou moins violetté; ces fleurs, de différentes couleurs sur le même pied, sont d'un curieux effet. Le calice est campanulé à cinq dents presque égales; la corolle hypogyne (insérée sur le réceptacle au-dessous de l'ovaire) est *hypocratérimorphe*, c'est-à-dire que le tube est très-long, cylindrique, plus large au sommet, et couronné par un limbe aplati, divisé en cinq lobes presque égaux et arrondis. Dans le tube de la corolle sont *insérées* quatre étamines *didynames*, ce qui veut dire qu'il y en a deux plus grandes. L'ovaire est à deux loges, surmonté d'un style simple qui est terminé par un stigmate à deux lobes inégaux; cet ovaire devient, à la maturité, un fruit capsulaire presque globuleux, à deux loges qui renferment quelques graines anguleuses.

Description spécifique. — Le Franciscea confertiflora est un arbrisseau de plus d'un mètre de hauteur, à rameaux dressés recouverts d'une épiderme brun cendré, parsemée de quelques poils jaunâtres, surtout dans la partie supérieure des jeunes pousses. Les feuilles sont un peu coriaces, presque sessiles et très-rapprochées au-dessous des fleurs, longues de 10 à 12 cent. sur 4 à 5 de larges, oblongues, entières, un peu acuminées au sommet, obtuses, rétrécies à la base vers le pétiole, glabres ou un peu poilues en dessus et d'un vert très foncé, hérissées de quelques poils mous ou velues en dessous, et d'un vert moins noir que celui de la face supérieure; le pétiole est très-court et couvert de poils ferrugineux. Au sommet des rameaux, naissent de dix à douze grandes et belles fleurs disposées en beau bouquet terminal; le pédoncule est gros, raide; le calice est tubuleux, un peu renflé, de couleur verte, avec une légère teinte de violet. La corolle a le tube un peu jaune extérieurement, le limbe est large de cinq centimètres, d'un beau bleu violacé qui passe ensuite au violet rosé; la gorge ou œil simule un petit cadre blanc jaunâtre, ayant exactement la figure d'un carré long.

HISTORIQUE. Cette magnifique plante, que nous avons vu fleurir cette année chez M. Chauvière, horticulteur à Paris, rue de la Roquette, 148, où notre peintre en a fait le dessin, est une introduction de M. Libon, collecteur de l'établissement de Jonghe, à Bruxelles. Elle a été trouvée par lui sur les vastes montagnes de la province de Saint-Paul, au Brésil. Mise dans le commerce ces dernières années, sous le nom horticole de *F. laurifolia*, rapportée ensuite au *F. confertiflora*, elle a été de nouveau débaptisée, l'année dernière, par M. Hooker, qui a cru reconnaître en elle le *F. calycina* que M. Bentham a décrit dans le *Prodromus* de Decandolle, sous le nom de *Brunsfelsia calycina*. L'habile et savant directeur du jardin botanique de Kew (prononcez *Kiou*) peut avoir raison, cependant nous n'insisterons pas sur sa rectification. Le monde savant l'adoptera sans doute et sans beaucoup de difficulté — il adopte tout — mais le monde horticole ne l'acceptera pas aussi facilement, car il n'aime pas le changement; et puis, peu lui importe qu'une plante s'appelle *Confertiflora* ou *Calycina*. Il la connait sous le premier nom; cela lui suffit. On tarirait plutôt les mers en les transvasant dans un petit trou, qu'on arriverait à lui faire adopter cette nouvelle dénomina-

tion. Or, comme d'un côté il n'a pas tout à fait tort, et, que de l'autre, nous n'avons pas la prétention d'être plus habile que saint Augustin, nous n'entreprendrons donc pas de faire adopter le nom de M. Hooker. Nous nous bornons à narrer l'historique de la plante, et rien de plus; ce sera au temps de faire le reste. F. H.

Notice sur la culture de la Franciscea eximia.

On ne peut connaître à fond les procédés de culture auxquels une plante, récemment introduite des pays intertropicaux, doit être soumise dans la serre sous le climat européen, qu'après l'avoir observée attentivement dans sa croissance, sa période de végétation et celle de son repos apparent, c'est-à-dire après plusieurs années de culture. Faute de notions exactes et précises à cet égard, il est rare qu'une plante nouvelle donne des résultats satisfaisants; les amateurs qui s'en dégoûtent et la délaissent, seraient charmés de lui consacrer leurs soins, s'ils savaient comment ils doivent s'y prendre pour la cultiver avec succès. L'inconvénient que nous signalons ici a été plus d'une fois la cause de l'abandon d'une foule de bonnes plantes dédaignées avant d'avoir pu montrer toute leur valeur, tout leur véritable mérite.

Faire connaître les observations fournies par la pratique, et couronnées de succès; fournir en même temps d'utiles matériaux à l'histoire de l'horticulture, c'est, à notre avis, le devoir de tout introducteur de plantes nouvelles d'ornement ou d'utilité; c'est ce devoir que nous essaierons de remplir dans cette notice sur la *Franciscea eximia*.

La *F. eximia* occupe, sans contredit, un rang très-distingué parmi les plus jolies d'entre les plantes nouvelles d'ornement récemment introduites en Europe.

La province de Saint-Paul (Brésil) est le lieu de station de la *F. eximia;* c'est là qu'elle a été trouvée par notre collecteur M. Libon, dans une forêt vierge, à peu de distance de Villa-Franca. Elle croît naturellement dans une situation à peu près complétement ombragée, dans des éclaircies, où elle forme un buisson de $0^{m}80$ à $1^{m}25$ de hauteur; les fleurs, très-abondantes, et du plus riche coloris, se montrent au sommet de la tige, ainsi qu'aux extrémités des rameaux et des branches latérales.

Trois forts pieds de cette plante, déracinés et emballés avec beaucoup de soin, eurent un trajet de cent quatre-vingts lieues (900 kilomètres) à

parcourir à dos de mulet pour arriver à *Sanctos*, où ils furent embarqués pour Rio de Janeiro et expédiés, de là, en Europe, où ils parvinrent tous trois vivants, au mois de novembre 1847.

Immédiatement après le déballage, l'une des plantes fut mise dans un terreau de feuilles, sans mélange d'autres substances; une autre reçut un compost formé de parties égales de terre jaune, apportée du Brésil, et de terreau de feuilles avec une petite quantité de charbon de bois, la troisième fut planté dans un compost encore plus substantiel. Cette dernière plante ne donna aucun signe de vie; le n° 2 émit péniblement quelques jets minces et frêles; le n° 1, après un mois de plantation, montra tous les signes d'une végétation vigoureuse. Au bout de trois mois, ce pied de *F. eximia* avait formé de belles et bonnes racines, tapissant les parois intérieurs du pot; ses jets, bien nourris, étaient fermes et d'une bonne consistance. Les deux autres, dans la terre où ils étaient plantés, ne formèrent aucune racine. Éclairé par cette première expérience de trois mois, je fis replanter les pieds n°s 2 et 3 dans un pur terreau de feuilles. Ayant beaucoup souffert, ces deux pieds se trouvaient profondément altérés; ils eurent quelque peine à reprendre le cours normal de leur végétation. Le n° 1, mis dès le début dans la terre la plus conforme à sa nature, a conservé sur les deux autres une grande supériorité de vigueur et d'inflorescence.

La floraison de la *F. eximia* se montre, sous notre climat, dans la serre, à la même époque où elle a lieu dans son pays natal, du mois de janvier au mois de juin.

En hiver, les plantes, grandes et petites, les dernières surtout, veulent être tenues sous l'influence d'une température de 10 à 12 degrés Réaumur.

La période de la croissance normale de la *F. eximia* commence au mois de décembre; les fleurs se forment sur le jeune bois. Les premières se développent sur la tige et les rameaux principaux; puis il s'en forme sur les branches latérales, où elles se succèdent pendant plusieurs mois. Les petites plantes qui ne dépassent pas en hauteur $0^{m}15$, donnent déjà deux ou trois fleurs au sommet de la tige. On ne peut espérer une floraison parvenue à toute la perfection de sa beauté que sur les plantes de deux ou trois ans au moins. La plante-mère, la plus vigoureuse des trois que j'avais reçus du Brésil, obtint, à l'exposition de la Société de Flore de Bruxelles, le prix du concours pour la plus belle nouveauté. Cette même plante, dont je m'étais abstenu de retrancher aucun rameau pour la multiplication, donna plus de trois cents fleurs en 1850, de janvier en juin. Ces fleurs, si nombreuses, rappelant par leur forme la grande Pervenche,

avec de riches nuances de violet, de bleu et de blanc, se détachant sur le feuillage glauque d'un élégant arbrisseau, formaient un spectacle vraiment plein de charmes.

Les plantes bien enracinées peuvent être, sans inconvénient, mises au commencement du mois de mars dans la serre tempérée, un peu à l'ombre, à l'abri des rayons solaires, dans une situation bien aérée ; elles se placent très-convenablement au milieu des Camellia. On peut les y laisser tout l'été ; les pousses, dans cette situation, ne risquent pas de s'étioler ; leur végétation reste forte et trapue ; les fleurons sont bien nourris ; la floraison est à la fois abondante et prolongée.

On choisit, pour rempoter la *F. eximia*, l'époque où son jeune bois est bien aoûté, vers la fin de juillet. C'est le moment que, dans la pratique, nous avons trouvé le plus favorable au rempotage, pour obtenir de la *F. eximia* une belle végétation et une inflorescence normale. Un rempotage plus tardif retarde également la floraison, nous avons vérifié cette particularité par des expériences directes.

Au mois d'octobre, la *F. eximia* doit être reportée dans la partie la moins échauffée d'une serre chaude ; c'est là qu'elle doit passer les mois les plus rigoureux de l'hiver.

La culture du *F. confertiflora*, suivie d'après les procédés que nous venons d'exposer, est des plus simples ; en s'y conformant exactement, le succès est certain.

J. DE JONGHE,
Horticulteur à Bruxelles.

Ce que c'est que le Cytisus pilosus. — Réflexion sur les Plantes indigènes.

Lorsque, dans le précédent numéro, j'ai cherché à attirer l'attention sur l'avantage que pourrait offrir le *Cytisus pilosus*, pour l'ornementation des jardins, je n'assurai pas l'exactitude de ce nom. C'est qu'en effet j'avais remarqué beaucoup de ressemblance entre lui et le *Genista pilosa*, si commun à Fontainebleau, où il orne admirablement les côteaux arides et sablonneux ; seulement, la plante des horticulteurs est beaucoup plus velu que celle de Fontainebleau, qui est presque glabre. Je n'osai donc assurer l'identité de ces deux plantes. Aujourd'hui, d'après les renseignements que je dois à l'extrême obligeance de M. Decaisne, il est certain que le *Cytisus pilosus* n'est qu'une variété du *Genista pilosa*, très-fréquemment confondue dans les mêmes lieux avec les individus de l'espèce type.

Je profiterai de cette rectification pour rappeler, car on l'a dit déjà bien des fois, quel avantage on aurait à cultiver quelques-unes de nos plantes indigènes. Il est malheureusement vrai qu'il n'existe pas pour elles une très-grande sympathie ; mais il serait facile de la faire naître, du moins je le crois, et voici comment : en les mettant dans le commerce, qu'on leur donne un nom quelconque, et qu'on les fasse venir en ligne droite des profondeurs de la *Sibérie*, elles auront alors conquis les sympathies de tous les amateurs de plantes de pleine terre, qui les trouveront charmantes et qui s'empresseront d'acheter ce que la nature leur offre si libéralement dans leurs promenades de chaque jour. Tels seraient certainement les *Genista scoparia* et *scariosa*, si un horticulteur s'avisait de les greffer à certaines hauteurs, en les annonçant comme plantes de la Chine septentrionale, avec les noms de *Genista vertu chinoise*, et *Souvenir d'un Mandarin malheureux*. C'est qu'en effet, ainsi greffées, ces deux espèces produiraient de très-jolis petits arbrisseaux. La première, par ses rameaux dressés qui se couvrent d'abondantes fleurs jaunes ; la seconde, qui n'est pas moins florifère, par ses rameaux très-allongés, flexibles, qui s'inclinent toujours vers la terre. Ces arbustes, mélangés au *ytisus albus* feraient des groupes d'un très-bel effet.

CARRIÈRE,

Chef des pépinières au Jardin des Plantes de Paris.

Cytisus supinus et leucanthus.

Encore les *Cytises*, va-t-on dire! Et pourquoi non ! quand ils sont beaux comme ceux qui font le sujet de cette note.

Très-souvent les horticulteurs vont chercher à grands frais, à l'étranger, des plantes dont le mérite ne répond pas toujours à l'idée qu'ils s'en étaient faite, d'après des annonces souvent outrées, tandis qu'ils en ont quelquefois à leur disposition dans les Écoles de Botanique, et dont le mérite est bien constaté. Ces plantes, confinées ainsi dans les jardins de la science, semblent attendre, pour en sortir, qu'un observateur fixe sur elles son attention et les fasse remarquer aux disciples de Flore. C'est ce que je viens faire au sujet du *Cytisus supinus* vrai, ou *elongatus;* espèce très-distincte de celle décrite par MM. Cosson et Germain dans leur *Flore des environs de Paris*, et qui croît naturellement dans le Caucase, sur les monts Taurus, etc.

Si, en effet, les amateurs recherchent pour l'ornement de leurs jardins

des plantes dont la floraison, toujours certaine et abondante, produit beaucoup d'effet, ils trouveront toutes ces conditions réunies dans les *Cyt. supinus;* car, si jamais l'épithète de *donner plus de fleurs que de feuilles,* fut due à une plante, c'est assurément à celle-ci. Ses fleurs, d'un beau jaune vif éclatant, sont réunies par 3, 4, 5, en petits paquets tellement nombreux, qu'elles couvrent entièrement les rameaux qui, malgré leur tendance à pousser verticalement, s'inclinent forcément vers le sol sous le poids de cette prodigieuse floraison. Ce que je dis ici au sujet du *C. supinus,* s'applique également au *C. leucanthemus,* dont les fleurs sont d'un jaune pâle. Et cependant, avec tous ces avantages, où sont ces plantes? dans les Écoles de Botanique, où tout le monde les regarde, les admire...., mais c'est tout. CARRIÈRE.

Pivoines arborescentes.

A la dernière floraison des Pivoines, nous avons remarqué, dans la riche collection de M. Guérin-Modeste, rue des Boulets, 7, à Paris, quelques variétés tout à fait extrà, que nous croyons pouvoir recommander aux amateurs. Ce ne sont pas des dernières nouveautés; beaucoup se trouvent déjà chez les horticulteurs qui s'occupent de ce beau genre. Ces belles plantes, les voici :

Blanche noisette. Très-grandes fleurs d'un blanc pur.

Rosa mundi. Rose clair légèrement saumonée.

Lactea. Fleurs blanches avec une teinte d'un vert léger; l'onglet, qui est violet, produit un reflet très-agréable.

Carolina. Fleurs carnées, plus pâles au sommet des pétales.

Elisabeta. Fleurs d'une grosseur gigantesque, d'un beau rose vermillonné.

Madame de Vatry. Très-grosses fleurs rose légèrement lilacé, comme la couleur de la Rose Cent-Feuilles.

Alba-lilacina. Fleurs grosses, blanches, à onglets des pétales lacque carminé, qui projette une teinte lilacée.

Prince Troubetkoi. Fleurs très-pleines et grosses, rose fortement pourpré.

Comte de Flandre. Très-belles fleurs d'un rose carminé.

Ranieri. Fleurs grosses, couleur rose de pêcher.

Dyonisi. Fleurs blanc rosé un peu soufré.

Parmentieri. Fleurs lilas rosé.

Impératrice Joséphine. Fleurs rose lilacé.

Duhamel. Blanc légèrement lilacé.

Enfin nous dirons que la *Ville de Saint-Denis*, *l'Athlète* et *Louise Mouchelet*, gains de M. Mouchelet, pépiniériste à Saint-Denis, sont,

cette année, ce qu'elles étaient l'année dernière, c'est-à-dire des variétés de premier choix. F. H.

Pivoine herbacée nouvelle.

Sous le nom de *Fimbriata coccinea anemonæflora*, M. Charles Gombault, horticulteur à Orléans, rue de l'Ormerie, 15, vient de nous adresser un gain nouveau de ses semis, très-remarquable par la belle forme et la composition de ses fleurs. Cinq à sept grands et larges pétales dressés, rouge écarlate éclatant, forment la corolle. Le centre est occupé par d'innombrables appendices pétaloïdes, qui simulent admirablement le cœur de ces charmantes Anémones asiatiques à fleurs pleines. Ces appendices sont les étamines plus ou moins transformées en pétales. Les extérieurs sont presque normales : le filet est d'un beau rouge écarlate comme toute la fleur, un peu aplati, et bordé au sommet par les lobes d'anthères d'un beau jaune d'or. Plus ces étamines approchent du centre de la fleur, plus les filets sont larges et pétaloïdes ; ils sont presque tous profondément échancrés au sommet, et c'est dans l'échancrure qu'on retrouve une petite languette qui porte toujours, sur ses bords, les rudiments jaune d'or, des lobes de l'anthère. Ce nouveau gain est aussi très-curieux sous le rapport morphologique ; sa fleur est la démonstration la plus complète du système de la conversion des étamines en pétales. On y trouve en effet cette transformation à tous les degrés ; depuis les filets linéaires jusqu'aux pétales parfaits qui occupent le centre. F. H.

Lobelia cuneata.

Ce n'est pas comme nouveauté que je cite cette plante ; mais seulement pour rappeler aux amateurs le bel effet que produisent les élégantes touffes hautes de 15 à 20 cent. sur 35 à 40 cent de large, et d'où s'élèvent d'innombrables et gracieuses fleurs d'un beau bleu d'azur. La floraison a lieu vers le commencement de mai, et ne s'éteint qu'avec les premières gelées blanches. Cette jolie espèce, trop connue, vient très-bien à l'ombre, et fait de délicieuses bordures pour les massifs de terre de bruyère, surtout lorsqu'on la mélange avec quelques *Euphea platicentra*. Ces deux plantes vivent parfaitement ensemble ; il ne leur faut pas beaucoup d'eau, néanmoins il est convenable que les racines se trouvent toujours dans un sol modérément humecté.

Le *Lobelia cuneata* se multiplie de graines et de boutures. On doit

semer les graines, à l'automne, dans des terrines remplies de terre de bruyère et tenue sur couche. Ces graines étant très-fines, il faut les recouvrir de très-peu de terre. Aussitôt que le plant a acquis de quatre à cinq feuilles, on le repique en pot en le plaçant sous châssis pendant l'hiver. Pour obtenir des touffes plus fortes et plus épaisses, on pince les jeunes tiges pour les faire ramifier. Les boutures se font à l'automne sous châssis; on les traite, après la reprise, comme le plant obtenu de graine.

DELAHAYE,
Au Jardin des Plantes de Paris.

Exposition d'horticulture à Versailles.

Sur le point de rendre le dernier soupir, la Société d'horticulture de Seine-et-Oise vient de se relever d'une longue agonie, par une exposition des plus brillantes. Cette cure, presque miraculeuse, est due à son président, M. Bernard de Rennes, qui a trouvé, il faut le dire, dans le nouveau secrétaire général, M. Heuzé, un aide-de-camp plein de zèle et d'intelligence qui consacre à la Société tous les courts instants de loisirs que lui laisse sa chaire de culture de l'École régionale de Grignon.

En effet, si nous avons à enregistrer aujourd'hui, au sujet de l'exposition de Versailles, un résultat tout différent de celui de l'année dernière, c'est grâce à la nouvelle organisation de la Société; à la vigoureuse impulsion que MM. Bernard de Rennes et Heuzé ont su donner à ses travaux; à la création d'un agréable élément protecteur, les Dames patronesses; enfin, et surtout, aux démarches incessantes et pénibles du secrétaire général auprès des horticulteurs et amateurs Versaillais, pour stimuler leur zèle et en obtenir leurs beaux produits.

Par cette exposition, qui a eu lieu sous une tente élevée sur les domaines de l'Institut agronomique, la ville de Versailles nous a révélé la richesse de son commerce horticole, et ses habiles horticulteurs nous ont montré qu'ils pouvaient quand ils voulaient. Près de deux mille objets étaient disposés et groupés sur des massifs bordés de gazon, à l'instar des expositions de la Société nationale de la Seine.

M. Margat jeune, par une gracieuse courtoisie, était resté en dehors des concours afin de pouvoir dédier son joli lot de *Camellia* fleuris aux Dames patronesses.

M. Duval père avait de magnifiques Azalées de l'Inde, qui, certes, auraient pu soutenir la comparaison avec celles de M. Michel (de Paris). Ces Azalées de pleine terre formaient un groupe admirable, tant par le

nombre et la force des sujets que par la diversité des coloris. Dans les *Rhododendron* de pleine terre, il possède de très-belles choses, et, entre autre, plusieurs variétés de ses semis d'une admirable beauté. A côté de ces éclatants arbustes tous fleuris, on voyait une vingtaine de petits pieds des fameux *Rhododendron de l'Hymalaya*, d'une introduction récente, et qui ont fait grand bruit lors de leur arrivée en Angleterre. M. Duval père ayant mérité les premiers prix dans les concours d'Azalées, de Rhododendron, et de plantes ligneuses nouvellement introduites, le jury lui a décerné la médaille d'or des Dames patronesses.

La médaille d'argent des Dames patronesses a été gagnée par M. Dieuzy, qui avait, après M. Margat, la plus belle collection de Camellia en fleurs.

Le prix accordé à la plus belle et la plus nombreuse collection d'arbres verts résineux de pleine terre, a été gagné par M. Rémont; c'est la médaille d'or du ministre de l'agriculture et du commerce. — La médaille d'or de la ville de Versailles a été décernée à un magnifique *Rhododendron* de semis obtenu par M. Truffaut, et que le jury a baptisé du nom de *la Ville de Versailles*.

Les autres récompenses ont été réparties dans l'ordre suivant :

A la plus belle collection de Primeurs. Médaille d'argent, à M. Péelle, qui avait exposé différents légumes et des fruits parfaitement mûrs : comme Chasselas, Pêche-Brugnon, Prune-Mirabelle, Abricot-Pêche, Fraises, etc.

Médailles de bronze à M. Royer-Duval, horticulteur-marchand, et à MM. Fagret, jardinier de M. de Pavant, et Petit, jardinier de M. Fournier.

Outre des produits de ces lauréats, le potager de Versailles, si habilement dirigé par M. Hardy fils, exhibait des arbres fruitiers de toutes sortes garnis de leurs beaux fruits : Cerises, Prunes, Figues, Groseilles, Framboises, Melons, etc. ; et M. Emmanuel l'Hérault, de magnifiques Asperges qui mesuraient plus de quatre centimètres de diamètre.

Dans le *concours d'Ananas*, la médaille d'argent a été gagnée par M. Gontier, de Montrouge, et la médaille de bronze par M. Fagret, déjà nommé.

Après la belle collection d'Azalées de l'Inde de M. Duval, venait celle de M. Ruelle, jardinier du fleuriste de M. Fould, à Rocquencourt, et qui a remporté la médaille d'argent. M. Rémont a eu une pareille médaille pour ses Azalées de pleine terre.

Pour *la plus belle collection de plantes fleuries*, le lot de M. Pescatore,

amateur, a été couronné d'une médaille d'argent ; et celui de M. Renaut, cultivateur, de la médaille de bronze des Dames patronesses.

La plus belle plante en fleur la mieux cultivée, et qui a été couronnée d'une médaille d'argent, appartenait à M. Clayton de Windt, propriétaire à Épinay (Seine-et-Oise) ; c'est LE Pélargonium (*Géranium*), LA BELLE *d'Epinay !* Sans vouloir faire ici le *maître d'école*, nous ferons observer cependant qu'il est un peu choquant, pour une oreille qui n'a pas besoin même d'être académicienne, d'entendre dire : *Un* Pélargonium LA *Belle*, ou LA *Fiancée*, ou LA *Purpurine*, etc. C'est par trop déroger aux premiers principes de notre langue, et nous croyons qu'on pourrait très-bien éviter des *spécifications* aussi vicieuses. Les parrains de ces plantes ne sont pas illettrés au point de dire *ma femme est beau*, *mon garçon est belle ;* il faudrait être pour cela Allemand ou Anglais. — Ils sont au contraire les premiers à rire d'un étranger qui dit *le beau lune*, *la belle soleil !* Pourquoi alors disent-ils *une belle Pélargonium ?* Tâchons donc, pour l'honneur de l'horticulture de notre pays, de mieux allier les noms de variétés ou d'espèces avec celui du genre. On dénigre déjà bien assez nos jardiniers, qu'on n'aie pas à ajouter encore qu'ils parlent français comme des vaches espagnoles. Nous le disons bien franchement et sans intention de blesser personne, il est pénible de voir la manière dont quelques horticulteurs écrivent les noms des plantes. Que doit-on penser en effet des connaissances botaniques d'un homme qui écrit : *Saint-Fory carpoce* pour *Symphoricarpos*, et quelle confiance peut-on avoir dans les noms de plantes qu'il cultive ? Que veut désigner cet autre par le nom de *Voyella ?* Est-ce le *Weigelia ?* C'est probable ; mais qui peut l'assurer ? Combien d'autres noms sont *écorchés* de cette manière ; la liste n'en finirait pas. Nous nous bornerons à jeter un blâme sévère sur ces hommes qui, sans connaissances aucunes, veulent faire le commerce de plantes. On ne peut faire de la serrurerie sans apprendre l'état de serrurier : il en est de même pour faire de l'horticulture marchande ; il faut, avant tout, étudier les principes avec lesquels on arrive à connaître les plantes, et apprendre à en bien écrire les noms. Un marchand qui dénature ainsi *involontairement* les noms, n'aura jamais notre confiance, car il ne connaît pas les plantes, et il vous vendra tout aussi bien, et sans le moindre scrupule, de *l'Hortensia* pour du *Mertensia*, du *Dianthus* pour du *Clianthus*, etc. Nous entreprendrons très-prochainement une guerre *d'extermination* contre toutes ces incapacités qui sèment le dégoût dans le camp des amateurs, et qui jettent ensuite le ridicule sur l'horticulture française.

Revenons maintenant à la plus belle plante ligneuse, la plus nouvellement introduite et présentant de l'intérêt sous le rapport de la prospérité horticole. M. Rémond, qui a obtenu la médaille d'argent, avait présenté neuf plantes nouvelles, comme introduction du 23 mars 1852, et parmi lesquelles se trouve le *Bejaria Lindeniana*, avec cette inscription : fleurissant pour la première fois en France. C'est une erreur ; cette espèce a déjà fleuri dans notre pays. Elle était en fleur au mois de mai 1850, et c'est d'après l'individu qui a fleuri à Paris à cette époque que nous lui avons donné le nom de *Lindeniana*, en la faisant figurer dans le nº 10 (15 mai 1850) de la *Revue horticole*. M. Rémont ignorait évidemment le fait ; nous croyons à sa sincérité ; mais nous, serviteurs dévoués de *dame vérité*, nous devions cette rectification.

M. Dufoy, horticulteur, rue des Amandiers-Popincourt, à Paris, a reçu une médaille de bronze des Dames patronesses, pour sa belle collection de *Géranium* (Pélargonium), et une autre pour ses jolies Verveines ; ainsi que M. David Dieuzy, de Versailles. M. Lesueur, jardinier de M. Guyot des Fontaines, à Marly, a obtenu la seconde médaille de bronze des Dames patronesses pour un beau lot de Verveines ; de plus, ses jolies *Calcéolaires* ont été couronnées d'une médaille de bronze. Pareille médaille a été décernée au lot de M. Bruzeau, jardinier à Bellevue. La médaille d'argent a été pour M. René-Lottin, qui, l'année dernière, a remporté le premier prix d'amateur à l'exposition de Paris.

Les *Amaryllis* de M. Aimé Turlure, nous ont montré leur parfaite uniformité. Ces plantes sont belles de végétation ; mais pour la variation dans le coloris et la forme, il y en a peu. A part la variété à fond blanc, toutes les autres n'offrent pas grande différence de teinte. Le jury a décerné à ce lot une médaille d'argent.

Le concours des Cinéraires n'a pas été bien brillant. MM. Lesueur et Aubert en avaient quelques-unes assez belles ; mais elles n'étaient pas assez nombreuses pour rivaliser avec le lot de M. Charpentier, chef des cultures de M. Gabriel Odier, à Meudon, qui a gagné la médaille d'argent.

M. Lusson, l'infatigable primevériste, nous a encore montré cette année des choses admirables en Primevères et en Auricules. Le jury a mieux apprécié cette fois ces ravissantes plantes printanières, qui ont obtenu une médaille d'argent.

Dans le concours des *Pensées*, M. Charpentier, déjà nommé, avait une collection très-variée et très-belle ; il y en avait de panachées d'un cachet bizarre, tout particulier. Cette collection a eu la médaille d'argent, et celle de M. Lefevre, horticulteur à Bellevue, la médaille de bronze.

Les Anémones de Mme Quetel, de Caen, ont obtenu une médaille d'argent, et celles de M. Lemay, une médaille de bronze. Nous ne saurions trop féliciter Mme Quetel sur le beau choix de ses Anémones, et l'engager à continuer ce genre de culture, dans lequel elle obtient d'aussi beaux et éclatants succès. Certes, une médaille d'or n'aurait pas été au-dessus du mérite de ses plantes.

Enfin, et pour clore ce compte-rendu, nous dirons que les merveilleuses *Pivoines*, de M. Modeste Guérin, de Paris, que le jury seul a pu voir dans leur fraîcheur, ont reçu une médaille d'argent.

Nous pouvons encore citer, comme ayant apporté de l'intérêt à cette exposition, le petit lot de *Fuchsia* de M. Daru, jardinier de M. Baget, notaire à Nauphle-le-Château ; les beaux Rhododendron, de M. Bertin ; les Tulipes hatives de M. Truffaut ; la collection de plantes de serres variées de M. Dieury-Fillion ; les Primevères et Calcéolaires de semis de M. Emile Denevers ; les Camélias de M. Legeas ; les Bruyères et Tulipes de Madame de Rongé, etc.

Quant aux arts industriels tenant plus ou moins directement à l'horticulture, nous citerons le métier pour faire des paillassons, de M. Boutard, chef des cultures de MM. Jacquin, à Charonne ; les appareils hydrauliques de M. Henry Leclerc, ingénieur, quai Valmy, à Paris, et les bacs de M. Loyre, qui ont reçu une médaille d'argent. F. H.

Société d'horticulture de la Sarthe.

(Exposition les 1er, 2 et 3 Juin.)

Jaloux de donner l'impulsion aux efforts des horticulteurs du Maine et de les faire juges eux-mêmes des progrès des départements éloignés, autrement que par les voies lentes et détournées de la routine et du commerce, le comité d'administration de la Société de la Sarthe a pensé que, s'il n'était pas temps encore de la faire concourir directement avec les horticulteurs de tous les pays, ainsi que le pratiquent déjà quelques Sociétés d'horticulture, il n'était pas non plus sans utilité d'admettre à la prochaine exposition les lots de plantes d'élite et peut-être inconnues que voudraient bien y apporter les horticulteurs de profession, étrangers au département.

En conséquence et sans modifier autrement l'ancien programme, le comité a décidé qu'il serait décerné une médaille additionnelle, « médaille *du progrès étranger,* » à celui des horticulteurs de profession résidant hors du département de la Sarthe, qui aurait envoyé à l'exposition du

1er juin le lot de plantes (quels que soient leur espèce et leur nombre) répondant le mieux, soit par leur beauté ou leur culture, soit par leur rareté ou leur nouveauté, à cette idée de progrès dans une carrière qui doit de plus en plus cesser d'être locale et exclusive.

En outre de cette résolution, la Société, à l'aide des subventions qu'elle doit à la munificence des dames patronesses, des conseils municipaux de la ville du Mans et de la commune de Sainte-Croix, se propose de décerner une *médaille en vermeil* des dames patronesses, au plus beau bouquet de salon. Une *médaille en or* des dames patronesses, à la plus belle plante de l'exposition ; et enfin, une *médaille d'honneur* au garçon jardinier qui unira à la meilleure conduite la capacité la mieux reconnue. Un livret de la caisse d'épargne, avec un versement de 100 fr. inscrit en son nom, sera joint à la médaille. F. H.

Les Fourmis et le jus de Pruneaux.

Dans un de nos précédents numéros, nous avons reproduit un article de M. Adam, vice-président du cercle horticole et de botanique de la Seine-Inférieure, sur la destruction des fourmis avec l'eau de cuisson des pruneaux. Depuis ce moment, nous recevons chaque jour, de nos abonnés, confirmation de l'efficacité de ce procédé simple et peu coûteux. Dernièrement on annonçait la destruction des fourmis par le camphre. Nous croyons ce moyen illusoire, en ce sens qu'il ne détruit point l'animal ; il le chasse seulement d'un endroit pour le rejeter dans un autre ; c'est donc un simple déplacement. Avec l'eau de pruneaux, au contraire, on arrive à détruire, puisque toutes les fourmis qui viennent pour goûter ce jus, s'y précipitent et s'y noient. Aujourd'hui, M. Andry, secrétaire de la Société nationale, M. Domage, amateur, etc., ne font usage que de ce liquide pour se débarrasser des fourmis qui infestaient leurs serres.

F. H.

EXPOSITIONS D'HORTICULTURE.

Le Mans : 1er, 2, 3 et 4 juin.

Paris (Société nationale) : du 11 au 14 juin.

Toulon : 30 mai et 30 septembre.

Caen : 19 août

Troyes : 26 septembre. — Concours entre les maraîchers du département.

Paris. — J.-B. GROS, imprimeur horticole, rue des Noyers, 74.



Annica Bricogne pinx. — Visto sc.

Forsythia viridissima

N. Rémond imp.r r. des Noyers 65, Paris

FORSYTHIA VIRIDISSIMA.

(PL. XII).

Etymologie. Dédié à Forsyth, savant arboriculteur anglais.

Famille des *Oléacées* ou *Jasminées*, et de la classe *Diandrie monogynie* de Linné.

Caractères génériques. Ce genre se distingue des autres genres de cette famille par le calice non persistant, court, à 4 lobes; par la corolle hypogyne, presque campanulée, découpée, jusque près de la base, en 4 lanières très-longues. Les 2 étamines sont renfermées dans le tube de la corolle et insérées à sa base. L'ovaire est à 2 loges et surmonté d'un style court qui porte à son sommet un stigmate capité à 2 lobes. Le fruit est une capsule ovale un peu comprimée, divisée intérieurement en 2 loges qui ne contiennent chacune qu'un très-petit nombre de graines plates, bordées d'une aile très-étroite.

Description spécifique. Le *F. viridissima* est un arbrisseau qui atteint jusqu'à trois mètres de hauteur, et dont les rameaux, dressés et à 4 angles, portent des feuilles simples oblongues ou oblongues-lancéolées, pétiolées, dentelées vers leur sommet, très-entières dans leur moitié inférieure, glabres, lisses, d'un beau vert foncé. Les fleurs, qui apparaissent au commencement du mois de mars, avant les feuilles, sont grandes, d'un très-beau jaune, et naissent, sur le bois d'une année, de petits bourgeons situés à l'aisselle des anciennes feuilles; elles forment, par leur ensemble, de longues grappes couronnées d'un bouquet de quelques feuilles naissantes.

HISTORIQUE. Depuis longtemps les botanistes connaissent un *Forsythia* que Wahl a nommé *suspensa;* Lamarck, *Lilac perpensa*, et Thunberg, *Syringa suspensa*. Cette espèce croît spontanément en Chine, et porte le nom de *Ren-Gioo*. Les Japonais l'ont introduit dans leurs jardins, et en possèdent deux variétés : l'une à rameaux dressés, qu'ils appellent *Itatsi-Gusa*, et l'autre, à rameaux réfléchis ou pleureurs, ayant nom *Kitatsi-Gusa*, qui a été introduite en Hollande, en 1833, par M. Verkerk Pistorius ; mais il ne paraît pas qu'elle en soit encore sortie.

Le *F. viridissima*, ainsi appelé par M. Lindley, à cause du beau vert foncé de ses feuilles, pourrait bien n'être que la variété à *rameaux dressés*, de l'espèce décrite par Wahl sous le nom de *suspensa*, qui a les feuilles tantôt pennatifides, tantôt simples et dentelées, comme la plante introduite vers 1845 par M. Fortune, et que nous figurons dans ce numéro. Nous engageons les amateurs qui posséderont le *F. viridissima*, de se tenir en garde contre tous les *F. suspenda ramis erectis*, que l'appas du gain pourra faire naître un jour, d'un coin de jardin de quelques faiseurs de nouveautés.

On peut, nous dirons même *on doit* faire emplette de cette première espèce, qui est d'un grand effet ornemental, lorsqu'on sait la grouper avec

des plantes à feuilles persistantes qui font ressortir le brillant jaune d'or de ces myriades de fleurs. C'est une acquisition précieuse à cause de l'époque de sa floraison, qui a lieu lorsque les parterres possèdent encore peu de fleurs, et au moment où l'amateur, excité par l'apparition de quelques beaux rayons de soleil, commence à parcourir les massifs les plus rapprochés de sa demeure. C'est donc aux environs de l'habitation que ce bel arbrisseau devra être placé, et en vue des fenêtres des appartements; car les giboulées de mars ne permettent pas toujours de jouir à l'air libre des prémices du printemps.

Un de nos confrères a publié, d'après les journaux anglais, une longue note, dans le courant du mois de mai dernier, pour nous apprendre que le *Forsythia viridissima* était des plus intéressants; qu'il pousse très-vigoureusement sous le climat des États-Unis d'Amérique, et qu'un nommé M. J. Saul avait été étonné de voir cet arbuste chez un horticulteur de New-York, tel qu'il a sans doute apparu à M. Fortune sous le climat de la Chine. L'auteur de la note en tire cette conséquence : que le *Forsythia viridissima* pourra être une excellente acquisition pour les régions de l'Est, de l'Ouest et du Midi de la France. — Si notre confrère, *ancien jardinier* à Limoux, parcourait *quelquefois* les jardins de nos horticulteurs de Paris, il aurait pu ajouter : que chez M. Chauvière, rue de la Roquette, 148, et chez M. Bondoux, rue de Lourcine, etc., le *Forsythia*, au lieu d'être une plante chétive, comme M. J. Saul l'avait vu à Londres, « était un magnifique arbuste tout ruisselant de myriades de fleurs d'un jaune d'or; » et qu'il avait repris, sous le ciel moins brumeux de Paris, l'énergie qu'il a dans son pays natal.

Le *Forsythia* est, en effet, une plante très-rustique, et les beaux individus que nous avons vus tout *ruisselant* de fleurs au mois de mars dernier, chez MM. Chauvière et Bondoux, prouvent suffisamment que, jusque sous le climat de Paris, il est positivement acquis à la pleine terre.

CULTURE. Le sol lui est à peu près indifférent; cependant il vient beaucoup mieux dans une bonne terre de jardin. On le multiplie par boutures et par couchage. F. H.

CHEIRANTHUS DELILIANUS.

GIROFLÉE DE DELILE (PL. XIII.)

Étymologie. Pour quelques auteurs, *Cheiranthus* viendrait de *Kheyry*, nom par lequel les Arabes désignaient cette plante, et du mot grec *anthos*, fleurs.



Cheiranthus Delilianus.

Rémond imp.r, r. des Noyers 41 Paris

Mais Linné était trop esclave des lois grammaticales pour s'en écarter au point de former un nom d'un mot arabe et d'un mot grec. Nous croyons plutôt qu'il vient de ces deux mots grecs : *cheirios*, apprivoisé, et *anthos*, fleurs. C'est qu'en effet la RAVENELLE (*Cheiranthus Cheiri*), qui croît au milieu de nous, sur les vieux murs des habitations, n'est pas originaire de notre pays, elle appartient à la Flore de l'Europe méridionale. Ce n'est donc pas une plante indigène, mais bien une plante naturalisée, *apprivoisée ;* et le nom de *Cheiranthus* serait une allusion poétique de cet état.

Famille des *Crucifères* de Jussieu ; *Tétradynamie* de Linné.

Caractères génériques. — Toutes les plantes qui portent le nom générique de *Cheiranthus*, sont herbacées, quelques-unes seulement ont la tige ligneuse inférieurement. Leurs feuilles sont alternes, allongées. Les fleurs, composées, comme toutes les crucifères, de 4 pétales disposés en croix et de 6 étamines tétradynames (4 grandes et 2 petites), présentent un calice à 4 sépales dont 2 ont une petite bosse à leur base ; le stigmate est à 2 lobes ou capité (en forme de *tête*) ; le fruit est une *silique* cylindrique ou comprimée, c'est-à-dire allongée, sèche, s'ouvrant, à sa maturité, en deux valves ou panneaux, qui se séparent d'une cloison membraneuse sur les bords de laquelle sont fixées les graines, qui viennent se disposer à son milieu sur un seul rang. Ces graines sont ovales, aplaties, et renferment un embryon (germe de la plante) courbé, à cotylédons plats, ayant la radicule appliquée sur un de leurs bords.

Description spécifique. — Herbe trapue, très-rameuse, formant des petites touffes buissonneuses, hautes de 25 à 30 centimètres, à tiges fortement anguleuses. Les feuilles sont linéaires, longuement et étroitement rétrécies à la base, aiguës au sommet, entières, ou présentant une ou deux petites dents sur les bords, ressemblant beaucoup à celles de la Giroflée jaune, mais plus étroites, couvertes de quelques poils appliqués en naissant, glabres dans l'état adulte, longues de 5 à 8 centimètres sur 1 centimètre à peine de largeur. Les fleurs, de la grandeur de celles de la *Ravenelle*, sont rouge foncé en naissant, et prennent ensuite une couleur violacée lie de vin ; elles sont disposées d'abord en un corymbe qui, par l'allongement de l'axe, devient ensuite une grappe simple portant ses fleurs rouges au sommet, et violacées dans la partie inférieure.

HISTORIQUE. Cette jolie plante que nous avons vue chez M. Lierval, horticulteur, rue Andreine à Passy, Seine, est sortie des cultures de M. Bacot, horticulteur, route d'Allemagne, 178, à la Villette, qui n'en connaît ni l'origine, ni la provenance. Mais à en juger par ses affinités avec les *Ch. mutabilis* et *scoparius*, il se pourrait qu'elle soit indigène de l'île de Madère. Ce n'est ici qu'une simple hypothèse ; nous n'affirmons rien. Quelques horticulteurs la considèrent comme une variété du *Ch. tenuifolius ;* c'est encore possible ; en tout cas ce serait une variété bien distincte, comme nous aimerions voir toutes les variétés de certains genres ; car, le *tenuifolius* a les fleurs jaunes et les feuilles un peu soyeuses ; le *Delilianus* a les fleurs rouges et les feuilles glabres. Quoiqu'il en soit, espèce ou variété, cette plante est une délicieuse créature du règne végétal, qui sait donner d'abondantes et charmantes fleurs

d'une très-longue durée. Dans les premiers jours de mai, ce sont les fleurs des tiges principales qui apparaissent, et pendant que leur axe s'allonge, de nombreux rameaux latéraux se développent et apportent des fleurs nouvelles qui viennent ainsi succéder aux premières, sans laisser *d'inter-fleuraison.* — Qu'on nous pardonne l'invention de ce mot.

Mais *Delilianus* n'est pas le seul nom appliqué à cette gracieuse giroflée; elle porte encore celui de *angustifolius* et de *tenuifolius*; demain, ce soir peut-être même, elle recevra celui de *dimorphus* ou *bicolor*, etc., etc., car les horticulteurs et les botanistes savent user largement de la liberté de nommer les plantes. F. H.

CULTURE. Par sa bonne tenue et la couleur de ses fleurs qui n'est pas encore commune, le *Cheiranhus tenuifolius* sera très-avantageux pour les horticulteurs qui fournissent les marchés aux fleurs. Il n'est pas délicat, et passe très-bien l'hiver en pleine terre, sans abris; il a parfaitement supporté les huit degrés de froid des premiers jours de janvier dernier.

Une exposition ouverte lui convient particulièrement; il veut une bonne terre de jardin et de copieux arrosements pendant sa végétation. Pour en obtenir des plantes vigoureuses et bien faites, on doit la multiplier par semis. A cet effet, on remplit une terrine, jusqu'à deux centimètres de son bord, d'un mélange de deux tiers de terre de bruyère et de un tiers de terreau bien consommé; on y sème les graines, et, avec le fond d'un pot, on appuie légèrement pour plomber un peu la terre. Cette opération faite, on recouvre les graines de 3 à 4 millimètres de terre, sans la fouler de nouveau, comme il arrive souvent de faire chez beaucoup d'amateurs. Ce plombage de la terre qui recouvre les graines est une grande faute; car, quand ces graines commencent à germer, elles sont pressées par la terre foulée qui forme une croute et que les cotylédons sont obligés d'enlever, ce qui fatigue naturellement le jeune plant.

Ces semis doivent être faits dans le mois de septembre et octobre; on les abrite sous châssis froid pendant l'hiver. Aussitôt que le plant a développé de cinq à six feuilles, il faut le repiquer dans des petits godets de 5 à 6 centimètres, et le replacer sous un châssis froid, où cependant la gelée ne pénètre pas. Du 15 avril au 1er mai, dès que le froid n'est plus à craindre, on met ses plantes en planches ou en pépinières à l'air libre, où elles ne tardent pas à pousser vigoureusement; on doit pincer, à 8 ou 10 centimètres, les tiges qui s'emporteraient trop et celles qui paraîtraient peu disposées à donner des ramifications. A la fin de mai on peut les lever

en motte pour les mettre en place, ou en pot pour les porter aux marchés; elles ne souffrent aucunement de cette transplantation. — Comme je l'ai dit plus haut, le *Cheiranthus tenuifolius* ou *Delilianus*, peut très-bien passer l'hiver à l'air libre; il est cependant plus prudent de l'abriter sous châssis; mais je crois qu'il est préférable de le cultiver comme plante annuelle, en le semant à l'automne; on a par ce moyen des plantes plus belles et plus vigoureuses. A défaut de graines, on peut le propager par boutures qui, faites à la manière ordinaire, reprennent très-facilement et produisent aussi de belles plantes.

DE LA HAYE,
Chef du carré des plantes vivaces au Jardin des Plantes de Paris.

Plantes nouvelles ou peu connues.

Quelques personnes, intéressées dans le commerce des plantes, nous ont adressé des reproches au sujet des réflexions d'un de nos collaborateurs, sur l'effet ornemental de quelques plantes indigènes à la France. On va même jusqu'à nous reprocher de vouloir détruire le commerce horticole! Nous ne voulons ni entraver, ni détruire le commerce des plantes; nous travaillons, au contraire, à lui donner plus de développement, et nous ne croyons pas manquer à notre programme, en disant aux horticulteurs qu'ils peuvent trouver très-près d'eux, et à bon marché, des plantes qu'ils vont chercher à l'étranger, sans savoir ce qu'ils achètent, et qu'on paye ordinairement très-cher. Nous n'irons pas chercher la preuve bien loin; on la trouvera dans cette revue des plantes nouvelles.

Commençons par le *Weigelia lutea* qui se vend 4 fr. le pied. Qu'est-ce que ce *Weigelia jaune*, qu'on fait figurer comme plante nouvelle? C'est tout bonnement le *Diervilla canadensis*, arbuste très-insignifiant, connu depuis des siècles, et qu'on vend 50 centimes chez tous les horticulteurs qui sont jaloux de leur honneur et de leur probité. On le connaît encore dans les ouvrages de botanique sous les noms de *Diervilla lutea*, *Tournefortii*, *humilis*, *trifida*, *Acadiensis* et de *Lonicera Diervilla;* celui de *Weigelia lutea* lui a été nouvellement donné par un marchand de plantes, qui trouve plus avantageux de gagner 4 fr. que 50 centimes; ça peut faire son affaire, mais les amateurs ont le droit de dire qu'on les trompe, et nous sommes parfaitement de leur avis.

Weigelia Midendorfiana lutea. D'où sort cette autre nouveauté qui a, dit-on, de grandes fleurs jaunes? On la dit originaire du Caucase ou de la Sibérie. Nous en doutons beaucoup, et nous ne sommes pas éloignés

de croire que c'est encore une nouveauté à la façon de *Weigelia lutea;* car une personne qui en a acheté un pied assez fort, a été très-étonné de voir avec quelle précaution le marchand avait enlevé tous les boutons à fleur. Nous engageons donc les amateurs à ne pas trop se presser pour en faire l'acquisition. On va sans doute dire encore que nous allons faire du tort à l'horticulture ; nous en sommes fâché ; mais toutes les fois que nous trouverons la mauvaise foi ou l'ignorance sur notre passage, nous tirerons dessus, à boulet rouge même s'il le faut, pour les détruire aussi radicalement que possible.

Dactylis glomerata. On a la hardiesse d'annoncer comme nouveauté et de vendre 4 fr. le pied cette graminée, qui est plus commune dans les prés que le chiendent, et qui est tout aussi ornementale. Qu'on vende de belles plantes communes, à des prix modérés, rien de mieux ; mais annoncer le *Dactylis glomerata*, mauvaise drogue s'il en fut, 4 fr. le pied, c'est par trop fort. On voudrait peut-être que nous gardions le silence devant un pareil acte d'ignorance ou d'effronterie! Allons donc, c'est impossible!

Briza gracilis. La gracieuse plante qui figure dans le commerce sous ce nom, est une délicieuse et légère graminée qu'on rencontre communément dans les prés et les bois, et qui n'a pas besoin de prendre l'épithète nouvelle de *gracilis* pour pénétrer dans le domaine de Flore ; c'est tout simplement le *Briza media*. Tout amateur qui se donnera la peine d'admirer, dans les champs, ces élégants et petits épillets qui se balancent au gré des vents, en arrachera un pied pour le transplanter dans son parterre. Cependant, comme nous ne voulons pas faire de tort aux horticulteurs, nous apprendrons aux amateurs qu'on en trouve des graines chez tous les marchands grainiers. — Le *Briza maxima* est aussi très-joli, mais ses épillets sont plus gros et de couleur brune ; ils sont moins élégants que dans le *Briza media* ou *gracilis*.

Ceanothus. Des cinq ou six espèces californiennes qui ont été introduites dans ces derniers temps, trois sont véritablement de jolis arbrisseaux d'ornement ; ce sont les *C. papillosus*, *rigidus* et *dentatus*. Ils ont très-bien passé l'hiver à l'air libre ; les 8 degrés de froid du 31 décembre au 1er janvier de cette année, ont été sur eux sans effet. Nous en avons vu des individus qui mesurent près de deux mètres de hauteur. Tous les horticulteurs possèdent aujourd'hui ces trois plantes.

Centranthus macrosiphon. Nous avons déjà annoncé cette jolie plante à fleurs rouges de la famille des *Valérianées;* si nous la remettons sur le tapis aujourd'hui, c'est pour annoncer qu'elle a produit une variété à

fleurs carnées (*C. macrosiphon carnea*), qui mérite d'être cultivée. C'est une plante annuelle de pleine terre, très-rustique ; on peut s'en procurer des graines à peu près partout.

Iberis odorata. Espèce de Thlaspi à fleurs blanches, ainsi nommée par un botaniste italien, M. Ténore, mais qui nous paraît différer très-peu de l'*Iberis Lagascana.* Elle n'est pas odorante comme l'indique son nom. Le climat de Paris lui a peut-être fait perdre son odeur, il serait possible qu'elle la retrouve dans les régions plus chaudes de notre pays; nos compatriotes du midi pourront en faire l'essai. C'est aussi une plante annuelle de pleine terre qui se cultive comme le Thlaspi ordinaire (*Iberis amara*); mais nous devons dire qu'elle produit beaucoup moins d'effet, et qu'elle est moins florifère; elle s'étale davantage et forme des touffes plus arrondies.

Eschscholtzia crocea. Tout le monde connaît cette papaveracée et l'éclat de ses jolies fleurs jaunes. On vient d'en obtenir une variété à fleurs entièrement blanches; mais ces fleurs, en perdant la teinte jaune qui brillait sur leurs pétales, ont perdu leur éclat et beaucoup de leur mérite. Ce n'est pas à dire pour cela qu'il faut la rejeter, au contraire, nous engageons les amateurs et horticulteurs à cultiver et à semer cette plante; on pourra peut-être en obtenir des nuances nouvelles. Nous rappellerons que pour avoir de belles touffes d'*Eschscholtzia*, il faut les semer à l'automne et en place.

Dianthus scoticus et *Gardneri.* M. Vilmorin et Cie, marchand grainier, quai de la Mégisserie, possède sous ces deux noms deux charmants œillets : le premier, genre *mignardise*, a des variétés très-remarquables à fleurs doubles depuis le fond blanc jusqu'au fond pourpre foncé presque noir. Le *Gardneri* est une plante très-distincte par ses grands pétales profondément découpés; il a aussi donné plusieurs variétés, les unes à fleurs blanches marquées sur le milieu de points roses; d'autres ont les fleurs d'un rose plus ou moins nuancé, etc. Ces deux plantes ne sont pas plus délicates que la *mignardise;* on les cultive de même.

Perilla Nankinensis est une Labiée à feuilles d'un rouge brun, qui peut avoir de brillantes qualités ornementales, mais, ce que nous en connaissons, ne nous permet pas de porter actuellement un jugement quelconque à son égard. F. H.

Exposition de la Société nationale d'Horticulture de la Seine (Pl. XIV.)

Décidément la Société nationale est devenue sorcière, ou, tout au moins, elle a fait l'acquisition de la baguette magique de la fée Carabosse

ou de la lampe merveilleuse du citoyen Aladin. Sa dernière exposition des 9, 10, 11, 12, 13 juin, était en effet un véritable jardin enchanté, qui a jeté dans la consternation un grand nombre de membres de la Société centrale de France; franchement il y avait de quoi. Je voudrais, chers lecteurs, pouvoir faire passer dans votre âme les douces et enivrantes émotions que j'ai éprouvées en pénétrant dans ce surprenant palais de fleurs; mais, pour cela, il me faudrait la plume de sœur Scheherazad, qui raconte si bien; je ne l'ai point trouvée, et la mienne, reconnaissant son impuissance, me refuse tout concours. Le pinceau pourrait, sans doute, reproduire l'effet de ces milliers de fleurs qui étalaient si voluptueusement leur éclatante corolle; mais pourrait-il embaumer les airs de ce doux parfum qui s'échappait du sein de ces myriades de roses!..... Il n'y a qu'une chose aujourd'hui, chers lecteurs de province, qui peut vous procurer la jouissance de ce ravissant spectacle..... c'est le chemin de fer! En quelques heures il vous amènera dans ce jardin féerique, créé par un génie, qui a nom M. Loyre, avec le concours d'une foule de magiciens horticulteurs de Paris et des environs. Venez au mois de septembre prochain; vous pourrez partager mes émotions, et vous comprendrez alors mon embarras, à parler de cette dernière exhibition florale, qui n'a pas encore eu son égale en Europe. Vous trouverez facilement son emplacement; le carré Ledoyen, aux Champs-Élysées, est connu de tous les habitants de Paris, surtout depuis que la Société nationale y fait ses expositions; et c'est sous une tente élégamment construite en bois avec tirants en fer, par l'habile charpentier M. Loyre, que se trouvent réunies toutes ces merveilles végétales de l'horticulture parisienne.

L'année dernière, cette tente couvrait une superficie de 1000 mètres; c'était un parallélogramme à extrémités arrondies. Pour cette dernière exposition, M. Loyre a ajouté, au milieu et sur les côtés, deux annexes ayant chacune 300 mètres de superficie. Ces 1600 mètres de terrains enclos et couverts, étaient divisés en massifs bordés de gazon et formant ensemble un gracieux parterre, genre dit anglais; c'est ce plan que nous reproduisons dans la planche XIV. Les petits carrés noirs qui continuent les lignes du grand parallélogramme, sont autant de colonnes carrées, tapissées de lierre, qui soutenaient la voûte de la tente et des deux annexes, et qui formaient une colonnade de verdure des plus gracieuses. De l'annexe gauche on pénétrait, par deux entrées, sous une autre tente adjacente, de 200 mètres de superficie, réservée aux arts industriels. Enfin, de cette tente on passait dans une cour, de 240 mètres,

entourée de toile, mais non couverte, destinée aux bancs, châssis, modèles de serres, etc.; elle n'est pas représentée sur le plan. Cette exposition a ainsi occupé une superficie de 2040 mètres.

Les premiers travaux, le dressage de la carcasse, c'est-à-dire de la charpente, ont commencé le 1er juin; les toiles de la voûte et de l'entourage étaient placées le 5. Le 6, trente terrassiers et jardiniers ont entrepris les travaux de terrassement; transport des terres d'un endroit à un autre pour obtenir des accidents de terrains; formation de massifs; plaquage de gazon, etc.; et, le 8 au soir, ce parterre si lestement improvisé était terminé. A partir de ce moment les plantes sont arrivées; elles ont été placées sur les massifs, pour ne plus être dérangées, d'après les indications de l'ingénieux et dévoué commissaire ordonnateur, M. Eoyre, auquel nous nous permettrons, ici, d'adresser nos bien sincères félicitations, pour le bon goût et l'ordre dans lequel il a su disposer les nombreux lots apportés pour les concours.

Maintenant que les plantes sont en place, que le jury a jugé les lots et décerné les récompenses, je prierai le lecteur de me suivre le plan à la main, s'il désire connaître l'arrangement des divers objets qui ont figuré à cette fête jardinière, et ceux qui peuvent avoir quelque intérêt, soit comme nouveauté, soit comme beauté.

Le couloir du bas est l'entrée. A gauche se trouvait le bureau où, le premier jour, on était prié de déposer 5 fr.; il y a eu beaucoup d'appelés mais peu d'élus. Quelques gros financiers sont venus voir machinalement les fleurs, comme ils vont voir machinalement toutes choses. Les vrais amateurs ont attendu les jours suivants, qui permettaient l'entrée aux billets, ou avec 50 cent. au profit des pauvres; économisant ainsi 4 fr. 50 cent., pour faire l'achat d'une ou de plusieurs plantes. Mais ceci ne nous intéresse que médiocrement, c'est l'affaire de l'administration; déposons nos cannes et parapluies au bureau de droite et pénétrons dans ce sanctuaire de Flore.

! ! ! ! ! ! ! . . . .

Oui! c'est beau. J'ai contemplé pendant quatre jours cet ensemble de fleurs éclatantes, et, le cinquième, j'ai eu beaucoup de peine à sortir de cette agréable contemplation pour me livrer à cette sèche analyse de chaque massif que j'entreprends de décrire. Commençons par le pourtour, en prenant à gauche.

Le no 1 marque la place d'un magnifique plat de fraises, *Comtesse de Marnes*, d'un lot de légumes qui a valu un deuxième prix à son propriétaire, M. Reddé, maraîcher à Vaugirard; et de deux bottes de surpre-

nantes asperges d'une grosseur peu commune et d'une délicatesse. . . . .; pour cette qualité, M. le Président de la République a pu en juger : les deux bottes lui ont été offertes par M. L'Hérault, horticulteur à Argenteuil, et certes, elles étaient bien dignes de figurer sur la table du chef de l'Etat ; elles ont remporté un 2e prix.

Six choux-fleurs d'une beauté et d'une grosseur extraordinaires étaient plantés à la place n° 2. Ce sont certainement les plus beaux choux-fleurs qui ont été obtenus jusqu'à ce jour. Le jury les a couronné d'un premier prix ; ils sortaient des cultures de M. Lenormand, maraîcher, rue des Amandiers-Popincourt.

Les fruits forcés occupaient le n° 3. C'étaient de magnifiques raisins de M. Charmeux, de Thomery, et de M. Tabar, qui ont eu les deux 1ers prix ; les fraises, melons et ananas de M. Crémont, de Sarcelles, auxquels sont revenus deux second prix ; M. Mallèvre, marchand fruitier, rue Neuve-des-Petits-Champs, y avait aussi exposé une corbeille de superbes pêches et des raisins noirs très-attrayants.

Les *Pelargonium* de semis de M. Malet, amateur (2e prix), occupaient l'angle de l'annexe.

La collection de plantes vivaces de pleine terre de M. Pelé, horticulteur, rue de l'Ourcine, 81 (2e prix), formait un massif varié (n° 4), dans lequel on appercevait l'élégant *Spirea trifoliata; Hotteya Japonica; Vittadenia tridentata; Epilobium album; Geranium platipetalum;* quelques *Phlox* de semis à floraison précoce ; des *Iris ;* et le beau *Lilium Brownii*.

A côté (n° 5), la belle et riche collection d'*Aloe* et plantes grasses de M. Corbay, amateur, où se montraient, rayonnantes de fraîcheur, les fleurs de l'*Echinopsis cheraunianus*, qui a remporté un 2e prix de nouveautés. Elle était suivie du lot de Batates de M. Barbot fils (2e prix), horticulteur, rue des Bourguignons, 37.

L'entrée de la tente de l'industrie était gardée par un bel *Abies pectinata pendula* (2e prix), et un *Taxodium sempervirens* en fruits, de M. Macé, horticulteur à la Ferté Massé (Orne).

La plate-bande 6, était garnie de gigantesques touffes de vingt belles *Pivoines* (1er prix), de soixante variétés d'*Iris Germanica* (1er prix), et d'un beau *Crinum Meldensis*, appartenant à M. Guérin-Modeste, horticulteur, rue des Boulets, 7. M. Courant, maire de Poissy, et amateur distingué, avait apporté, trop tard pour passer devant les yeux du jury, quelques belles fleurs de Pivoines de ses semis ; mais le public connaisseur a su en apprécier le mérite.

Les arbustes de M. Morlet-Belot, horticulteur à Avon (Seine-et-

Marne) (2e prix), étaient groupés à l'autre extrémité de cette plate-bande, c'étaient : *Cupressus funebris, Benthami* et *Goweniana; Abies Jesoensis* et *Brunoniana; Thuya flagelliformis; Cephalotaxus fortunei; Librocedrus Chiliensis; Ungnadia speciosa*, grand arbuste du Texas; *Berberis Darwnii;* les *Rhododendron* de l'Hymalaya, etc.

M. Ternaux, rue de la Tour-d'Auvergne, 31, occupait, avec ses plantes de serres (1er prix), et ses magnifiques *Gloxinia* (1er prix), l'emplacement n° 7, depuis la seconde entrée de l'industrie jusqu'à l'angle. Nous citerons, en plantes de serre chaude : *Agnostus integrifolius; Barringtonia racemosa; Cecropia palmata; Cerbera manghas;* une collection de neuf *Dracena; Jacaranda mimosæfolia; Miconia Lindleyana; Philartron Rogerianum; Tabernæmontana coronaria*, et un *Wriesia splendens*. Parmi tous les beaux *Gloxinia : Baronne d'Arthenay, Docteur Beaude, Julie, La Tour-d'Auvergne, M. Duméril, Princesse Mathilde* et *Pauline Cico*, sont des nouveautés de semis qui peuvent occuper une jolie place dans ce beau genre de plantes. Un *Cattleya* nouveau a remporté le 2e prix des plantes de nouvelle introduction.

Entre ce lot et celui de M. Cels (n° 8), se trouvaient quelques fleurs coupées, de gracieux *Œillets* de M. Dubos, de Pierrefitte, et des *Pensées* de M. Toupilliez, amateur (2e prix).

Dans le nombreux lot de M. Cels, horticulteur, Chaussée du Maine, 69, on admirait le *Billbergia croyi* (1er prix), qui ressemble beaucoup au *Billbergia thyrsoïdea*, que nous avons figuré dans notre numéro de mai; l'*Hoya bella, Victoria reginæ*, etc. Ses nombreuses *Orchidées* ont eu le 2e prix; ses *Cactus* le 1er prix, et ses beaux *Palmiers* un 1er prix. Dans le concours des *Aloe, Yucca* et *Agave*, M. Cels a encore remporté le 1er prix. Nous félicitons MM. Cels d'un pareil succès. Leurs riches collections méritaient bien, par le nombre et les nouveautés qu'elles renferment, toutes ces récompenses.

Le *Phlox Drummondi* est une charmante plante de parterre qui a produit un certain nombre de belles variétés; M. Perrault, horticulteur à Sucy, en avait exposé (n° 9) un joli choix, qui a mérité un 2e prix.

Nous remontons maintenant, par une allée en pente douce, dans la grande tente. Au coin de l'hémicycle (n° 10') s'élevait majestueusement un superbe *Pleroma elegans* (1er prix, introduction nouvelle), arbuste à grandes fleurs bleues de la famille des *Mélastomacées*. Il appartenait à M. Paillet, horticulteur, rue d'Austerlitz, 41, qui l'avait entouré d'un beau lot de *Rosiers* en pot (1er prix *ex æquo* avec M. Margottin) et de

trente-deux magnifiques *Rhododendron* de pleine terre, qui ont eu l'honneur de la *médaille d'or* de la princesse Mathilde.

Le fond de l'hémicycle (10) était garni de trente beaux *Magnolia grandiflora*, envoyés d'Angers par M. André Leroy, qui a voulu concourir à l'embellissement de notre exposition parisienne. Sur le devant de ces *Magnolia*, M. Bertin, horticulteur à Versailles, avait disposé son fort joli lot de *Rhododendron*, de *Kalmia* et d'*Azalées* de pleine terre, qui a remporté un 1er prix; il était bordé de belles touffes de *Saxifrage*, d'un très gracieux effet. On avait ajouté, de chaque côté du lot de M. Bertin, quelques grosses touffes d'*Azalées* de M. Ternaux, qui n'étaient pas sans mérite, et trois admirables *specimens* de *Pelargonium* de M. Clayton de Windt, cultivés dans des bacs coniques; ils avaient un développement extraordinaire.

Les arbustes d'ornement de pleine terre de M. Croux (2e prix) étaient placés parallèlement aux Rosiers et Rhododendron de M. Paillet (10"). On y distinguait les *Ceanothus papillosus*, *dentatus* et *rigidus*, *Cerasus ilicifolius*, *Escallonia macrantha*, *Forsythia viridissima*, *Indigofera dosua* et *decora*, *Jasminum nudiflorum*, quinze ou seize espèces ou variétés de *Houx*, etc.

En tournant l'angle pour entrer dans l'annexe ou le bras droit de la tente, on se trouvait devant la plus jolie collection d'Œillets de Poëte (no 11) que nous ayons jamais vue. M. Vincent, horticulteur à Nanterre, et heureux propriétaire de ce lot, a été récompensé d'un premier prix. Tout le monde s'arrêtait, en effet, pour contempler ces cent gracieuses variétés, dont cinquante-six *Madames*, quinze *Mademoiselles*, huit *Comtesses*, trois *Duchesses*, trois *Marquises*, deux *Princesses*, etc. Le *Président*, *Alphonse Dufoy* et *Emile* paraissaient honteux de se trouver seuls au milieu de si gentilles compagnies. Ici, un choix est impossible. A côté de la galanterie toute française de M. Vincent, il serait peu convenable de venir dire que la *princesse Mathilde* est plus belle que la *princesse Marie*; que *Madame James de Rothschild* est plus riche — en couleur — que *Madame Kœcklin;* et que, par la vivacité de son œil, *Mademoiselle Zoé* doit être préférée à *Mademoiselle Jeannette*, etc., etc. Ce serait peu galant ; aussi, pour ne pas paraître trop rustre, je dirai que toutes ces Dames et Demoiselles sont charmantes; seulement j'engagerai le propriétaire, de toutes ces beautés, à ne pas abuser des dédicaces ; on finit toujours par tomber dans le ridicule.

Nous passons devant plusieurs variétés de très-belles fraises (12) de

M. Gauthier (1er prix), et M. Berger (2e prix), et nous arrivons sur le terrain où s'est livré le combat des Roses.

La ligne de bataille des Roses coupées (no 13), s'étendait depuis le no 12 jusqu'à l'angle 14, occupé par les charmantes Renoncules de madame veuve Quetel, de Caen ; les Rosiers en pots étaient placés sur les tertres 21 et 23. Le combat a été éclatant : *Chromatella*, *Ophirie* (noisette), *Joseph Decaisne*, *Cavaignac*, *Graziella*, *Louise Peyroni*, *Duplessy Mornay*, *Comte Odart*, *Général Bedeau*, *Léon Leguay*, *Madame Andry*. *William Griffith*, *Caroline de Sansal* (Hybrides perpétuels); *Louise Odier*, *Vorace*, *Georges Cuvier*, *Madame Cousin*, (Ile Bourbon); — les Thés *Bougère*, *Devoniensis*, *Madame Bravy*, *Mélanie Villermoz*, *Vicomtesse Decaze*, etc., ont déployé tout le luxe de leur brillante corolle. Le 1er prix a été pour les roses de MM. Hyp. Jamain et Margottin, *ex æquo ;* le 2e *ex æquo* à MM. Verdier fils et Touvais, horticulteur; un 1er prix a été décerné à M. Leprieur, amateur passionné, qui avait réuni dans deux petits paniers, tout ce que le roseraie possède de plus beau et de plus nouveau. — Pour les rosiers en pots, basses tiges, MM. Paillet et Margottin ont eu un 1er prix *ex æquo ;* M. Verdier fils avait un 2e prix pour son lot de rosiers hautes tiges, qui certes méritait mieux. On a prétendu, il est vrai, que M. Verdier n'était pas dans les conditions du concours. Pourquoi, alors, lui donner une récompense qui peut faire croire à l'infériorité de sa collection?. . . . . Mais voici les roses nouvelles de semis qui se disposent pour la lutte :

Triomphe de Paris, *Gloire de France*, *Madame Domage*, *Jules Margottin*, *Baron Heeckeren* sont les athlètes de M. Margottin ; — *Adèle Courselet*, *Beauté de Chatillon*, *Belle Andalouse*, *Dame aux Camélias*, *Paul Fontaine*, *Emma Furstenhoff*, *Florian*, *Grétry*, *La Fornarina*, *Mesdames Bertin*, *Récamier*, *Hector Jacquin* et *Louise Thénard*, sont ceux de M. Fontaine, de Chatillon. — M. Marest présente un prince russe, *Léon Kotschoubay ;* — M. Dupuy-Jamain, la rose *Paul Dupuy*, et M. Sansal un gain de M. Desprez, nommé *Madame de Sansal*. M. Margottin remporte la victoire ; il reçoit le 1er prix ; MM. Marest et Fontaine le 2e prix *ex æquo*, et M. de Sansal un 2e prix. La rose de M. Dupuy-Jamain étant trop avancée n'a pu être jugée par le jury.

Nous félicitons M. Margottin d'avoir compris les exigences d'un concours. Cet habile horticulteur s'était présenté, dans le concours de semis, non pas avec des fleurs coupées et choisies sur deux ou trois cents pieds, comme on le fait généralement, mais avec des têtes entières de Rosiers ; il avait coupé raz de terre un individu de chacune de ses variétés. On

pouvait donc juger de la vigueur et de la tenue des rameaux, de l'ampleur du feuillage, de la qualité florifère, du développement des boutons, etc. C'est un exemple à suivre, et je crois que la Société Nationale aurait raison de l'indiquer dans les clauses et conditions d'admission au concours.

Il est fâcheux que les rosiéristes de la province n'aient pas su profiter de cette exposition pour nous faire connaître leurs nouveautés. Aujourd'hui que les lignes de fer sillonnent toute la France, rien ne serait plus simple et plus facile que d'envoyer quelques roses dans une caisse hermétiquement fermée, et qui ne serait ouverte qu'au moment où le jury serait appelé à se prononcer sur ce concours. On pourrait créer un concours général des Rosiers nouveaux, pour lequel un jury spécial prononcerait sur la valeur de chaque gain ; les plus beaux seraient naturellement récompensés par les médailles ; les autres recevraient simplement cette désignation : *Admis par le jury horticole de...* ; on saurait alors à quoi s'en tenir sur ceux qui ne porteraient aucun cachet d'admission.

Après les Renoncules de Madame Quétel, qui ont remporté un 2e prix, ce sont les Œillets (nº 16) de M. Hennepaux, amateur, auquel le jury a décerné un 2e prix. Puis viennent (nº 17) les *Cactus* de M. Andry, secrétaire-général de la Société. — Cette riche collection, qui a reçu le 1er prix, renferme des plantes très-précieuses, telles que *Echinocactus villosus*, *Cumingii*, *Haynii*, *Mysterii*, *Cinnabarinus*, *Treculianus*, *multiflorus*, et le *Salmianus*, qui serait mieux dans les *Cereus* ; les *Mamillaria celsiana*, *Hermentiana*, *Uberimamma*, *Grisea*, etc.

Dans les plantes vivaces (nº 18) de M. Lierval, horticulteur à Passy, on peut citer quelques espèces intéressantes qui ont gagné le 1er prix. Ce sont les *Geum chiloense*, *Arenaria rostrata*, *Cheiranthus Delilianus*, *Schizanthus grahami*, *Campanula glomerata*, *Scutellaria Japonica*, *Delphinium Barlowii*, *Genista sibirica flore pleno*, *Dielytra spectabilis*. Sa collection variée de l'*Iris germanica* a obtenu un 2e prix.

Les quatre massifs placés en face l'entrée et séparés par une pelouse de gazon (19) au milieu de laquelle s'élançait un superbe *Magnolia grandiflora* de M. André Leroy, et haut de 8 mètres environ, étaient occupés en avant (*a*) par une collection de *Conifères* ; celui de droite (*b*), par les belles variétés de *Glayeuls* de M. Souchet (1er prix), et les *Iris Xiphioïdes* de M. Angrand, amateur (2e prix) ; le massif opposé (*c*) était garni de ces délicieuses miniatures végétales qu'on appelle Bruyères ou *Erica*, et qui ont valu u nprix à M. Michel, horticulteur, rue des Boulets, 31. Dans le

massif (*d*), M. Mathieu fils, horticulteur, rue de Buffon, 69, avait placé un beau pied fleuri de *Bougainvillea*, entouré de *Geranium Tom Pouce*, *Lucia rosea*, et de six espèces de *Yucca*; pour leur belle culture, M. Mathieu a reçu un 2ᵉ prix.

Le massif 20 était la propriété exclusive de M. Chauvière, horticulteur, rue de la Roquette, 152. On y voyait vingt-cinq jolis *Fuchsia*, parmi lesquels se trouvaient le *Général Changarnier*, *Don Giovani*, *Ajax*, *Louise Miellez*; trente *Verveines* variées; cinquante *Pelargonium* (*Geranium*), dont trente à grandes fleurs (1ᵉʳ prix *ex æquo* avec M. Bondoux), comme *Exquisita*, *Othello*, *Docteur Andry*, *Monte-Christo*; vingt fantaisies dans lesquelles apparaissent: *Souvenir de Marie*, *Zélia*, *Reine des Français*, et un beau semis; quarante plantes de serres (2ᵉ prix), telles que *Hydrangea Japonica variegata*, *Tecoma jasminoïdes*, *Echites atropurpurea*, *Adamia cyanea*. Pour la belle culture de ses plantes, M. Chauvière a obtenu un 2ᵉ prix.

Le rond-point formé de plusieurs lignes circulaires, est l'emplacement de la fontaine jaillissante, dont le bassin était occupé par deux jeunes cygnes. A sa droite (23) se trouvait le lot de M. Dufoy, horticulteur, rue des Amandiers-Popincourt, 40, composé de: *Pelargonium* de semis (2ᵉ prix *ex æquo* avec M. Lefevre, horticulteur); — *Verveines* nouvelles de semis (2ᵉ prix); — collections de *Pelargonium à grandes fleurs* (2ᵉ prix); — *idem* fantaisie (2ᵉ prix *ex æquo* avec M. Bondoux); d'une collection charmante de *Verveines* (1ᵉʳ prix) et une de *Fuchsia* (2ᵉ prix).

Dans le massif suivant (nº 24) se trouvait réunie la collection de M. Bondoux, horticulteur, rue de l'Ourcine, 154, et celle de M. Vimont, horticulteur-pépiniériste à Vitry, près Paris. M. Bondoux produisait beaucoup d'effet avec son joli choix de *Pelargonium* à grandes fleurs (1ᵉʳ prix) et fantaisie (2ᵉ prix), et ses merveilleux *Œillets remontants*. M. Vimont produisait moins d'éclat, mais sa collection était remarquable par la présence de l'*Escallonia macrantha*, *Fabiana imbricata*, *Budleya Lindleyana*. *Dioclea glycinoïdes*, *Forsythia viridissima*, *Leycesteria formosa*, *Jasminum nudiflorum*, *Deutzia gracilis*, *Genista pilosa* etc.

Les beaux *Fuchsia* de M. Domage, amateur (1ᵉʳ prix), dont plusieurs n'avaient pas moins de 3 mètres de hauteur (don Giovani, Bride, Clapton-Hero, etc.), joints aux Palmiers de M. Cels, aux admirables *Gloxinia* de M. Gontier fils, horticulteur à Montrouge (2ᵉ prix), aux Œillets remontants et *Petunia* de semis (2ᵉ prix) de M. Bourgard, horticulteur, rue Pascal, 60; toute cette réunion de plantes formait l'élégant

groupe 25, qui était orné, au milieu, d'une remarquable petite fontaine en terre cuite, sortie des ateliers des frères Gossin.

M. Vilmorin, marchand grainier, quai de la mégisserie, 30, avait fait des massifs 26 et 26 *bis*, deux délicieuses corbeilles de fleurs, qui attiraient tous les regards. Et cependant c'était des fleurs bien simples et faciles à se procurer : des *Schizanthus grahami et retusus*, *Leptosiphon densiflorus*, *Dianthus gardneri et scoticus*, *Viscaria oculata*, *Clarkia pulchella* rose et blanc, des *Mufliers* variés, le *Clintonia pulchella*, etc., le tout encadré par une bordure élégante d'*Agrostis capillaris*. Comme dans la pelouse du massif 19, on avait placé dans celle-ci un *Magnolia grandiflora* de M. André Leroy, qui figure actuellement, avec son autre compagnon, dans les beaux jardins de madame de Vatry.

Derrière ce *Magnolia*, venait le lot formidable (27 et 28) de M. Pescatore. C'étaient ces Orchidées d'une végétation luxuriante et aux formes si bizarres : l'*Anguloa clowenii* aux grandes fleurs jaunes dressées, laissant voir une columelle en forme de soulier chinois ; le *Saccolabium guttatum*, avec ses cinq gracieuses grappes de fleurs rosées ; un *Phalanopsis grandiflora* à fleurs blanches paniculées ; le *Vanda Roxburgii cœrulea* à fleurs vertes avec un labelle violet, et dont les divisions supérieures étaient marquées de taches plus foncées ; des *Acineta Barkeri et longiscapa*, *Scuticaria steelii*, *Cattleya aclandiæ*, etc. Puis d'autres plantes rares de serre chaude : *Allamanda parayensis*, *Agalmyla staminea*, *Clerodendron affine*, *Ixora crocea*, *Campylobotrys discolor* ; de magnifiques *Chirita moonii*, des *Gloxinia* au nombre de vingt-cinq à trente ; des *Erica eximia*, *ventricosa magnifica*, et de beaux *Pelargonium* d'une culture admirable.

L'*Allamanda* a remporté le 1er prix du 3e concours ; les plantes de serre chaude une médaille d'argent grand module ; les *Gloxinia* et Orchidées un 1er prix ; un 2e prix a été accordé pour la belle culture de ces plantes, et le tout a été couronné de la médaille d'or de la Société.

Le lot 29 comprend les Palmiers, Fougères, Orchidées et plantes de serre de M. Chantin, horticulteur, boulevard des Gobelins, 24, à Paris. Les Palmiers qui ont mérité le 2e prix accordé à M. Chantin, sont évidemment les *Areca lutea*, *Cocos australis*, *Corypha gebenga*, *Martinezia caryotifolia*, *Thrinax parviflora*, *radiata*, et un *Palmier* de l'Australie, non déterminé. Dans les Orchidées : *Aerides affine*, *Cattleya massiæ*, *Oncidium roseum*, *Tricopilia tortilis*, sont des nouveautés dignes du 1er prix qu'elles ont remporté. Pour les plantes de serre de nouvelle introduction qui ont obtenu le 1er prix, on peut citer les *Bossæa*

microphylla, Dryandra nobilis, Dracæna umbraculifera, Hydrangea foliis variegatis, Holdfieldia Africana, Magnolia fragrantissima, Myrica Californica, etc. Enfin ses Fougères exotiques ont été récompensées d'un 2e prix.

M. Debrie occupait, avec ses *Pelargonium inquinans*, et *zonale*, le tertre 30. Le jury lui a décerné un 2e prix. Nous félicitons cet horticulteur de *son habileté à former* de belles plantes.

C'est au no 31 que se trouvaient les *Pelargonium fantaisies* de MM. Thibaut et Keteleer, rue de Charonne, 146. Les variétés n'étaient pas nombreuses, mais elles étaient choisies : *Magnifica, Julie Beauval, Queen Victoria, Black prince, Madame Thibaut, Othello, Jenny Lind, Soulouque*, etc., sont des plantes qui méritent une part de la 1re médaille accordée à ces deux savants et habiles horticulteurs, dans le concours des *Pelargonium fantaisies*.

Sur le tertre 34, M. Jacquin aîné et Cie, quai de la Mégisserie, avait exposé une admirable collection de *Calcéolaires* qui a gagné un 1er prix; des *Phlox Drummondii* de semis; des *Ixia ;* trois superbes *Hæmanthus puniceus ;* un *Malva serrata* très-élégant, et l'incroyable *Pensée inimitable* de M. Miellez, à laquelle, jusqu'alors, je n'avais pas voulu croire; j'en demande pardon à M. Miellez, mais je suis comme Saint-Thomas, je ne crois que quand j'ai vu.

Les *Iris xiphium* de M. Truffaut, horticulteur à Versailles, occupaient le même tertre, avec quelques beaux *Lilium croceum umbellatum punctatum, immaculatum, fulgidum*, etc., des *Gladiolus, Ixia* et l'*Amaryllis Gloire de Versailles*. Les Iris très-beaux et très-variés ont obtenu un 2e prix.

C'est à MM. Burel et Lansezeur tout l'ovale portant le no 33. Les habiles horticulteurs de la rue des Francs-Bourgeois-St-Marcel, continuent dignement de marcher dans la voie de progrès où nous les avons rencontrés l'année dernière. Leurs *Fuchsia* sont encore plus beaux que ceux de l'exposition de 1851 ; les Rosiers, les Héliotropes sont étonnants par leur force et leur belle végétation. « A eux le *pompon*, dirait le vieux de la vieille; ils ont le *chique* pour faire pousser les plantes. » Il en est, en effet, du lot de MM. Burel et Lansezeur, comme de l'ensemble de l'exposition; il faut voir leurs plantes pour comprendre à quel degré de perfection ils ont amené la culture des plantes en pots. Aussi tout le monde a applaudi en voyant le 1er prix qui leur a été décerné pour leur choix de Fuchsia, et la première médaille d'or, celle des dames patronnesses, pour l'ensemble de leur lot.

Des *Incomparables* maculés formaient le grand massif 34, situé derrière la fontaine. Mais que dire d'un amateur qui pousse la passion jusqu'à l'égoïsme ; qui obtient des Pelargonium à *cinq macules* ; qui reçoit des médailles d'or et d'argent d'une Société chargée d'encourager la propagation et la *vulgarisation* des plantes nouvelles, et qui, après, garde ses nouveaux gains pour lui, afin de dire : je suis seul possesseur de *cinq macules!* Je comprends qu'on soit fier de posséder ce que les autres n'ont pas ; mais dans ce cas, on ne devrait pas chercher à déposséder les autres de ce qu'ils doivent avoir. Sans ces incomparables, une médaille d'or serait revenue de droit, certainement, à ces magnifiques Roses qui, après tout, valent bien des *Pelargonium à cinq macules*. Il eut été très-bien d'exposer ces plantes, en restant en dehors de tout concours, pour montrer aux horticulteurs ce qu'on peut obtenir. Je comprendrais qu'on accepte une médaille, mais en en rendant une autre, comme fait par exemple M. Pescatore, qui a fondé un prix pour l'introduction d'arbustes de pleine terre à feuilles persistantes, ou bien, en venant en aide à l'horticulture d'une manière quelconque. Ainsi, au moment où la Société Nationale, qui n'est pas riche, venait de ramasser les derniers écus de sa caisse pour secourir un pauvre malheureux jardinier, qu'un incendie venait de plonger dans le plus grand embarras, dans une ruine prochaine, peut-être, il eût été beau de faire laisser, sous la tente de l'exposition, une de ces *cinq macules*, avec cette simple inscription : *A vendre par la Société nationale de la Seine, au profit de la caisse de secours*. Ces *cinq macules* qu'on aime tant aujourd'hui, acquéraient par là un nouveau mérite; elles auraient éternellement porté le souvenir d'un bon et généreux désintéressement, en faveur de l'horticulture française. Il est beau, j'en conviens, d'admirer ce qu'on possède seul ; mais il y a quelque chose de bien *plus délicieusement beau* encore, dans le souvenir de ce que l'on a possédé seul, et qui a été abandonné pour secourir une infortune.

Dans le prochain numéro, nous pénétrerons dans la tente de l'Industrie, qui nous cache quelques objets intéressants. F. HÉRINCQ.

Cours élémentaire de Culture maraîchère.

Lorsqu'au commencement de 1851, la *Société centrale de France et d'Horticulture de Paris* proposa un concours pour des petits livres élémentaires d'horticulture, M. Courtois-Gérard, que nous connaissons déjà par son *Manuel pratique de jardinage; de culture maraîchère* et ses *Instructions sur la culture des plantes dans les appartements*, se

mit en mesure de satisfaire à son programme, et, à l'époque assignée pour le concours, il remettait au secrétariat de la susdite Société, le manuscrit de son travail sur la *culture des plantes maraîchères*. Mais la Société *propose* et son jury *dispose*. Or, ce jour-là, le jury était mal disposé, à ce qu'il paraît, car, de tous les manuscrits déposés, il n'en trouva aucun de son goût; les uns étaient *trop bons*, les autres trop longs, etc. On engagea les auteurs à modifier leur travail d'après un nouveau programme de la Société centrale, pour le représenter au concours du mois de février suivant. Quelques-uns se rendirent à cette invitation, et revinrent, le premier jour du deuxième mois de cette année, frapper à la porte du secrétariat de la rue Taranne. On examina la chose de nouveau, et : « *la commission a estimé que le but n'était pas complétement atteint*. » Nous le croyons bien; aucun des auteurs n'avait traité de la *transformation à bon marché* des graines du cacaoier. Aussi, pour leur apprendre à vivre, la Société décerna une *médaille d'argent grand module* à un marchand de chocolat; et des *médailles de bronze* à MM. Croux et Lachaume qui avaient présenté chacun un manuscrit sur l'arboriculture, mais qui ne remplissaient pas les conditions du programme.

M. le président de la Société assure que ces auteurs sont dans la bonne voie. Nous ne sommes pas de son avis; nous croyons que ces habiles arboriculteurs font fausse route, et qu'en persistant à marcher de ce côté-là, ils n'arriveront jamais au but.

M. Courtois-Gérard, qui s'était engagé dans le même sentier, lors du premier concours, a vu immédiatement que ce chemin-là ne le conduirait jamais à Rome; il a, en conséquence, rebroussé chemin, et, repassant la Seine au pont des Saints-Pères, il s'est dirigé sur la rue de Valois, où il avisa une autre *Société nationale d'Horticulture*.

Ce jour-là était jour de séance. M. Courtois-Gérard s'avance vers le bureau, y dépose un rouleau de papier, et prie la Société de vouloir bien nommer une commission pour examiner et étudier le contenu. La commission fut nommée; elle se composait d'hommes tout aussi pratiques que ceux de la Société centrale; on ouvrit le rouleau de papier, c'était le manuscrit d'un *Cours élémentaire de culture maraîchère*. Dans la première partie, la commission apprécia les notions claires et précises sur le choix et l'emplacement du potager; — la préparation du sol; — la nature des terres, labours, hersages; — les engrais et amendements; — la multiplication des plantes potagères; — semis; — repiquage; — sarclage et binage; — les arrosements, etc. Dans la deuxième, elle

trouva des données exactes sur les meilleurs procédés de culture de chaque espèce de plantes potagères, etc. Après un examen sérieux, elle reconnut que le livre de M. Courtois-Gérard répondait parfaitement aux besoins des habitants de la campagne, qui pouvaient, en suivant ponctuellement les méthodes et procédés indiqués, obtenir des résultats satisfaisants dans cette branche importante de la culture des jardins. En conséquence elle autorisa l'auteur à publier son *Cours élémentaire de culture maraîchère*, sous le patronage de la *Société nationale d'Horticulture de la Seine*, et elle accepta le produit de la vente, si généreusement offert par M. Courtois-Gérard, pour le verser dans la caisse de secours fondée par la Société.

Nous avons aujourd'hui ce petit livre sous les yeux; nous en avons lu toutes les pages; partout nous retrouvons les données du praticien. L'auteur y indique, pour chaque plante, la récolte des graines, la préparation du sol, la manière de semer ses graines, le repiquage du plant, les arrosements à lui donner, et mille autres petits soins qu'il exige pendant le cours de sa végétation. En un mot, c'est un excellent livre, qui doit se trouver dans toutes les mains et qui peut très-bien être adopté pour l'enseignement de la culture des plantes potagères dans les écoles de campagne.

Nous ne comprenons pas comment la Société centrale a pu écarter un travail aussi parfait; la Société nationale en a mieux saisi l'importance et le mérite. Quant à nous, qui aimons mieux un plat de bon légume à la meilleure bavaroise au chocolat, nous en recommandons hautement l'acquisition : il ne coûte que *cinquante centimes*, chez l'auteur, quai de la Mégisserie, 34.

F. Herincq.

EXPOSITIONS D'HORTICULTURE.

Toulon : 30 septembre.

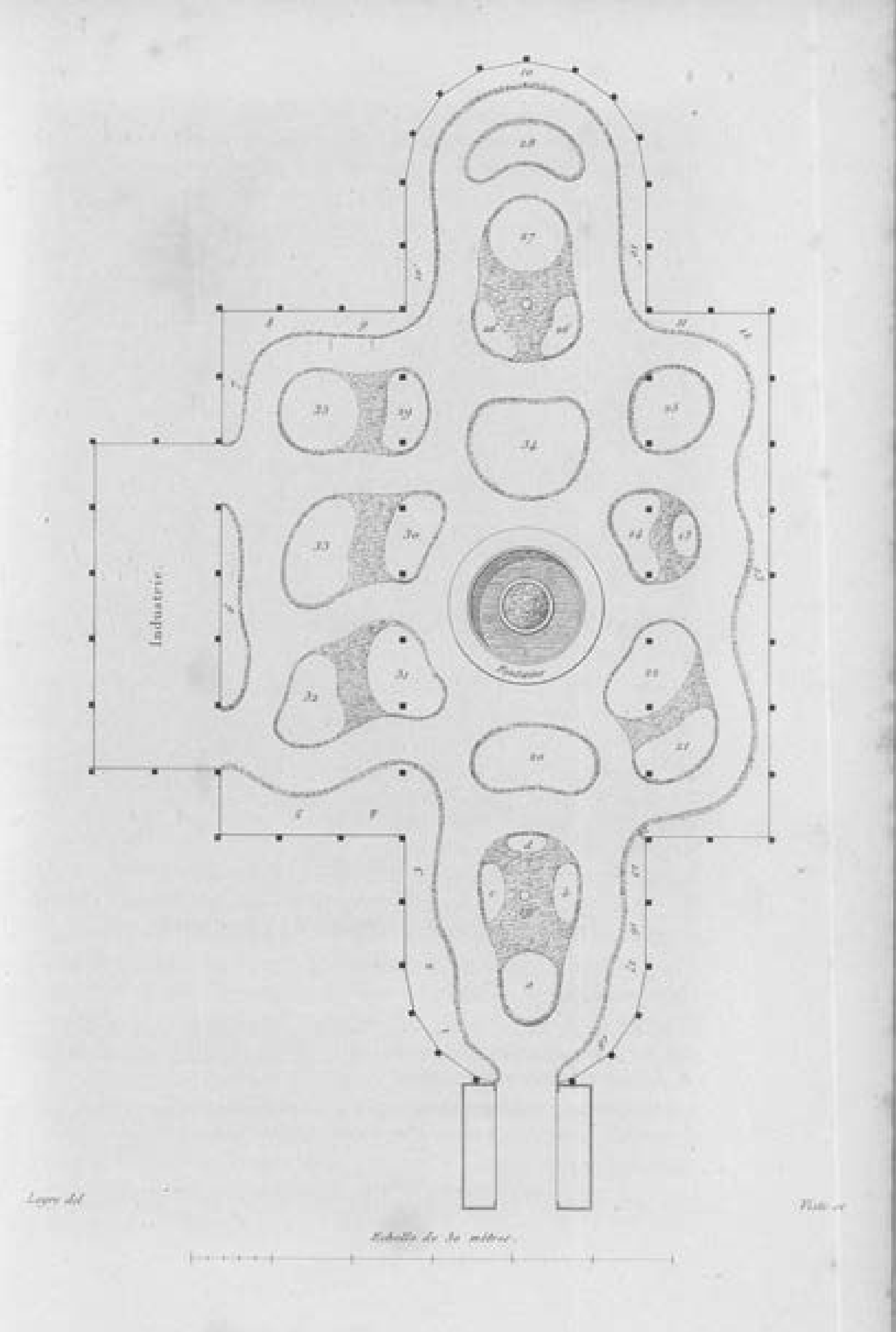
Caen : 19 août

Troyes : 26 septembre. — Concours entre les maraîchers du département.

Paris : La Société nationale d'horticulture fera son exposition d'automne les 16, 17, 18 et 19 septembre prochain.

L'espace nous manquant pour donner un résumé des expositions du Mans, de Melun et de Toulon, nous en dirons quelques mots dans le prochain numéro.

Paris. — J.-B. GROS, imprimeur horticole, rue des Noyers, 74.



Plan de l'exposition de la société nationale de la Seine.



Gladiolus Gandavensis

Var. *Couranti-carneus*

GLADIOLUS COURANTII CARNEUS.

(PL. XV ET XVI.)

Étymologie, Famille et *Description générique*, voir 1851, page 93.

Le *Glayeul* que nous figurons dans ce numéro est une variété des plus belles et des plus remarquables, par la disposition, la belle forme et l'élégant coloris de ses fleurs.

C'est une plante rustique, comme tous les *Gandavensis*, et qui pousse vigoureusement une hampe dressée, grosse, raide, d'un mètre de hauteur en moyenne. Ses fleurs, très-nombreuses et très-rapprochées, sont disposées, sur deux rangs opposés au sommet de la hampe, en une magnifique grappe, longue de 40 à 50 centimètres. Elles ont conservé la forme du *Gandavensis*, mais la couleur en est très-différente; c'est un coloris nouveau dans ce genre, et qui tranche sur tous ceux qu'on a obtenus jusqu'à ce jour; elles sont d'un rose carné très-frais, à gorge intérieure carmin vif, avec les divisions inférieures teintées de jaune clair à leur base, où apparaissent avec éclat quelques lignes formées par des ponctuations d'un beau rouge carminé.

Ce magnifique gain, ainsi que le *Courantii fulgens*, etc., a été gagné par un amateur aussi désintéressé que dévoué à l'horticulture. Semeur intrépide, M. Courant, maire de Poissy, a doté nos jardins, non-seulement de Glayeuls, mais encore de Pivoines, Chrysanthèmes, etc. Ce n'est pas chez lui une affaire de spéculation; il ne vend rien. Promoteur zélé de notre horticulture, M. Courant sait récompenser noblement l'honnêteté et la probité commerciale, car chacune de ses nouveautés est une marque d'estime ou d'encouragement pour quelques horticulteurs. Que M. Courant nous pardonne cette indiscrétion; mais les actes de désintéressement sont si rares aujourd'hui, qu'il est bien permis de les dévoiler quand on en découvre quelque part. Du reste il nous a été aussi impossible de garder plus longtemps ce secret, qu'il est impossible à l'honorable maire de Poissy, de garder pour lui seul les magnifiques gains qu'il a gagnés.

Le *Gladiolus courantii carneus*, est une variété — quelques uns diront un hybride — du *Gl. Gandavensis*, et qui a été mise au commerce l'année dernière.

Le dessin a été fait chez MM. Thibault et Keteléer, horticulteur, rue

de Charonne, 148, où cette belle variété est multipliée de manière à satisfaire aux demandes des amateurs du beau et du bon.

Pour la culture, voir page 195, de l'année 1851. F. H.

Pensées panachées.

Ces plantes ont fait de notables progrès depuis quelques années. M. Miellez, horticulteur à Esquermes-lès-Lille (Nord), a livré au commerce, ce printemps dernier, une *Pensée inimitable*, à fleurs très-fortement panachées, très-grandes et bien faites, qui a très-bien fleuri chez MM. Jacquin aîné et Cie, marchands grainiers, à Paris, quai de la Mégisserie, 14. Nous en avons trouvé six ou sept autres variétés, bien distinctes, chez M. Chauvière, horticulteur, rue de la Roquette, 152; ce sont des gains anglais qui paraissent conserver très-bien leurs caractères, car les individus de MM. Chauvière et Jacquin étaient des boutures, et les fleurs offraient des panachures nettement indiquées. F. H.

Variétés de Mimulus cardinalis.

Cette plante, qui est vivace et rustique, forme de belles touffes, hautes de 50 à 60 cent. environ, et qui se couvrent de grandes fleurs écarlates, depuis le mois de mai jusqu'aux premières gelées. Par les semis elle a produit plusieurs belles variétés qui diffèrent par les nuances et la répartition diverse des couleurs. Parmi les dernières venues, on peut citer : 1° *Roseus maculatus*, gain de M. Vilmorin, à fleurs roses, marquées d'une large macule à la base des divisions inférieures, de trois taches blanches situées au-dessous des deux lobes supérieurs de la corolle, et séparées entre elles par deux lignes rouge pourpré; 2° *Kermesinus*, autre gain de M. Vilmorin, à fleurs d'un beau rouge cramoisi, ainsi que l'indique son nom; 3° *Atro-roseus*, à fleurs d'un rose foncé, marquées de petites pictures rouges à la gorge. Nous avons observé ces trois belles variétés chez M. Guérin-Modeste, horticulteur, rue des Boulets, 7. F. H.

Sur le Lonicera angustifolia du commerce.

On connaît deux espèces de Chèvrefeuille qui portent le nom spécifique de *angustifolia*. Le premier et le vrai *Lonicera angustifolia*, est un arbrisseau dressé non grimpant, à feuilles oblongues lancéolées, acumi-

nées, glabres, et dont les fleurs presque régulières, longues de 9 à 10 millimètres, blanchâtres, naissent à l'aisselle des feuilles. Cet arbrisseau, qui habite le Népaul, végète à la manière des *Chamécerisiers*, c'est-à-dire des *Lonicera xylosteum*, *cœrulea*, *Ledebourii*, et autres espèces non grimpantes, qui forment le genre *Xylosteon* de Jussieu.

Le second, *Lonicera angustifolia*, ou plutôt le *Chèvrefeuille* qu'on trouve dans le commerce avec cette dénomination, est un arbrisseau tout à fait différent, et dont le véritable nom est : *Lonicera sempervirens*, variété *minor*. Il végète et grimpe comme le CHÈVREFEUILLE DES JARDINS (*Lonicera caprifolium*). Les rameaux sont grêles, très-glabres, quelquefois un peu pourprés, chargés de feuilles lancéolées, étroites, glabres, vertes en dessus, glauques en dessous; celles des deux ou trois paires de l'extrémité des rameaux sont réunies par leur base, en ce qu'on appelle feuilles connées et perfoliées ; toutes les autres sont distinctes et munies d'un pétiole. Les fleurs, longues de 4 à 5 centimètres, presque régulières, et d'un rouge écarlate très-vif en dehors, rouge orange en dedans, sont sessiles et disposées en 3-4 verticilles au sommet des rameaux, formant par leur ensemble d'élégants bouquets terminaux.

Cette variété, qui n'est pas nouvelle, mais devenue rare dans les jardins, est très-belle et très-intéressante, par la couleur éclatante de ses fleurs, disposées en gracieux bouquets réfléchis au sommet des rameaux grêles et flexibles. Elle mérite d'être cultivée. Le type, le *Lonicera sempervirens*, qui croît naturellement dans la Virginie, passe facilement en pleine terre sous notre climat; il est probable que sa variété ne sera pas plus délicate. Nous avons admiré, au mois de mai dernier, la beauté et l'élégance de cet arbuste, dans les serres tempérées de M. Chauvière, horticulteur, rue de la Roquette, 152; il s'est montré comme un arbuste indispensable pour l'ornement des colonnes et pilastres de serres froides et jardins d'hiver; nous pensons qu'il peut devenir également d'une grande utilité et d'un bel effet dans l'ornementation des jardins. En couvrant la base de ses tiges avec des feuilles sèches ou de la litière, on pourra lui faire passer, sans danger, l'hiver à l'air libre; si par hasard les gelées détruisaient les tiges, en les recépant rez de terre on obtiendra des scions vigoureux, qui feront bientôt oublier le malheur qu'on aurait éprouvé. — Cet accident n'est pas à craindre pour les pays du midi et de l'ouest de la France; là, le *Lonicera sempervirens minor* ou *angustifolia* est positivement de plein air.

Les Pelargonium à cinq macules.

Nous recevons aujourd'hui une lettre qui nous fait le plus grand plaisir; elle nous annonce que les merveilleuses variétés de *Pelargonium à cinq macules*, de M. Odier, sont enfin tombées dans le domaine public.

Voici cette lettre que nous reproduisons entièrement :

« Monsieur,

« A propos de la dernière exposition de la Société nationale d'horticulture de la Seine, je viens de lire dans votre journal un article sur les beaux *Geranium* de M. Odier. En l'écrivant, vous ignoriez sans doute qu'ils étaient devenus ma propriété. Je les ai emportés de Bellevue deux jours après l'exposition ; ils ont même été exposés à Lille pendant la fête, où ils ont fait l'admiration générale, et ont obtenu deux médailles extraordinaires.

« Je suis heureux de vous donner ces détails, et j'ajouterai même : — *Que je suis le seul horticulteur français qui ait demandé à M. James Odier d'acquérir ces magnifiques plantes.*

« Voici comment ces *Geranium* seront mis au commerce :

10 variétés pendant l'été	1853 ; prix des 10.......	100 fr.
10 — —	1854 ; prix des 10.......	100 fr.

« Ces deux collections contiennent les 20 plus belles plantes de M. J. Odier ; les autres ne seront pas vendues étant inférieures.

« Recevez monsieur, etc. MIELLEZ. »

C'est donc un fait accompli ; M. Miellez, horticulteur, à Esquermes-lès-Lille (Nord), est actuellement le propriétaire de ces belles plantes, autour desquelles s'était élevée, dans ces derniers temps, une tempête de rumeurs et d'imprécations. Nous ne sommes pas comme un horticulteur, qui admirait jadis ces plantes avec un air de convoitise, et qui aujourd'hui vient dire qu'elles ne sont déjà pas si belles ! C'est là un horrible blasphème ; tout le monde sait que les *Pelargonium* de M. Odier sont des plantes hors ligne.

Nous profiterons de l'occasion pour rendre hommage au talent et à l'habileté du jardinier de M. Odier, qui a obtenu un aussi beau succès, à M. Duval, auquel le jury de l'exposition dernière a accordé trois premiers prix pour ses semis de *Pelargonium*, et ses deux collections, l'une de *Pelargonium* à grandes fleurs, l'autre pour les fantaisies ; et deux seconds prix pour les Calcéolaires et Cinéraires. F. H.

Gaillardia semi plena.

Nous disions dernièrement que le nom était pour beaucoup dans le succès d'une chose ; en voici un exemple : Avec l'épithète de *semi plena*, une *Gaillarde* a fait fureur et s'est considérablement bien vendue à Paris. Mais hélas ! trois fois hélas ! la fameuse *Gaillarde demi-pleine* s'est montrée à nous dans sa plus grande simplicité, avec toutes les apparences de la *Gaillardia lanceolata*, qu'on appelait autrefois *G. rustica*, et qui a aussi porté le nom de *bicolor*. Cette plante, de la famille des Composées, a ses fleurs de deux formes, disposées en capitule (vulgairement appelé fleurs) : les unes petites, tubuleuses, occupent le centre de la prétendue fleur, et les autres, plates, en languettes, sont placées à la circonférence, et semblent en constituer les pétales. Ces languettes sont au nombre de quatorze à seize dans la *Gaillardia lanceolata* ; nous en avons compté 14, 15, quelquefois 16, dans l'espèce qu'on vend affublée de l'épithète menteuse de *semi plena*.

Plantes nouvelles observées chez M. Cels (1).

Echinopsis eyriesii rosea (famille des Cactées). — Dans l'*Echinopsis Eyriesii* les fleurs sont entièrement blanches ; celles de la variété *rosea* obtenue par M. Cels sont une fois plus grandes et plus étoffées ; le tube est d'un rouge brun en dehors ; les sépales extérieurs sont d'un beau rose ; les pétales, plus larges que dans l'*Eyriesii*, sont brusquement acuminés d'un rosé tendre, avec les nervures plus fortement teintées en rose ; les stigmates rayonnants dépassent la longueur des étamines et leur font une sorte de couronnement.

C'est une très-belle plante et une très-bonne variété, que quelques commerçants n'auraient pas hésité à vendre comme une espèce très-distincte.

Stanhopea inodora (famille des Orchidées). — On comprend difficilement qu'on donne le nom de *inodora* à une plante dont les fleurs exhalent la plus agréable odeur de violette ; c'est cependant ce qui est arrivé pour ce *Stanhopea*, dont les fleurs sont fort originales de forme, comme celles, du reste, de toutes les plantes de ce genre. Elles sont d'un blanc grisâtre porcelainé, marquées sur toutes les parties, et principalement sur le *labelle*, de nombreuses petites taches couleur lie de vin. Les divisions externes sont très-larges et maculées en dedans ; les deux divisions supérieures et internes, plus étroites que les externes, sont re-

(1) MM. Cels, horticulteurs, Chaussée-du-Maine, à Montrouge (Seine).

dressées, ondulées sur les bords. Le labelle est creux à sa base, où les macules sont très-rapprochées. Il est étranglé vers le milieu, et la portion supérieure est découpée en trois divisions très-inégales : celui du milieu plus grand, largement obovale, brièvement acuminé ; les deux latéraux, très-étroits et épais, éprouvent une sorte de torsion qui en ramène les extrémités sur le lobe du milieu. Au centre est une columelle ou petite colonne un peu ailée dans la moitié supérieure, et terminée par les deux lobes de l'anthère, qui se trouve dans une sorte d'échancrure.

Cette plante est tout à fait distincte ; c'est évidemment une variété à odeur de violette.

Dendrobium transparens. — Cette autre Orchidée est une charmante espèce, dont les fleurs, élégantes et très-jolies, sont disposées sur une hampe grêle et gracieuse. Ces fleurs sont blanches, avec une petite bosse à la base. Les divisions externes sont étroites, entièrement blanches ; les deux supérieures internes, plus larges et plus longues, sont blanches et marquées, à leur extrémité, d'une tache violette ; le *labelle* a ses bords relevés, rapprochés l'un de l'autre, et imite parfaitement ces cornets de pâtisserie, que les marchands ambulants annoncent dans les rues, par le cri bien connu des enfants : *Voilà le plaisir, Mesdames !...* Ce cornet est blanc avec une grande tache jaune à sa base ; au sommet on retrouve la petite macule violette des divisions supérieures internes ; enfin ses bords sont très-finement et élégamment frangés.

F. H.

Conifères nouveaux.

Nous avons vu, ces jours derniers, en multiplication, chez MM. Thibault et Keteléer, horticulteurs, rue de Charonne, 148, quelques arbustes nouveaux, de la famille des Conifères, dont nous croyons devoir donner les noms, pour satisfaire aux demandes qui nous sont adressées par un grand nombre de nos abonnés, amateurs de ce beau genre d'arbres résineux et à feuilles persistantes.

Ce sont : *Fitz-Roya Patagonica ; Saxegothæa conspicua ; Podocarpus acicularis ; Thuyopsis borealis ; Abies Jesoensis ; Araucaria Bidwillii ; Cephalotaxus Fortunei.*

Une nouvelle espèce de Houx, l'*Ilex cornuta*, à feuilles épineuses.

Ces arbres étant trop nouveaux pour en connaître parfaitement le degré de rusticité, nous reviendrons sur chacun d'eux à mesure que leur culture aura été appréciée sous le climat de Paris. On peut espérer, cepen-

dant, qu'il seront de pleine terre pour les régions maritimes de l'ouest et du midi de la France. F. H.

Guérison du Meunier par l'Hydrosulfate-Grison.

« Monsieur le rédacteur de l'*Horticulteur français*,

« Il y a environ six semaines je m'aperçus qu'une planche de semis de rosiers de cette année, ainsi que douze châssis de jeunes boutures reprises du printemps, se couvraient de *Meunier*. — Est-ce l'*oïdium Tuckeri?* pour moi je l'ignore, et c'est pourquoi je me sers du terme *Meunier*. — Je résolus cependant d'employer le moyen Grison indiqué dans votre journal par M. Truffaut (1), comme réussissant parfaitement sur la vigne; mais plusieurs circonstances m'ayant empêché de le mettre de suite à exécution, le Meunier en profita, et prit un tel développement, qu'en quinze jours mes rosiers furent tout blancs et sans végétation. C'est alors que je me hâtai d'y mettre opposition, et pour cela, je fis de l'eau d'*hydrosulfate Grison;* j'en bassinai mes rosiers *deux fois seulement*, et aujourd'hui ils sont verts et en pleine végétation.

« Je vous adresse cette petite note pour que vous l'insériez dans votre prochain numéro, si toutefois vous le jugez utile. Pour mon compte, je crois que ce moyen est aujourd'hui le meilleur de ceux connus.

« Recevez mes salutations bien sincères,

« EUG. VERDIER, fils aîné, »

Horticulteur, rue des Trois-Ormes, boulevard de la Gare-d'Ivry (Seine.)

Multiplication des Pelargonium à petites fleurs.

O vous! soigneux amateurs, qui éprouvez tant de jouissances à contempler vos beaux massifs de *Pelargonium* à fleurs rouges, dont l'éclat contraste si agréablement avec la couleur verte du gazon qui les entoure, mais dont cependant le plaisir ne laisse pas d'être mélangé d'une certaine inquiétude, — c'est le propre de tous les plaisirs d'ici-bas, — en pensant que bientôt doit arrriver les frimas qui vous contraindront d'arracher vos plantes, pour les rempoter et rentrer pour l'hiver, consolez-vous! Voici un procédé qui vous permettra de les laisser en pleine terre jusqu'au moment où les gelées viendront les détruire; ce qui souvent n'a lieu qu'à la fin de novembre, quelquefois même en décembre; et vous aurez, par là, prolongé d'un mois vos jouissances! Peut-être me direz-vous: Mais toutes mes plantes vont geler; comment ferai-je alors l'année sui-

(1) Janvier, 1852, page 8.

vante pour garnir mon jardin? Attendez un peu! Que vous importe qu'elles périssent l'hiver, si je vous indique le moyen d'en faire d'autres; et c'est le but de cette note.

Aujourd'hui qu'on a reconnu tout l'avantage que l'on peut tirer des *Pelargonium*, et particulièrement de ceux à petites fleurs rouges (Scarlet des Anglais) pour l'ornement des jardins, ce sont surtout les variétés provenant des espèces *P. zonale* et *inquinans*, et désignées dans le commerce par les noms de Nosgay, Tom Pouce, Triomphe de Paris, etc., etc., qui servent pour composer les massifs de nos jardins. On les met en pleine terre au printemps, pour les relever et rentrer chaque année à l'automne, afin de les conserver le plus longtemps possible. Cette manière de procéder a le double inconvénient : d'exiger une serre d'une certaine contenance pour abriter ces *Pelargonium* pendant l'hiver, et ensuite d'avoir des individus qui deviennent, au bout de trois-quatre ans, grêles, étiolés, difformes, en un mot très-peu gracieux. Je conseille donc d'abandonner ces vieilles plantes, et d'en faire chaque année de nouvelles. La multiplication de cet arbuste est si facile, maintenant, que je n'hésite pas à dire que sa culture est à la portée de tout le monde.

Cependant, diront beaucoup d'amateurs, je n'ai ni serre, ni châssis, ni cloches, comment donc faire alors? Nous répondrons de suite : Et pourquoi faire des cloches, des châssis? cela était bon autrefois, mais aujourd'hui la mode en est passée, car le progrès (que l'on demande sans cesse et qui passe inaperçu) a marché; et voici son résultat, en ce qui concerne la multiplication des *Pelargonium*, surtout de ceux qui nous occupent.

En juin et juillet on laboure une planche, ou deux s'il est besoin, en plein air et même en plein soleil; on en ameublit bien la terre, on la tire au rateau pour ôter les pierres, ce qui est toujours bon ; on la terreaute ensuite, ce qui ne nuit jamais, puis, on trace les rangées comme pour repiquer de la salade, seulement un peu plus serrées.

Le terrain ainsi disposé on prépare ses boutures, qu'on coupe net et transversalement au-dessous d'un nœud, à la partie inférieure. Cette opération peut, sans aucun danger, se faire au soleil ; mais comme l'opérateur pourrait supporter moins bien les rayons du soleil, il a la liberté de se mettre à l'ombre, s'il le juge convenable. Si les variétés que l'on a à multiplier sont très-charnues, c'est-à-dire si les tiges sont grasses et succulentes, on se trouvera très-bien de préparer les boutures et de ne les planter qu'un jour ou deux plus tard, les laissant jusque-là à l'air et à l'ombre, pour laisser sécher un peu la plaie. Enfin toutes les pré-

parations ainsi faites, on procède à la plantation qui doit se faire à l'aide d'un plantoir, comme cela se pratique pour toutes sortes de plantes; après quoi on donne une petite mouillure, et on laisse les choses dans cet état. Les soins que ces boutures réclament ultérieurement, sont ceux de toutes les plantes, c'est-à-dire de tenir la terre exempte de mauvaises herbes et d'arroser au besoin. Plus tard, vers le mois de septembre, on les relève pour les mettre dans des petits pots que l'on rentre, pendant l'hiver, dans une serre, ou, à son défaut, dans une chambre bien éclairée et où la gelée ne pénètre pas. Ce sont ces plantes qui serviront, le printemps suivant, pour garnir les massifs. On peut donc, de cette manière, laisser fleurir les vieux pieds, qui sont en pleine terre, jusqu'à ce que les gelées viennent les détruire. Comme on le voit, ce procédé est si simple, si facile et si peu dispendieux, que j'avais raison de dire au commencement de cette note, qu'il était à la portée de tout le monde.

A***.

Expositions d'horticulture.

Paris. — Avant d'entreprendre notre pérégrination horticole à travers les expositions florales des diverses contrées de la France, terminons d'abord avec celle de la *Société nationale de la Seine*, car il me reste, en effet, à parler des objets et produits industriels, dont l'application est plus ou moins utile en horticulture.

Il convient de revenir sur nos pas, et de parcourir de nouveau le vaste jardin de l'Exposition florale, pour admirer les gracieux vases et sujets en terre cuite de MM. Gossin frères, qui étaient mêlés aux fleurs pour en rompre l'agréable uniformité. Ces différents groupes étaient composés avec un goût exquis, et l'exécution ne laissait rien à désirer.

L'hydroplasie est l'art de faire sortir l'eau, d'un tube quelconque, sous des formes plus ou moins harmonieuses, suivant le goût et le talent de l'artiste. M. Leclerc, quai Valmy, 105, excelle dans cet art. Il avait construit, sur l'emplacement nº 35, un charmant bassin d'où l'eau sortait sous mille formes diverses. M. Henry Leclerc a eu une médaille grand module, autant pour sa collection d'ajutages que pour ses quatre pompes d'arrosements montées sur charriots, et son modèle de pompe élévateur à mouvement rotatif.

Les jets d'eau portatifs, invention nouvelle qui obtient tant de succès dans les salons de Paris, étaient représentés par différents modèles des fabriques de M. Plasse, rue Saint-Honoré, 67.

La poterie de terre a fait d'immenses progrès depuis quelques années. M. Lécuyer, rue Neuve Saint-Médard, 21 (faubourg Saint-Marcel), a amené la confection des pots à fleur à un grand degré de perfection. Le jury lui a accordé une médaille en argent petit module.

A côté de la poterie se place naturellement les bacs coniques de M. Loyre, entrepreneur de charpentes, rue Claude-Villefaux, 17, et qui a obtenu un rappel de médaille. Ces bacs ont un avantage incontestable sur les caisses carrées, pour la facilité du rempotage, la commodité des plantes, etc.

Un métier à faire des paillassons et des claies attirait particulièrement l'attention des visiteurs. C'est une heureuse et généreuse invention qui a valu à M. Boutard une médaille d'argent.

La coutellerie étalait ses serpettes, greffoirs, sécateurs, etc., plus ou moins perfectionnés; M. Arnheiter, place Saint-Germain-des-Prés, 7, avait apporté son tableau de 140 instruments qui a remporté une médaille à l'Exposition de Londres. Dans le lot de M. Groulon, rue Saint-Jacques, 244, on trouvait son fumigateur-ventilateur (1); le soufflet pour la maladie de la vigne; sécateurs excentriques, coupant en sciant; l'échenilloir sans corde ni brouloir, etc., inventions de cet habile coutellier, et qui a eu, comme M. Arnheiter, l'avantage de ne rien obtenir, et de voir couronner les instruments de M. Houtin, dans lesquels nous n'avons pas vu des perfectionnements bien dignes de cette distinction.

M. Aug. Parod, mécanicien, rue du Faubourg Saint-Martin, 95, a inventé des taille-légumes mécaniques, pèle-racines et couteaux à julienne, qui semblent obtenir faveur auprès des cuisinières.

M. Parmentier, rue de l'Église, 20, à Grenelle, qui a déjà inventé les châssis à lames de verre mobiles, a présenté cette fois divers modèles de cloches à facettes qui ont eu une grande médaille d'argent.

De nombreux petits modèles de serres en fer ont été exposés par mademoiselle Lefèvre, rue du Temple, 92, qui a eu une médaille petit module, et par M. Herbaumont, rue de Paris, 91, à Charonne (Seine), auquel le jury a accordé une grande médaille d'argent.

Pour le chauffage des serres, M. Loyer, rue de la Paroisse, 7, à Versailles, avait présenté un modèle nouveau de thermosiphon s'adaptant à des tuyaux ronds, mi-plats et à gouttières.

L'appareil de M. Gervais, rue des Fossés Saint-Jacques, 3, pour chauffer une serre de 100 mètres, et son bassin chauffé, pour la culture du *Victoria regia*, ont remporté une médaille d'argent grand module.

(1) Voir page 149, année 1854.

Les claies à ombrer les serres, de M. Versepuy, treillageur, passage d'Angoulême, 1, sont décidément une excellente invention ; toutes les personnes qui en ont fait l'essai s'accordent à en reconnaître la commodité et l'économie. Nous en avons vu, à cette dernière exposition, des roulantes, pour ombrer des châssis de couche et de serres, à des prix tellement modérés, que l'acquisition en est accessible à tout le monde.

« L'art, des corps les plus durs, dompte la résistance, »

a dit Delille, et il a parfaitement dit. En effet, le plomb, cette substance dure et meurtrière, qui porte la mort dans les combats, est devenue, entre les mains de M. Poulet, rue Pierre-Levée, 12, une matière très-malléable et des plus innocentes. Il en a fait des fils, de différentes grosseurs, pour palisser les arbres et les plantes délicates, aussi flexibles que le jonc, et qui ont, sur ce dernier, l'avantage de mieux résister aux efforts des branches, et de pouvoir servir plusieurs fois ; on les coupe facilement avec les ongles.

La fonte et le fer, ces autres métaux d'un travail assez difficile, se sont transformés, — dans les ateliers de MM. Tronchon, avenue de Saint-Cloud, 11, à Passy ; Denonvilliers, rue de Lancry, 4 *bis*, à Paris, et Borel, quai de l'École, 10, — en bancs, canapés, chaises, tables rustiques, d'une très-grande élégance.

Des beaux jours, de l'orage, exact indicateur,
Le mercure, captif, ressent sa pesanteur.

MM. Bourette de Meaux et Charlet de Pontoise, sont des opticiens qui emprisonnent habilement le mercure dans des tubes de verre, pour mesurer la pesanteur de l'air, les degrés de chaleur et de froid, l'arrivée du beau temps et l'approche de l'orage. Le thermomètre et le baromètre sont en cela des instruments horticoles. Les thermomètres de M. Bourette sont montés sur fonte avec l'échelle des degrés en relief ; on en reconnaît immédiatement l'avantage, surtout pour les serres chaudes où l'humidité agit et détruit rapidement le bois. Les amateurs, qui veulent étudier les secrets de la nature, trouveront chez M. Charlet des loupes portatives ; il en avait exposé de très-simples et de très commodes.

Il est tout naturel qu'après avoir fait connaître les instruments qui préviennent de l'arrivée de la pluie et de la gelée, nous indiquions quelque chose pour en éviter les désagréables et quelquefois les désastreux effets. Nous voulons parler de la glu marine de Mme Ve Audouin, rue des Vieilles-Audriettes, 8. Cette glu marine remplace avec avantage la pein-

ture; elle rend imperméable les toiles qui en sont enduites. Les bois pénétrés de cette matière résistent mieux au temps destructeur; ils subissent moins d'altération dans la terre et dans l'eau. Le lot de Mme Ve Audouin offrait encore des cordes et une toile canevas imperméable pour préserver les arbres de la gelée, et les fruits des mouches et des oiseaux.

Pour la décoration agreste, M. Tony Boussenot, dessinateur, place Sathonay, 5, à Lyon, s'est montré, par les différents meubles qu'il a exposés, un artiste pourvu d'un rare génie de conception et d'un grand talent pour l'exécution. Ses deux milieux de salon, composés de l'assemblage de six ou sept jardinières pouvant servir isolément; le porte bouquet; ses candélabres et girandoles; sa console étagère, etc., sont les plus gracieux, les plus élégants meubles rustiques de salon que nous ayons jamais vus, et qui dénotent le goût, la passion de l'artiste pour la décoration agreste.

Nous indiquerons aussi, comme décoration des salons, les suspensions de porcelaine de M. Lierman, rue Saint-Antoine, 35; celles de M. Barbizet, place du Trône, 17, qui a composé en outre des pots de fantaisie très-élégants en terre particulière, nommée terre réfractaire.

Quant à la peinture, il n'y avait rien de bien remarquable. Nous avons vu un cadre de gravures imprimées en couleur, qui montre le progrès immense de cet art, et les services que ce genre d'impression est appelé à rendre à l'histoire naturelle, et par cela à l'horticulture pour la reproduction exacte et fidèle des fleurs et fruits coloriés. Ces gravures appartenaient à M. Rémond, imprimeur en taille-douce, rue des Noyers, 65, à Paris, dont le travail a été récompensé d'une médaille à la grande Exposition de l'industrie de 1850.

Voilà pour Paris; passons aux départements.

Melun et Fontainebleau ont eu aussi leur exposition. Le grand cirque du jardin de Tivoli, à Melun, avait été disposé à cet effet. Une tente immense abritait les produits si variés de ces deux arrondissements de Seine-et-Marne.

Parmi les beaux lots de fleurs qui ont figuré à cette fête, on cite la belle collection d'Azalées de M. Cochet (de Suisnes); les Œillets de M. Narcis, au milieu desquels se trouvait un semis de *Pelargonium* qu'il a offert à la Société avec le nom de son président, M. le vicomte de Valmer.

C'est un hommage bien rendu; car M. le vicomte de Valmer est l'homme le plus zélé et le plus dévoué aux intérêts horticoles.

Après les Œillets de M. Narcis se placent les *Calcéolaires*, les *Glayeuls*

et *Pelargonium* de M. Lecène, jardinier de M. le baron d'Astier de la Vigerie. — Au fond de la tente, M. Varangot (de Melun), chargé de la disposition intérieure, avait improvisé un jet d'eau entouré de rochers, sur lequel il avait groupé toutes les belles fleurs de son jardin.

Sur de larges plates-bandes circulaires, un peu exhaussées et bordées de gazon, étaient disposées les fleurs les plus rares et les plus admirables par la vivacité et la variété de leur coloris. On admirait encore les *Calcéolaires* et *Azalées* de M. Chenu ; les *Rhododendrum* de M. Rougeaux ; les riches collections de M. Martine, de Fontainebleau, et de M. Alfroy Duguet, de Lieusaint ; le bel *Arum* de M. Armet, de Lisle, etc.

M. Charmeux (de Thomery) avait exposé ses appétissants Raisins ; l'intelligent et habile jardinier de M. Gareau (de Breau), M. Auguste Varangot, avait exhibé des produits plus remarquables encore, et ses belles pêches, qui figuraient à cette exposition de la fin de mai, dénotent de grandes connaissances dans l'art du primeuriste.

Après trois jours d'exposition, la distribution des médailles a eu lieu au milieu d'un grand concours de visiteurs ; elle était égayée de la présence de l'excellente musique du 7e dragons, qui a fait entendre plusieurs belles fanfares militaires.

Ont été couronnés dans cette fête :

1er grand prix, M. Chenu, jardinier chez Mme Scribe, au Bas-Coudray ; 2e prix, M. Rougeaux, jardinier chez Mme Thierriet (de Morsang).

Dans le concours entre les membres titulaires, le premier grand prix a été remporté *ex æquo* par M. Lecène, jardinier chez M. d'Astier, et MM. Varangot père et fils, de Melun, pour leur belle collection de fleurs de tout genre.

Pour la meilleure taille et direction des arbres à fruits : Un 2e prix est accordé à M. René, jardinier à Vaux ; 1re mention à M. Stivalet ; 2e à M. Jupon, jardinier chez Mme la comtesse d'Andréossy, et la 3e à M. Lepâtre.

Le semis de *Pelargonium* de M. Narcis, jardinier chez Mme la marquise d'Evry, a remporté un premier prix ; M. Pro, un second prix pour ses Pensées, et une mention à M. Varangot.

Pour les légumes. 1er prix à M. Jupon ; mention à M. Mosny.

Le premier prix pour les fruits forcés est revenu à MM. Auguste Varangot et Charmeux, *ex æquo ;* le second a été pour M. René.

Les fleurs ont eu pour lauréats : M. Martine, 1er prix ; MM. Jupon et Ménard père, 2e prix ; M. Xuré, jardinier chez M. le marquis de Fraguier, mention honorable.

Pour la plus belle collection de *Rhododendrum* et *Azalées*, M. Cachet a eu le 1er prix ; M. Alfroy-Duguet, le 2e.

Une médaille d'argent a été décernée à M. Pro pour sa belle collection de plantes de pleine terre. M. Gustave Morlet, d'Avon, a été récompensé d'une médaille d'argent pour ses Conifères et d'une médaille de bronze pour ses introductions de plantes nouvelles.

Le *département de la Sarthe* possède une Société d'horticulture qui, quoique jeune encore, puisqu'elle compte à peine deux printemps, vient d'avoir sa première exposition.

En parcourant le catalogue des produits exposés, on est agréablement surpris d'y trouver les plantes les plus rares et les plus nouvelles. Dans le lot de M. Moulin aîné, horticulteur au Mans, ce sont : des *Rhododendron* et *Azalea* nouveaux qui ont obtenu une médaille. Puis, les *Illicium religiosum*, *Ceanothus dentatus*, *papillosus* et *rigidus ; Cantua dependens pyrifolia ; Escallonia macrantha* et *Organensis ; Ichlia* ou *Lopezia fuchsioïdes*, *Mitraria coccinea ; Ungnadia speciosa ;* un nouveau, tout nouveau *Wegelia*, qui a pris le nom de *Splendens !* etc., pour lesquelles le jury a accordé une médaille d'argent. Une égale récompense lui a été donnée pour sa collection de rose, qui renferme de belles et bonnes nouveautés : Peyronni, Graziella, William Griffith, Celina Dubos, mère de Saint-Louis, le *Souvenir de la Reine des Belges*, qui ressemble beaucoup trop au Prince Albert, Louise Odier, Madame Cousin, Mélanie Oger, etc.

M. Guibert, horticulteur à Sainte-Croix, possède une riche collection de *Pelargonium* à grandes fleurs et fantaisie, dans laquelle se trouve les variétés les plus nouvelles qui ont obtenu la 1re médaille d'argent ; la 2e a été décernée à M. Tassin, horticulteur de la même localité, et à M. Bougard, horticulteur au Mans. Outre ce prix, M. Tassin a remporté une médaille d'argent pour ses plantes de serres, et la médaille d'or pour la plus belle plante de l'exposition, le *Musa Cavendishii ;* ses *Petunias* lui ont mérité une médaille de bronze. M. Bougard a reçu aussi une médaille en bronze pour ses Verveines.

La collection de *Fuchsia* de M. Victor Delhommeau, à Sainte-Croix, est très-méritante : *striata*, Général Négrier, Président Porcher, Don Giovani sont de jolies plantes, et : Roi des Fuchsias, Ochroleuca, Léon Le Guay, le coup d'État, etc., sont des variétés qui méritent, par leur nouveauté, la médaille d'argent que le jury leur a décerné.

Les Conifères de M. David, dit Jasmin, horticulteur à Sainte-Croix, sont un beau choix d'arbustes résineux qui mérite la médaille d'argent,

qu'il a reçue; ses arbustes de pleine terre et de serre froide, lui ont valu une médaille de bronze.

M. Le Batteux, horticulteur et dessinateur de jardins, a eu une médaille d'argent pour ses légumes forcés. On a accordé à M. Béreau, jardinier chez M. le marquis de Nicolay, à Montfort, une même médaille et une mention d'excellence pour ses légumes; deux médailles d'argent pour ses Ananas, Raisins et Cinéraires. Les collections de fruits, légumes et Iris de M. Tireau, amateur, trésorier de la Société, ont valu à son jardinier, M. Lenoir, une médaille d'argent pour ses variétés de Fraises; deux mentions honorables pour les légumes, fruits conservés et *Iris germanica*. — Les beaux légumes assortis de M. Levrard ont remporté la première médaille; M. Corbon, amateur, a reçu deux mentions pour ses fruits et légumes forcés.

Des médailles de bronze ont été décernées à MM. René Pichon et Narcisse Chevreuil, maraicher au Mans; au premier pour ses légumes, au second pour ses champignons de couche.

M. Lepère, amateur à Alençon, a reçu une médaille d'argent pour ses *Erica* et *Azalea*. C'est à Mme Ve Quétel qu'est revenu le prix du *progrès étranger*, une médaille d'argent pour ses jolies Renoncules.

Une mention honorable a été accordée à M. Launais, horticulteur à Sainte-Croix, pour sa collection de Verveines.

Enfin, et pour couronner la fête, une médaille de vermeil a été le prix accordé, *ex æquo*, à MM. Chapelin, jardinier de M. Vétillard, et Bougard, horticulteur, pour le plus beau bouquet de salon; M. Borderon vient en seconde ligne; il a eu la médaille de bronze.

L'exposition du *Comice agricole de Toulon* accuse un progrès sensible sur les précédentes. Vingt-cinq exposants y ont pris part; les prix ont été distribués dans l'ordre suivant :

1er *Concours*. Roses. Médaille d'argent à MM. Boulanger et Desponds, horticulteur à Marseille. On a signalé dans leur lot six nouveaux semis : deux île Bourbon, deux hybrides, un Noisette et un Provins, *le Tricolor à fleurs pleines*, dont le fond brun presque noir, fait ressortir des stries blanches bordées de rose, d'un effet très-remarquable. La Noisette qui a reçu le nom de Mlle *Marie Chargée*, est une jolie fleur de grandeur moyenne, d'un coloris chamois, qui rappelle la couleur d'Ophirie.—Médailles de bronze à M. Geoffre, de Marseille, et à M. Magloire Chantrier, de Toulon, dans le lot duquel se trouvait un nouveau semis, *Stella matutina*, d'un mérite incontestable, dit on, et qui doit prendre une place honorable dans les collections.

2e *Concours.*— Œillets. Médaille d'argent à M. Clary, de Marseille, pour 49 variétés remontantes, dont 9 provenaient de ses semis. On admirait, surtout la *Perle des panachées*, ravissante fleur à fond blanc pur, finement strié d'un rose tendre, d'une forme un peu chiffonnée au centre. — Médaille d'argent à M. Bech, pour 20 beaux œillets flamands, dont 18 provenant de ses semis.

4e *Concours.* — Plantes de serres. Médaille de bronze à M. Geoffre.

6e *Concours.* — Plantes en fleurs. Médaille d'argent à M. Magloire Chantrier; médaille en bronze à M. Saloy, amateur de haute distinction, qui exposait 14 des plus beaux Palargonium du commerce et deux de ses semis; l'un sortant de Marie ; l'autre de Reine des français. Ce dernier est, dit-on d'un très-grand mérite. Les pétales sont d'un blanc pur, les supérieurs ont la même teinte rose violacé que ceux de la plante-mère, mais la macule a une forme en fer à cheval, dont la concavité tournée en bas, circonscrit un limbe d'un blanc légèrement veiné de rose.

8e *Concours.* — Fruits. Mentions à MM. Geoffre et Brun cadet.

10e *Concours.*—Légumes. Prime de 30 francs partagée entre MM. Brun aîné et Brun cadet ; — mentions honorables à M. Chabaud, jardinier de M. Guiguet, à la Valette. MM. Robert, directeur du jardin d'essai du comice agricole de Toulon, Cayal et Bernard, avaient également exposé des légumes rares et d'une belle dimension ; mais les ressources du Comice n'ont pas permis de les récompenser.

En dehors des concours, quelques objets méritent d'être signalés : c'est d'abord la variété monstrueuse du Cierge du Pérou, *Cereus Peruvianus monstruosus*, sur lequel M. Reynal, amateur, avait greffé de nombreux rameaux de l'*Epiphyllum speciosum* qui formait une énorme tête garnie de nombreuses fleurs d'un rose tendre. Puis un *Epiphyllum splendidissimum* exposé par M. David, jardinier de M. Noël, ingénieur, et qui était éblouissant par ses nombreuses fleurs d'un rouge vif.

Mais la plante la plus remarquable assurément, c'est un Chrysanthème jaune remontant, obtenu de semis par M. Pierre, jardinier du jardin botanique d'Avignon. Il avait été envoyé par M. le baron de Salomon, amateur zélé, qui a lui-même obtenu de belles variétés dans ce genre.

Enfin, le jury a accordé à M. Jean Uzel, jardinier du sécretaire du Comice, M. Turrel, une mention honorable, pour une collection de Mufliers, composée de 13 variétés de choix. F. H.

Paris. — J.-B. GROS, imprimeur horticole, rue des Noyers, 74.



Annica Bricogne pinx.

Dendrobium macrophyllum.

DENDROBIUM MACROPHYLLUM.

(PL. XVII.)

Étymologie. Du grec *dendron*, arbre, et *bió*, vivre : de ce que les plantes de ce genre vivent sur les arbres.

Famille des *Orchidées* de Jussieu ; *Gynandrie monandrie* de Linné.

Caractères génériques. — Les *Dendrobium* sont tous des plantes épiphytes, c'est-à-dire qui croissent sur les arbres, mais sans leur emprunter aucune espèce de nourriture ; tantôt ils ont des tiges, tantôt des rhizômes qui donnent naissance aux *pseudo-bulbes*, qui sont garnis, commes les tiges, de feuilles planes, souvent relevées de nervures. Leurs fleurs, très-élégantes, sont solitaires ou fasciculées, ou disposées en grappes. Elles présentent 3 sépales de consistance molles, dressés ou étalés, et les latéraux, plus grands et obliques, sont soudés avec la base de la colonne centrale ou columelle ; 3 pétales de même consistance, et ordinairement de même couleur que les sépales, complètent l'enveloppe florale ; le *labelle* ou le pétale inférieur est toujours sessile, articulé ou soudé à la columelle ; sa forme est variable. Le stigmate et l'étamine, avec ses quatre masses polliniques, rapprochées par paire, sont situés au sommet de la columelle qui est semi-cylindrique et longuement pédiculée.

Description de l'espèce. — Les tiges ou pseudo-bulbes du *D. macrophyllum*, sont pendantes et garnies de feuilles alternes, oblongues-ovales, obtuses, nervées, un peu échancrées à la base, et presque amplexicaules. Les fleurs qui naissent à l'aisselle des feuilles sont très-grandes (10 à 12 centimètres de diamètre), très-élégantes, d'un beau lilas-rosé et veinées ; les sépales sont lancéolés aigus ; les pétales latéraux de même couleur que les sépales, oblongs aigus, et le *labelle* formant le cornet inférieurement, est ovale pubescent, denticulé et relevé de callosités à sa base ; les anthères sont d'un très-beau pourpre.

HISTORIQUE. Cette plante charmante que nous avons fait peindre, au mois d'avril dernier, chez M. Chantin, horticulteur, boulevard des Gobelins, 24, est originaire de Manille et a été introduite en Europe, en 1837 ou 1838, par le voyageur anglais Cuming ; c'est à M. Loddiges qu'on en doit la propagation. Lors de sa première floraison, M. Lindley lui donna le nom de *Macrophyllum*, et la décrivit dans les miscellanées du *Botanical register*, 1839, page 36. Plus tard, en 1843, sir William Hooker figura la plante dans le *Botanical magazine*, nº 3970 ; mais croyant reconnaître une erreur typographique dans le nom de M. Lindley, il en changea la terminaison et la publia avec l'épithète de *Macranthum*, à cause de la grandeur des fleurs, qui doit être, d'après le savant M. Lindley, de plus de 20 centimètres (neuf pouces) de circonférence, dans les plantes vigoureuses et en bonne santé : « They are *nine inches* in circumference, and will probably be still larger when the plant becomes more healthy. » En effet, dans la figure du *Botanical magazine*, qui a

été faite d'après un individu en pleine végétation, les fleurs mesurent 11 à 12 centimètres de diamètre ; elles sont aussi plus amples et mieux développées que celles de notre planche, qui a été dessinée d'après un jeune pied sans vigueur.

Quoi qu'il en soit, c'est une fort belle plante, qui se trouve avoir deux noms, *Macrophyllum* et *Macranthum*, ainsi que le reconnait lui-même M. Lindley, à la page 96 des miscellanées du *Botanical register* 1843 : « *Dendrobium macrophyllum* : The *D. macranthum*, of the Botanical magazine, t. 3970, is the same glant. »

CULTURE. Voir la culture de l'*Oncidium superbum*, année 1851, page 169. F. H.

ROSES NOUVELLES

(PL. XVIII.)

Triomphe de Paris. — Arbrisseau très-vigoureux, dont les rameaux trapus, de couleur vert olive, sont armés d'aiguillons d'un rouge brun très-inégaux : les uns, de grosseur moyenne, sont très-élargis à leur base, à peine comprimé latéralement, droits mais infléchis en arrière ; les autres, plus petits, passent par des degrés insensibles à l'état de poils glanduleux. Le feuillage, d'un joli vert tendre en naissant, devient plus foncé à l'âge adulte sur la face supérieure, et d'un vert glauque en dessous. Chaque feuille est composée de cinq ou sept folioles épaisses assez grandes, glabres, manifestement marquées de nervures réticulées, à nervure médiane hérissée d'assez nombreux petits aiguillons rudimentaires raides au toucher, régulièrement et finement dentelés sur les bords, mais presque entières dans la partie inférieure, qui est bordée seulement de cils glanduleux ; la foliole terminale, plus grande, est ovale acuminée, un peu échancrée à leur base ; les latérales graduellement plus petites, sont ellipsoïdes aiguës, très-brièvement pétiolulées. Le pétiole est raide, hérissé de poils glanduleux, creusé en gouttière en dessus, armé de petits aiguillons assez nombreux en dessous ; il est accompagné à sa base par deux oreillettes ou stipules étroites subulées ciliées, divergentes, et qui lui sont adhérentes dans les deux tiers de leur longueur. — Les fleurs très-grandes, d'une facture parfaite, ouvrant très-régulièrement, présentent de nombreux et larges pétales d'un rouge très-vif, velouté de noirâtre ; elles sont portées par un pédoncule raide, très-droit et hérissé de poils glanduleux. Le tube du calice, sur lequel



Annica Bricogne pinx. — Visto sc.

Triomphe de Paris.

(Hybride remontante).

E. Roinand imp. r. des Noyers 45. Paris.

repose cet admirable assemblage de pétales qui constituent la corolle, est de forme hémisphérique glabre, et les folioles qui l'accompagnent sont très-allongées, vertes glabres en dehors, duveteuses blanchâtres en dedans : 2 sont simples ; les 3 autres présentent à leurs bords quelques petites folioles rudimentaires ciliées ; quelques étamines s'aperçoivent éparses au centre de la fleur où les pétales sont un peu chiffonnés.

Le *Triomphe de Paris* est un gain de M. Margottin, horticulteur, rue du Marché-aux-chevaux, 33, à Paris. A la dernière exposition des fleurs de la Société nationale de la Seine, il a été couronné d'un premier prix. Cet insigne honneur est justement mérité ; car le velouté noirâtre de ses fleurs ne se rencontre dans aucune des nombreuses variétés *dites* remontantes que nous possédons actuellement ; elle joint à cela une ampleur et une forme exquise. C'est donc une heureuse conquête qui nous amènera, nous l'espérons, cette teinte presque noire qu'on admire dans quelques variétés non remontantes, comme *Georges IV*, par exemple, qui est complétement oublié aujourd'hui.

Baron Heekeren de Wassenaer. — Ce nom, un peu long sans doute, s'applique à un second gain de M. Margottin, qui, par l'ampleur et le brillant coloris de ses fleurs, doit figurer au premier rang parmi les plus belles roses. L'arbuste est vigoureux, et son bois armé d'aiguillons inégaux comme dans *Triomphe de Paris*. Son feuillage, moins ample, peut-être, que dans cette dernière variété, en a à peu près la même teinte et la même consistance ; seulement, les jeunes feuilles sont bordées d'un étroit liséré rougeâtre, et les dents, plus prononcées, portent de fines dentelures glanduleuses. Chaque feuille est composée ordinairement de 5 folioles ovales-allongées aigues ; la terminale est exactement échancrée en cœur à sa base ; les latérales sont simplement arrondis à leur point d'insertion sur le petit pétiole qui les porte.

Les fleurs, d'un magnifique rose, ont quelque chose de large et d'harmonieux dans leur facture ; les pétales, très-grands, ne sont pas serrés comme dans *la Reine;* ils sont un peu lâchement imbriqués et forment une rose admirable de composition. Le pédoncule est raide, glanduleux ; le tube calicinale glabre, oblong, à peine contracté au sommet ; les sépales sont allongés, longuement et étroitement acuminés, verts et glanduleux en dehors, duveteux en dedans : 2 sont simples, et 3 garnis sur les bords d'appendices très-étroits, filiformes, quelquefois rameux.

Ces deux variétés sont livrables au commerce cet automne. F. H.

Plantes nouvelles.

Medinilla Sieboldiana. Arbrisseau de la famille des Mélastomacées, pouvant atteindre de 1 à 2 mètres de hauteur, garni d'un beau et large feuillage, de grappes de fleurs rosées avec des étamines violettes. Originaire des Iles Moluques, il a été introduit dans les jardins de la Belgique par M. Van-Houtte. On doit le cultiver en serre chaude.

Guichenotia macrantha. Très-jolie plante ligneuse de la famille des Lasiopétalées, trouvée par le voyageur Drummond, en 1847, dans la province de la rivière des Cygnes, à la Nouvelle-Hollande. Cultivée en serre froide, elle a montré, en mars 1852, — sous le climat de l'Angleterre, — ses premières fleurs, qui sont assez grandes et d'un rose pourpré. Le genre *Guichenotia* a été créé en l'honneur de M. Antoine Guichenot, ancien jardinier au Museum de Paris, attaché à l'expédition du capitaine Baudin, aux Terres australes, d'où il rapporta de nombreuses plantes nouvelles, parmi lesquelles se trouve le type de ce genre, le *G. ledifolia*.

Brachysema lanceolatum est une légumineuse de la Nouvelle-Hollande, trouvée dans les mêmes localités que la précédente et par le même voyageur, qui envoya les graines à MM. Lucombe et Pince, d'Exeter, chez lesquels elle a montré, au mois de février dernier, de jolies et grandes fleurs rouge carmin, qui naissent plusieurs ensemble, à l'aisselle de larges feuilles ovales ou lancéolées. Elle est d'orangerie.

Acacia Cycnorum. C'est encore la province de Swan-River (Rivière des Cygnes) qui a produit cette nouvelle espèce assez voisine des *A. lasiocarpa, hispidissima* et *pulchella*. Sur ses ramules très-poilues naissent des feuilles composées d'une paire de pennes ayant chacune de six à quatorze petites folioles linéaires. Les fleurs forment des petites boules d'un jaune très-éclatant, insérées à l'aisselle des feuilles. La plante a fleuri en février 1852, chez MM. Lucombe, Pince, à Exeter.

Podocarpus neriifolia. Sous ce nom, le *Botanical magazine*, figure le *Podocarpus macrophylla*, espèce des montagnes du Népaul, introduite il y a déjà plusieurs années en Europe par les soins de M. Wallich, directeur du jardin botanique de Calcutta (Indes orientales). Elle est d'orangerie comme les autres espèces de la Nouvelle-Zélande.

Berberis Wallichiana. M. Thomas Lobb, voyageur de MM. Veitch, a rencontré ce *Berberis*, qui porte encore le nom de *B. atro-virens*, au sommet de quelques montagnes du Népaul. Il ressemble, par son feuil-

lage, au *B. ilicifolia*, mais la disposition de ses fleurs en est très-différente.

Rhododendron lepidotum. Arbuste assez insignifiant qui a encore reçu de M. Hooker fils les noms de *Rhododendron eleagnoïdes*, — *salignum* — et *obovatum* ; on peut choisir. L'illustre fils du grand botaniste anglais en a rapporté les graines de l'Himalaya, et pour se les procurer, il a dû gravir de 14 à 15 mille pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. C'est à cette élévation que réside ce *Rhododendron*, qui nous parait, dans l'image que nous en voyons, tout au plus bon à faire de très-mauvais feu.

Coscinium fenestratum — *Pereiria medica*, — *Menispermum fenestratum*, — *Cissampelos convolvulacea*, — sans compter *Wennewellegette* et *Columba-root*, qui sont des appellations vulgaires dans l'Inde, tous ces noms s'appliquent à une seule et même plante, fort peu intéressante, sous le rapport floral ; mais qui jouit d'une certaine réputation dans les pharmacopées indiennes. Comme nous possédons les *Menispermum canadense* et *virginicum* qui couvrent admirablement nos tonnelles, et que de la COQUE DU LEVANT (*Menispermum cocculus*), nous extrayons la *Picrotoxine* pour empoisonner les poissons de nos étangs, le *Coscinium fenestratum* devient alors une acquisition assez insignifiante, et d'autant que l'arbuste est de serre chaude. F. H.

Ceanothus verrucosus.

En 1850 on introduisait dans le commerce français une nouvelle espèce de *Ceanothus*, à feuilles obovales, presque rondes, plus grandes que celles du *cuneatus*, très-manifestement bordées de dents, et qui portait malgré cela l'épithète de *integerrimus*. Les graines de cet arbuste, avaient été envoyées, sous ce nom, de la Californie au jardin de la Société horticultural de Londres, par le voyageur Hartweg, et le jeune plant fut vendu comme *Ceanothus integerrimus*. Cette année l'individu planté dans le jardin de Kew, ayant montré ses jolies petites fleurs d'un bleu pourpré clair, disposées en petits bouquets vers l'extrémité des ramules, M. Hooker, constata une erreur, et reconnut que la plante désignée comme *C. integerrimus*, était le *Ceanothus verrucosus*, nom sous lequel il est figuré dans le *Botanical magazine*. Tout nous fait présumer qu'il apparaîtra bientôt dans le commerce avec cette nouvelle dénomination ; — que les amateurs de nouveautés se tiennent donc pour avertis. F. H.

Colutea rubra.

Nous avons l'honneur d'informer le public horticole que l'arbrisseau qui se laisse vendre sous le nom de *Colutea rubra,* est le *Colutea orientalis* introduit, depuis 1710, en France, où il est si bien acclimaté, qu'on le rencontre très-souvent dans les haies, accompagnant le *Colutea arborescens*, vulgairement appelé Baguenaudier. Il est donc de mauvais goût de vendre cette espèce comme nouvelle, sous le nom de *rubra*. Avec un peu d'adresse, on aurait pu se mettre à l'abri des reproches; car la plante en question porte encore les noms de *C. cruenta* et *sanguinea* qui valent bien *rubra*, puisqu'ils signifient tous les deux couleur de sang. En prenant un de ces deux noms, le vendeur était alors dans son droit; nous n'avions rien à dire, et l'acheteur n'en était pas moins.... attrappé, puisque les fleurs, au lieu d'être sanguinolentes, sont d'un jaune safran mêlé d'un peu de rouge; ce qui produit une couleur sale, douteuse, indécise et de peu d'effet. F. H.

Deutzia ignea.

Nous pensions que les *Deutzia à fleurs rouges* avaient terminé leurs rôles dans les trois ou quatre représentations qui nous ont été données dans ces dernières années. Nous n'avons pas pensé juste. En voici un nouveau qui arrive, on ne sait d'où, portant le nom de *Deutzia ignea*! *Ignea*, il est vrai, ne veut pas absolument dire rouge; il signifie: qui est de la nature du feu. Or, nous en avons vu le 15 août, des feux, qui étaient rouges, bleus, verts, aurores etc. Auquel des quatre, le *Deutzia ignea* a-t-il emprunté sa couleur? C'est là le difficile, puisque personne n'a encore vu la fleur, et que la plante qui porte ce nom, n'est pas même un *Deutzia*. Nous avons consulté à ce sujet une somnambule *superlativement lucide* et qui voit de très-loin; voici ce qu'elle nous a répondu: « Les *Deutzia à fleurs rouges*, *bleues*, *vertes*, *aurores*, n'ont pas été crées pour les floriculteurs de notre époque; ils sont réservés pour la génération, qui est appelée à voir l'eau du grand Océan transformée en agréable limonade gazeuse, et la métamorphose de la lune en un vaste fromage de brie!... Le tout, a-t-elle dit, après une légère pause, pour le plus grand bonheur de l'humanité souffrante, et l'extermination de la race charlatanique. » F. H.

Widdringtonia cupressoïdes.

Cette Conifère forme un élégant arbuste qui peut atteindre 1 mètre 50 c. à 2 mètres et même plus de hauteur. Ses ramules, très-allongées et fastigiées, portent des feuilles écailleuses un peu obtuses, très-rapprochées, appliquées et disposées sur quatre rangs; les feuilles des rameaux ont la même forme, mais elles sont très-aiguës, éloignées les unes des autres. Le fruit est presque globuleux, de la grosseur d'une grosse aveline, et marqué de quatre sillons; ses écailles sont épaisses et portent une petite pointe sur la partie qui avoisine le sommet du cône.

Le *W. cupressoïdes* se distingue du *juniperoïdes* par l'absence de feuilles linéaires, raides et piquantes comme celles du Genévrier commun, et qui se rencontre sur les jeunes individus du *W. juniperoïdes*, par ses fruits plus gros, moins globuleux, et les épines qui les couronnent sont moins saillantes.

Linné l'a décrit, le premier, sous le nom de *Thuya cupressoïdes;* Bergmann le désigne sous celui de *Thuya aphylla*. Schrader en a fait deux espèces qu'il nomme *Callitris cupressoïdes* et *stricta;* c'est le *Pachylepis cupressoïdes* de M. Brongniart; le nom de *Widdringtonia cupressoïdes*, adopté aujourd'hui, est d'Endlicher, qui a publié une monographie de la famille des conifères.

Cet arbuste est originaire des régions australes du cap de Bonne-Espérance; on le rencontre à une élévation de 300 à 1000 mètres, au-dessus du niveau de la mer. Sous le climat de Paris, il est naturellement d'orangerie; dans le midi il passe très-bien en pleine terre à l'air libre. M. Rantonnet, horticulteur à Hyères (Var), le cultive depuis plusieurs années à l'air libre et sans abri; il y fructifie parfaitement.

Culture de l'Oranger.

Mon intention, en traitant la culture de l'Oranger, n'est pas d'en faire l'histoire détaillée; cette tâche, si difficile, a été remplie par des hommes d'un talent reconnu, tels que MM. Risso et Poiteau, dans l'ouvrage qu'ils ont publié en 1818, sous le titre : *Histoire naturelle des Orangers;* ainsi que M. Gallesio dans son excellent *Traité du Citrus*, publié en 1819.

Le but que je me propose ici, est de donner seulement des documents précis sur leur culture; documents d'autant plus exacts, qu'ils sont le fruit d'une longue expérience guidée par un raisonnement juste.

et éclairé ; je veux parler d'un de mes anciens patrons François-Alexis Jamain, que ses belles et grandes cultures avaient fait surnommer l'Orangiste.

Quoique l'on ait déjà beaucoup écrit sur l'Oranger, je crois devoir entrer dans quelques détails relativement à sa description générique. Je renverrai aux ouvrages cités plus haut, les personnes qui voudraient faire une étude approfondie des variétés.

Les Orangers qui, chez nous, s'élèvent rarement au delà de 4 à 5 mètres, atteignent, dans quelques pays, des dimensions beaucoup plus grandes. M. Gallesio en cite un aux environs de Final, dont la hauteur n'est pas moindre de 9 mètres ; sa tête arrondie mesurait 34 mètres de circonférence et sa tige offrait, en 1829, 1 mètre 50 centimètres de diamètre ; il produisit jusqu'à 8,000 fruits dans une année.

Placé par les botanistes dans la famille des *Aurantiacées*, l'Oranger y forme le type du genre *Citrus*. Il a les feuilles alternes, coriaces, glanduleuses, entières ou légèrement dentelées, présentant souvent à la base deux petites oreillettes. Ses fleurs toutes pédicellées sont axillaires et terminales, quelquefois solitaires ou groupées et formant, par leur réunion, des thyrses ou des grappes plus ou moins allongées ; leur couleur d'un blanc pur dans la plupart des espèces, est lavé de violet plus ou moins foncé dans d'autres.

Chacune de ces fleurs est composée : 1º d'un calice monosépale terminé par 3, 4, 5 et 6 dents obtuses ou légèrement aiguës ; 2º d'une corolle composée de 3 à 8 pétales oblongs, insérés à la base d'un bourrelet glanduleux qui entoure l'ovaire ; 3º de 20 à 60 étamines, insérées un peu au-dessus des pétales, les unes libres, les autres plus ou moins soudées par leurs filets et formant comme un anneau autour de l'ovaire ; les anthères sont à deux loges, et s'ouvrent longitudinalement ; 4º d'un ovaire libre obovale ou arrondi, entouré à la base d'un bourrelet glanduleux ; il est surmonté d'un style cylindrique terminé par un stigmate hémisphérique.

MM. Risso, Poiteau et Gallesio admettent 4 types principaux auxquels ils ont rapporté toutes les espèces et variétés connues. Ce sont : *Citronniers* ou *Cedratiers ; Limoniers ; Bigaradiers ; Orangers à fruits doux*.

Un mot maintenant sur l'origine de chacun de ces types.

Citronnier ou cedratier. — Malgré l'obscurité dont est enveloppée l'histoire du Citronnier, les premiers historiens lui accordent pour patrie la Perse ou la Médie ; Théophraste, qui vivait 300 ans avant Jésus-Christ, l'appelle *Pomme de Médie* ou *Cédromélès*, et dit que, pour les Latins,

c'est le *Citria*. D'après l'opinion de Dioscoride et de Florentinius, ce *Citrus* serait passé de la Perse dans les jardins de Babylone, et, de là, dans ceux de la Palestine où il était souvent appelé *Pomme de Perse*. A mesure que les relations commerciales s'étendirent, sa culture se répandit en Grèce, ensuite dans les îles de l'Archipel, de la Sardaigne et de la Corse, puis enfin, dans tout le littoral de la Méditerranée. Il paraît même que, dans le deuxième siècle de notre ère, il était déjà répandu dans certaines parties de l'Europe méridionale, et qu'à Nice, il y était l'objet d'un commerce assez important, non-seulement d'utilité, mais même de luxe. M. Gallesio rapporte qu'en 1003 le Citronnier était déjà abondamment cultivé à Salerne, et qu'un prince de cette ville en envoya en présent à des seigneurs normands, qui l'avaient délivré des mains des Sarrazins. Quelques siècles plus tard les Citronniers se répandirent à Menton, petite ville d'Italie, dépendant du royaume de Monaco, à Hyères; et, dans le courant du XVe siècle, sa culture prit une grande extension en Europe.

LIMONIER. — Sa patrie est peut-être encore plus incertaine que celle du Citronnier; ce n'est qu'assez récemment qu'il a été trouvé croissant naturellement dans l'Inde, au delà du Gange; on a supposé qu'il y avait été transporté par les Arabes. Il fut trouvé par les Croisés vers la fin du XIe siècle, en Syrie et en Palestine, et tout porte à croire que ce sont eux qui l'ont introduit en Sicile et en Italie, où il est confondu avec le Citronnier ou Cédratier.

BIGARADIER. — Plusieurs auteurs ont cru reconnaître, à travers la Mythologie et les Fables de l'antiquité, que le Bigaradier avait dû exister en Afrique. Juba, roi de Mauritanie, rapporte qu'en Lybie cet arbre était appelé *Pommier des Hespérides*, et il affirme que ce furent les fruits de cet arbre qu'Hercule apporta en Grèce et qu'on baptisa du nom de *Pommes d'Or*, à cause de leur couleur. Pontanus assure que le Bigaradier passa de la Lybie en Europe, et Saumaise dit que son apparition en Italie précéda même celle du Cédratier. Malgré l'opinion différente de ces auteurs, et l'incertitude où l'on est sur la vraie origine du Bigaradier, il paraît presque certain, d'après les textes de Damascène et d'Avicenne, qu'il est originaire des contrées de l'Inde situées au delà du Gange, et que, comme le Limonier, il en fut rapporté par les Arabes, et répandu dans tous les pays soumis à leur domination. L'époque où la culture de cet arbre a commencé sur le littoral de la Méditerranée, n'est pas bien déterminée; il paraît cependant assez certain que, vers la fin du XIIe siècle, il était cultivé à Séville. Enfin on trouve dans l'histoire du

Dauphiné, qu'en 1336, il était l'objet d'un commerce assez important dans la ville de Nice.

Oranger a fruits doux. — Presque tous les auteurs sont d'accord sur son origine ; ils lui accordent pour patrie les provinces méridionales de la Chine, Amboine, Banda, les îles Mariannes, surtout celle des Larrons, de la Calédonie, et dans toutes celles de la mer Pacifique. Mais, s'ils sont d'accord sur son origine, ils le sont très-peu sur la marche qu'il aurait suivie dans sa migration pour arriver jusque sur notre continent. Les opinions sont très-divisées sur ce sujet. La plupart des écrivains en attribuent la conquête aux Portugais ; Valmont de Bomare (*Dictionnaire d'Histoire naturelle*, tom. VI, pag. 245), dit qu'il existe à Lisbonne, dans le jardin du comte Saint-Laurent, le premier oranger d'où sont sortis ceux qui ornent les jardins de l'Europe. L'opinion de Hunter, dans la publication de son voyage à la Chine, est la même que celle de Valmont de Bomare, et Loureiro est du même avis. Madame de Genlis (*Botanique historique*) va plus loin : elle dit qu'on en doit l'acquisition à Jean de Castro. Mais M. Gallesio a traité ce sujet d'une manière assez satisfaisante, et répandu quelques lumières appuyées de preuves, qui semblent détruire toutes les opinions des auteurs que je viens de citer : « Les Orangers à fruits doux, dit-il, sont arrivés par l'Arabie, d'où ils se sont répandus ensuite dans toute l'Italie. » Et dans un autre passage : « Les Portugais ne sont arrivés à la Chine qu'en 1518, et Jean de Castro étant né en 1500, n'a pu être de retour de ses premiers voyages que vers l'an 1520. » Il conclut de là que, pour que l'Oranger eût été apporté de la Chine par les Portugais, et particulièrement par Jean de Castro, il faudrait que cette espèce n'eût paru en Europe qu'après l'an 1518 ou 1520, tandis qu'il est bien démontré qu'elle y fut introduite dans le commencement du XVe siècle.

L'introduction de l'Oranger en France remonte au XVIe siècle. Cet arbre, si connu aujourd'hui du monde entier, fait en hiver (sous le climat de Paris) l'ornement des serres et en été celui des jardins qu'il embaume durant le mois de juin du parfum de ses fleurs. Il y a au plus 20 ans, cet arbre, à cause de l'élévation de son prix, était encore un privilége réservé à ceux qui avaient de la fortune; tandis qu'aujourd'hui, grâce aux progrès qu'a fait l'horticulture, la modicité en est telle, qu'elle le met à la portée de tout le monde, même des classes pauvres, qui, elles aussi, aiment les fleurs, et ne sont pas insensibles aux bienfaits de la nature.

Voici l'ordre que je suivrai dans cet article : commençant d'abord par la préparation des terres, je passerai ensuite en revue les graines que

l'on doit préférer ; la manière d'opérer les semis, les soins à donner aux jeunes plants pendant les premières années ; la manière et l'époque de les greffer ; celle de les séparer ; comment on doit les traiter pendant les premières années, ce qui comprend l'encaissage et la taille. J'entrerai ensuite dans quelques détails sur les différents moyens que l'on peut employer lorsque ces plantes sont malades, c'est-à-dire, lorsque leur apparence extérieure annonce une végétation languissante ; enfin, les procédés à employer pour en changer l'époque de floraison.

CARRIÈRE,
Chef des pépinières au Jardin des Plantes de Paris.

Greffe du Pétunia sur le Tabac.

Dans une visite que je fis l'an dernier au superbe jardin royal de Froogmore, à Windsor, j'eus occasion de remarquer, dans les serres, des Pétunias élevés sur tiges, dont quelques-uns s'élevaient à une hauteur de près d'un mètre, et formaient de grosses et belles têtes arrondies, couvertes d'une multitude de fleurs. Je fus vivement frappé de l'effet admirable de ces plantes, qui forment comme de petits arbrisseaux d'un port et d'une élégance extrêmes. Le jardinier qui nous montrait ces Pétunias nous apprit qu'ils étaient greffés sur le *Nicotiana tabacum*. De retour en France, je fis part de ce fait à un horticulteur de Paris, M. Bichet, en l'engageant à essayer d'en traiter de la même façon. A cet effet, il sema, en mars, des graines de *Nicotiana glauca* et du *tabacum;* le plant de ce dernier se développa plus rapidement que celui du *glauca*. Lorsque les sujets furent assez forts et capables de recevoir des greffes de Pétunia, M. Bichet les plaça dans la serre, pratiqua, sur les uns, la greffe en placage et sur les autres la greffe en fente. Cette dernière seule a réussi d'une manière à faire espérer pouvoir élever des Pétunias à tige. Plus tard, lorsque les plants de *Tabac glauque* furent de force à être greffés, on recommença l'expérience sur cette espèce, et, cette fois, l'opération fut beaucoup plus complète, par la raison que les tiges de ce dernier étant moins herbacées que celle du *Nicotiana tabacum*, la greffe se colle bien mieux et les greffes sont exposées à moins de chances que sur des tiges trop tendres. Quelques pieds ayant été laissés à l'air libre, furent aussi greffés ; tous ont parfaitement repris. Il est inutile de dire que, pour former de belles têtes, il convient de les pincer souvent, lorsque la greffe se développe, et de diriger les branches. On voit, par ce qui précède, qu'on peut facilement obtenir de jolis sujets de Pétunias qui, placés en serre

ou sur le perron des habitations, formeront un ornement aussi pittoresque qu'agréable. En combinant la greffe de manière à avoir de fortes plantes de bonne heure au printemps, nos horticulteurs-marchands auront un arbuste qui trouvera sur nos marchés un débit facile. Il y a certes encore beaucoup à faire sous ce rapport, mais que ne font pas nos fleuristes de Paris, lorsqu'ils entreprennent une chose. Le succès déjà obtenu par M. Bichet nous fait espérer qu'on verra bientôt, sur toutes les fenêtres de la capitale, des Pétunias greffés sur tabac.

LOUESSE,
Marchand-grainier, quai de la Mégisserie.

Caractères pour reconnaître les Mufliers panachés avant la fleuraison.

Les *Mufliers*, appelés également *Mufles* et *Gueules de Lion*, *Mufles de Veau*, sont toujours des plantes à la mode; et c'est avec raison, car ils produisent, une partie de l'année, une grande quantité de jolies fleurs, les unes unicolores, mais riches de tons ; les autres panachées avec des couleurs bizarrement entremêlées, et d'un très-bel effet.

Le Muflier est en outre une plante bisannuelle ou trisannuelle, selon la nature du sol, qui se complait partout et particulièrement dans les terrains graveleux ; sa culture est très-simple.

Mais le but de cette note n'est pas de traiter de la culture de cette charmante plante; elle est trop facile et tout le monde la connait. J'ai voulu seulement indiquer par quel moyen on peut reconnaître, dans un semis, les variétés à fleurs panachées des variétés à fleurs unicolores, comme on reconnait les Quarantaines doubles des simples.

Lorsque les Mufliers ont développé de 5 à 6 feuilles, si la face inférieure de ces premières feuilles est uniformément ou verte, ou brune, ou rosée, les fleurs seront unicolores; si cette face inférieure est rayée ou bien panachée de rouge, les fleurs seront infailliblement panachées, et le seront d'autant plus, que les stries de la feuille sont plus prononcées.

Par ce caractère, qui ne m'a jamais fait défaut, les marchands pourront fournir, sûrement, du jeune plant de Muflier panaché, et les jardiniers bourgeois pourront en faire des groupes de panachés et d'unicolores, en ayant soin de les distancer de manière que le pollen des unicolores n'agissent pas trop abondamment sur les panachés; ce qui amènerait naturellement une dégénérescence.

MAIL,
Horticulteur pépiniériste à Yvetot (Seine-Inférieure).

Efficacité de l'hydrosulfure Grison.

A la dernière séance de la *Société nationale d'Horticulture de la Seine*, on a soulevé de nouveau la question de l'emploi du soufre dans la maladie de la vigne et des différents végétaux attaqués par le blanc. M. Andry a vu sa vigne malade se débarrasser de l'oïdium et développer ses raisins sans l'application d'aucun procédé. Plusieurs membres ont déclaré qu'ils avaient fait disparaître entièrement le mal, en employant la fleur du soufre ou la composition Grison; d'autres ont prétendu que ces remèdes étaient sans effet.

M. Decaisne a cité un fait qui démontre clairement l'efficacité de l'hydrosulfure. Un petit arbuste, atteint du blanc, avait deux branches; l'une ayant été trempée dans l'eau Grison, fut complétement débarrassée du mal, se développa avec une nouvelle vigueur, et dépassa bientôt celle qui n'avait pas été imbibée, et qui resta la proie du champignon envahisseur. Ici l'effet de l'hydrosulfure est incontestable ; car ce n'est pas le hazard qui a guéri une seule branche, il ne lui en aurait pas coûté plus de les guérir toutes les deux.

Autre preuve, qui résulte d'un fait observé à Colombier-sous-Uxelle, près Macon.

Monsieur le Rédacteur de *l'Horticulteur français*,

« Connaissant l'intérêt, etc. etc., je m'empresse de vous communiquer un fait, qui se rattache à l'emploi de l'ydrosulfure de chaux pour la guérison du blanc du pêcher. Les arbres que j'ai ainsi guéris avec l'eau de M. Grison (1), ont sept années de plantation. Depuis 3 ans ils étaient atteints du blanc, que j'ai cru reconnaître pour être le même que celui de la vigne ou *Oïdium Tuckeri*, et j'essayai, alors, le remède proposé par l'habile jardinier-chef au potager de Versailles. Depuis le mois d'avril, j'ai aspergé une fois par mois avec une petite pompe, tous mes pêchers ; aujourd'hui, il n'y a plus la moindre trace de la maladie, les arbres sont bien portants et vigoureux. Si certaines personnes n'obtiennent aucun résultat dans l'emploi de cet hydrosulfure, cela tient, évidemment, à ce que l'opération est mal dirigée. Il faut avoir soin de bien bassiner toutes les parties des arbres malades, et préférablement le soir après le coucher du soleil ; l'eau produit alors plus d'effet, car elle ne s'évapore pas aussi rapidement que dans le jour. Je conseillerai aussi, pour l'année pro-

(1) Voir l'*Horticulteur français*, 1851, N° de septembre.

chaine, d'opérer dès le printemps au début de la maladie ; on détruit le mal plus rapidement et avec plus de facilité.

J'ai l'honneur, etc. L'HOMME,

membre de la Société d'Horticulture de Macon.

Voici qui est encore aussi concluant. L'opération a été faite, non plus sur quelques treilles de jardins, mais sur plusieurs hectares de vignes basses, comme on les cultive dans le Midi, et dirigée par M. le docteur Turrel, membre très-distingué du *Comice agricole de Toulon*. Nous reproduisons quelques passages de la note qu'il a adressée à la *Société nationale et centrale d'Agriculture de Paris*.

« Le liquide mêlé à l'eau dans les proportions recommandées, 1/100, fut porté sur le champ malade au moyen d'une comporte de la contenance de 25 litres. Deux hommes, munis de seaux et armés de balais de bruyère, de roseaux ou de cyprès (ces derniers sont préférables), passaient de chaque côté des rangées ou hautains et faisaient des aspersions sur les feuilles, les ceps et les raisins malades. Lorsque l'*oïdium* recouvrait la grappe comme d'une toile grisâtre, l'opérateur en frottait doucement la surface avec un balai de cyprès ; il détachait ainsi le cryptogame en faisant adhérer aux surfaces malades le liquide médicamenteux. Ainsi conduite, l'opération marchait assez rapidement et j'évalue à 1,000 par soirée, la quantité de ceps soumis à l'aspersion par deux hommes, travaillant pendant deux heures chaque soir, de 6 heures à 8, c'est le moment le plus favorable.

« L'effet de cette substance a été tellement prompt que, cinq ou six jours après les premières opérations, les réseaux de l'*oïdium* avaient disparu des feuilles, les grains attaqués avaient notablement grossi et les extrémités des rameaux commençaient à pousser vigoureusement.

« Quinze jours se sont écoulés depuis les premières aspersions, et, partout où l'application de l'hydrate de sulfure de chaux a été faite avec quelque intelligence, la maladie a suspendu ses ravages : dans les parties du vignoble plus fortement atteintes, nous avons dû faire deux et même trois aspersions successives, et nous devons dire que lorsque les grains avaient été tellement attaqués que l'enveloppe s'était crevassée, la dessication en était la conséquence : mais les baies moins malades ont continué à grossir, et leur surface, lorsqu'elle n'avait pas été gercée par l'*oïdium*, ne paraît pas avoir subi d'altération appréciable.

« L'opération a été faite chez moi, sur près de 10 hectares de vignobles ; le champ d'expérimentation est assez vaste et les résultats assez con-

cluants, pour que tous ceux qui sont venus les voir aient été convaincus. »

Voilà qui, certes, est positif. Mais nous répéterons ici ce que nous écrivions dans notre numéro de septembre 1851 : que, pour obtenir des résultats sérieux, il faut le concours des autorités. Il faut que chaque propriétaire de vignes malades se trouve forcé de faire l'opération, comme il est actuellement forcé d'écheniller ses arbres, et alors le succès sera certain. F. H.

Jets d'eau portatifs.

Pendant longtemps le jet d'eau a été l'ornement exclusif des grands jardins publics ; mais peu à peu il est condescendu jusqu'à donner ses représentations dans les jardins privés. Aujourd'hui, il fait mieux encore, il s'introduit dans les habitations, et, par la modicité du prix, chacun peut avoir à sa disposition, un petit bassin avec jet d'eau et poissons rouges (fig. 4) qu'on place à volonté, soit sur une cheminée, une table, une fenêtre, soit au milieu d'une jardinière, comme on le voit fig. 5.

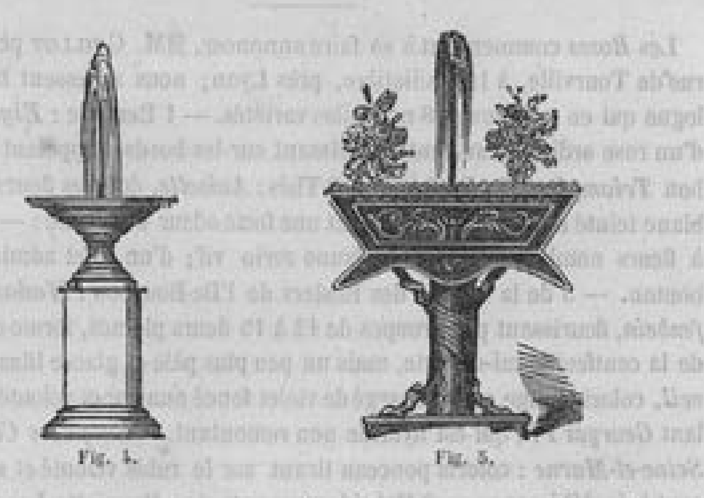


Fig. 4. Fig. 5.

Cet appareil, tout en contribuant à récréer la vue, peut devenir aussi un appareil hygiénique ; car, en en faisant jaillir de *l'eau chlorée*, on détruit les miasmes morbifiques, qui altèrent l'air dans les moments où règne certaines maladies épidémiques. — En le plaçant au centre d'une large jardinière garnie de fleurs ou de gazon, et en faisant jaillir des eaux odoriférantes, on réunit l'utile à l'agréable ; en même temps que l'eau assainit l'air des appartements, elle y répand d'agréables odeurs

qui charment la vue et l'odorat. Nous avons vu ces petits appareils qui se montent comme une Carcel, chez M. Plasse, rue Saint-Honoré, 67, à Paris. F. H.

Nouvelles et Faits divers.

M. Truffault, horticulteur à Versailles, vient de publier un extrait du catalogue général des ognons à fleurs qu'il cultive dans son établissement. — Les Glayeuls hybrides de *Cardinalis* sont au nombre de 60, dont 5 variétés naines. — Les hybrides du *ramosus* 37, et les *Gandavensis*, 8, choisis parmi les beaux. Ce sont encore des collections d'*Ixia*, *Lilium*, *Amaryllis*. — Nous engageons les amateurs de *Reine-Marguerite*, à visiter actuellement cet établissement; ils verront l'immense progrès que M. Truffault a fait faire à ce genre de culture.

M. Léon-Lille, horticulteur marchand-grainier, cour Morand, à Lyon, a publié un supplément à son catalogue des graines, qui comprend toutes les nouveautés mises au commerce dans ces derniers temps.

Les *Roses* commencent à se faire annoncer. MM. Guillot père et fils, rue de Tourville, à la Guillotière, près Lyon; nous adressent leur catalogue qui en mentionne 8 nouvelles variétés. — 1 Bengale : *Elyse Flory* d'un rose ordinaire au centre, pâlissant sur les bords, rappelant le bourbon *Triomphe de la Duchère*. — 2 Thés : *Anisette*, dont les fleurs pleines, blanc teinté de rose lilacé exhalent une forte odeur d'anisette : — *Canari*, à fleurs nombreuses doubles, jaune serin vif; d'un effet admirable en bouton. — 3 de la section des Rosiers de l'Ile-Bourbon : *Madame Helfenbein*, fleurissant par groupes de 12 à 15 fleurs pleines, forme et coloris de la centfeuille mi-ouverte, mais un peu plus pâle et glacée lilas : — *Reveil*, coloris rouge cerise chargé de violet foncé nuancé et velouté ; rappelant *Georges IV*, qui est hybride non remontant. —*Surpasse Comice de Seine-et-Marne* : coloris ponceau tirant sur le rubis velouté et se violaçant à la déhiscence. — 2 Hybrides remontants : *Henriette Laval* : fleurs moyennes rose carné, maculées sur quelques pétales de rouge carminé lilacé.—*Souvenir de Leweson Gower*. Plante d'un bel effet; fleurs rouge rubis foncé, passant au rubis clair. Ces 8 roses sont en vente chez MM. Guillot, qui en sont les obtenteurs.

Paris. — J.-B. GROS, imprimeur horticole, rue des Noyers, 74.



Annetta Bericogno pinx. Tavola 10.

Phlox Drummondii.

Var. Mayi variegata.

N. Rémond imp. r. des Noyers 43. Paris.

PHLOX DRUMMONDII

VAR. MAYI VARIEGATA. (PL. XIX.)

Etymologie. *Phlox* est le nom d'une plante citée dans Théophraste, auteu grec, et qui signifie flamme. Linné l'a appliqué aux plantes qui le portent aujourd'hui, à cause sans doute de la couleur rouge des premières espèces.

Famille. *Polémoniacées* : — *Pentandrie monogynie*.

Caractères génériques. Les Phlox que nous cultivons sont des herbes ordinairement vivaces, très-rarement annuelles, à tiges garnies de feuilles simples opposées ou alternes. Les fleurs sont généralement disposées en corymbes ou en panicules au sommet des rameaux. Elles présentent un calice à 5 lobes; une corolle munie d'un long tube et d'un limbe étalé (corolle hypocratérimorphe) à 5 divisions; 5 étamines renfermées et très-inégalement insérées dans le tube de la corolle. L'ovaire est entouré à sa base d'un mince disque cupuliforme; il est surmonté d'un style divisé en 3 ou seulement 2 stigmates, suivant que les loges sont au nombre de 3 ou 2. Le fruit est une capsule ovoïde, qui contient un nombre variable de graines.

Caractères spécifiques. On appelle *Phlox Drummondii*, une espèce annuelle originaire du Texas, couverte de quelques poils glanduleux. Ses tiges sont assez grêles, dressées, rameuses-bifurquées. Elles portent des feuilles allongées-oblongues, un peu rudes, alternes supérieurement, et opposées dans la partie inférieure. Les fleurs très-élégantes qui terminent chaque rameau, en formant le corymbe, sont, dans l'espèce type, de couleur pourprée, et le tube de la corolle est légèrement poilu.

VARIÉTÉS. Mais la culture, comme l'éducation, change tellement la nature et les mœurs des *êtres organisés*, que bientôt, — par suite des soins apportés dans la récolte des graines et dans les semis de cette plante, — on vit apparaître des modifications plus ou moins sensibles dans le coloris, ou dans la grandeur des fleurs, qui commencèrent la première série de variétés du *P. Drummondii*.

Ces variétés, qui résultent de l'affaiblissement pur et simple de la couleur primitive, n'offrent que des teintes uniformes et délicates de rouge plus ou moins foncé, ou plus ou moins clair, ou nuancé quelquefois d'un peu de violet. Néanmoins, lorsqu'elles sont groupées en masses dans des corbeilles, comme nous les avons vues chez MM. Jacquin aîné, à Charonne, et chez quelques autres horticulteurs, elles produisent un délicieux et brillant effet.

La variété *Mayi variegata*, que nous figurons dans ce numéro, diffère totalement de ces premières, et commence une série nouvelle à fleurs panachées. Elle est pour le *Drummondii* ce que le *Phlox Van-Houtte*

a été pour le *Decussata ;* c'est une plante très-élégante et des plus remarquables.

Les fleurs sont blanches, marquées de cinq larges bandes d'un rouge faiblement violacé, qui se divisent ensuite en plusieurs bandelettes divergentes sur chacun des lobes de la corolle ; le centre ou l'œil est rehaussé par une étoile d'un rouge très-vif, qui produit l'effet le plus ravissant. u total, le *Phlox mayi variegata* est une délicieuse plante. On la trouve déjà chez beaucoup d'horticulteurs. Notre dessin a été fait chez M. Chauvière, rue de la Roquette, 152.

HISTORIQUE. Tous les *Phlox* appartiennent à l'Amérique du Nord. Les premiers auteurs qui en parlent sont Ray et Plukenet, qui vivaient à la fin du XVIIe siècle. Ils les désignent par le nom de *Lychnoidea*, à cause de la ressemblance apparente de leurs fleurs avec celles des *Lychnis*. L'introduction vivante, dans les jardins, suivit de près la découverte des botanistes. En 1732, on introduisait le *P. paniculata;* en 1740, le *maculata;* le *suffruticosa* apparut en 1790; le *pyramidalis*, en 1800 ; le *decussata*, en 1812 ; et, un an après, la variété à fleurs blanches du *paniculata* fut importée d'Amérique. Les premières variétés jardinières ne remontent guère au délà d'une quinzaine d'années; c'est surtout M. Lierval, horticulteur, rue Andreine, à Passy, qui a le plus contribué à la perfection des variétés de ces différentes espèces, et qui aussi en a obtenu les plus beaux gains.

Nous devons l'introduction du *P. Drummondii* à Thomas Drummond, voyageur anglais, mort victime de son dévouement à la science botanique et à l'horticulture. C'est après dix années de voyage, après avoir exploré les Rocky-Mountains, les environs de New-York, Philadelphie, les monts Alleghany ou Apalaches, l'Ohio, Saint-Louis, la Nouvelle-Orléans, la Louisiane et le Texas, où il courut les plus grands dangers, que Thomas Drummond mourut, dans les premiers jours de mars 1835, sur un bâtiment qui le conduisait à la Havane. Ses dernières collections, envoyées en Angleterre, renfermaient un grand nombre de plantes précieuses. Un *Phlox* nouveau s'y trouvait ; M. Hooker lui donna le nom du malheureux Drummond. F. H.

CULTURE. Le *Phlox Drummondii* est une plante très-rustique de pleine terre, lorsqu'on la cultive comme plante annuelle ; et c'est le moyen d'en obtenir le plus bel effet. Car, pour les conserver pendant l'hiver, il faut en faire des boutures et les rentrer sous châssis, où souvent elles fondent. Le bouturage ne doit donc être employé que pour des variétés qu'on désire conserver ; comme, par exemple, le *Mayi-*



Annica Bricogne pinx.

Texte 21.

Coignassier du Japon

variété à fleurs doubles.

R. Rémond imp. r. des Noyers 40. Paris

variegata, que le semis ne pourrait pas reproduire exactement. Le mode de culture et de multiplication le plus simple, celui qui exige le moins de soins, et procure le plus de variétés, le voici :

On sème en février, dans des godets de 6 à 8 cent. de largeur, sur une profondeur proportionnée ; chaque godet, rempli de terre de bruyère pure, ne doit recevoir que deux ou trois graines, qu'on recouvre ensuite très-peu. Comme la température de ce mois est peu favorable à la végétation, il faut placer tous les godets ainsi semés, sur couche et sous châssis. Je n'arrose mes semis, à cette époque, que quand je vois la terre des pots prendre une légère teinte grisâtre, qui indique un commencement de dessication. C'est surtout au moment de la germination que les semis exigent le plus d'attention : en forçant les arrosements, on fait pourrir les semis ; en laissant trop sécher la terre, on entrave ou arrête la végétation, et les graines lèvent mal ou même point du tout ; c'est alors qu'on accuse les marchands grainiers de vendre de mauvaises graines. Après la germination, à mesure que le plant prend de la force, on augmente aussi les arrosements, mais toujours en raison du degré de végétation ; car autrement on aurait le malheur de voir les jeunes plantes mourir en peu de temps.

C'est seulement à la fin de mars ou au commencement d'avril qu'on doit livrer ce plant à la pleine terre ; il ne demande plus d'autres soins, que les arrosements nécessaires pour l'empêcher de mourir. Pour m'assurer du sol qui convient le mieux à cette espèce, j'en ai planté dans différentes conditions, et j'ai pu remarquer qu'elle se plaît préférablement dans la terre légère bien amendée. J'en ai en effet mesuré plusieurs pieds qui avaient $1^{m}20$ de largeur, sur 70 cent. de hauteur. Ainsi cultivé de cette manière, on obtient de beaux résultats, et il n'est pas, suivant moi, un jardin, quelque petit qu'il soit, qui ne doive posséder un massif de cette charmante plante, qui devient sans contredit une rivale dangereuse pour la verveine.

BOUTARD,
Chef des cultures de la maison Jacquin aîné et Comp.

CYDONIA JAPONICA (VARIETAS).

COGNASSIER DU JAPON,

VAR. A FLEURS DOUBLES (PL. XX.)

Étymologie. De *Cydon*, ville de Crète.

Famille des *Rosacées* de Jussieu ; *Icosandrie pentagynie* de Linné.

Caractères génériques. — Les Cognassiers sont des arbres qui diffèrent peu, botaniquement parlant, des Poiriers. Leurs fleurs se composent d'un calice à 5 lobes ; de 5 pétales ; de nombreuses étamines ; d'un ovaire infère surmonté de 5 styles, Le fruit est charnu, à 5 loges tapissées par une membrane cartilagineuse, renfermant chacune plusieurs graines.

Caractères spécifiques. Le *Cognassier* ou *Poirier du Japon*, est un arbrisseau buissonneux un peu épineux, qui peut atteindre plus de 2 mètres de hauteur. Les feuilles sont alternes, ovales, ou en forme de coin à la base, obtuses ou quelquefois échancrées au sommet, dentelées ou crénelées à leurs bords, d'un beau vert en dessus, de couleur plus pâle en dessous ; elles sont accompagnées de 2 stipules, ou sortes d'oreillettes, réniformes et dentelées. Les fleurs, d'un beau rouge écarlate, sont solitaires ou réunies deux à deux le long des rameaux, et portées par des pédoncules (queues) très-courts ; le calice est à 5 lobes ovales concaves très-courts, entiers et obtus ; après lui, vient la corolle composée de 5 pétales concaves et ovales qui encadrent une trentaine d'étamines au moins, disposées sur deux rangs. Le fruit est de la grosseur d'une petite noix, ombiliqué aux deux bouts.

SYNONYMIE. Ce charmant arbrisseau a d'abord été baptisé, par Thunberg, du nom de *Pyrus Japonica*. Persoon en a fait le *Cydonia Japonica*, et M. Lindley, ayant découvert que ses étamines, au lieu d'être disposées sur un seul rang, comme les autres Cognassiers, étaient rangées sur deux, en forma un genre nouveau, et notre élégant arbrisseau devint le *Chænomeles Japonica*.

VARIÉTÉS. On possède déjà quelques variétés de cet arbuste, les unes à fleurs roses plus ou moins tendres, les autres blanches, etc., mais toujours simples.

Le *Cognassier du Japon à fleurs doubles* est une délicieuse et nouvelle trouvaille de M. Audusson-Hiron, horticulteur, route du Pont-de-Cé, à Angers. Dans les échantillons qu'il nous a envoyés, les fleurs étaient composées de quinze et seize pétales parfaitement développés, formant une très-élégante et ample corolle, qui laisse bien loin derrière elle les fleurs de l'espèce type. Depuis trois ans que M. Audusson-Hiron a remarqué cette variété dans un de ses semis, les fleurs se sont toujours montrées parfaitement doubles et n'ont jamais varié. C'est une excellente variété, avec laquelle on arrivera, sans doute un jour, à la fleur tout à fait pleine ; elle est en vente chez l'obtenteur, et nous croyons pouvoir en recommander l'acquisition.

HISTORIQUE. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on connaît le *Cognassier du Japon* à fleurs simples. Kœmpfer, ardent voyageur naturaliste, qui passa dix ans à parcourir la Grèce, la Russie, l'Indoustan, l'Inde, les îles de Java, le Japon, etc., le découvrit dans ce dernier pays, et il le mentionne dans ses *Amœnitates exoticæ*, publié en 1702, sous le

nom japonais de *Buke*. Thunberg, en pénétrant sur le sol japonais, en 1775, le retrouva, et le fit connaître au monde botaniste par des échantillons secs. Ce n'est qu'au commencement de ce siècle que l'Angleterre le posséda vivant, et que le recueil anglais : *Botanical magazine*, en donna une figure. Depuis cette époque (1804), le *Cognassier du Japon* fut cultivé dans tous les jardins de l'Europe. Quelques individus ayant donné des fruits, on en sema les graines, et les variétés prirent naissance.

Toutes doivent être recherchées des amateurs pour l'ornement des massifs de printemps ; les fleurs commencent à se développer vers la fin de février et se succèdent souvent jusqu'au mois de juin.

CULTURE. Ce charmant arbrisseau est assez rustique ; sous le climat de Paris, il supporte parfaitement les gelées de 15 degrés centigrades. Il vient à peu près bien dans tous les terrains ; cependant on le verra mieux prospérer dans les terres franches légères et profondes, ou dans la terre de bruyère ; il jaunit et dépérit dans les sols trop humides et dans les endroits trop ombragés.

Pour le multiplier, on le greffe sur l'espèce commune ; mais ce mode ne paraît pas parfaitement réussir ; car il est rare de voir vivre des sujets greffés plus de trois ou quatre ans. Le marcottage est préférable, mais le bouturage des racines fait au printemps vaut encore mieux. On prend des tronçons de 12 à 15 cent. de longueur, qu'on plante dans des pots en en laissant sortir de terre environ 1 cent., et, en les plaçant ensuite sur une couche tiède et sous châssis, on voit, en moins de quinze jours, les bourgeons se former ; à l'automne suivant, on a déjà de jolis petits sujets.

F. H.

Culture de l'Oranger. [SUITE (1).]

DE LA TERRE A ORANGER. — La principale condition de réussite dans la culture de l'Oranger, c'est la terre. Une bonne terre à Oranger doit être substantielle et, en même temps, assez légère. On l'obtient facilement au moyen des mélanges. La terre pour les semis doit être plutôt légère que forte ; on la compose comme il suit : un quart de terre franche, un quart de terre de bruyère, un quart de bon terreau bien pourri et un quart de bonne terre de jardin. Dans le cas où la terre de bruyère ferait défaut, on y suppléerait par du terreau de feuilles. Ce mélange doit être bien fait et privé de grosses mottes ; il peut aussi servir

(1) Voir l'*Horticulteur français*, n° de septembre, p. 139.

pour empoter les jeunes plantes lors de leur séparage; mais comme ces plantes seront plus développées et auront plus besoin de nourriture lorsqu'on les encaissera, on augmentera un peu la quantité de terre franche.

Pour les gros Orangers, la terre doit être plus forte et plus substantielle : on double alors la quantité de terre franche, en diminuant un peu la terre de bruyère, qui sera remplacée par une quantité en plus de poudrette, non pas de cette poudrette du commerce qui est toujours plus ou moins falsifiée, mais de celle qu'obtiennent les jardiniers en faisant pourrir des balayures des rues, et qu'on désigne quelquefois par le mot de *gadoue*. Cette terre se trouvera alors ainsi composée : moitié de terre franche, un peu de terre de jardin et de bruyère, le reste de terreau bien gras, et enfin de gadoue.

Les jardiniers de Paris (et ceux des grandes villes pourraient en faire autant) retirent un très-grand avantage de ces balayures de rues auxquelles ils donnent le nom de *poudrette*. Ils les mettent en dépôt, soit dans les sentiers, soit en en faisant des couches sur lesquelles ils placent des pots, et ils l'emploient plus tard, lorsqu'elles sont à l'état de terreau. Peu de terres paraissent exercer une action plus favorable sur la végétation ; et cela se conçoit, puisque ces débris contiennent une grande quantité de matières organiques qui font la base et la principale qualité des engrais. On peut aussi composer un terreau très-bon et à peu de frais, en déposant dans un coin tous les détritus végétaux, soit feuilles, tiges, fruits pourris, etc., que l'on remanie et arrose au besoin, afin d'en accélérer la décomposition. Ce terreau peut remplacer la poudrette ou gadoue.

Multiplication. — Quoique les Orangers puissent se reproduire de bouture, on n'est pas dans l'habitude de les multiplier par ce procédé, qui est d'abord long et qui ne donne ordinairement que des plantes tortueuses mal venantes et poussant très-lentement. Ce procedé n'est mis en usage que pour multiplier certaines espèces de Citronniers Le semis et la greffe sont les seuls et vrais modes de multiplication de l'Oranger.

Des semis et des graines que l'on doit préférer. — Bien que les plantes qui résultent des semis ne doivent servir que comme sujets pour recevoir les variétés ou espèces que l'on désire multiplier, il n'est cependant pas indifférent de semer des graines de Bigaradiers ou de Citronniers; car, suivant qu'on aura semé l'une ou l'autre de ces deux espèces, les sujets différeront de nature et de qualité. Les Bigaradiers, par exemple, fourniront des sujets raides et fermes ; les Citronniers, au contraire, seront plus mous, plus flexibles et d'une durée beaucoup plus

courte; mais, comme ils poussent beaucoup plus vite et qu'ils peuvent être livrés au commerce un an plutôt, la plupart des cultivateurs s'en servent préférablement comme sujets, et cependant, les Orangers ainsi greffés sont plus sujets à se dégarnir et vivent toujours moins longtemps. Ce qui les détermine encore à semer des graines de Citronniers, c'est qu'il est beaucoup plus facile de s'en procurer et qu'elles coûtent moins cher que celles des Bigaradiers, puisque un mille de graines de ces dernières ne coûte guère moins de 20 francs, tandis qu'un mille de graines de Citronniers coûte seulement de 5 à 6 francs ou environ.

Les sujets provenant de graines d'orange poussent lentement; ils sont peu rustiques et peu propres à recevoir la greffe.

Il est très-difficile, à moins d'une grande habitude, de distinguer si un Oranger a été greffé sur Citronnier ou sur Bigaradier; cependant, avec un peu d'attention, on y parvient assez facilement, parce que le Citronnier étant d'un tissu plus poreux et d'un grain moins serré que le Bigaradier, la tige en est beaucoup plus flexible et l'écorce est d'un gris clair; le Bigaradier, au contraire, a le bois plus plein, la tige plus raide et l'écorce d'un gris foncé tirant sur le noir.

Préparation des graines, et comment on se les procure. — J'ai dit plus haut que les jardiniers semaient ordinairement des graines de Citronniers parce qu'elles coûtent moins. En effet, on trouve facilement à Paris les graines de Citronniers, tandis qu'on est obligé de faire venir, soit du Midi de la France, soit d'Italie ou d'Espagne, celles de Bigaradier, ce qui en augmente beaucoup le prix.

A Paris, on se procure ordinairement les graines de Citronniers chez les gros marchands fruitiers de la halle, qui achètent ces fruits par grandes caisses, dans lesquelles il y en a toujours de gâtés. Ce sont précisément ces citrons avariés qui donnent les meilleures graines, car la décomposition n'est souvent due qu'à leur maturité complète. On peut aussi tirer ces graines de chez les confiseurs et distillateurs qui ont exprimé le jus du citron pour en composer différentes liqueurs ou rafraîchissements. Enfin, soit qu'on ait acheté des citrons à Paris, soit qu'on ait fait venir des bigarades de la Provence ou d'Italie, on procède à l'extraction des graines en les séparant, avec les doigts, de la pulpe qui les entoure; et on les met, à mesure, dans un vase. Quelques jardiniers lavent ensuite ces graines pour les débarrasser du mucilage qui les environne; d'autres les laissent ressuyer et les frottent ensuite dans leurs mains pour les séparer l'une de l'autre, afin que le semis puisse se faire d'une manière plus égale.

DE LA MANIÈRE DE PRATIQUER LES SEMIS ET DE L'ÉPOQUE OU IL CONVIENT DE LES FAIRE. — L'époque la plus avantageuse pour semer les graines d'Oranger est depuis le commencement de mars jusqu'au 15 avril environ. Les jeunes sujets provenant de ces semis, auront toute la belle saison pour prendre de la force, et seront dans de très-bonnes conditions pour supporter l'hiver.

Quoique la forme, la nature et la grandeur des vases dans lesquels on sème les graines puissent varier beaucoup, j'ai cru cependant devoir faire connaître ceux dont les cultivateurs se servent et qui sont très-convenables, tant pour la facilité qu'ils offrent de pouvoir être placés dans les coffres sans perdre de place, que pour procurer aux jeunes plants la nourriture nécessaire à leur développement, jusqu'au moment de leur séparage, qui doit se faire quand les sujets comptent une année de greffe. Ces vases sont des caisses en bois d'environ 40 centimètres de longueur, 30 de largeur et 20 de hauteur. Elles sont préférables aux vases en terre cuite, parce que les racines des jeunes plantes y trouvent une nourriture, par la décomposition lente qui s'opère le long des parois, et par la chaleur constante et douce qu'elles y trouvent ; car, le bois étant un assez mauvais conducteur du calorique, une fois qu'il en est pénétré, le retient, pour ne l'abandonner, ensuite, que très-lentement ; dans les vases en terre ou en métal, au contraire, les parois s'échauffent très-vite, mais ils se refroidissent aussi très-promptement, ce qui fait éprouver aux plantes des changements très-brusques de température, des alternatives de chaud et de froid, toujours très-nuisibles à la végétation. Le choix des caisses étant fait, on met au fond de chacune d'elle un lit de platras, et on la remplit, jusqu'à environ 5 cent. du bord supérieur, avec la terre préparée comme je l'ai dit plus haut ; on la foule un peu, puis on sème les graines en les plaçant à 2 cent. l'une de l'autre, distance certainement trop rapprochée, mais comme il en est toujours qui ne lèvent pas et d'autres qui donnent des sujets chétifs et languissants qu'on arrache, ces semis se trouvent dans les conditions favorables au développement des jeunes sujets ; du reste, on est toujours à même d'éclaircir plus tard, en conservant les plus vigoureux.

On recouvre les graines avec de la même terre, de manière à emplir presque entièrement la caisse, et on place dessus un paillis léger de fumier bien consumé. Le but de ce paillis est d'empêcher la terre de se tasser par les arrosements et de former une croûte qui serait un obstacle à la levée des jeunes plantes. Lorsque les graines sont ainsi semées, on place les caisses sur une couche préparée à l'avance dans un coffre, et

dont la température sera d'au moins 35 degrés centigrades, mais qui pourra, sans inconvénient, s'élever jusqu'à 45 et 50 degrés. On pose ensuite les panneaux recouverts avec des paillassons, qu'on laisse jour et nuit, pour empêcher l'évaporation de la chaleur, jusqu'à ce que les jeunes plantes commencent à sortir de terre. C'est ordinairement au bout de 10 à 15 jours environ, suivant l'état des graines, que la germination s'opère. A partir de ce moment, on enlève les paillassons pendant la journée, excepté en cas de grands froids, et on ombre, soit avec des claies, soit avec des paillassons très-clairs, afin que la lumière arrive jusqu'aux plantes qui s'étioleraient si on les laissaient plongées dans l'obscurité. On bassine alors légèrement et assez fréquemment pour entretenir une humidité et une vapeur qui contribueront puissamment au développement des jeunes plants. Quinze jours ou trois semaines après la germination des graines, si le temps est beau et la température extérieure pas trop froide, on donne de l'air en soulevant un peu le derrière du panneau ; mais seulement vers le milieu de la journée, et pendant 2 ou 3 heures. Lorsque la chaleur de la couche sera descendue à 20 degrés centigrades, ce que l'on voit en consultant le *thermomètre à piquet*, qui doit être enfoncé à 15 cent. de profondeur, il faut la remanier en y mélangeant moitié de fumier neuf. Pour faire ce travail, on doit choisir, autant que possible, une température douce et un ciel couvert, afin de pouvoir déposer les jeunes plantes dehors pendant le temps nécessaire pour faire la couche ; en cas de mauvais temps, on les abritera, soit avec des paillassons, soit en les mettant dans une serre ou dans des coffres. La couche étant reconstruite, on y replace les caisses et on les recouvre avec les châssis ; les soins à donner ensuite sont les mêmes que précédemment ; seulement, comme à cette époque la température extérieure s'élève tous les jours, on donne une plus grande quantité d'air et on augmente les bassinages, mais toujours en raison du degré de chaleur atmosphérique ; car une température chaude, humide, et un ciel un peu couvert sont les conditions les plus favorables à l'accroissement des végétaux ; ces conditions sont faciles à obtenir sur une couche et dans des coffres. Il est aussi très-important que la chaleur soit bien soutenue, afin de faire acquérir aux jeunes plantes, dans cette première année, le plus de force possible ; la beauté des sujets dépend en grande partie de cette première période de végétation. Quand arrive le mois de juillet, époque où la température est ordinairement le plus élevée, on peut ôter les panneaux et laisser le plant à l'air libre. Cependant, si la couche était exposée en plein soleil, il faudrait remplacer ces panneaux par des claies ou des paillassons très-

clairs au travers lesquels la lumière pourra passer suffisamment pour éviter l'étiolement des plantes, mais assez épais, néanmoins, pour empêcher les coups de soleil; sans cette précaution, le bois se durcit, les feuilles prennent une teinte grise, par suite d'un arrêt de sève, et les jeunes plants peuvent rester plus ou moins longtemps dans un état de stagnation, qui leur est toujours très-préjudiciable. Vers la fin du mois d'août, on pratique une opération à laquelle les jardiniers ont donné le nom d'*étagage*. Elle consiste à supprimer, à l'aide d'un greffoir ou d'une serpette, tous les bourgeons latéraux qui se sont développés sur les jeunes sujets, pour les forcer de ne produire qu'une seule tige qui s'élève davantage, ce qui permet de greffer plus ou moins haut. Ces jeunes sujets, ainsi opérés, restent encore à l'air libre jusqu'au mois de septembre, époque vers laquelle on les met, soit dans une serre, soit sous des châssis à froid, pour y passer l'hiver, sans autres soins que celui de les garantir de la gelée. (*A continuer.*)

CARRIÈRE,
Chef des pépinières au Jardin des Plantes de Paris.

Formation et plantation des Jardins.

Le jardin est un théâtre sur lequel chacun s'exerce à reproduire, suivant ses goûts et ses moyens, quelques-unes de ces scènes gracieuses dont est composé le naïf et majestueux spectacle de la nature.

L'homme favorisé de la fortune, habitué aux largesses et aux grandeurs, cherche à en réunir, le plus possible, dans son *parc* ou dans son *jardin paysager;* la fortune modeste veut en avoir dans son *jardin orné* ou jardin proprement dit; le passionné disciple de Flore en désirerait dans son modeste *parterre*, et l'homme qui aime satisfaire à la fois et ses yeux et son estomac, en encloître quelquefois dans son *potager*.

Mais, tout art a ses principes, qui posent les bornes au-delà desquelles toute production devient licencieuse ou ridicule; et ses règles, qui servent de point d'appui et préviennent les écarts. Les développer ici, nous entraînerait trop loin. Nous dirons seulement :

Le *parc* exige une vaste enceinte de terrain. C'est la représentation de quelques tableaux de la nature, largement dessinés; il ne faut rien de mesquin. C'est la *nature sauvage :* des vastes pelouses ou prairies et des bois considérables, coupés par des allées sinueuses, avec ses lièvres, ses biches et ses dains; des sources, des ruisseaux, des rivières et des lacs imposants. Point de massifs ou de corbeilles de fleurs : la seule parure

du parc est dans les mille fleurs qui émaillent naturellement les prés et les bois. Si la Flore de la localité n'est pas riche, on peut y introduire quelques plantes; mais il faut les disposer avec un certain abandon qui fasse croire à leur spontanéité : on doit éviter tous ces travaux d'art qui rappellent trop les raffinements d'un monde civilisé; tout doit paraître le travail de l'homme sauvage, qui ne sait construire qu'avec du bois grossier, du chaume et de la boue. Ce qui caractérise ce genre de jardin, c'est de la grandeur dans l'ensemble, et une noble simplicité dans l'ordonnance. Les accidents doivent être par conséquent peu variés; les transitions fréquentes et trop hardies sont de mauvais goût. On peut citer comme modèle, le magnifique parc que madame la comtesse de Mulinen a fait ériger à Guitrancourt, près Mantes.

Le *jardin paysager* exige aussi une certaine étendue de terrain. C'est la *nature civilisée;* des pelouses, des massifs d'arbres et de fleurs; les sources, les ruisseaux, la rivière avec ses canards et ses cygnes; la chaumière avec ses vaches, qui paissent dans la prairie voisine, et la basse-cour, avec ses poules et ses pigeons. Le *jardin paysager* admet toutes les scènes de la nature, quelqu'en soit le caractère. Les aspects riants, les tableaux sombres, le cultivé, le sauvage; les perspectives les plus pittoresques sont de son ressort; il s'empare des sites extérieurs et de tout ce que l'œil peut embrasser pour suppléer à l'espace qui lui manque quelque fois. Aussi, la composition d'un *jardin paysager* doit-elle s'harmoniser avec le paysage environnant. Le *parc* exige que les scènes principales soient disposées pour l'agrément de l'habitation; le *jardin paysager* n'a pas de point principal qui fait le centre de la composition; le bâtiment n'est qu'un accident dans l'ensemble. Le genre paysage tire sa beauté de la richesse des points de vue, de sa marche libre et de son désordre apparent. Il exclut les recherches affectées et tout ce qui laisse apercevoir de l'intention dans l'arrangement. En un mot, le *jardin paysager* doit représenter la nature dans sa richesse et dans sa vérité.

Le *jardin proprement dit*, étant resserré dans ses limites, doit être réservé dans ses effets. C'est un tableau en miniature représentant la nature élégante, fraîche et voluptueuse. On doit donc éviter les grands contrastes, les perspectives négligées, âpres et sauvages, les formes dures et sèches; il ne faut que des contours doux et des touches délicates. Pour former ses frais bocages, il faut choisir les plus riches et les plus brillantes productions du règne végétal. Les grands arbres doivent en être exclus, et, parmi les grands arbrisseaux, on doit préférer les espèces à feuilles persistantes, qui donnent de la verdure pendant toute la

saison des frimas. Ce genre de jardin se prête aux détails, et n'admet qu'un petit nombre de scènes, qui peuvent, jusqu'à un certain point, s'écarter de l'exacte vérité. Cependant, il faut qu'on retrouve toujours la nature; qu'elle y apparaisse dans toute sa fraîcheur et parée de toutes ses grâces. Le plus joli jardin que nous avons vu, est celui de M. Courant, à Poissy.

Le *parterre* doit être sans prétention. Réduit souvent à des dimensions de quelques mètres, il serait du plus grand ridicule de vouloir y représenter quelques-unes des scènes qu'admet encore le jardin. La beauté du parterre réside dans la disposition et la forme des massifs ou plate-bandes; dans l'heureux choix des fleurs et surtout dans leur plantation, leur groupement. C'est dans ce travail que nous allons essayer d'aider l'amateur, en publiant successivement les plantes qui conviennent particulièrement pour bordures, contre-bordures; et la place que doivent occuper préférablement certaines autres dans les massifs et plate-bandes. Nous commençons aujourd'hui la série de plantes pour bordures.

Plantes pour bordures.

Les conditions que doivent réunir les plantes pour bordures sont : de ne jamais s'élever au-delà de 25 centimètres, de former des touffes compactes, pour constituer des lignes continues, et dont le feuillage persiste après la floraison. Mais, parmi les espèces qui remplissent ces conditions, il en est dont la végétation, plus luxuriante, produit des touffes plus larges, et deviennent par ce fait impropre pour les petits parterres; d'autres, au contraire, très-petites, ne conviendraient pas à des jardins d'une grande dimension; nous aurons donc soin d'indiquer la culture, la multiplication et l'emploi de chacune d'elle.

Œthionema coridifolia de la famille des crucifères. Jolie plante vivace à fleurs rose lilacé disposées en grappes terminales, et qui se montrent pendant le mois de mai et juin. Ses tiges, presque ligneuses à la base, sont étalées, et peuvent acquérir de 15 à 25 centimètres de longueur. On emploie cette espèce pour bordure; mais elle n'est pas assez rameuse, et les bordures, lorsqu'on les laisse se développer naturellement, sont généralement lâches et maigres; il faut, pour obtenir des touffes régulières et bien garnies, les tailler ou pincer l'extrémité des rameaux. Les bordures d'*œthionema*, quoique très-jolies, et pouvant convenir parfaitement pour les petits parterres, ne sauraient être recommandées pour les climats de Paris; parce que, n'étant pas d'une rusticité à toute épreuve, les hivers un peu rigoureux, et surtout humides, occa-

sionnent des pertes assez considérables, qui dégarnissent les bordures. Elles conviennent très-bien pour les régions de l'ouest et du midi ; mais là encore, il faut se garder d'employer l'*æthionema* dans les terrains humides, car il veut une terre siliceuse, une exposition ouverte et peu d'arrosements. On peut se procurer cette plante par graines, marcottes et boutures.

Une autre espèce du même genre, *Œ. diastrophis*, a été introduite dans ces derniers temps ; elle est plus rameuse, et fleurit en automne; mais on la rencontre rarement dans le commerce.

Alyssum saxatile. CORBEILLE D'OR ; THLASLI JAUNE. Cette autre plante, de la famille des crucifères, est une des plus agréables de nos grands parterres. Ses tiges, très-rameuses, forment de très-grosses touffes, bien garnies, qui se couvrent, au printemps, de fines et nombreuses fleurs d'un très-beau jaune d'or. Elle fait d'admirables bordures, pour les grands jardins : elle ne convient pas dans les petits parterres, à cause de ses touffes, qui sont trop larges. — Quoique originaire d'un pays plus chaud que le nôtre, la *Corbeille d'or* supporte parfaitement la température si variable du climat du centre et du nord de la France, surtout quand le terrain, dans lequel on la cultive, est sec, maigre et un peu pierreux ; elle est plus délicate et sujette à périr, dans les sols où règne une grande humidité. On la multiplie par graines semées aussitôt après la récolte, dans une terre légère et sabloneuse ; on repique quand le plant a de 5 à 10 centimètres de hauteur ; — par boutures et marcottes faites, au mois de mai, avec les tiges les plus ligneuses ou les mieux aoutées. La *Corbeille d'or* a produit une variété à feuilles panachées très intéressante, et qu'on multiplie par boutures et par marcottes.

Amaryllis lutea ; AMARYLLIS JAUNE ; LIS NARCISSE ; NARCISSE D'AUTOMNE. De son oignon arrondi, gros, couvert d'une pellicule d'un brun foncé, naissent cinq ou six feuilles, d'un vert foncé, longues de 20 à 25 centimètres, du milieu desquelles s'élève une hampe de 10 à 15 centimètres, et qui porte une belle grande fleur, en forme d'entonnoir, et d'un jaune vif très-éclatant. Une bordure de cette *Amaryllis*, lorsqu'on la laisse plusieurs années sans la relever, produit successivement des fleurs depuis la mi-septembre jusqu'à la mi-novembre ; soumise à des mutilations trop fréquentes, sa parure diminue, les fleurs s'altèrent et perdent de leur grandeur. Il est nécessaire de la laisser en place trois ou quatre ans. — L'AMARYLLIS JAUNE s'accomode de toute espèce de sol ; mais elle prospère d'avantage dans une terre légère, plutôt un peu sèche que humide. Le voisinage des murs paraît lui être nuisible ; elle périt souvent à

l'ombre des arbres. La multiplication se fait par ses cayeux, depuis le moment où ses feuilles se fanent, c'est-à-dire vers le mois de mai, jusqu'en juin, époque où les oignons commencent à donner naissance à de nouvelles racines; il est rare de voir fleurir une nouvelle plantation, quand l'opération est faite plus tard.

Anemone Pulsatilla; PULSATILLE; HERBE AU VENT; FLEUR DE PAQUES. Herbe vivace à feuilles très-finement divisées, naissant d'un collet souterrain d'où partent des hampes dressées, hautes de 15 à 25 centimètres, et qui sont toutes terminées aux mois d'avril et mai. par une admirable fleur violette assez grande. A la place de ces fleurs, succèdent des têtes de fruits plumeux, d'un aspect très pittoresque. Dans les terres sèches siliceuses, la ***Pulsatille*** pourrait très-bien être employée pour bordure de printemps; c'est une plante très-rustique, qui, du reste, est originaire de notre climat.

Anemone Hepatica; HÉPATIQUE; TRÈFLE HÉPATIQUE; HERBE DE LA TRINITÉ; HERBE AUX POUMONS. Cette autre espèce est une délicieuse plante, dont les fleurs, qui naissent dès la fin de février, sont simples ou doubles, et de couleur bleue, blanche et rose. Les feuilles se développent ensuite et forment de gracieuses touffes gazonneuzes; elles sont un peu coriaces, presque en cœur et découpées en trois lobes. On préfère, avec raison, les variétés à fleurs doubles; cependant les hépatiques à fleurs simples ont aussi une certaine grâce, qui doit les faire admettre parmi les plantes les plus propres à produire un charmant effet dans les parterres printaniers. En associant à ces petites plantes l'***Helleborus hyemalis*** à fleurs jaunes, qui fleurit en même temps, on en formerait des bordures qui seront émaillées des couleurs les plus vives. Les ***hépatiques*** viennent très-bien dans les terrains frais, ombragés, très-meubles et substantiels, surtout à l'exposition du levant. La beauté de ces plantes tenant aux belles touffes qu'elles forment, il faut les laisser au moins trois ou quatre ans sans les déplanter; du reste, elles périssent presque toujours ou s'altèrent lorsqu'on les déplace, ou les éclate trop souvent. — La multiplication se fait par la graine, qu'il faut semer en terrine aussitôt après la récolte; mais c'est plus particulièrement par œilletons qu'on peut les propager rapidement. A cet effet, on lève, vers le mois de septembre et octobre, les plus fortes touffes en mottes, et on les écarte avec précaution, pour enlever les œilletons munis de racines, non pas en les coupant, car des plaies trop vives les font périr, mais en les déchirant. Il faut se garder de séparer ces grosses touffes en portions trop menues; la reprise alors est très-incertaine et la jouissance trop éloignée. Dans ce cas, il est

mieux de les mettre en pépinière pendant deux ans, pour leur faire prendre de la force, que de les planter immédiatement en place. Ces jeunes éclats doivent être convenablement enterrés; il faut apercevoir, à peine, l'extrémité des bourgeons.

Anthemis nobilis; CAMOMILLE ROMAINE; CAMOMILLE ODORANTE. Cette plante vivace forme des touffes étalées, basses, très-propres à faire des bordures de grands jardins; depuis juin jusqu'au mois d'août, elle développe ses jolies fleurs blanches, qui exhalent, ainsi que les feuilles, une odeur aromatique très-agréable, qui rejouit le cerveau. La variété à fleurs doubles est celle que l'on cultive dans les jardins, pour faire des bordures qui se soutiennent belles assez longtemps, lorsqu'on a soin de la tondre et de mettre des bornes à l'excursion des drageons; car, abandonnée à elle-même, de nombreux rejetons ne tardent point à s'étendre à rompre la régularité des bordures et se dégarnir intérieurement. La camomille vient dans tous les terrains; sa multiplication est facile par la séparation; en mars on éclate ses touffes, et on plante de 25 à 30 centimètres de distance. Une mouillure, pour assurer la reprise, et quelques sarclages, tel est ensuite la culture de cette jolie *Composée.*

Arabis caucasica; ARABETTE DU CAUCASE. Plante vivace, de la famille des crucifères, formant de belles et larges touffes, hautes de 15 à 20 centimètres, et qui se couvrent, en mars et avril, de nombreuses fleurs blanches. — Cette espèce, ainsi que l'*Arabis verna*, croissent dans les sables les plus secs; on en fait des bordures très-rustiques, qui conviennent particulièrement aux jardins d'une certaine étendue, car elles s'étalent beaucoup; il est vrai qu'on peut les rogner sur les côtés. On les multiplie par graines et par rejetons ou par boutures en touffes, pendant les mois de mai et juillet.

Arbutus ou *Arctostaphylos Uva ursi;* BUSSEROLE, RAISINS D'OURS. Petit sous-arbrisseau, de la famille des bruyères, à tiges couchées, garnies de feuilles petites, luisantes, assez semblables à celle du buis. A ses fleurs blanches, avec une légère teinte purpurine, succèdent des fruits ou baies sphériques d'un beau rouge, et d'une saveur un peu acidulée.— On manque généralement de plantes pour bordures dans les endroits ombragés. La BUSSEROLE, qui croît naturellement et ne prospère bien qu'à l'ombre des grands arbres des forêts humides et sablonneuses, et sur la mousse fraîche des marais, conviendrait parfaitement pour cet usage; mais cet arbuste est très difficile à se civiliser; les soins les plus ordinaires l'importunent, et s'ils sont continués, on finit par le faire mourir. Pour le conserver, il faut l'abandonner à sa nature sauvage,

sans remuer ni amender la terre. On le multiplie par graines semées en terre de bruyère humide, aussitôt la maturité, et par marcottes faites en septembre, dans des pots remplis de terre de bruyère. Pour les mettre en place, on doit bien se garder de les démotter, car pour peu que les racines voient le jour, elles s'altèrent, et la plante alors, ou végète mal, ou ne reprend point.

Arenaria Balearica; ARÉNAIRE ou SABLINE DE MAHON. Très-petite et jolie plante vivace de la famille des Cariophyllées, dont les tiges traçantes et rameuses forment de belles touffes gazonneuses, d'un beau vert luisant; ses fleurs, qui se montrent depuis avril jusqu'en juillet et août, sont blanches, petites, mais très-nombreuses. — C'est une charmante espèce, qui convient parfaitement pour bordures de petits parterres; mais seulement dans les contrées méridionales de la France et dans des terres sablonneuses, légères ou rocailleuses. Dans les départements du nord, elle est d'orangerie, et on en peut faire des bordures pour les jardins d'hiver. La multiplication se fait de graines ou d'éclats.

Armeria vulgaris ou *Statice vulgaris;* GAZON D'OLYMPE; ŒILLET DES MONTAGNES; HERBE A SEPT TÊTES. Classée dans la famille des Plombaginées, cette plante est indigène à la France, vivace et très-rustique. Par ses tiges nombreuses, garnies d'une infinité de petites feuilles linéaires, elle forme un gazon très-épais et peu élevé, d'où sortent, à partir du mois de mai, jusqu'en juillet, une grande quantité de tiges grêles, hautes de 25 à 35 centimètres, et toutes terminées par une tête de fleurs rouges, roses ou blanches.

L'*Armeria maritima* ou *Statice pubescens*, ŒILLET MARIN, est une variété de la précédente, qu'on emploie de préférence, à cause de sa taille; elle ne s'élève guère que de 12 à 15 centimètres. — Ces deux plantes, éminemment propres aux bordures, aiment les terres légères, fraîches et une exposition un peu ombragée; cependant elles s'accoutument assez bien aux terrains et expositions qu'on leur donne. Ces *Statice* se multiplient par la séparation des touffes. Quand cette opération se fait en automne, les plants, reprenant avant l'hiver, obtiennent une plus belle croissance l'année suivante; ils résistent mieux aux hâles du printemps, et la fleuraison en est plus belle. — La conduite des bordures de gazon d'Olympe, consiste simplement à faire la chasse aux vers blancs, qui en sont très-friands, à les dégager des mauvaises herbes, les circonscrire, comme du reste toutes les bordures, dans les limites qu'on leur a assignées, et enfin de décharger chaque année les plus fortes touffes de quelques pousses latérales, pour faciliter la circulation de l'air et de la lu-

mière, et éviter par là la pourriture du centre de chaque touffe, ce qui arrive souvent dans les terres substantielles. Ces bordures doivent être refaites tous les trois ou quatre ans ; du reste, la plante indique elle-même quand doit se faire l'opération ; on la voit jaunir, certaines parties se dessèchent et meurent, etc.

Asperula odorata ; Aspérule odorante. Plante vivace, de la famille des Rubiacées, indigène à la France. Elle forme de jolies touffes arrondies, hautes de 15 à 25 centimètres, et qui se couvrent d'élégantes fleurs blanches odorantes, pendant une partie des mois de mai et juin. On en fait de belles bordures ; elle vient très-bien dans tous les terrains, et convient particulièrement pour les endroits ombragés par les arbres. La multiplication est des plus faciles, par la séparation des touffes.

(*A continuer*) F. H.

Exposition d'Horticulture de Paris.

La *Société nationale d'Horticulture de la Seine* a voulu clore la saison des fleurs par une exhibition de tous les produits d'automne. Comme pour les expositions précédentes, ces divers produits, — apportés par 144 exposants, dont 42 appartenant aux différentes industries qui ont des rapports plus ou moins directs avec l'horticulture, — ont trouvé place sous l'élégante tente Loyre, qui, cette fois, était réduite au grand parallélogramme du plant que nous avons donné aux mois de juillet dernier ; une simple et petite annexe avait été construite sur le côté, en face le bassin, pour recevoir les produits industriels.

Pour le public insouciant, qui ne trouve beau que ce qui a de l'éclat et du brillant, cette exposition a été bien inférieure à celle du mois de juin, malgré l'assertion contraire d'un écrivain *illustre*, plus connu pour des faits impudents que par ses écrits sur l'horticulture. Quelques lots de Reines-Marguerite, de Dahlia, de Glaïeuls, de Fuchsias, de Phlox, etc., faisaient seuls, en effet, les frais de l'ornementation. Mais pour l'amateur connaisseur, jamais Paris n'avait eu une exposition aussi riche et des concours plus brillants. — Fleurs, fruits, légumes, plantes rares de serres et de pleine terre, arbres fruitiers formés et de pépinières, se sont disputés chaudement les 99 médailles d'argent et les 4 en or, que la Société nationale avait mises à la disposition du jury.

Pour le 1er *Concours*. — Plantes non fleuries, récemment introduites. — MM. Thibaut et Keteléer, Pelé et Chantin avaient exhibé de nombreuses nouveautés, dont le mérite de beaucoup est encore à constater.

Le lot de MM. Thibaut et Keteléer se composait : ***Acacia petiolaris; Abelia uniflora***, arbrisseau de la Chine, et de la famille des Chèvrefeuilles ; ***Camellia jaune***, espèce nouvelle, trouvée en Chine et importée en Europe par M. Fortune ; ***Drimys Winterii***, Magnoliacée de Magellan, dont l'écorce est usitée en pharmacie, et connue sous les noms d'***Écorce de Winter*** ou de ***Fausse Canelle; Ilex cornuta, microcarpa*** et ***furcata***, espèces de la Chine ; ***Rhodoleia Championi, Hamamélidée*** de la Chine, qui a une apparence de camellia à fleurs simples rouges ; ***Genetyllis tulipifera***, Myrtacée de la Nouvelle-Hollande ; ***Thibaudia leucocarpa***, arbuste de la famille des ***Erica*** et originaire des Cordillières du Pérou ; ***Viburnum macrocephalum*** de la Chine ; ***Wisteria*** ou ***Glycine sinensis*** à fleurs blanches ; — plusieurs conifères très-intéressants : ***Cedrus deodora robusta*** et ***viridis*** de l'Himalaya ; ***Fitz-Roya Patagonica; Larix Griffithii*** de l'Himalaya ; ***Juniperus fragrans*** du Népaul ; ***Saxegothæa conspicua*** de la Patagonie ; ***Podocarpus acicularis***, et deux espèces que MM. Thibaut et Keteléer ont marqué d'un point de doute, pour indiquer qu'ils n'ont pas une très-grande confiance en ces nouveautés : ***Juniperus alba***, et ***Thuiopsis boreale***. C'est qu'en effet ces deux conifères ont été livrés au commerce sans indication d'origine, et aucun ouvrage de botanique et d'horticulture ne fait mention de leur existence. Cette restriction fait le plus grand honneur à MM. Thibaut et Keteléer, dont la probité est, du reste, parfaitement et depuis longtemps connue. Cet intéressant lot de plantes a été couronné d'un 1er prix.

La collection de M. Chantin se composait de Palmiers, Fougères et quelques plantes diverses de serre tempérée, parmi lesquelles plusieurs nouveautés : l' ***Alsophylla lurida***, un ***Zamia*** de la Havane, non déterminé, un ***Diplotemium*** sans nom spécifique, un ***Ceroxylon*** à feuilles argentées ; le ***Rhododendron falconerii; Garcinia mangoustana;*** le Muscadier, ***Myristica aromatica***. M. Chantin a remporté 4 médailles : 2e prix pour les nouveautés ; 1er prix pour les Fougères ; 1er prix pour les Palmiers et Cycadées, et une médaille d'or de la princesse Mathilde pour l'ensemble de son lot.

M. Pelé avait aussi quelques nouveautés qui lui ont fait partager le 2e prix avec M. Chantin, ce sont : ***Abutilon insigne; Campanula Vidalii, Glycine sinensis alba***, etc. Un 1er prix a été accordé à sa magnifique et intéressante collection de ***Yucca***, composée des 16 espèces ou variétés suivantes : ***Draconis, glaucescens angustifolia, albo picta, gloriosa superba, stenophylla angustifolia, lætevirens, recurvata, quadricolor, undulata, graminifolia, Pitcairnifolia, concava, Aloæfolia,***

et deux variétés de cette dernière : *aurea* et *viridis*. Que M. Pelé continue à introduire des plantes nouvelles du mérite de celles-ci, et il aura bien mérité de l'horticulture. Le 2e prix pour le concours d'*Aloe*, *Agave* et *Yucca* a été remporté par M. Debrie fils.

M. Chauvière, associé depuis peu avec son gendre M. Rougier, avait un lot remarquable de plantes de serre, qui a eu un 1er prix, et où se trouvaient les *Gesneria zebrina splendens*, *Aralia excelsa*, *Barringtonia racemosa*, *Brexia chrysophylla*, *Jacaranda Clowesiana*, *Medenilla eximia*, *Lycopodium cæsium arboreum*.

La formidable et intéressante collection de M. Pescatore, dont la culture est confiée aux soins de M. Ludemann, attirait, à elle, toute cette foule compacte de visiteurs, qui a parcouru pendant cinq jours les allées sinueuses du joli parterre de l'exposition. Tout autour d'un magnifique pied d'*Allamanda parayensis*, à grandes fleurs jaunes, se groupaient des *Lycopodium cæsium arboreum*, *Platycerium grande*, Fougère très-rare et très-curieuse de la Nouvelle-Hollande ; l'*Attrappe mouche*, ou *Dionæa muscipula*, qui enserre et étouffe, en redressant les deux bords du limbe de ses feuilles, les imprudentes mouches, qui veulent se reposer sur les plantes, sans avoir, au préalable, étudié un peu de botanique, sinon pour apprendre à écrire correctement leurs noms, mais au moins pour en connaître le caractère et les mœurs. Puis venaient des Broméliacées, qu'on appelle *Vriesia splendens*, *Billbergia thyrsoidea* et *rhodocyanea;* des étranges Orchidées qui portent des noms encore plus étranges : *Acanthophippium javanicum*, *Cycnoches Egertonianum viride*, *Stanhopea bucephalus*, et l'élégant *Miltonia spectabilis Morelli*, qui étalait ses cinq pétales d'un violet foncé, et un labelle d'un violet clair marqué de ligne plus sombre. Cette collection a été couronnée de 4 médailles ; trois 1ers prix, et la médaille d'or de la Société.

Deux lots de Cactées appartenant à MM. Cels et Corbay ont obtenu chacun une médaille grand module. Nous citerons, comme espèces nouvelles ou encore rares les : *Echinocactus Californicus, ourselianus* et *Pychnoxiphus ;* — *Mamillaria elephantidens*, *senilis*, *Ludwigii*, et le *Pilocereus chrysomallus* ou *militaris*, dont un bel individu se trouvait dans le lot de M. Cels.

Les *Gloxinia* n'étaient pas nombreux ; le temps en est passé, il est vrai ; cependant, M. Gontier fils, de Montrouge, en avait réuni quelques jolies variétés, provenant en partie de ses semis, et qui ont mérité un 2e prix.

MM. Burel et Lansezeur ont remporté deux 1ers prix et la médaille

d'or des Dames Patronesses. Leur lot. . . . . Mais qu'avons-nous besoin d'entrer dans des détails sur le mérite de leur collection. Ces deux noms ne résument-ils pas la culture perfectionnée des Fuchsias, des Héliotropes, des Rosiers, des Sipanea carnea, des Veronica Andersonii, et de toutes les plantes que ces intelligents et laborieux horticulteurs entreprennent de cultiver? Quelle plume, du reste, pourrait reproduire l'effet de ces boutures d'*Héliotrope triomphe de Liége*, qui, à peine âgée de huit mois, forme des touffes épaisses, arrondies, couvertes de fleurs, et dont la circonférence est de 6 mètres, ou autrement dit 18 pieds de tour (vieux style). Nous avons vu ces boutures; c'était le 5 février de cette année, et elles avaient 6 cent. de longueur. Depuis ce moment elles n'ont fait que croître et embellir, puisqu'elles ont maintenant près de 2 mètres de largeur. Que les anglomanes viennent donc avec leurs jardiniers anglais ! Ils n'auront pas seulement à lutter contre le travail de MM. Burel et Lansezeur, ils trouveront encore M. Brizard, jardinier de madame de Vatry, qui peut montrer des *specimen* aussi beaux que ceux des expositions de Kew et Chiswick. M. Brizard est en bon chemin; qu'il continue et il arrivera à la perfection. Le lot qu'il avait exposé n'a pas été, suivant nous, suffisamment récompensé. La beauté et la grosseur de ses *Héliotropes, Ageratum cœlestinum*, de son *Pelargonium* en espalier, et de quelques autres plantes d'une culture soignée, méritaient certainement mieux que le 2e prix, qui lui a été accordé *ex æquo*, avec MM. Debrie et Fontaine.

La Société ayant créé un concours pour la floraison la plus reculée de son époque naturelle, M. Jolly, horticulteur à la Maison-Blanche, s'est présenté avec deux beaux *Camellia* bien fleuris, appartenant aux variétés *alba plena* et *fimbriata;* le jury lui a décerné le 1er prix.

La collection de *Pelargonium zonale*, de M. Foras, était très-ordinaire; on lui a décerné le 2e prix.

Trois belles variétés nouvelles obtenues et exposées par M. Domage, amateur distingué, à Montrouge, ont remporté un 1er prix, et sont partis le lendemain de l'Exposition avec M. Miellez, de Lille, qui les mettra prochainement dans le commerce.

M. Dufoy a obtenu le 1er prix dans le concours des Verveines de semis, et deux 2es prix pour sa collection de Verveines en pots et de fleurs coupées. — M. Duval, jardinier de M. Odier, a eu un 1er prix.

Dans le concours de Dahlia, le jury a dû éprouver quelque embarras; il lui a fallu juger de quinze à vingt concurrents, qui avaient tous d'assez jolies fleurs; mais, nous le répétons, nous ne comprenons pas un con-

cours de Dahlia avec des fleurs coupées, qui reposent mollement sur un lit de mousse. Le jury a cru devoir cependant accorder des récompenses, et voici comment elles ont été réparties :

Pour les nouveaux semis : 1er prix à M. Laloy, horticulteur, *ex æquo* avec M. Lecocq, amateur.— 2e prix à M. Basseville et ve Soutif, *ex æquo* avec M. Bourgault, amateur. Nous reviendrons sur ces nouveautés quand nous les connaîtrons mieux.

Pour les collections de fleurs coupées : 1er prix *ex æquo* à MM. Rendatler, Mézard, horticulteurs, et M. Courcelles, amateur. — 2e prix *ex æquo* à MM. Vincent et Alph. Dufoy, horticulteurs, et MM. Rety et Chardine, amateurs.

Enfin un 1er prix a été décerné à M. Dufoix et un 2e à M. Rousseau, pour leur collection de Dahlia en pots.

Les autres lots appartenaient à MM. Bossin-Louesse, Roger-Desgenettes, Léon-Leguay, Belet, Cabasset, etc.

Donner maintenant la liste des meilleures variétés de Dahlia, nous conduirait trop loin ; nous la publierons dans un prochain numéro. En attendant nous engageons les amateurs à visiter les horticulteurs *Dahliaïstes*, c'est le meilleur moyen de bien assortir une collection à son goût, ou d'en compléter une en voie de formation.

Comme le concours de semis ne s'appliquait pas seulement au Dahlia mais encore aux différents genres de plantes susceptibles de donner des variétés par ce mode de multiplication, un *Héliotrope* de M. Brizard a eu un 2e prix ; les Chrysanthèmes précoces de M. Pelé ont obtenu une semblable récompense, ainsi que l'*Alnus laciniatus* de M. Bossard. Pour le genre Phlox, les semis de M. Fontaine ont remporté le 1er prix et ceux de M. Duruflé le second. Le jury a accordé un 2e prix aux Œillets de Chine de M. Hennepaux, et un 1er prix aux beaux Glaïeuls de M. Truffaut, qui doit ses heureux résultats aux savants conseils d'un homme aussi habile que modeste, M. Souchet fils, de Fontainebleau, le premier semeur de Glaïeuls et auquel nous devons les belles variétés dites : *Monsieur Blouet*, *Fanny Rouget*, *Madame Couderc*, *Monsieur Georgeon*, etc.

Le 1er prix des plantes vivaces a été remporté par M. Lierval ; le second, par M. Pelé. — Celui des plantes annuelles a été accordé à MM. Jacquin aîné et Cie. Ces trois collections formaient un bel ensemble ; mais toutes ces plantes étaient des espèces déjà connues et répandues dans les collections.

A part quelques belles gerbes de Glaïeuls, placées çà et là, comme ornement, les Reines-Marguerites sont à peu près les seules fleurs qui

donnaient de l'éclat à cette exposition d'automne. MM. Truffaut et Fontaine nous ont montré leur admirable collection, et MM. Tollet, Tollard frères, Thibaut-Prudent, Gommet, Victor Reine, Lottin et Lenormand avaient des lots assez variés et intéressants. Le 1er prix a été pour MM. Truffaut et Fontaine (*ex æquo*); le second pour MM. Tollet, Gommet et Lottin.

Les collections de Phlox étaient belles et variées; celle de M. Lierval a été couronnée d'un 1er prix; le lot de M. Guérin Modeste, présenté trop tard, a été mis hors du concours.

Nous n'avons rien vu de bien remarquable en *Petunia :* les collections de MM. Rendatler et Fournier ont obtenu, à cause de leur belle végétation, chacune un 2e prix.

La saison ne permettait guère aux Roses de paraître à cette exhibition, comme à leur printemps; cependant les trois lots de MM. Fontaine, Lévêque et Masson produisaient encore de l'effet. Le premier de ces horticulteurs en avait une nouvelle très-belle, de la section des hybrides perpétuelles, d'un coloris rosé tendre, qui rappelle celui du Souvenir de la Malmaison, avec la belle forme de la Rose la Reine; M. Fontaine a obtenu le 1er prix; M. Lévêque a eu le second.

Enfin le jury, usant du droit que lui avait accordé la Société, — de récompenser les lots qui ne pouvaient trouver place dans les concours prévus, — a décerné des médailles grand module : à M. Rémont (de Versailles), pour un bel Abies Pinsapo; à M. Mathieu fils, pour son lot de plantes et arbustes variés d'ornement; à M. Rifkogel, pour une plante charmante et très-curieuse par ses feuilles vertes, marquées d'une large macule rouge au milieu: le *Plectranthus macrophyllus concolor*. — Deux médailles petit module ont été obtenues par les Œillets remontants de M. Bourgard, et les Pommiers paradis de MM. Jamin et Durand.

La longueur de cet article nous oblige de renvoyer au prochain numéro, les concours des arbres, fruits, légumes etc., qui méritent d'être traités avec quelques détails.

F. Hérincq.

Écho horticole.

— *La Société d'Horticulture de Cherbourg* annonce que son exposition de 1853, aura lieu les samedi 25, dimanche 26 et lundi 27 juin. Différents concours de cultures maraîchères et d'agrément sont ouverts entre tous les horticulteurs et maraîchers, habitant ou non l'arrondissement, et faisant ou non partie de la Société.

— *La Société des arrondissements* de Melun et Fontainebleau vient d'avoir une charmante exhibition ; nous en rendrons compte dans le numéro prochain. Sa prochaine exposition aura lieu dans le courant du mois de mai 1853.

— *Camellia Général Drouot.* M. Ambroise Werschaffelt, horticulteur et éditeur de la *Nouvelle Iconographie des Camellias*, rue du Chaume, 50, à Gand (Bergique), ayant acquis toute l'édition de ce nouveau *Camellia*, le met par souscription dans le commerce. Il a été gagné de semis par M. Lecomte, amateur très-distingué, à Nancy, et fleurit chez lui depuis deux ou trois ans déjà, sans que rien ait varié et dans son coloris et dans les belles macules qui le rendent si attrayant. Les individus que M. Werschaffelt en a reçu viennent de fleurir aussi ce printemps avec autant d'abondance que de facilité. Ce nouveau gain se distingue nettement des nombreuses variétés de ce beau genre, par une fleur bien étoffée, de moyenne grandeur, de forme parfaite, bien étalée et convexe, avec une légère dépression en cœur au centre. Les pétales en sont très-nombreux, bien arrondis, à peine lobulés au sommet, d'un beau cerise-rosé vif, interrompu chacun au milieu par une très-large bande blanche, souvent linéolée elle-même de rose. La fleur conserve fort longtemps son frais coloris sans altération, et dans la dernière phase de sa durée elle passe, sans faner, comme chez le *Camellia Archiduchessa Augusta*, à un pourpre violacé d'un fort bel effet encore.

— M. Rantonnet, horticulteur à Hyères (Var), vient de publier un petit catalogue des graines que l'on peut se procurer de suite dans son établissement, ce sont : des Œillets de Fleuristes ; Verveines ; *Ipomea hederacea grandiflora* ; *Dolichos unguiculatus* et *sesquipedalis* ; *Pancratium maritimum* et *Asphodelus racemosus microcarpus*.

— M. Bauduin, propriétaire à Loos, près Lille (Nord), adresse aux amateurs d'Œillets, dans une petite brochure, quelques remarques sur l'exposition d'Œillets flamands qui a lieu tous les ans à Bailleul, patrie de cette jolie plante, suivies de quelques mots sur sa culture, sa multiplication et sa conservation.

— M. Oger, horticulteur, rue de Castil-Saint-Jean, à Caen, annonce plusieurs roses nouvelles, obtenues de ses semis, et qui seront livrées au commerce le 1er novembre ; ce sont : *Madame Simonne*, hybride remontante, à fleur très-pleine, presque plate, d'un rose foncé passant au rose carminé. — *Rose et Blanche*, hybride remontante, fleur très-pleine, d'un rose cerise, à centre blanc ; plante ne remontant que sur une partie des rameaux. — *Docteur Lepreste*, Ile Bourbon, à fleur pleine, d'un

beau rouge pourpre velouté.— *Ajax ;* Thé, à fleur pleine globuleuse, jaunâtre plus foncé au centre, pétales extérieurs ponctués de rose. — *Madame Le Herdelay*, autre Thé à fleur pleine, en forme de coupe évasée, d'un jaune souffre clair, avec l'extrémité des pétales extérieurs verdâtre.

— M. Quétier, horticulteur, rue Saint-Jaron, 32, à Meaux (Seine-et-Marne), mettra au commerce, pour la première fois, en novembre prochain, deux hybrides remontants : *Comte de Nanteuil*, à fleur bombée, d'un rose vif au centre, à pétales extérieurs légèrement veinés de rose violacé. *Duchesse d'Orléans*, à fleur forme de la *Reine*, et d'une belle couleur Hortensia. — Nous donnerons prochainement le dessin de cette charmante rose.

— M. Dupuy-Jamain, horticulteur, barrière Fontainebleau, route d'Italie, 59, met en vente son hybride remontant : *Paul Dupuy*, à fleur très-pleine, d'un beau rouge écarlate vif, plus éclatant que le *Géant des batailles* ; il paraîtra dans un des prochains numéros de ce journal.

— M. Marest, horticulteur, rue d'Enfer, à Paris, livre également cette année sa jolie rose : le *Prince Léon Kotschauboy*, hybride remontant, à fleur très-grande, bien faite, d'un coloris cerise tout particulier; nous en publierons le dessin dans notre premier numéro.

— M. Fontaine, horticulteur à Châtillon (Seine), met en vente deux hybrides remontants : *Paul Fontaine* et *Belle Andalouse*, et un hybride de Rosier Ile Bourbon, nommé *Florian*.

— Nous avons reçu le catalogue des cultures et prix-courant de M. Audusson-Hiron, route des Ponts-de-Cé, 1, à Angers. Il comprend les arbres à fruits, arbres verts, arbres et arbustes forestiers et d'ornements.

— *Pelargonium nouveaux*. — On recommande beaucoup, dans divers recueils d'horticulture, le *Pelargonium Monte-Christo*, gain à grandes fleurs de M. Chrétien fils, horticulteur à Charonne; et le *Docteur Andry*, variété obtenue par M. Chauvière, horticulteur, rue de la Roquette, 152. — Ces deux plantes ont obtenu, en effet, chacune un prix à l'exposition de Paris.

— *Fraise Belle de Paris*. Cette nouvelle variété, bien supérieure à une foule d'autres qui sont admises dans la culture marchande, est mise au commerce par la maison Bossin-Louesse et Cie, quai de la Mégisserie, 28, Paris.

Paris. — J.-B. GROS, imprimeur, rue des Noyers, 74.



Prince Léon Kotschoubey

ROSE LÉON KOTSCHOUBAY.

(PL. XXI).

(TRIBU DES ROSIERS HYBRIDES REMONTANTS).

Etymologie, *caractères génériques*, etc., voir année 1851, page 49.

Ce nouveau et remarquable gain, obtenu et vendu cet automne par M. Marest, horticulteur, 87, rue d'Enfer, à Paris, est un arbrisseau extrêmement vigoureux, dont les rameaux très-gros sont hérissés d'aiguillons très-inégaux rougeâtres ; les uns de grosseur moyenne, droits, mais se dirigeant en arrière, et les autres plus ou moins petits, passant, en partie, à l'état de poils glanduleux. Le feuillage est très-ample, et chaque feuille se compose de 5 belles folioles d'un vert assez foncé au-dessus, en forme de cœur un peu allongé, assez épaisses et raides, bordées de fines dents qui deviennent moins prononcées dans l'âge adulte.

Les fleurs sont de première grandeur, très-pleines, d'une facture parfaite, d'un coloris nouveau très-éclatant, difficile à décrire et plus encore à reproduire par la peinture : c'est une couleur rose dans lequel se trouve du rouge vif, avec un léger reflet velouté très-agréable. Le pédoncule est gros, raide, à peine glanduleux ; il s'élargit au sommet en un tube calicinal qui est en forme d'entonnoir, presque glabre, et un peu glauque ; les sépales sont lancéolés, allongés, foliacés au sommet, couverts de poils glanduleux extérieurement et garnis, sur les bords, de petites folioles étroites et ciliées. Les pétales sont largement obovales, plus ou moins concaves, bien imbriqués, dressés très-distinctement réticulés en dessus, ordinairement terminés par une très-petite pointe. Entre les pétales un peu chiffonnés du centre, se trouvent quelques étamines fertiles et des styles filiformes saillants et distincts.

Par sa belle forme et son remarquable coloris, la rose Prince Léon Kotschoubay doit avoir sa place marquée, dès aujourd'hui, dans toutes les collections de rosiers de 1er choix.

HISTORIQUE et **CULTURE**. *Voir* année 1851.

F. H.

Arbres et Arbustes de pleine terre peu connus.

Dans une visite que nous avons faite dernièrement à l'établissement de M. Bertin, à Versailles, nous avons trouvé bon nombre d'arbustes qui ont passé inaperçus lors de leur introduction, et qui méritent cependant de prendre place dans nos bosquets. Ce sont :

Lilas à fleurs doubles. — Variété du Lilas de Marly, dont les fleurs, d'une belle couleur plus foncée que dans l'espèce à fleurs simples, présentent une double corolle.

Cytisus purpureus flore albo.— Elégant Cytise peu connu, quoiqu'introduit dans nos cultures depuis environ 20 ans ; il a le port du *purpureus*, mais ses fleurs sont tout à fait blanches.

Faux Ebénier bifère. — Depuis 15 ans, M. Bertin possède dans ses pépinières un *Cytisus Laburnum* qui, tous les ans, produit à l'automne une seconde fleuraison aussi brillante que celle du printemps. Nous avons vu cet arbre vers la mi-septembre, il était tout couvert de grappes de boutons, qui épanouissent ordinairement du 15 septembre au 15 octobre.

Bignonia radicans. — Cette Bignone, plus connue sous le nom de *Jasmin de Virginie*, a produit deux variétés très-remarquables, qu'on rencontre peu dans les jardins. La première, qui a reçu le nom de *major*, est grimpante. Par ses fleurs plus grandes et d'un coloris plus éclatant, elle doit être préférée au type qui l'a produit. La seconde est le *B. radicans speciosa*, qui diffère de la précédente en ce qu'elle n'est pas grimpante. Ses tiges grosses, raides, dressées, se soutiennent parfaitement sans le moindre support, et forment d'élégants buissons, qui s'élèvent de 1 mètre à 1 mètre 50 centimètres. Ces deux variétés sont aussi rustiques que l'ancien Jasmin de Virginie, et passent très bien en pleine terre sous le climat de Paris.

Noyer pleureur. — Comme le Frêne et le Sophora, le Noyer possède son pleureur; mais celui-ci réunit l'utile à l'agréable, car c'est une variété du noyer qui donne des noix comestibles. Ses longs rameaux retombants, en produisant un très-bel effet, comme le Frêne, ont donc de plus le mérite de porter d'excellentes noix, qu'on peut aisément récolter sans recourir à la gaule, que tout le monde ne sait pas manier avec avantage.

F. H.

Plantes pour bordures.

(*Suite*. Voir page 160.)

Ajuga reptans et *pyramidalis* ou *Genevensis*. — Bugle. — « Avec la Bugle et la Sanique, on fait au chirurgien la nique, » suivant un vieux dicton ; mais il n'est pas question des bordures qu'on peut faire avec les variétés à fleurs bleues, roses et blanches, et suivant nous, c'est un tort. Ces plantes, qui fleurissent en été, et ne s'élèvent pas à plus de 10 ou 12 centimètres, conviennent parfaitement pour les petits jardins. Elles sont très-communes dans les prés et dans les bois ; les personnes qui habitent la campagne peuvent donc s'en procurer facilement, et, si elles sont assez heureuses pour réunir les trois variétés, elles auront de très-jolies bordures. La culture consiste à les planter, à les arroser une fois, ensuite à supprimer les coulants du *reptans* quand ils cherchent à envahir la plate-bande.

Aster Reversii. — Cette espèce est une des plus gracieuses et intéressantes plantes pour bordures. Les tiges donnent naissance à de nombreux petits rameaux qui se terminent tous par un élégant capitule ou fleur composée, ayant chacun de 15 à 20 rayons blancs ou rosés, comme dans les Paquerettes. Dans les grands jardins elle forme des bordures délicatement touffues, hautes de 20 à 30 centimètres, et émaillées de fleurs charmantes, depuis le mois d'août jusqu'aux gelées. L'*Aster Reversii* est très-rustique et vient à peu près bien dans tous les terrains ; il se plaît à toutes les expositions. On le multiplie par éclats qu'on repique de suite en place, en les espaçant de 25 à 30 centimètres environ les uns des autres.

Aubrietia deltoïdea ou *Alyssum deltoïdum*. — Très-jolie plante de la famille de la Corbeille d'or (Crucifères), rampante, formant de gracieuses et larges touffes d'un vert blanchâtre, couvertes, pendant le printemps et l'été, de charmantes et nombreuses petites fleurs bleu clair, à quatre pétales disposés en croix. — Deux autres espèces du même genre peuvent être employées au même usage. Ce sont : *Aubrietia columnæ*, plus petite dans toutes ses parties que la précédente, et formant des touffes plus serrées ; l'*Aubrietia rosea* diffère par ses jolies fleurs roses. — Ces trois plantes conviennent particulièrement pour les petits jardins, les endroits rocailleux et sablonneux ; néanmoins elles peuvent se passer de rocailles ou de sables, et croître admirablement dans tous les terrains, excepté dans les localités trop humides. Elles sont assez indifférentes sur les expositions, et se plaisent à peu près à toutes. — Il faut refaire les

bordures d'*Aubrietia* tous les 2 ou 3 ans; car les touffes se dégarnissent facilement du centre. — Cette opération se fait très-facilement : après l'arrachage on secoue toute la terre de la motte, puis on déchire chaque pied, pour en faire de nouvelles petites touffes qu'on replante indistinctement, — quelles aient ou non des racines, — à la distance de 12 à 15 centimètres; il est bien entendu qu'avant de planter on a la précaution de rafraîchir les tiges ou les racines; c'est-à-dire d'en couper nettement les extrémités inférieures qui doivent plonger dans la terre.

Bellis perennis. — Paquerette. — Petite marguerite. — Cette petite plante, si commune dans nos prés, a produit de très-jolies variétés à fleurs doubles et de différentes couleurs, telles que rouge pâle, rouge foncé, blanches panachées, roses à cœur verte, etc. Toutes ces variétés sont vivaces et conservent avec fidélité leurs caractères. De leurs rhizomes souterrains elles poussent plusieurs feuilles qui forment de très-belles touffes arrondies, d'où naissent, pendant le cours d'une végétation annuelle, un grand nombre d'œilletons qui augmentent leur volume en même temps qu'ils prolongent leur parure. Les premières fleurs naissent en avril et mai; les secondes, qui sont dues aux œilletons du printemps, se développent jusqu'à l'automne. On forme, avec les Paquerettes, des bordures très-coquettes; malheureusement elles ne se plaisent pas à toutes les expositions : un soleil trop constant les dessèche et les fait périr; elles ne se soutiennent bien que dans les endroits un peu ombragés. — Quant au terrain, on les voit prospérer à peu près dans tous; mais leurs fleurs sont plus belles, plus larges, leur couleur est plus vive, dans les terrains substantiels et un peu frais.—Pour conserver ces plantes, il faut les arracher et séparer les œilletons tous les ans; car il arrive souvent, dans les touffes un peu fortes, que le centre pourrit, et cette perte entraîne généralement la mort des œilletons. Cette opération doit être faite au commencement de l'automne; on replante deux ou trois œilletons ensemble, en mettant un intervalle de 10 centimètres environ entre chaque touffe; puis, on donne une légère mouillure à la plantation.

Betonica orientalis. — La Bétoine appartient à la famille des Sauges (Labiées). Ses feuilles, gauffrées et d'un vert pâle, forment de grosses touffes d'où s'élèvent des tiges, hautes de 30 centimètres, qui se garnissent de fleurs pourpre pâle, pendant les mois de juin et juillet. On ne peut l'employer, pour bordures, que dans les grands jardins. Tous les terrains lui conviennent; elle est très-rustique; on la multiplie par éclat. Une bordure de bétoine peut rester longtemps sans être refaite; on arrache seulement les drageons latéraux, pour la contenir dans des



Fraise Crémone

N. Rémond imp. r. des Noyers, 63, Paris

dimensions raisonnables. Le *Betonica grandiflora* est une seconde espèce à plus grandes fleurs roses ; mais qu'il est impossible d'employer en bordure ; car ses tiges atteignent jusqu'à 50 centimètres de hauteur.

Brunella grandiflora et *vulgaris*. — Ces deux plantes, qui se trouvent dans la même famille que la précédente, ont produit toutes les deux de charmantes variétés à fleurs bleues, pourpres, rosées et blanches. Elles conviennent particulièrement pour les terres légères et calcaires. Il leur faut beaucoup d'air et de soleil ; elles dépérissent à l'ombre et dans les terrains humides. Pendant les mois de juin, juillet et août, on voit leurs jolies fleurs attachées autour et au sommet des tiges, qui ont environ 12 centimètres de hauteur. — Leur multiplication est très-facile par éclats. Avec les variétés de l'une ou de l'autre de ces deux espèces, mais préférablement avec celles de la *Brunella grandiflora*, on peut obtenir de ravissantes bordures, si, en les plantant, on sait alterner et nuancer es couleurs.

Buxus suffruticosa. — Buis a bordure. — Buis d'Artois. — Le Buis, qui a été si longtemps la plante par excellence pour bordures, n'est plus admis aujourd'hui que dans les parterres d'une très-petite dimension. C'est cependant encore lui qui forme les bordures les plus durables et les plus dociles : le ciseau maintient leurs proportions, et, par leur solidité, elles retiennent les terres des plates-bandes et dessinent admirablement les allées. Mais l'art du jardinage a fait d'immenses progrès, et un grand jardin qui se permettrait aujourd'hui des bordures de buis, serait traité sur-le-champ de ..... Rococo ; disons le mot. F. H.

FRAISE CRÉMONE.

(PL. XXII.)

Lors de son entrée dans le monde horticole, cette Fraise a été l'objet d'assez vives controverses : les uns en faisaient une Fraise *franchement remontante ;* les autres lui refusaient positivement cette qualité. De part et d'autre, il était peut-être téméraire de décider ainsi une semblable question ; car, cette variété n'avait été observée que chez l'obtenteur, M. Crémont, à Sarcelles, et tous les individus, alors en sa possession, avaient été soumis à une culture tout à fait anormale : c'est-à-dire à la culture forcée. Aussi, bien qu'à cette époque il était dans notre opinion que cette Fraise ne devait pas être plus remontante que toutes les autres variétés de la race à gros fruits, nous avons cru qu'il était plus con-

venable d'attendre au moins une année de culture normale, pour prononcer définitivement un jugement à son égard. Si, après deux années de culture régulière, nous lui donnons place dans notre atlas, ce n'est pas comme *Fraisier remontant*, mais uniquement parce que c'est une excellente Fraise, et une de nos meilleures variétés, pour la culture forcée. Elle est très-fertile; chaque cœur se noue très-facilement, et donne, plus souvent en effet que les autres, — quand elle a été chauffée, — une deuxième hampe de fleurs dont les fruits arrivent à une parfaite maturité, et acquièrent un développement aussi considérable que celui des fruits de la première hampe.

La Fraise Crémone a le coloris de la Fraise des Quatre-Saisons; sa chair est ferme, fondante, de couleur lie de vin. Par suite de la fermeté de sa chair, elle peut se conserver deux ou trois jours cueillie sans rien perdre de sa fraîcheur et de sa couleur.

Fraise Belle de Paris.

Cette nouvelle variété obtenue et livrée au commerce cette année, par la maison Bossin-Louesse et Cie, quai de la Mégisserie, 28, nous paraît une assez bonne acquisition. Elle est très-fertile, et son fruit, qui est rond d'abord, puis un peu allongé, d'une belle couleur vive, comme vernicée, a une chair très-fine, épaisse, sucrée, sans arrière-goût, un peu colorée dans les premiers fruits, et beaucoup plus dans les derniers.

La *Fraise Belle de Paris* est infiniment supérieure à une foule de variétés admises dans la culture marchande, pour l'approvisionnement de nos marchés. Conviendra-t-elle pour les primeurs? C'est ce que nous ne pouvons garantir, n'ayant pu encore la soumettre à la culture forcée.

Culture du Fraisier.

Il faut au fraisier une bonne terre franche, bien ameublie, un peu fraîche, anciennement fumée, et une exposition qui ne reçoive pas le soleil, pendant les heures de la journée où ses rayons sont les plus brûlants. Il n'est pas à dire qu'il ne vient que dans ces conditions : celles-ci sont indiquées seulement comme étant les meilleures pour obtenir une bonne récolte, sans beaucoup de soin; car dans les terrains légers, chauds et exposés au midi, les fraises ont beaucoup plus de saveur; mais il faut des arrosements très-multipliés. On peut planter le fraisier en bordures ou disposé en quinconce, dans des planches de 1^m^35

de largeur, composées de quatre lignes. La distance à mettre entre chaque pied, au moment de la plantation, dépend du développement que prennent les variétés qu'on veut cultiver. Pour les fraisiers à gros fruits, qui talent beaucoup et forment de larges touffes, on doit mettre un intervalle de 50 centimètres entre chaque pied ; pour les variétés à petits fruits, comme les quatre saisons par exemple, un espace de 30 centimètres seulement suffit.

La plantation peut se faire vers la fin de septembre et la première quinzaine d'octobre, ou dans le courant d'avril et les premiers jours de mai ; mais par la plantation d'automne, on obtient déjà une récolte assez abondante l'été suivant, tandis que les fraisiers plantés au printemps ne produisent presque rien la première année, excepté les *Quatre saisons*.

Avant de planter, on doit éplucher les fraisiers ; cette opération consiste simplement à enlever toutes les feuilles fanées, à supprimer les anciennes racines qui sont jaunâtres ou d'un brun sale, pour ne conserver que les nouvelles qu'on rafraîchit avec la serpette, si elles sont déjà un peu longues. Le plantoir fait le reste, et une bonne mouillure couronne l'œuvre.

Lorsqu'on a du fumier long et sec à sa disposition, on peut en couvrir les planches ; mais alors il est préférable de faire cette opération avant de planter ; elle est plus facile et se fait plus rapidement. Ce paillage, outre qu'il empêche le sol d'être battu par les pluies, les eaux d'arrosement, etc., préserve aussi les fruits de toute souillure de terre ; et il n'est pas besoin de les laver avant de les servir sur la table. En Angleterre, on emploie, à cet effet, des sortes d'ustensiles en terre cuite, que nous n'avons pas encore vus en France.

Les autres soins de culture sont fort simples. — Des légers labours, des sarclages et des binages répétés entretiendront la vigueur des plantes ; par la suppression de tous les coulants qui se développent, on leur donne de la force et de la fertilité, et quand les arrosements sont copieux, les fruits acquièrent plus de volume ; il est vrai qu'ils sont alors moins parfumés.

Mais une plantation de fraisiers ne saurait durer éternellement ; c'est qu'en effet elle ne se soutient bien que pendant quatre ou cinq ans, et le plus souvent elle ne produit abondamment que sa deuxième et troisième année. On peut prolonger sa fertilité, en rechaussant de temps en temps chaque plant, c'est-à-dire en amoncelant quelques centimètres de bonne terre autour du pied, mais il est plus avantageux de la refaire à la fin de sa troisième année.

Lorsqu'on est pour replanter ses fraisiers, il faut laisser les coulants se développer librement aussitôt après la récolte des fruits ; on terreaute la planche et on continue de donner à la plantation les sarclages, binages et arrosages ordinaires, pour fortifier les coulants qui seront appelés en partie à remplacer les pieds-mères.

Le moment de la plantation arrivé, on arrache tous les fraisiers, et on en sépare tous les œilletons et coulants, qui composent chaque touffe, pour en faire autant de nouveaux sujets. Quant aux coulants, il faut préférer ceux qui naissent le plus près du pied-mère, parce qu'ils sont toujours mieux nourris, plus vigoureux et plus francs.

La culture du fraisier, comme primeur, est des plus faciles. Les variétés les plus convenables pour forcer sont : la ***Fraise quatre-saisons***, la ***Crémone***, ***Keen's seedling***, ***Swainstone's seedling***, le ***Comte de Paris***, et la ***Princesse royale***.

Vers la fin de septembre ou commencement d'octobre, on enlève des coulants, dans lesquels on choisit les plus forts, mais qui commencent seulement à émettre leurs racines. On les replante immédiatement en pots, en les arrosant ensuite ; puis on les place dans un endroit bien sain, pas trop humide, et à l'air libre, jusqu'au moment où doit commencer le forçage, c'est-à-dire la mi-décembre et le courant de janvier.

On peut forcer les fraisiers en les plaçant simplement sur des tablettes d'une serre chaude, très-rapprochées des vitres, ou dans des bâches préparées à cet effet, et qui consistent en une couche recouverte d'un coffre peu profond, munie de ses châssis et entourée d'un réchaud de fumier, qu'on refait toutes les trois semaines et même un mois. Quand les fraisiers sont ainsi placés dans ces bâches, il faut veiller avec attention à la gelée, à l'humidité et au coup de soleil ; c'est là qu'il faut se multiplier. Toutes les fois que le temps le permet, qu'il fait soleil et qu'il y a trop d'humidité dans la bâche, on lève un peu le bas des châssis pour donner de l'air ; mais il ne faut pas oublier de les baisser avant le coucher du soleil, au moins deux heures avant la nuit, et de couvrir bien vite avec les paillassons. On doit maintenir les paillassons sur les châssis pendant toute la durée de la gelée, excepté quand il neige, à moins d'avoir des paillassons de rechange, pour remplacer ceux que la neige aurait mouillés, et qui deviennent, par ce fait, impropres à conserver la chaleur de l'intérieur du châssis. Quant aux arrosements, ils doivent être en rapport avec le degré de chaleur et d'humidité de la bâche, et la végétation des plantes. Comme les fraisiers sont dans des pots placés sur une couche qui dessèche rapidement la terre, on est obligé d'arroser plus fréquem-

ment que dans la culture en pleine terre. Il ne faut jamais attendre qu'ils demandent à boire pour leur en donner (1); on doit tenir leurs racines dans une terre toujours humide. Enfin, pour s'assurer une récolte, on aura soin de couper tous les coulants dès leur apparition ; c'est aussi un point très-important. F. H.

Expositions d'Horticulture.

PARIS.— Généralement ce n'est pas par les produits de la culture maraîchère et fruitière que brillent les expositions d'horticulture de Paris. Aussi avons-nous été agréablement surpris, au mois de septembre dernier, de voir les fruits et les légumes occuper la moitié, au moins, de l'emplacement abrité par la tente.

En première ligne venait le lot de la maison Vilmorin qui a gagné la médaille d'or du ministre de l'agriculture. Ce lot, qui se composait de 52 variétés de Cucurbitacées: Potirons, Melons, Courges, Coloquintes;— 21 variétés de Betteraves; 18 de Carottes; 16 d'Oignons, 7 d'Aubergines et 61 de Pommes de terre, avait ceci d'intéressant, qu'il était le résultat d'une expérience; c'est-à-dire, que toutes les variétés d'un même genre avaient été semées le même jour et dans le même terrain : le public pouvait donc juger par lui-même du degré de précocité et de production de chacune d'elles.

M. Godat, maraîcher à Versailles, avait exposé de magnifiques exemplaires de tous les légumes que produit le marais, et une intéressante collection de 72 variétés de Pommes de terre. Le Jury lui a décerné un 1er et un 2e prix. — La collection de M. Langlois, maraîcher à Vaugirard, était beaucoup moins nombreuse que celle de M. Godat; mais les légumes étaient très-beaux et annonçaient une culture bien entendue; il y avait trois jolies bottes de petits Radis, des roses, des blancs et des violets, qui attiraient les regards des amateurs.

Une corbeille, élégamment garnie de Piments, d'Aubergines et de gentilles Tomates rondes, rouges et jaunes, etc., a valu le 2e prix à MM. Tollard frères, qui avaient exposé en outre des Dahlias, Reines-Marguerites et quelques autres plantes d'ornement. — M. Chevalier, pour des Salades et des Potirons, a eu un 2e prix.

(1) On dit, en terme de jardinage, une plante a soif ou demande à boire, quand ses feuilles commencent à mollir, ou qu'elles fléchissent et qu'en même temps la terre est sèche; car il arrive souvent que les feuilles d'une plante peuvent présenter ces caractères, quand la terre est très-humide; c'est qu'alors elle a eu trop à boire; il faut, dans ce cas, se bien garder de l'arroser jusqu'au moment où elle aura repris sa bonne santé.

Quelques amateurs, qui avaient aussi fourni leur contingent, ont remporté des médailles : — M. Cogneau, un 1er prix; MM. Legeas, Paulmier, Rety et Charpentier, chacun un 2e.

Les fruits étaient également nombreux et fort beaux. M. Ludmann, directeur des cultures de M. Pescatore, avait la plus belle collection et a partagé le 1er prix avec M. Jamin-Durand ; le 2e prix a été accordé à M. Dupuy-Jamain.

Dans les concours spéciaux de cette catégorie, M. Crémont a remporté un 1er prix pour ses beaux Ananas; M. Charmeux, un 2e pour ses Raisins; M, Louveau, amateur, un 2e pour des Poires ; enfin, pour les Pêches, MM. Couturier et Lepère, de Montreuil, avaient exposé de magnifiques branches toutes couvertes de belles et bonnes Pêches, qui ont *rapporté :* au premier, une médaille grand module, et, au second, une médaille deuxième module.

Deux concours étaient ouverts pour les Arbres de pépinière et les Arbres formés. — Dans le concours des Arbres de pépinière, le 1er prix a été accordé à MM. Jamin et Durand; le 2e à M. Defresne. — Pour les Arbres formés, c'est à M. Dupuy-Jamain qu'est revenu le 1er prix, et à MM. Jamin-Durand le second.

Quant à la partie industrielle, c'était : les Bacs de M. Loyre, la Coutellerie de M. Groulon, qui a eu un 1er prix ; celle de M. Arnheiter ; la poterie usuelle de M. Lécuyer, rue Neuve-Saint-Médard, qui mérite d'être signalée pour sa solidité, sa commodité et sa longue durée ; enfin, les Fruits artificiels, si admirablement imités, de M. Lédion, à qui la *Société nationale* a accordé une médaille d'argent grand module.

MELUN. — La *Société d'Horticulture* des arrondissements de Melun et Fontainebleau, présidée par M. le vicomte de Walmer, a eu aussi son exposition d'automne vers la fin du mois de septembre. Comme à celle de Paris, les Fruits et les Légumes étaient beaux et abondants. Les collections de Fleurs variées étaient moins nombreuses. La plus remarquable était celle de M. Varangot, horticulteur à Melun. Quelques beaux lots de Dahlia s'y faisaient remarquer; ainsi que des Roses, des Fuchsias et des Reines-Marguerites.

Mais le lot le plus remarquable était celui d'un jeune, instruit et intelligent horticulteur d'Avon, près Fontainebleau, M. Morlet-Belot, qui possède et avait exposé une riche et intéressante collection de Conifères, ainsi qu'une autre non moins riche, d'Arbustes de pleine terre, dans lesquelles se trouvaient les dernières nouveautés introduites dans le commerce, telles que *Glycine sinensis alba*, *Fitz-Roya*, *Saxegothea*, etc.

Cette exposition a eu lieu sous la tente du manége, au jardin de Tivoli, à Melun, dont le sol avait été travaillé et artistement dessiné en un parterre anglais ; c'était une élégante miniature des expositions de la Société nationale de Paris.

La distribution des récompenses et des médailles, aux exposants, a été présidée par M. le préfet du département de Seine-et-Marne, président honoraire et protecteur dévoué de la Société.

Après le rapport des commissions de visites, que la plume élégante d'un jeune et savant horticulteur de Lieusaint, M. Alfroy, a su rendre intéressant, ce qui n'est pas facile, les exposants suivants ont été couronnés :

M. Gustave Morlet, d'Avon ; deux 1ers prix, l'un pour la plus belle plante méritante récemment introduite dans le département (*Glycine sinensis alba*) et l'autre pour sa collection d'arbustes d'agrément et de Conifères.

M. Victor Varangot, de Melun ; 1er prix pour sa collection de plantes de tout genre ; 1er prix pour ses Fuchsias ; 2e pour Roses, et mention pour une rose nouvelle de la tribu des Rosiers Ile-Bourbon.

M. René-Adolphe, jardinier au château de Veaux ; 1er prix pour sa collection de Dahlia.

M. Pro, à Melun ; deux seconds prix pour ses plantes de pleine terre et les plus variées.

M. Auguste Varangot, jardinier de M. Gareau ; 1er prix pour belle culture ; 2e pour la taille des arbres, et une mention pour ses Fuchsias.

M. Cochet, pépiniériste à Suisnes ; 1er prix pour une Rose de semis ; une mention a été accordée à ses fruits.

M. Boulanger, de Corbeil ; deux 2es prix pour ses Dahlia et Verveines ; 1er prix en faveur de la taille de ses arbres fruitiers.

M. Lepôtre ; 1er prix, et M. Stivalet, mention pour les vieux arbres rajeunis.

M. Tellière ; trois 2es prix pour légumes, fruits, et pour sa belle culture maraichère.

M. Delamain, à Melun ; deux 1ers prix pour culture maraichère et légumes.

M. Sertier, à Farcy-les-Lys ; 1er prix pour arbres fruitiers formés.

M. Groulon, coutelier à Paris ; 1er prix pour sa belle coutellerie.

Enfin, le héros de la fête, M. Pajeot, jardinier de M. Casenave, à Écoublay, qui a été couronné sept fois pour ses fruits, fleurs, Dahlia, Héliotropes, etc., pour son activité au travail et son dévouement à ses maîtres : deux choses assez rares dans le siècle où nous vivons.

Parmi les prix qui ont été décernés à cet honorable jardinier, il en est un d'une nature toute particulière que nous signalons à l'attention des amateurs qui s'intéressent aux progrès de l'horticulture : c'est le *Cours d'Arboriculture de Dubreuil*, dont M. le baron de Fréteau, vice-président de la Société de Melun, et un des hommes les plus dévoués aux intérêts des ouvriers jardiniers, a fait hommage à M. Pajeot. Nous applaudissons à cet acte d'encouragement, et nous prions M. le baron de Fréteau de recevoir nos biens sincères remerciments pour l'exemple qu'il vient de donner, et qui, nous l'espérons, sera bientôt suivi par ses collègues des Sociétés d'horticulture de France. F. H.

Lettre sur l'Exposition de Troyes.

Mon cher maître,

Il y a déjà longtemps que j'aurais dû vous envoyer cette lettre, mais il n'est pas toujours facile, en voyage, de trouver de l'encre et du papier pour écrire ses impressions. Enfin, dans l'auberge où je me trouve aujourd'hui, on a pu me procurer un encrier, qui a jadis servi de verre, dans lequel repose du coton imbibé de noir et surmonté d'un élégant réseau de mucédinée, qui est peut-être le fameux *Oïdium Teuckeri*. Ma plume n'est pas non plus très-fameuse ; car, hier, elle appartenait encore à un respectable volatile, de l'ordre des Gallinacées, qui se dandinait dans la basse-cour de maître Pichard, l'aubergiste, et elle n'a pas dû prendre, en si peu de temps, l'habitude d'écrire des comptes rendus d'horticulture ; mais enfin, nous allons faire de notre mieux, pour vous donner quelques détails sur l'exposition qui avait lieu à Troyes, sous la halle aux grains, lors de mon passage dans cette ville.

Je vous dirai de suite que cette exposition ne laissait rien à désirer ; l'emplacement était grandiose et monumental ; la disposition intérieure heureuse et de bon goût. C'était un jardin anglais avec des massifs d'arbustes, de laurier-tin, d'orangers et de fleurs ; des pelouses de gazon, des allées sablées, château d'eau, etc. ; système de votre Société nationale à Paris, mais perfectionné. Dans le fond, une estrade artistement décorée, offrait gracieusement des fauteuils aux dames patronnesses, qui venaient visiter l'exposition ; au jury qui a distribué les récompenses ; à d'habiles musiciens qui, le soir, faisaient entendre les plus harmonieuses fanfares ; et... et à quoi ?... devinez... A un foyer de lumière électrique ! Oui, les Troyens se sont permis cette lumière et une illumination vénitienne ! C'était vraiment bien beau ! Aussi, les visiteurs n'ont pas

manqué ; et la caisse a reçu force pièces 5 sous, bien que cette menue monnaie n'ait plus cours sur notre territoire.

Après ce coup d'œil jeté sur l'ensemble, passons au détail.

Les exposants maraichers se sont disputés chaudement la palme, et par la quantité, et par la beauté de leurs produits. M. Pierre Lefort avait, dans son lot, tous les principaux Légumes d'utilité et d'agrément qu'on annonce dans les maisons de graines à Paris ; il a partagé les médailles grand module avec M. Chamoin, qui s'était borné aux espèces destinées à la consommation journalière, ainsi que MM. Blondel-Béard, Douine, Boulat, Jacquinot, Dernuet et Chatron, auxquels il a été décerné des médailles d'argent.

Les tailleurs d'arbres, amateurs et praticiens, ont dû dégarnir tous leurs arbres, pour fournir autant de beaux fruits qu'ils en avaient exposés. Ici, comme pour la culture maraichère, les prix ont été vivement débattus. Cette fois, M. Baltet-Petit a partagé les honneurs du 1er prix avec MM. Baltet frères, qui, comme toujours, ont été les premiers lauréats. MM. Blondet, Lanier, Martin, ont présenté les produits des jardins qu'ils dirigent, et MM. Potié, Dosseur, Junot, amateurs, des corbeilles artistement arrangées, dont les fruits excitaient l'envie des gourmets : tous ces exposants ont été récompensés.

La *Société de l'Aube* avait provoqué un concours entre les arboriculteurs, pour les Arbres fruitiers de pépinière, les plus beaux et les mieux formés. Ceux de MM. Baltet frères, de Croncels, remplissaient parfaitement l'esprit du programme ; ce n'était pas une confusion d'arbres inutiles ; mais seulement un échantillon de chaque espèce représenté sous différentes formes, telles que Poirier tétraptère ou à quatre ailes, pyramide, fuseaux, colonne, tige, palmette simple, etc. : ce lot a été couronné d'une grande médaille du conseil général. Ces habiles pépiniéristes s'étaient chargés aussi de représenter la sylviculture, en apportant encore une collection de Conifères, d'arbustes à feuilles persistantes et caduques, que le jury a récompensée d'une médaille d'argent. — Voilà pour l'utile et le solide ; voyons pour l'agréable.

Les plantes fleuries dessinaient agréablement les massifs et les allées sablées du jardin si habilement improvisé par MM. Rozaire, architectes. Gros Orangers, vigoureux Fuchsias et Héliotropes ; coquettes Bruyères, élégants Asters, telles étaient les espèces dominantes du lot de M. Baltet-Petit, auquel est revenu la médaille grand module. M. Léger, que la construction de nouvelles serres, dans son établissement, avait retardé, ne s'était pas moins mis en frais. Ses plantes toutes vigoureuses, d'un

choix consciencieux, d'une culture bien entendue, étaient, en un mot, très-remarquables sous tous les rapports, et ont largement mérité le 2e prix; mais c'est surtout dans ses nouveautés que le vrai connaisseur aura trouvé richement à satisfaire ses goûts et sa passion. M. Léger a dû partager le 1er prix de ce concours avec M. Baltet-Petit qui avait présenté des Conifères nouveaux.

Et les Roses, les Dahlia, les Reines-Marguerites de MM. Baltet frères, Léger et Baltet-Petit. Quoi de plus frais, de plus richement orné, et de mieux imbriqué? Mais n'oublions pas les plantes rares de madame de Villemereuil, amateur savante, qui consacre ses loisirs à la direction de ses serres et jardins; — les élèves de M. Sainsère, qui dénotent une main de maitre; et ceux de M. Georges Pescheux, qu'aucun sacrifice n'arrête pour devenir un véritable disciple de Flore. Ces trois lots ont été couronnés, le premier d'une médaille d'argent, les deux autres d'une médaille de bronze.

Dans le concours de Roses, le 1er prix a été pour MM. Baltet frères, le second à M. Léger. Des médailles d'argent ont été accordées à MM. Baltet frères et Baltet-Petit, pour leurs beaux lots de Dahlia; pour les Reines-Marguerites, le prix (médaille d'argent), est encore partagé par MM. Léger et Baltet frères. MM. Bernault, Laffrique, Cresson, qui terminaient le cortége des fleuristes, ont obtenu chacun une mention pour leur lot de plantes fleuries.

Les objets d'art ne dépassaient pas les limites de la bienséance; ils ont su rester modestes. Un pavillon en treillage, de M. Cruchet, a reçu une médaille d'argent; M. Cornu n'a obtenu qu'une médaille de bronze, pour ses instruments de jardinage: mais il est vrai qu'il fallait accorder une médaille d'argent à un bocal de miel brut, et une autre de même métal, au Château d'eau, dont le murmure et la diversité des jets ont contribué puissamment à orner l'exposition, et surtout à amuser les gobe-mouches.

Enfin, la fête s'est terminée par un banquet de 100 couverts offert aux membres du jury. Comme je n'étais pas du nombre des invités, j'ose espérer que vous n'exigerez pas de moi des détails sur le menu du festin; je pourrais alors faire comme ces écrivains, qui font leur compte-rendu d'après le programme, et qui s'évertuent à trouver belle, la partie de la fête qui justement n'a pas reçu son exécution. Dans une prochaine lettre, je vous conterai à ce sujet une anecdote amusante, et en même temps très-instructive, quand on la médite un peu.

En attendant, veuillez me croire, etc. O. Lescuyer.

Écho horticole.

On annonce la mise en vente d'un ouvrage de M. Croux, horticulteur pomologiste, à la Saussaye, près Villejuif (Seine), et qui a pour titre : *Instruction élémentaire sur la conduite et la taille des arbres fruitiers.* Cet ouvrage contient les indications succintes et précises sur : la plantation, la greffe, l'entretien et la taille de tous les arbres à fruits, par une méthode simple et facile, basée sur les lois de la physiologie végétale et les exigences de la végétation naturelle à chaque espèce. 1 vol. in-8º de 144 pag. avec 55 fig. explicatives : prix 3 fr. 50 c. chez l'Auteur, ou 4 fr. 25 c. franco par la poste.

— M. Croux vient aussi de publier son Catalogue pour 1853 : arbres fruitiers, d'agrément, de pleine terre et de bruyère, forestiers, etc.

— ROSES NOUVELLES. Elles surgissent de tous les points de la France. M. Lacharme, à La Guillotière (Lyon), rue de la Croix, annonce : 1º *Madame de Manoël*, fl. grande, pleine, bien faite, d'un beau rose nuancé de carmin et fortement ombré d'une teinte argentée ; 2º *Madame Phélip*, fl. grande, pleine, très-bien faite, rose très-tendre à bords plus foncés.

— M. Portemer, à Gentilly (Seine), met en vente *Lady Stuart*, hybride très-remontant, qui ressemble à l'hybride non remontant de ce même nom ; c'est-à-dire : fl. grande, très-pleine, régulière et d'un joli coloris carné tendre.

— M. Léon Lille, cours Morand, 8, à Lyon, vient de publier un supplément de nouveautés, dans lequel se trouve trois roses nouvelles : *Souvenir de madame Lille*, hybride perpétuel, à fl. pleine, de moyenne grandeur, en forme de coupe, rouge nuancé de velours noirâtre, enluminé d'un rouge plus clair. — *Madame Hénon*, de la même tribu, à fl. large, pleine, forme de *cent feuilles*, rose tendre, à odeur très-prononcée. — *Eudoxie*, noisette, à rameaux allongés, desquels pendent des fleurs solitaires en paniculées, forme *cent-feuilles*, à pétales extérieurs blancs, ceux de l'intérieur légèrement carnés, avec un reflet jaune d'or. — Plus, quatre *Œillets remontants :* 1º *Madame Blandant*, variété flamande, haute de 45 centimètres, à fl. jaune canari, marqué d'une tache rose sur le milieu des pétales ; 2º l'*Emeraude*, haut de 50 centimètres, fl. rose satiné, mêlé de cerise clair ; 3º *Henry Simon* (fantaisie), haut de 75 centimètres, à fl. blanches lavées de raies marron ; 4º *Souvenir de Françoise*, variété grenadin, haute de 50 centimètres, à fl. couleur feu éclatant, avec un reflet doré. — Une sauge, le *Salvia Lilleana*, plante rustique

de pleine terre, à fl. disposée en épis, d'un bleu d'azur, avec une macule blanche sur les pétales inférieurs. — Enfin, la *Fraise des quatre saisons Fox*, variété très-rustique et très-fertile, à gros fruit ovale, cerise pourpré, et qui porte aussi le nom de *Fraises du Chili remontante longue de Fox*.

— On fait courir le bruit que M. Laffay, de Bellevue, livre cette année 15 variétés *nouvelles* de roses, et que M. Robert, successeur de M. Vibert, à Angers, en tient à la disposition des amateurs trente et quelques nouvelles de ses semis; espérons que ce ne sont que des faux bruits.

— Les catalogues d'horticulture, publiés dans le courant du mois d'octobre, sont les suivants :

M. Verdier père, rue des Trois Ormes de la Gare d'Ivry, n° 5 (Seine) : Rosiers, Glayeuls, Pivoines.

M. Verdier fils, même rue, n° 6 : — Rosiers, Camellia, Glayeuls, Lilium, Œillets remontants, Pivoines, Fraisiers. — Ces catalogues seront adressés *franco*, aux personnes qui en feront la demande par lettre affranchie, soit à MM. Verdier, soit au bureau du Journal.

M. Margottin, rue du Marché-aux-Chevaux, 33, Paris : — Rosiers; Camellia et Azalées de l'Inde; même observation que ci-dessus.

M. Ambroise Verschaffelt, éditeur de la nouvelle Iconographie des Camellia, horticulteur, à Gand (Belgique) : — Plantes de serres, Camellia, Azalea; plantes et arbres de pleine terre, Glayeuls, Pivoines, Dahlia, etc.

M. Bertin, rue St-Symphorien, Versailles : — Arbres, arbrisseaux et plantes diverses de pleine terre.

M. Marie, successeur de M. Belot-Défougère, à Moulins (Allier) : — Plantes de serre, Camellia, Azalées; plantes et arbustes de pleine terre, Pivoines, Dahlia, Chrysanthèmes, Rosiers, arbres fruitiers. — M. Belot-Defougère, n'ayant cédé que son établissement de plantes vivaces, conserve son commerce de graines.

M. Thiéry-Tollard, grainier, etc., quai de la Mégisserie, 70, à Paris : Oignons à fleurs, Safran, Lys, Fritillaires, Tulipes, Jacinthes, etc.

MM. Boucherle père et fils, à Montélimar (Drôme) : — Arbres fruitiers, arbres forestiers, arbres et plantes d'ornement, de serres et de pleine terre, Pélargonium, Fuchsia, Petunia, Verveines, Rosiers, Pivoines, Chrysanthèmes, Œillets remontants, etc.

Paris. — J.-B. GROS, imprimeur, rue des Noyers, 74.



1. Prune Damore. 2. Pêche de Bonlez.

AMYGDALUS PERSICA (LINN.)

PÊCHER.

VARIÉTÉ : PÊCHE DE BONLEZ (PL. XXIII, FIG. 1.)

Étymologie: Le mot *Amygdalus* dérive du grec *Amysso* et *Amygma*, qui signifient égratignure et scarification ; il fait ici allusion au noyau de la pêche qui est incisé ou crevassé.

Famille des *Rosacées* ; tribu des *Amygdalées* de Jussieu ; *Icosandrie monogynie* de Linné.

Caractères génériques et *spécifiques*. — Le *Pêcher* appartient au genre *Amygdalus*, qui comprend aussi l'*Amandier*. Ce sont des arbres ou arbrisseaux à feuilles alternes, munies de stipules, et dont les fleurs sont presque sessiles, c'est-à-dire n'ayant qu'un pédicelle ou queue très-court. Ces fleurs ont un calice tubuleux à 5 lobes, 5 pétales, et de 15 à 30 étamines qui prennent naissance sur le calice, au sommet du tube, ce qui constitue, botaniquement parlant, l'insertion périgynique ou des étamines périgynes ; puis, au centre, un ovaire terminé par un style et un stigmate assez gros, formant comme une petite tête, d'où le nom de *stygmate capité*, qu'il porte dans les livres des savants. Le fruit est une drupe, c'est-à-dire un fruit ayant *un seul noyau* renfermé dans un péricarpe ou écorce, qui est tantôt dur, coriace et fibreux, comme dans les fruits de l'amandier, — lorsqu'on les observe sur l'arbre, et non à table, dans son assiette, parce que là, cette écorce est précisément enlevée, il ne reste que le noyau ; — d'autres fois, ce péricarpe est composé d'une chair très-épaisse, molle, recouverte d'une peau mince, comme dans les pêches. Le noyau est crevassé ou marqué de trous à sa surface ; il contient la véritable graine, dont une peau, le tegumen ou testa des botanistes, protége une amande qui est l'embryon, divisé en 2 parties qui sont les 2 cotylédons

En botanique, le *Pêcher* prend le nom d'*Amygdalus Persica* ; on le rencontre aussi quelquefois mentionné sous celui de *Persica vulgaris*. Il se distingue des abricotiers par ses feuilles allongées en fer de lance, ou autrement dit lancéolées ; par ses fruits plus gros, et dont le noyau est tout rugueux, crevassé, et non lisse comme celui de l'abricot.

A l'aisselle de ses feuilles naissent des petits mamelons, qui produisent ensuite ce qu'on appelle des boutons, des gemmes ou des yeux. Ces boutons, dont la connaissance est de la plus grande importance, pour bien exécuter l'opération de la taille, sont de deux sortes : 1° le *bouton à bois*, qui est allongé pointu, et qui se développe sur le jeune et le vieux bois ; 2° le *bouton à fleurs ou à fruits*, qui est renflé obtus, plus arrondi, et qui ne se développe que sur des rameaux d'un an.

Les yeux ou boutons, ou gemmes, comme on voudra les appeler, sont dits *simples, doubles, triples*, etc., suivant qu'ils sont solitaires, c'est-à-dire isolés, ou réunis par 2, 3, 4, etc. Tous les boutons d'un rameau peuvent n'être que de la première sorte ; dans ce cas, ce rameau est dit *rameau à bois* ; d'autres fois, les boutons sont des deux sortes (à bois et à fruits) sur le même rameau ; c'est ce qu'on appelle alors un *rameau mixte*, celui sur lequel on établit la taille des *petites branches*, dites aussi *coursonnes*, qui sont les productions fruitières du pêcher. Dans les boutons doubles, il s'en trouve généralement un à bois et l'autre à fleurs ; dans les triples, les deux latéraux sont à fleurs, celui du milieu est à bois.

VARIÉTÉ. La PÊCHE DE BONLEZ, que nous figurons dans ce numéro, est une variété nouvelle, obtenue, il y a quelques années seule-

ment, dans les jardins de M. le duc de Loos, à Bonlez (Belgique), et qui mérite d'être introduite dans nos collections. Son fruit est gros, arrondi, un peu déprimé, haut de 8 centimètres sur 9 de diamètre, marqué d'une couture profonde, qui se continue jusque vers le milieu de la partie dorsale; le point pistillaire est petit, jaunâtre, placé au sommet du fruit dans une cavité peu prononcée; le pédoncule, ou queue, est implanté dans une cavité large, ovale et profonde.

La peau, nommée *épicarpe* en botanique, est mince et ne se détache pas toujours avec facilité de la chair; elle est couverte d'un duvet court, peu épais, fortement colorée de rouge foncé du côté du soleil, et d'un jaune verdâtre du côté de l'ombre. — La chair est fine, fondante, sucrée, succulente, d'un blanc jaunâtre, avec quelques filets rougeâtres dans les environs du noyau, duquel elle se détache facilement.

Cette *Pêche de Bonlez*, que nous avons vue et dégustée chez M. Dupuy-Jamain, à la barrière d'Italie, route Fontainebleau, 59, est un beau et bon fruit, qui mûrit parfaitement bien sous notre climat, dans la dernière quinzaine de septembre.

HISTORIQUE. Le Pêcher est, dit-on, originaire de la Perse, d'où le nom de *Persica* qu'il porte chez les anciens Romains. D'Après Columelle, auteur espagnol qui écrivait en l'an 42 de l'ère chrétienne, il y était vénéneux, et ce serait pour se venger de certains méfaits, que les Persans en auraient gratifié les Européens. Mais il paraît que Dieu, dans sa bonté divine, ne permit pas l'accomplissement d'une telle vengeance; car, transplanté dans le sol de l'Europe, le Pêcher donna des fruits délicieux; ce qui dut considérablement désappointer les habitants des bords du Tigre.

La première assertion peut être vraie; la seconde, celle de Columelle, est une erreur grossière. Le Pêcher n'a jamais été vénéneux. Ce fait, rapporté par l'écrivain espagnol, s'applique à un arbre nommé *Persea* par les Grecs, et non au *Persica* des Latins, qui est notre Pêcher.

Théophraste, historien de la Grèce, qui vivait environ 350 ans avant Jésus-Christ, cite en effet, sous le nom de *Persea*, un arbre de l'Égypte, dont les fruits, cultivés en Perse, donnaient la mort à ceux qui en mangeaient; mais cet arbre est très-différent du Pêcher, ainsi qu'il est constaté dans Pline et Dioscoride, auteurs contemporains de cette malheureuse reine d'Égypte, la belle Cléopâtre, qui se fit mordre par un aspic pour échapper aux persécutions d'Octave, après la mort de Marc-Antoine, il y a environ 1820 ans.

On peut s'en convaincre, du reste, par ce passage de Théophraste,

dans son *Histoire des Plantes*, liv. 4, chap. 2. — « Le *Persea*, est-il dit, est un grand arbre de l'Égypte, qui ressemble au Poirier par sa forme, par ses feuilles et par ses fleurs; mais ses feuilles sont persistantes, et les fruits, qu'il donne en grande abondance, sont gros comme une poire, longs comme une amande, verts, avec un noyau comme la prune; ils mettent une année pour mûrir... Ces fruits sont très-bons à manger en Égypte, et ils deviennent vénéneux lorsqu'on les cultive en Perse...» Assurément ce ne sont pas là les caractères de notre Pêcher: il est évident que Columelle rapporte au *Persica* ce qui appartient au *Persea*.

Galien, le plus grand médecin de l'antiquité, après Hippocrate, et qui vivait sous l'empire d'Adrien, vers l'an 131 de notre ère, distingue parfaitement le *Persica* du *Persea*. Il défend l'usage de la pêche, la regardant comme une mauvaise nourriture qui se corrompt facilement et qui est nuisible à l'estomac. Pour le *Persea*, « j'ai vu, dit-il (livre 2, *des Aliments*), cette plante à Alexandrie; c'est un très-grand arbre. *On dit* que son fruit est vénéneux en Perse; toutefois il ne fait aucun mal en Égypte. »

Ainsi, en supposant même que le *Persea* de Théophraste soit le *Persica* des Latins, et par là le Pêcher, ses qualités malfaisantes en Perse seraient très-contestables; car Galien, qui a vécu à Rome et à Alexandrie, n'en parle que d'après les *on dit*. Or, Théophraste qui n'a jamais quitté la Grèce, qui n'a pas même vu toutes les plantes dont il est parlé dans son livre, n'a donc pu mentionner ce fait que sur les rapports des voyageurs; et nous savons quelle confiance on doit avoir dans le témoignage de messieurs les touristes... de cette époque, bien entendu.

Mais nous le répétons : *Persea* et *Persica* sont deux arbres distincts; *Persica* est le Pêcher qui était bien connu des Romains. Quant au *Persea* de Théophraste, qui donne des bons fruits en Égypte, tandis qu'ils empoisonnent en Perse, c'est une plaisanterie trop bouffonne pour que nous tentions de la contreverser.

Rien ne justifie que les anciens Grecs aient connu le véritable Pêcher. Il n'en est pas de même à l'égard des Romains. Pline, dans son *Histoire des Plantes*, parle de quatre espèces de pêches, qui étaient cultivées de son temps : la *Persica*, la *Duracina*, la *Præcoqua* et l'*Armeria*; mais cette dernière paraît être un abricot.

A cette époque, la culture du Pêcher était déjà établie sur notre territoire, et, même, ce serait de la Gaule que les Romains ont eu une partie de leurs pêches, ainsi que le dit Pline, livre XV, chap. XII : « *Nationum habent cognomen Gallica et Asiatica;* » celles qu'on qualifie de gauloises et d'asiatiques tirent ces surnoms des pays qui les produisent.

Ces pêches gauloises, que les Romains cultivaient, au moment où Jésus-Christ expiait, en Judée, les crimes du genre humain, étaient : 1° la *Duracina* à chair ferme, adhérente au noyau, c'est-à-dire un Brugnon, ou un Pavie ; 2° la *Prœcoqua*, qui mûrissait de très-bonne heure, en été, dans le courant de juillet, et qui n'était connue que depuis trente ans, à l'époque où écrivait Pline. C'est, sans aucun doute, la *Pêche de Troye*, dont la qualité inférieure perce dans le texte de l'auteur latin ; car, d'après lui, les premiers fruits de cette espèce, qui étaient cependant de la nouveauté, ne se vendaient qu'un denier romain, ou huit sous, la pièce, tandis qu'une seule pêche d'automne (*Duracina* ou *Persica*) se payait jusqu'à 30 sesterces, c'est-à-dire 3 francs, puisque le sesterce équivaut à 10 centimes de notre monnaie actuelle.

On ne peut guère douter de l'origine de ces pêches gauloises dont parle l'auteur romain. Elles ne provenaient pas, assurément, d'une conquête des habitants de la Gaule sur la nature, car cette peuplade en rêvait d'autres, qui étaient plus en harmonie avec ses mœurs sauvages. Ce n'est donc que de la Perse, que les arbres ont dû être primitivement tirés ; et nous avons quelques raisons pour le croire. En effet, les Gaulois, éminemment envahisseurs, se trouvant de plus en plus comprimés par la puissance toujours croissante des Romains, dirigèrent leurs courses vagabondes vers des pays qui leur opposaient moins de résistance. Ils arrivèrent ainsi, après bien des triomphes et des défaites sanglantes, jusqu'au centre de l'Asie Mineure, où ils établirent, 200 ans, environ, avant l'ère du Christ, une colonie gallo-grecque, qui prit le nom de Galatie, et dont Ancyre, aujourd'hui Angora ou Angoury, était la capitale. Il est naturellement supposable que, se trouvant au milieu de la patrie du Pêcher, ils ont dû le connaître, et en savourer le fruit, *qui ne les a pas empoisonné tous*, à ce qu'il paraît, puisqu'il en est resté pour introduire l'arbre sur le sol gallique, d'où il passa dans l'empire romain, après la conquête de la Gaule par Jules César, c'est-à-dire dans les dernières années de l'ère païenne.

Ces Pêches, introduites par les Gaulois, furent longtemps les seules espèces cultivées en Europe. Dans l'ouvrage de Ruelle, *de Naturâ stirpium*, imprimé sous le règne de François 1er, en 1536, on ne retrouve encore que la *Duracina*, qui porte alors le nom de *Presse*, et la *Prœcoqua*, ou *Pêche de Troye*, citées par Pline. L'empereur Dioclétien, « qui se fit jardinier pour trouver le bonheur, » vers la fin du IIIe siècle, n'était donc qu'un jardinier vulgaire, puisqu'il n'a pas su enrichir la pomologie d'une seule pêche nouvelle.

Les horticulteurs français de la fin du XVIe siècle et du commencement du XVIIe ont été, en cela, beaucoup plus habiles que lui. Les publications de cette époque signalent, en effet, la conquête d'une pêche à chair molle, verte et blanche; d'une autre à chair ferme et blanche; de la pêche à chair rouge de sang; de l'avant-pêche, et des variétés dites de Corbeille et de Pau.

Toutes ces pêches n'étaient pas, il est vrai, de première qualité; mais l'élan était donné, et les années suivantes en virent naître de nouvelles et de meilleures. En 1690, Laquintinye, jaloux de faire connaître toutes les richesses de la pomologie française à son auguste maître, Louis XIV, se mit à parcourir les champs et tous les jardins, d'où il en rapporta 32 pêches, 3 Brugnons et 7 Pavies, parmi lesquelles se trouvaient : l'*Admirable, l'Admirable jaune*, 2 *Brugnons violets*, 2 *Chevreuses, la Royale, la Pourprée, l'Alberge jaune, la Bellegarde, la Bourdine* et beaucoup d'autres qui, oubliées dans quelques coins de terre, nous arrivent encore, de temps en temps, affublées d'un nom nouveau, comme par exemple : *la Belle de Vitry*, qui est l'Admirable; *la Noire de Montreuil* et *la Galande*, qui ne sont autres que la Bellegarde; *la Bonouvrier*, que La Quintinye connaissait sous le nom de *Chevreuse tardive*, et qu'on vend aussi sous celui de *Chevreuse d'Italie*; *la Grosse jaune de Burai*, qui est l'Admirable jaune, etc., etc.

Depuis 1690, que Laquintinye a publié son *Introduction pour les jardins fruitiers et potagers*, bien des noms nouveaux ont figuré sur les catalogues des pépiniéristes, sans cependant augmenter de beaucoup le nombre des variétés. Il y a un demi-siècle, ce nombre était de 42; aujourd'hui, les listes marchandes, les plus complètes, n'en portent que 47. Il est vrai que les trois quarts, de ces noms, ne se trouvent pas dans l'ouvrage de Laquintinye; mais ce n'est pas à dire que les fruits, qui les portent, étaient inconnus du jardinier de Louis XIV.

Enfin, et quoi qu'il en puisse être, nous pensons que les amateurs ont encore trop de 47 sortes de Pêchers, et qu'avec une quinzaine de variétés bien choisies, ils peuvent offrir d'excellentes pêches à leurs amis depuis la fin de juillet jusqu'au 15 octobre. Par exemple :

La *petite Mignonne hâtive* leur en fournira du 20 juillet au 1er août; — la *Grosse Mignonne hâtive* commence à en donner du 1er au 15 du même mois; — la *Pourprée hâtive* murit à la même époque, et la *Grosse Mignonne tardive* vient de 12 à 15 jours plus tard. La *Galande*, qui s'appelle encore *Bellegarde*, *Noire* et *grosse Noire de Montreuil*, suit de près la précédente; — la *Pêche de Malte*, qui a pour synonyme *Belle de*

Paris, et la *Pêche de Courson*, qu'on connaît aussi sous le nom de *Madeleine rouge*, mûrissent ensemble, dans la deuxième quinzaine d'août. — Les *Belles de Bonlez*; — de *Vitry* ou l'*Admirable*; — la *Belle Bauce*; — *Reine des Vergers*; — *Pucelle de Malines*; — *Bourdine* ou *Grosse Royale*, sont de magnifiques et délicieuses pêches qu'on peut servir dans un dessert du 1er au 15 septembre. Enfin, avec la *Pêche Téton de Vénus* et la *Chevreuse tardive*, qui prend parfois le nom de *Bonouvrier*, on commence à jouir de leurs fruits à la fin de septembre, et cette jouissance se continue jusqu'au 15 octobre.

Maintenant, si l'on tient essentiellement à la nouveauté, voici celles qui ont été introduites récemment, mais qui sont trop nouvelles pour que nous puissions les recommander par leur mérite. — La *Belle conquête*, mûrit, dit-on, à la mi-août; — le *Brugnon gros musqué*, mûrirait à la mi-septembre; — le *Congress*, pêche américaine, dont la maturité est annoncée pour le courant de septembre, ainsi que *Large yellow, preserving orange Pech*, *The President*, *Princesse Marie de Wurtemberg*, *Brugnon à fruits panachés*. — *Early purple* est du commencement de septembre; — *Léopold Ier*, pour la fin septembre et commencement d'octobre; — *Hâtive de Jenssens*, *Blanche d'Ekenholm*, doivent mûrir à la fin de juillet; — *Souvenir de Java*, au commencement d'août, et *Brugnon Galhoy*, à la fin du même mois.

Les bonnes vieilles variétés que nous avons citées se paient encore 60 centimes à 1 franc le pied, en basses tiges pour espalier; les nouvelles coûtent de 2 à 3 francs.

Mais pour bien savourer une pêche, il ne suffit pas de l'avoir choisie parmi les meilleures, et de la payer souvent bien chère, il faut encore savoir la cueillir à temps.

Une pêche tombée naturellement a perdu son goût; elle est passée, comme disent les jardiniers. Quand on est obligé d'employer quelque force pour la détacher de son pédoncule, c'est qu'elle n'a pas encore atteint le degré de maturité voulu. Pour être bonne, elle ne doit offrir aucune résistance; elle doit rester dans la main qui la touche.

CULTURE. Le Pêcher peut venir à toutes les expositions; cependant il est préférable de le placer à l'ouest et à l'est. Il est peu difficile sur la nature du sol; mais il vient beaucoup mieux dans les terres légères, qui ont un sous-sol caillouteux, dans lequel l'eau ne séjourne pas. Comme le Pêcher est greffé, ou sur amandier, ou sur prunier, il faut choisir les sujets suivant la nature de son terrain. Dans les sols profonds bien égouttés, on peut préférer le Pêcher greffé sur amandier; mais dans les



Anaïs Bricogne pinx.

Rose Paul-Dupuy.

N. Rémond imp. r. des Noyers, 65, Paris.

terrains humides, froids et peu profonds, il est essentiel de ne planter que des Pêchers greffés sur prunier, qui n'enfonce pas profondément ses racines.

Pour être assuré de la reprise de ces arbres, il faut éviter de mutiler les racines en les arrachant; lorsqu'on les achète en arrachis, on doit choisir ceux qui ont de belles racines et dans un état de parfaite conservation, autrement le succès est douteux.

Nous traiterons de la taille et de la direction du Pêcher dans le prochain numéro. F. Herincq.

PRUNE DUMORE.

(Pl. XXIII, fig. 2.)

La *Prune Dumore* ou *Dunmore* est un excellent fruit. Elle est de grosseur moyenne, ovoïde, superficiellement couturée, longue de 4 cent. et demi, sur 4 de largeur; sa peau est épaisse, d'abord verte, passant au jaune d'or, marquée de taches et marbrures carminées à l'époque de la maturité, et couverte d'une efflorescence verdâtre; la queue ou pédoncule qui la porte, est long de 25 millim., grêle, brun, placé presque à fleur du fruit; le point pistillaire est rond, assez grand. — La chair est d'un très-beau jaune, ferme, fine, succulente, avec une eau sucrée, parfumée, ayant un goût de Reine-Claude. Elle se détache bien du noyau, qui est gros, ovale, pointu par les deux bouts, avec les arêtes tranchantes.

L'arbre est vigoureux et paraît fertile; il a été livré au commerce par M. Thompson. Notre dessin a été fait d'après un individu qui a fructifié chez M. Dupuy-Jamain, de la barrière Fontainebleau; cette variété est aussi annoncée dans le Catalogue de M. André Leroy, d'Angers; mais c'est à M. le docteur Bretonneau, de Tours, amateur très-distingué, que nous en devons l'introduction en France. F. H.

ROSE PAUL-DUPUY.

TRIBU DES ROSIERS HYBRIDES REMONTANTS.

(Pl. XXIV).

Arbrisseau dont les rameaux, gros, vigoureux, d'un vert olivâtre, sont armés d'aiguillons nombreux et inégaux, rougeâtres, plats, droits, ayant la forme d'un triangle allongé; les plus petits sont glanduleux.

Le feuillage est ample et d'un beau vert foncé ; chaque feuille est composée ordinairement de 5 folioles ovales aiguës, inégalement et finement denticulées, et la nervure médiane est hérissée en dessous de quelques petits poils raides.

Les fleurs, qui naissent ordinairement par 3 ou 4, au sommet des rameaux, et qui sont portées par des pédoncules courts et non glanduleux, ont une belle couleur écarlate, plus brillante que celle du *Géant des Batailles ;* elles sont aussi plus pleines, plus larges, et mieux imbriquées. L'épanouissement se fait graduellement, c'est d'abord une charmante forme de *Cent-Feuilles*, puis, les pétales du centre se trouvent soulevées, et la fleur devient alors semi-globuleuse un peu déprimée, et très-grosse.

Cette variété, qui a été obtenue par M. Dupuy-Jamain, route de Fontainebleau, 59, à la Maison-Blanche, près Paris, laisse bien loin, derrière elle, le *Géant des Batailles*, par le coloris, la forme et la grosseur de ses fleurs. Elle est livrée cette année au commerce. F. H.

Plantes nouvellement introduites en France.

Camellia jaune. — S'il faut en croire la théorie de Decandolle sur les couleurs, les amateurs de Camellia bleu devront prendre le deuil ; car la découverte de l'espèce jaune démontre, clair comme le jour, d'après le botaniste de Genève, que le Camellia appartient à la série *Xanthique*, c'est dire, des fleurs qui peuvent devenir jaunes, blanches ou rouges, mais jamais bleues ! Fort heureusement, cependant, qu'il n'y a pas de règle sans exception, et que la théorie du célèbre botaniste génevois, sur les couleurs, en compte beaucoup d'exceptions. En tout cas, s'il fallait vraiment renoncer au bonheur de posséder le Camellia bleu, nous aurons au moins la consolation de pouvoir reporter notre affection sur le *Camellia jaune*, que M. Fortune a trouvé en Chine, et qui a été introduit en France, par les soins de MM. Thibault et Keteléer, rue de Charonne, 148.

Rhodoleia Championi. — Charmant arbrisseau qui joue admirablement le *Camellia* à fleurs simples, mais qui en diffère cependant beaucoup. Il appartient à la famille des Hamamélidées, voisine de la famille des Cornouillers, où il se trouve en compagnie des *Fothergilla* et *Hamamelis*, avec lesquels il a autant de ressemblance que le chêne en a avec le chiendent. Mais les botanistes anglais l'ont voulu ainsi ; ainsi-soit-il. Cette *beautiful plant*, comme disent les enfants de l'orgueilleuse Albion, est encore une production du Céleste-Empire, qui a été trouvée, en 1849,

par le capitaine Champion, à Hong-Kong, et introduite par lui en Angleterre, d'où elle est passée dans les serres de MM. Thibault et Keteléer susnommés. C'est un petit arbre à feuilles alternes persistantes, et dont les fleurs, très-insignifiantes par elles-mêmes, sont réunies ordinairement par cinq, dans un calice commun ou involucre, qui étale un luxe floral tout particulier, et simule une jolie fleur de Camellia, de 5 à 6 centimètres de largeur. Les écailles extérieures de cet involucre sont brunes et imbriquées comme le calice du Camellia ; les intérieures, au nombre de 15 à 20, sont d'une jolie couleur rose, et représente la corolle, dont le centre est occupé par un mélange d'étamines et de pistils. — Cet arbrisseau se cultive exactement comme les Camellia.

Lapageria rosea. — Plante vivace grimpante comme les Smilax ou Salsepareilles, dans la famille desquels elle a été rangée. Ici, comme pour le Rhodoleia, ce rapprochement n'est pas heureux ; car quiconque voudrait prendre une idée de cette plante, d'après la place qu'elle occupe dans les classifications botaniques, en aurait une idée bien fausse, et serait peu désireux de la posséder. C'est pourquoi nous disons que les *Lapageria* sont de magnifiques arbrisseaux grimpants, qui produisent, de l'aisselle des feuilles, de grandes et charmantes fleurs retombantes, composées de six pétales longs de 7 à 8 centimètres, resserrés les uns sur les autres et ressemblant assez, pour la forme, à un lis blanc, mais moins évasé. Le *Lapageria rosea* a ses fleurs d'une belle couleur rose ou rose ponceau, marquées en dedans de nombreuses macules blanches, de la plus grande élégance. Il a été introduit en France par les soins de M. Ryfkogel, horticulteur, rue de Vaugirard, 184, à Paris. On le cultive en serre tempérée, dans de grands vases remplis de terre de bruyère mélangée d'une bonne quantité de terreau végétal.

On en possède une seconde espèce à fleurs blanches qui vient de fleurir dans les serres du jardin des plantes de Paris.

Plectranthus macrophyllus concolor ou *Coleus macrophyllus concolor* est une élégante plante de la famille des Sauges (Labiées), par ses feuilles ovales inégalement dentelées, vertes, mais marquées, en leur milieu, d'une large macule rouge foncé, d'où partent une infinité de petites taches de même couleur ; quelquefois les feuilles inférieures sont complétement rouges. Cette délicieuse espèce, qu'on trouve actuellement chez M. Ryfkogel, rue de Vaugirard, croît dans les bois humides et montueux de Java. Elle est de serre chaude, et veut une bonne terre de bruyère tourbeuse.

Glycine ou *Wisteria sinensis alba*, autrement dit Glycine de la Chine

à fleurs blanches. — Depuis longtemps nous possédons l'espèce à fleurs bleu violacé, magnifique arbre grimpant de la famille des légumineuses, qui couvre si rapidement nos tonnelles, et les orne de ses longues et belles grappes pendantes. M. Fortune en a retrouvé une autre à fleurs blanches, qui n'est évidemment qu'une simple variété de la première; on peut donc espérer qu'elle sera aussi rustique, et pourra résister, en pleine terre, avec autant de succès, aux intempéries et aux froids de nos hivers. — Nous rappellerons ici que, pour obtenir de beaux individus des Glycines de la Chine, il faut les planter dans un sol profond, léger, sablonneux, auquel on aura mélangé une bonne quantité de terreau de feuilles bien consommé, ou mieux encore, dans la terre de bruyère. On le multiplie facilement par marcottes, ou bien encore par boutures et par la greffe. C'est par ce dernier procédé qu'on devra multiplier la variété à *fleurs blanches*, pour en obtenir rapidement un certain nombre d'individus. Elle se trouve aujourd'hui chez tous les horticulteurs qui tiennent les nouveautés.

Gymnopsis uniserialis. Plante de la famille des Asters (Composées), qui atteint un mètre et plus de hauteur, et dont les fleurs ou capitules, de couleur jaune, présentent seulement de 4 à 5 ligules. Cette espèce, qui exige une exposition et un terrain chaud, a été introduite cette année comme plante d'ornement; mais nous devons avouer qu'elle ne nous paraît pas très-ornementale. Si ce n'était une légère odeur quelle exhale, ce serait une plante des plus insignifiantes: une grosse touffe d'herbe avec quelques fleurs jaunes. F. H.

Plantes nouvelles figurées dans les Journaux d'Horticulture.

Hexacentris Mysorensis. Arbuste de la famille des Acanthes, voisine des Thunbergia, à rameaux flexibles et volubiles, d'où pendent de magnifiques grappes de fleurs bicolores, jaune et pourpre comme celles du Mimulus guttatus. Il est originaire du district de Mysore dans l'Inde; c'est M. Maltby qui en a envoyé des graines à MM. Weitch, d'Exeter. On doit le cultiver en terre riche et légère, dans la partie la plus humide d'une serre chaude, mais près des vitres. Il demande de fréquents rempotages et arrosements; on peut le multiplier par boutures et par graines.

Meconopsis Wallichii, est un pavot à fleurs bleues; chose rare et des plus intéressantes. Sans vouloir mettre en doute la véracité du fait avancé par un honorable botaniste, nous lui laisserons, cependant, la responsabilité du coloris de ce *Meconopsis Wallichii*, que nous ne connaissons que d'après le dessin qu'il en donne dans le *Botanical*

Magazine. — C'est une herbe qui doit être vivace, et qui s'élève de 70 cent. à 1 mètre ; elle est hérissée de nombreux et longs poils fauves. Il faut la semer en pot, sous châssis, et en repiquer le plant, isolément, dans des pots remplis de bonne terre légère, qui laisse égouter facilement les eaux. Pendant l'été, on peut la livrer à l'air libre ; mais l'hiver, on doit l'abriter sous châssis froid.

Fuchsia miniata, espèce nouvelle de la Nouvelle-Grenade, introduite dans les cultures de M. Linden, et figurée dans la Flore de M. Van Houtte. Elle a beaucoup de ressemblance, trop peut-être, avec les *Fuchsia venusta* et *petiolaris*.

Rogiera cordata, de Planchon, ou *Rondeletia cordata* de Bentham, ou encore *Rondeletia thyrsiflora* des jardiniers, est un très-gracieux arbuste de Guatemala, dont les rameaux sont terminés par de charmants bouquets de jolies petites fleurs tubuleuses, roses, marquées d'un œil jaune. Tous les *Rogiera*, du reste, sont de magnifiques arbrisseaux de serre tempérée.

Comaclinium aurantiacum appartient à la famille des Composées ; il forme un genre nouveau, d'après MM. Planchon et Schwidweiler, voisin des *Tagetes ;* mais on le trouve aussi dans le commerce sous le nom de *Tithonia splendens*. Cette plante serait vivace, et se recommande par la belle couleur orange de ses capitules, qui se développent à l'automne, en plein air, et dont la floraison se prolonge, dans la serre chaude, l'hiver entier. — Mais il est à craindre qu'elle ne produise pas plus d'effet que l'*Œillet d'Inde* à fleurs simples.

Portulaca Leyszii. Cette plante est une variété du *Portulaca Thellusonii*, lequel n'est qu'une variété du *Portulaca grandiflora*. Ses fleurs sont grandes, pleines, d'un magnifique rouge. L'obtenteur, M. Leysz, en a cédé la propriété à M. Lemoine, horticulteur à Nancy.

Remaclea funebris. Cette plante, figurée dans la *Belgique horticole*, et originaire de Caracas, appartient à la famille des Iridées ; elle se rapproche beaucoup des Sisyrinchium ; mais ses fleurs plus grandes, sont jaunes, marquées de taches noires, à 6 divisions, dont 3 externes longues de 25 millim. environ, ouvertes, et 3 internes, moitié plus petites, réfléchies au sommet ; elles épanouissent vers le mois de juin, et chaque hampe fournit de 4 à 5 fleurs, qui ne durent, il est vrai, qu'un jour chacune, comme dans le *Tigridia*. Sa culture est la même que celle de cette dernière plante.

F. H.

Amarante tricolore.

Parmi les plantes cultivées, il en est quelques-unes dont la valeur ornementale n'est pas toujours parfaitement appréciée. L'Amarante tricolore est de ce nombre. Depuis long-temps introduite dans les cultures européennes, elle a été tellement dédaignée, qu'elle a dû demander un refuge dans les jardins botaniques. Ses fleurs ne sont pas, en effet, très brillantes, mais quoi de plus beau et de plus élégant que son feuillage d'un beau vert foncé, panaché d'une large macule jaune d'or au milieu, avec l'extrémité de chaque feuille d'un rouge magnifique, qui passe ensuite au pourpre foncé!

Grâce au Jardin des Plantes de Paris, cette espèce vient enfin d'être réhabilitée. On lui a donné place dans les massifs de plantes d'ornement, et, pendant tout l'été, les nombreux visiteurs n'ont cessé d'en contempler le remarquable feuillage, et de s'inquiéter de son nom.

Cette plante est annuelle, et d'une culture des plus faciles; elle vient très-bien dans une terre de jardin ordinaire et exposée au soleil. Pour en avoir de beaux pieds, il convient de la semer vers le mois de février, en terrine remplie de terreau et placée sur couche recouverte de son châssis. Aussitôt que le plan a de 4 à 5 feuilles, on le repique dans des pots de 4 à 6 centimètres de diamètre, qu'on maintient sous châssis jusqu'au moment où les gelées ne sont plus à craindre. Alors on peut le livrer à la pleine terre.

DELAHAYE.

Pivoines nouvelles.

L'année qui va passer a fourni un bon contingent de Pivoines en arbres. M. Mouchelet, pépiniériste à Saint-Denis (Seine), en a mis au commerce trois magnifiques : *Athlète*, *La Ville de Saint-Denis* et *Louise Mouchelet;* nous en avons du reste donné la description, page 112, année 1851. — *Alba-lilacina*, *le Comte de Rambuteau* et *madame de Vatry* sont des gains nouveaux de M. Modeste-Guérin, rue des Boulets 7, à Paris.

Blanche de Noisette est une très-belle variété qui sort de l'ancienne maison Noisette, mais qui ne se trouve au commerce que depuis l'année dernière. Nous en avons vu plusieurs beaux pieds chez M. Chantin, Boulevard des Gobelins, 24, à Paris, et qui nous ont permis de juger de son mérite. — *Eliarsii*, *Elisabetta*, *Emilia*, *Haddejiana*, *Humel*, *Leopoldo*, *Madoni*, *Ranierii*, *Rinzii*, *Rosina*, *Rubra odorata plenissima* etc. sont des variétés d'Italie. *Lambertinæ* et *Regina Belgica*, ont été

obtenus par M. Makoy de Liége. On trouve toutes ces nouveautés en france, mais en jeunes multiplications : nous n'en connaissons pas le mérite.

Dans les espèces herbacées, la Chine nous a envoyé, par l'entremise de M. Fortune, la *Pæonia Witmanniana*, à fleur simple et d'un beau *jaune pur;* mais sous le climat du céleste empire, à ce qu'il paraît, car en France ce jaune est quelque peu douteux ; on le prendrait plus volontier pour du blanc sale. C'est une assez mince acquisition. — M. Verdier père a obtenu dans les *officinalis* le *Striata-elegans* et dans les *Paradoxa*, quelques jolies variétés, telles que *Pompadoura*, *Pomponia-violacea; Pomponia-striata; rubra; striata et violacea.*

M. Modeste Guérin livre aussi au commerce plusieurs variétés de l'*Albiflora*. Ce sont : *Baronne James de Rothschild; Beauté française; Carnea triomphans; Chateaubriand; Decaisne; Formosa rosea; Globosa; Madame Odier; Madame Mutier; M. Rouillard; Princesse Mathilde*, et *Vicomtesse de Belleval*. — La variété dite *Decaisne,* qu'il ne faut pas confondre avec la *Pivoine Decaisne* de M. Pelé, est certainement la plus remarquable : ses fleurs sont grandes, régulières, pourpre foncé satiné, très-éclatant, à reflet brun ; nous la recommandons avec assurance aux amateurs de ce beau genre. F. H.

Multiplication des *Anemone elegans et Japonica.*

Ces deux espèces, originaires du Japon, sont de très jolies plantes d'ornement de pleine terre, qui forment de belles touffes ornées de grandes et larges fleurs pendant une partie de l'été, depuis août jusqu'en novembre, et même plus longtemps, si elles sont cultivées en pots et rentrées en serres. L'*Anemone elegans* est à fleurs rose carné, la *Japonica* les a d'un rose violacé. Pour faire acquérir un beau développement à ces plantes, il leur faudrait la terre de bruyère et l'exposition du nord, où elles jouiraient toujours d'un certain degré d'humidité qui leur est nécessaire. Cependant, à défaut de terre de bruyère, elles viennent encore bien dans une bonne terre de jardin, suffisamment meuble, et bien amendée par des détritus de végétaux.

On les multiplie ordinairement par éclats, des vieux pieds, tous les trois ou quatre ans ; mais ce mode de propagation est peu productif. Il peut convenir aux petits amateurs égoïstes, qui se contentent d'en avoir trois ou quatre pieds pour eux, et qui préfèrent jeter les doubles au fumier plutôt que d'en faire jouir un voisin ou un ami. Fort heureuse-

ment que tous ne sont pas de ce caractère, et que le plus grand nombre cherche, au contraire, à répandre et à vulgariser les bonnes espèces nouvelles. C'est, par conséquent, à cette catégorie d'amateurs que nous recommandons le procédé de multiplication suivant :

On plante en pleine terre de bruyère, tenue assez humide, un pied de ces Anémones, et on les laisse pendant un ou deux ans acquérir un bon développement. Au moment des labours, on a soin de ne pas approcher trop près avec la bêche, afin de ne point endommager les parties radiculaires. Quand la touffe est forte, on l'arrache dans le courant de novembre, avec la plus grande attention, de manière à ne perdre aucun bout de racines. On en secoue alors la terre, puis on coupe toutes les racines, jusqu'à celles qui n'ont qu'un millim. de grosseur, par tronçons de 2 centim. environ de longueur, qui deviennent autant de boutures. On les plante ensuite isolément, ou par deux, dans des petits godets de 3 à 4 cent. de diamètre. On remplit ces pots, de terre de bruyère, jusqu'à un cent. du bord, et on y couche les boutures, qui sont recouvertes de terre qu'il ne faut pas fouler. Tous ces pots sont alors placés sous châssis; il en peut tenir de deux cent cinquante à trois cents, sur une surface de 1 mètre 30 cent. Aussitôt que ces boutures ont suffisamment poussé et qu'on juge qu'elles sont gênées dans les premiers petits godets, on les sépare, en leur donnant des vases plus grands.

Avec une seule touffe on peut obtenir, par ce procédé, et en une année, plus de cinq cents jeunes pieds d'Anémone élégante ou du Japon, dont beaucoup peuvent fleurir à la fin de l'été suivant; sans compter ceux qu'on obtient encore par la séparation des œilletons.

A défaut de petits godets et de châssis, on peut faire ces boutures en pleine terre. A cet effet, on enlève dans un bout de planches, sur une longueur plus ou moins grande, une épaisseur de 10 cent. de terre ordinaire, qu'on remplace par de la terre de bruyère; on plombe un peu; les boutures y sont couchées, puis recouvertes d'un cent. de terre non foulée. A l'approche des froids, on couvre sa plantation avec des feuilles sèches ou plutôt de grande litière sèche, et le printemps suivant, on peut repiquer ses jeunes plants en pépinière, soit en terre de bruyère, soit en terre légère bien amendée.

DELABAYE,
Chef du carré des plantes vivaces au Jardin des Plantes de Paris.

———

Un mot sur la manière d'avoir de grandes Roses.

Je crus voir, par l'éclat de leur riche parure,
Apparaître, à mes yeux, le Dieu de la nature :

Mais le propriétaire de l'admirable collection de Roses que je contemplais avec tant d'amour, et qui venait à ma rencontre, n'était qu'un simple mortel comme moi, qui avait seulement un talent tout particulier pour façonner ses rosiers. Jamais je n'avais vu de roses aussi amples et aussi parfaites de forme ; elles étaient, au moins, un tiers plus grandes que celles des mêmes espèces cultivées chez les autres amateurs. Aussi, désireux de faire connaître à nos abonnés le procédé de notre *Rhodomane*, qui tenait essentiellement à ne pas s'en dessaisir, je hasardai certaines questions biaiseuses pour lui en arracher quelques parcelles. « Je vous vois venir, me dit-il, mais vous ne saurez rien. Cependant, si vous voulez me promettre de *n'en parler* à personne, je veux bien vous montrer ma manière d'être à l'égard de mes rosiers. » Je m'empressai de promettre que je n'en *parlerais* à personne. Aussitôt, de tirer son sécateur et de se placer devant un rosier, fut, pour notre opérateur, l'affaire d'un instant. Je fais grâce de la longue et savante dissertation physiologico plus ou moins botanique, qui précéda l'opération. Elle se résume à ceci : que si un rosier possède 20 fleurs, et qu'on lui en supprime 10, celles qui restent, recevant la nourriture de deux, doivent prendre naturellement un plus grand développement. C'est, en effet, en supprimant une certaine quantité de boutons, surtout ceux qui peuvent nuire à l'épanouissement des mieux placés, que notre amateur avait obtenu le remarquable résultat qui m'a tant enthousiasmé.

Je lui ai promis de *n'en parler* à personne, j'ai tenu ma promesse ; *écrire* n'est pas *parler !* F. H.

Lettre sur la culture du Pissenlit, pour salade de printemps.

Avant de quitter Paris, j'ai voulu visiter ses marchés aux légumes. J'ai vu qu'on ne cultivait pas, aux environs, le Pissenlit ou Chicorée sauvage, des jardiniers de Nancy, comme on le fait depuis quelques années, dans l'ancienne capitale de la Lorraine, pour salade de printemps. C'est, il est vrai, une culture spéciale à cette localité, mais qui, cependant, se généralise chaque jour davantage. J'ai pensé qu'il pourrait être utile de faire connaître le mode de culture de cette plante, et je viens vous prier, si vous jugez cette communication utile, de l'insérer dans un coin de votre *Horticulteur Français*.

La culture de cette plante est très-simple. — Dès que sa graine est bonne à récolter, ce qui a lieu vers la fin de mai, on la sème en rayons de 2 à 3 centimètres de profondeur, espacés de 25 centimètres, et dans un terrain meuble riche d'engrais. La graine ne tarde pas à germer; durant l'été suivant, on donne quelques arrosements. Vers le 15 août, on repique, toujours en rayons, et à 10 centimètres de distance, les jeunes plantes ainsi obtenues; mais cette fois, les rayons sont légèrement creusés pour faciliter les arrosements, et tracés à 30 centimètres environ les uns des autres. — Au mois de novembre, lorsqu'arrivent les premières gelées, on recouvre les plantes de 15 à 20 centimètres, au moins, de terre, prise de chaque côté des rayons, et on les laisse ainsi jusqu'en mars, époque de la récolte.

Le Pissenlit, alors singulièrement grossi, offre une salade d'une très-grande blancheur, et aussi salutaire qu'agréable à manger. Quand on a soin de placer les rayons à une bonne exposition, et qu'on peut couvrir les plantes avec du fumier à moitié consommé avant d'y amonceler la terre, il n'est pas rare de lui voir prendre un développement égal à celui du col d'une carafe, sans que ces proportions nuisent en rien à sa qualité.

Cette culture, excessivement simple, devient, pour les jardiniers qui s'y livrent, l'occasion d'un produit toujours assuré, et d'autant plus lucratif, qu'il se fait alors que la terre a cessé de produire, et sans nuire en aucune façon aux travaux du printemps, puisque le terrain devient libre dans le courant de mars.

Toussaint Lescuyer,
Propriétaire à Montfaucon (Meuse).

Un compte-rendu d'Exposition. — Anecdote.

(Extrait d'une lettre particulière.)

...... Nous resterons encore quelques jours à Moulins. On rit et l'on s'amuse beaucoup, dans les salons horticoles, d'une anecdote peu plaisante arrivée à un horticulteur de cette ville. — C'était dans le courant de septembre dernier, M. Belot-Défougère avait écrit et adressé, au rédacteur de la Société Nationale de la Seine, la liste des *Phlox* qu'il avait l'intention d'exhiber à l'Exposition automnale de Paris. Cette liste a été publiée dans le catalogue; mais, par suite des mauvais temps survenus à Moulins, quelques jours avant l'époque de l'exposition, les plantes de cet horticulteur ont été tellement abîmées, qu'il lui a fallu renoncer

à son projet, et ses *Phlox* sont restés dans le département de l'Allier (1). Quelques jours après l'exposition, on lisait néanmoins dans un journal d'horticulture de Paris : « Le principal concurrent de M. Lierval (pour les *Phlox*), était M. Bélot-Défougère, de Moulins, dont la collection mériterait bien aussi quelques éloges, mais qui pourtant ne venait qu'en seconde ligne !!... » On se demande ici, sans avoir l'esprit ni morose, ni malade, ce que peuvent valoir les appréciations et les jugements portés par l'auteur du compte-rendu de ce journal...

Je crois que ce serait faire acte de justice que de rectifier cette assertion qui peut porter atteinte à la réputation des *Phlox* de M. Bélot-Défougère.

O. L.

Écho horticole.

Roses nouvelles. *M. de Ducher*, horticulteur, rue du Vivier, près la Madeleine, à la Guillotière, près Lyon, en annonce deux variétés : 1° *Alfred Colomb*, provenant d'un semis du rosier duc d'Alençon ; ses fleurs sont très pleines, larges, rose foncé, forme bombée, à odeur d'essence de rose très-prononcée. — 2° *Critheis*, hybride remontant : fleur moyenne, très-pleine, forme globuleuse, rose, très-odorante.

— *M. Poilleaux*, horticulteur à Fontainebleau (Seine-et-Marne), met au commerce, cet automne, la rose perpétuelle *Colonel Lorry*, variété très remontante, qui a de l'analogie avec la *Perpétuelle Bernard* par le feuillage; mais ses fleurs moyennes, pleines et bien faites, sont d'un rouge vif éclatant.

— *M. Liabaud*, horticulteur à la Croix-Rousse, près Lyon, a obtenu un hybride remontant, qu'il vend cet automne, sous le nom de *Rose Thérèse Raynaud*. Elle est gracieuse de forme, d'un beau rose en dessus, et d'un blanc de cire en dessous des pétales. Cette variété est si distinguée, dit le prospectus, qu'elle a valu à M. Liabaud un témoignage distingué de la jolie personne dont elle rappelle la grâce et la fraîcheur... Heureux M. Liabaud !

L'horticulture vient de s'enrichir de quelques petites brochures qui doivent prendre place dans toutes les bibliothèques d'amateurs et de jardiniers. Ce sont : 1° Le *Traité pratique de l'éducation et de la culture des Pommiers à cidre*, par M. Prévost, publié par le Cercle pratique

(1) En effet, pendant cette exposition, après avoir cherché longtemps les *Phlox* de M. Belot, annoncés au Catalogue, nous nous sommes adressés au secrétariat de la Société pour prendre des renseignements sur cette Collection; on nous présenta une lettre, de M. Belot, par laquelle il s'excusait de ne pouvoir envoyer ses plantes, qui avaient été abîmées par la pluie. (*Note de la rédaction.*)

d'Horticulture et de Botanique de la Seine-Inférieure, dont l'auteur est le président ; 2° Des *diverses espèces de Rhubarbes* cultivées en France, considérées sous le rapport de leurs propriétés alimentaires et de l'ornementation des jardins, par MM. *Prévost* et *Malbranche*, du Cercle d'Horticulture et de Botanique de la Seine-Inférieure ; 3° *Almanach* ou *Annuaire de l'Horticulteur nantais* et des départements de l'Ouest, pour l'année 1853. Enfin la Société centrale d'Horticulture du département de la Seine-Inférieure vient de publier le premier Cahier du tome second de sa *Pomologie* Il comprend un tableau alphabétique et analytique des variétés de Poires, classées par ordre mensuel de maturité. Ce travail, d'une grande utilité pour les amateurs, est de l'honorable et savant président de la Société, M. Tougard.

Les Catalogues publiés et qui nous ont été adressés dans le courant du mois, sont :

— *M. Morlet-Belot*, aux Monceaux (commune d'Avon), près Fontainebleau (Seine-et-Marne) : Arbres fruitiers, forestiers et d'ornements. Culture spéciale : Conifères (nouveautés).

— M. *Miellez*, à Esquermes, près Lille (Nord. — Plantes de serre et pleine terre. Collections spéciales : *Achimenes*, *Azalées*, *Camellias*, *Fuchsias*, *Pelagornium* ou *Geraniums*, *Petunias*, *Rhododendrons*, *Rosiers*, *Verveines*.

— M. *André Leroy*, à Angers (Maine-et-Loire). — Catalogue descriptif des *Arbres fruitiers et d'ornements* ; cultures spéciales : Arbres à fruits, conifères : Arbustes à feuilles persistantes ; *Magnolias* et Arbustes de terre de bruyère.

— M. *Dupuy-Jamain*, 59, route de Fontainebleau, barrière d'Italie, près Paris. — Catalogue général des Arbres fruitiers et d'agrément. Culture spéciale : *Fruits*, *Rosiers*, *Orangers*, *Camellias*. — M. Dupuy-Jamain ayant déposé dans nos bureaux des exemplaires de son Catalogue, il sera adressé *franco* aux personnes qui nous en feront la demande par *lettres affranchies*.

— M. *Séguin*, boulevard de la Reine, 50, à Versailles (Seine-et-Oise). — Culture spéciale et grand assortiment de *Camellias*, *Azalées*, *Magnolias*, *Rhododendrons* de pleine terre, *Orangers*, etc.

— M. Isidore Germain, horticulteur, à Mons-sur-Vent, près Coutances (Manche), prie ses confrères de vouloir bien lui envoyer leurs catalogues et prix courants, afin de pouvoir se mettre en relation avec eux.

Paris, — J.-B. GROS, imprimeur, rue des Noyers, 74.

TABLE ANALYTIQUE

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

R

S

T

U

V

W

Y

PLANTES FIGURÉES.

FIGURES INTERCALÉES DANS LE TEXTE.